BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLV
B
46
NAPOLI

XLV
B
46

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

B. R. NAPOLIS

HISTOIRE

DE LA DÉCOUVERTE

ET DE LA CONQUÊTE

DU PÉROU,

PAR FRANÇOIS PIZARRE.

CHAPITRE PREMIER.

Famille de Pizarre : Ses commencements : Il s'éleve par ſon mérite : Il ſert avec ſuccès ſous Balboa : Il acquiert une fortune aiſée : Il ſe joint à Almagro & à de Luques pour faire des découvertes : Origine d'Almagro : Ils équipent un vaiſſeau, & ſe rendent au port de Pines : Ils ont quelques eſcarmouches avec les habitants, & entendent parler de grands tréſors : Ils éprouvent des difficultés exceſſives,

PIZARRE, Chap. I.

& leur projet eſt preſque totalement détruit : Tous leurs hommes les abandonnent à l'exception de quatorze.

Naiſſance & jeuneſſe de Pizarre.

PLUSIEURS Auteurs Eſpagnols ont aſſuré que François Pizarre, dont la valeur & la perſévérance acquirent à l'Eſpagne le Royaume du Pérou, étoit noble de naiſſance : mais pluſieurs autres ont écrit avec plus d'apparence de raiſon, & ſur de plus fortes preuves, qu'il étoit fils illégitime de Gonzalez Pizarre, Officier à Truxillo, ville d'Eſtramadure, qui le fit d'abord expoſer à la porte d'une Egliſe. On découvrit qu'il en étoit le pere, & on l'obligea d'en prendre ſoin : mais il en remplit les devoirs avec tant d'indifférence qu'il ne lui donna aucune éducation, & l'envoya garder ſes pourceaux, emploi dans lequel Pizarre paſſa la plus grande partie de ſa jeuneſſe.

Guidé par un mouvement de la nature, qui lui ſervoit de maître, il mépriſa bien-tôt cette vile occupation, pour embraſſer un genre de vie plus actif. Il quitta ſon troupeau, & s'embarqua ſur une flotte chargée pour les Indes occidentales : il s'y fit

bien-tôt connoître par ſa prudence, par ſon exactitude & par la vivacité de ſon eſprit, enſorte qu'après avoir commencé par les plus bas emplois, il parvint à un poſte plus important; ſervit avec honneur tant à Saint-Domingue qu'à Cuba; accompagna Hoyéda au Golphe de Darien, & y fut laiſſé par ce Commandant, pour gouverner en ſon abſence la Colonie qu'il y avoit établie. PIZARRE, Chap. I.

Pizarre ſervit enſuite ſous Vaſquez Nunez de Balboa, & acquit la réputation d'un Officier prudent & brave juſqu'à l'intrépidité. Il s'établit à Panama, dans le temps où l'on commençoit à bâtir cette ville, & comme il avoit déja fait une fortune aſſés conſidérable, il parut entiérement diſpoſé à mener une vie tranquille & commode: mais il en fut bien-tôt arraché par le déſir d'acquérir de la gloire, & peut-être par celui qui s'y joignit d'augmenter ſes richeſſes.

Il fait ſociété avec Almagro & Ferdinand de Luques.

Au commencement du ſeizieme ſiècle, les Pinſons avoient découvert le Bréſil ſur la côte orientale de l'Amérique méridionale: mais on n'avoit encore fait aucunes découvertes dans la partie occidentale, quand Pizarre

PIZARRE, Chap. I.

excité par Almagro, avanturier dont nous aurons occaſion de parler plus amplement, fit ſociété avec lui & avec Ferdinand de Lucques, riche Ecolâtre établi à Panama, pour continuer de ce côté les découvertes commencées par Nunez de Balboa.

Pizarre & Diégo de Almagro réſolurent de mettre à la voile pour cette expédition dans des vaiſſeaux armés à leurs frais : ils convinrent que s'ils faiſoient quelques nouvelles découvertes, le premier demeureroit dans le pays dont on auroit pris poſſeſſion, pendant que le ſecond reviendroit à Panama pour y faire des recrues, & pour ſe procurer les choſes néceſſaires, & que Ferdinand de Lucques auroit ſoin de les tenir prêtes le plus promptement qu'il ſeroit poſſible. Ce dernier demeura à Panama, comme agent de leur compagnie, étant plus propre à ſe charger de ce ſoin qu'aucun des deux autres, non-ſeulement comme le plus âgé : mais auſſi comme le plus riche, puiſqu'il poſſédoit une ſomme conſidérable en argent comptant ; de très gros fonds de terre, & étoit ſeul propriétaire de l'Iſle de Tabago, dans la baye de Panama.

Diégo avoit pris le nom d'Almagro, d'une ville dans la province de Caſtille en Eſpagne, où il avoit été trouvé dans les rues, étant encore enfant, enſorte qu'on n'a jamais ſu de qui il tiroit ſa naiſſance : ſon éducation avoit été des plus médiocres : il ne devoit ſa fortune qu'à ſon eſprit naturel qui paroiſſoit fait pour les plus grandes entrepriſes.

PIZARRE, Chap. I.

Origine d'Almagro.

Le plus grand nombre des hommes dont les vues étroites & reſſerrées ne peuvent atteindre à ſe former une juſte idée de ce qui anime à la gloire les ames élevées, regarderent les projets de ces trois aſſociés comme romaneſques & impoſſibles, & jugerent qu'ils les conduiroient immanquablement à leur ruine.

Supérieurs à toutes les idées & à toutes les opinions vulgaires, nos avanturiers perſiſterent dans leur deſſein, établirent pour fondement de leur ſociété de ne ſe jamais abandonner réciproquement : ſe promirent qu'aucun danger ni aucun obſtacle ne les détourneroit de cette entrepriſe, & convinrent de partager également ſans aucune réſerve toutes les richeſſes qu'ils pourroient gagner,

Ils ratifient leur ſociété par le ſerment le plus ſolemnel.

PIZARRE, Chap. I.

déduction faite des droits de l'Empereur & de tous les frais néceſſaires.

An. 1524.

La façon dont ils ratifierent leurs engagements mutuels fut auſſi ſolemnelle que ſinguliere. Pizarre & Almagro aſſiſterent publiquement à une Grand'Meſſe, célébrée par Ferdinand de Luques qui étoit Prêtre : il rompit l'Hoſtie conſacrée en trois parts, en conſomma une, & donna les deux autres à ſes aſſociés, comme pour leur marquer qu'ils devoient pourſuivre leur projet avec autant d'ardeur que ſi leur ſalut éternel en dépendoit.

Vues intéreſſées du Gouverneur de Panama.

Ils eurent beaucoup de peine à obtenir le conſentement de Dom Pedro de Arias, autrement nommé Perrarias, Gouverneur de Panama, qui regardoit une telle entrepriſe formée par trois particuliers, comme chimérique & viſionaire. Il avoit lui même été le chef de deux ou trois expéditions qui n'avoient pas réuſſi, & il ne pouvoit croire que d'autres euſſent plus de ſuccès : Cependant il conſentit à celle-ci, en faiſant réflexion que s'ils réuſſiſſoient, ſon rang & ſon autorité lui procureroient les moyens de profiter lui-même du

fruit de leurs travaux ; & que s'ils ne réuſſiſſoient pas il ne lui en pouvoit ſurvenir aucun déſavantage, ni aucune perte. Ces ſentiments étoient conformes à ſon caractere orgueilleux, injuſte, cruel & d'une avarice exceſſive : mais il ne retira aucun profit de leur voyage, & ne fut pas même inſtruit des commencements malheureux de leur entrepriſe, parce qu'il fut peu de temps après dépouillé de ſon gouvernement.

PIZARRE, Chap. I. An. 1524.

Après avoir raſſemblé tous ceux qui avoient accompagné Balboa dans ſon expédition, & après avoir acheté un vaiſſeau neuf, qu'il avoit auſſi fait conſtruire, Pizarre s'embarqua vers le milieu de Novembre 1524, avec cent quatorze hommes, y compris les Officiers, ce qui compoſoit le plus petit corps qui eut jamais oſé former une auſſi grande entrepriſe.

Embarquement de Pizarre.

De Panama il fit voile à l'Iſle des Perles, au milieu de la baye, où il prit de l'eau, du bois & du foin pour quatre chevaux qu'il avoit à bord ; animaux d'un grand uſage, & très rares dans cette partie du monde. Enſuite il fit environ cent lieues au Sud, & deſcendit au Port de Pines

PIZARRE, Chap. I. An. 1525.

dans le continent: mais les habitants ayant pris la fuite dans l'intérieur du pays, qui ne paroiſſoit être que des marais & des montagnes couvertes de bois ſans aucune apparence de proviſions: Pizarre continua à ſuivre la côte. Il lui fut pour lors impoſſible de continuer ſa route, parce que la ſaiſon pluvieuſe commençoit, & que la plûpart de ſes gens étoient tombés malades de fatigue, & de défaut de bonne nourriture, ce qui l'obligea de renvoyer ſon vaiſſeau à l'Iſle des Perles.

Almagro le joint au port de Pines. An. 1525.

Il fut joint par Almagro, & par ſoixante hommes de recrues, qui malgré la mauvaiſe qualité du climat, & l'air mal ſain de ce pays y deſcendirent avec lui, & eurent avec les habitants pluſieurs rencontres, dans l'une deſquelles Almagro perdit un œil. Ils trouverent de l'or pour la valeur environ de quatorze ou quinze mille écus, ce qui ranima leur courage, & ils réſolurent de tout hazarder pour ſuivre leur projet. Ils y furent auſſi encouragés par leur pilote; pendant leur ſéjour à terre il avoit été juſqu'au Cap Paſſaro, où il avoit fait quelques priſonniers,

qui lui avoient parlé de façon à le tenter, des richeſſes du pays où ils avoient deſſein d'aller. Cette deſcription ne pouvoit pour lors avoir d'autre effet que de leur cauſer la ſoif de Tantale, puiſque malgré le peu d'éloignement du lieu de ces tréſors, ils ne pouvoient en approcher, parce que leurs proviſions étoient épuiſées, qu'ils manquoient d'argent & que leurs hommes les plus néceſſaires étoient malades : Enfin parce que Pizarre avoit envoyé Almagro à Panama avec l'or qu'ils avoient gagné pour acheter des proviſions, & les autres choſes dont ils avoient beſoin.

PIZARRE, Chap. I.

An. 1524.

Il y fut joint par environ quarante hommes de recrues, & après avoir acheté quelques chevaux, des armes, des habits, des ſouliers, des proviſions & des médicaments, il rejoignit Pizarre, qu'il trouva dans une fâcheuſe ſituation, la plus grande partie de ſes gens étant déja morts ou malades. Ils quitterent cet endroit mal ſain & gagnerent l'Iſle de Gallo, où ils demeurerent environ quinze jours; & s'avancerent enſuite plus au Sud en ſuivant la côte : mais ils trouverent que le temps continuoit à être fi.

Commencements peu favorables de leur entrepriſe.

PIZARRE, Chap. I.

mauvais, & le pays tellement inondé, que même l'intrépide Pizarre commença à déſeſpérer du ſuccès de leur entrepriſe.

An. 1525.

Les affaires paroiſſoient en ſi mauvais état que les deux Commandants furent prêts d'en venir à une rupture ouverte, après une diſpute pour abandonner ou pourſuivre le voyage. Cependant ils ſe déterminerent à le continuer, & Pizarre avec ce qui lui reſtoit de ſes gens revint à Gallo, pour attendre le retour d'Almagro, qui retourna encore à Panama chercher du renfort.

Mécontentement des ſoldats.

Pluſieurs ſoldats demanderent à y venir avec lui, ce qui leur fut abſolument refuſé: parce que quelques-uns avoient menacé de ſe plaindre au Gouverneur, qui en les envoyant à cette expédition ſembloit les avoir livrés à leur deſtruction. On ſe donna les plus grands ſoins pour empêcher qu'ils ne fiſſent paſſer quelques lettres: mais malgré toute l'attention des Commandants, pluſieurs d'entre eux ſouſcrivirent un papier, dans lequel ils expoſerent les maux qu'ils ſouffroient & demanderent d'être rappellés. Ils le renfermerent avec

An. 1526.

tant d'art dans un paquet de coton filé, qu'il échapa à la vigilance des Officiers, & parvint à Pedro los Rios, Gouverneur, après la dépoſition de Pedrarias.

Sur les plaintes de ces ſoldats, on empêcha Almagro de faire de nouvelles recrues, & l'on envoya un vaiſſeau à l'Iſle de Gallo, avec un Commiſſaire, pour ramener ceux qui étoient encore vivants. Son arrivée fut le coup le plus rude que Pizarre eut encore reſſenti : mais il ſupplia le Commiſſaire de permettre à tous ceux qui en auroient la volonté, de demeurer avec lui, ce qui lui fut accordé. Alors il tira une ligne avec la pointe de ſon épée, & commença à leur parler dans les termes les plus pathétiques pour leur perſuader de ne pas abandonner des eſpérances auſſi glorieuſes, dans le temps où ils étoient prêts de recueillir une moiſſon d'or, pour récompenſe de tous leurs travaux. Il les aſſura que pour lui qui voyoit quel renom & quel avantage on retireroit d'un peu de perſéverance, il étoit déterminé à ne jamais renoncer à ſon entrepriſe : & leur déclara qu'il

Pizarre demeure avec quatorze hommes.

PIZARRE, Chap. I.

An. 1526.

n'avoit nulle intention d'en faire tourner la moindre partie à ſon avantage particulier. Il ajouta qu'il partageroit toujours également avec eux, ce qui tomberoit entre leurs mains: & conclut en demandant que ceux qui avoient aſſez de courage pour perſiſter, vinſſent du côté de ſon épée. Son diſcours eut peu d'effet: les maux qu'ils avoient ſoufferts étoient ſi grands, qu'il n'y eut que treize hommes & un mulâtre qui paſſerent de ſon côté: tous les autres s'embarquerent avec le Commiſſaire & retournerent à Panama.

CHAPITRE II.

An. 1526.

Pizarre paroît ne devoir attendre que très peu de ſuccès : Il eſt joint par un petit nombre de volontaires avec leſquels il paſſe l'Equateur : Ils s'emparent de quelques richeſſes : Pierre de Candie eſt envoyé pour reconnoître le pays, dont il fait un rapport étonnant : Les Eſpagnols ſont très bien reçus à Payta : Une Dame du premier rang leur fait un accueil favorable : Pizarre lui prêche la Religion Chrétienne : Un de ſes gens en devient amoureux ; ſa paſſion lui fait perdre l'eſprit : Pizarre retourne à Panama : Le Gouverneur l'empêche d'y lever des troupes : Il s'embarque pour l'Eſpagne.

Embarras & conſtance de Pizarre.

ON ne peut exprimer quel fût le chagrin, & même le déſeſpoir de Pizarre quand il ſe vit ainſi abandonné. Son état actuel étoit des plus fâcheux, & il n'avoit pas lieu d'en attendre un plus favorable. A peine lui reſtoit-il quelque léger rayon des

PIZARRE, Chap. II. An. 1526.

grandes eſpérances qu'il avoit d'abord conçues : mais il renfermoit en lui-même toutes ſes inquiétudes. Bien loin de communiquer à perſonne ſes penſées affligeantes, la ſérénité paroiſſoit toujours ſur ſon viſage : il ſe retira avec les chers compagnons de ſa fortune dans l'Iſle de Gorgone pour y faire de l'eau, & il y fut joint peu de temps après par Almagro, accompagné d'un petit nombre de volontaires & d'un Pilote, qu'il avoit engagés pour ce ſervice.

Il paſſe l'Equateur.

Avec ce renfort ils partirent de Gorgone, continuerent à ſuivre la côte, & paſſerent l'Equateur, ayant employé deux ans à parcourir trente dégrés de latitude ſeptentrionale, ce qu'on fait à préſent en peu de ſemaines, depuis que les vents & la mer ſont mieux connus. Ils prirent en route quelques bâtiments indiens, dont ils retirerent un profit conſidérable, ce qui les confirma dans les grandes eſpérances qu'ils avoient conçues des richeſſes du pays pour lequel ils s'étoient embarqués.

Pour ne plus avoir aucun doute ſur les rapports qu'on leur en avoit faits, Pizarre choiſit Pedro de Candie, qui

avoit pris ſon nom de l'Iſle où il étoit né : homme judicieux, parlant bien, & très capable de s'inſinuer dans les bonnes graces des Indiens. Il le chargea de pénétrer autant qu'il ſeroit poſſible au-delà de Tumbez, & de lui faire un récit exact de tout ce qu'il y auroit obſervé. PIZARRE, Chap. II. An. 1526.

Pedro remplit ſa commiſſion en homme très intelligent, & revint ſans aucun accident auprès de Pizarre. Il l'aſſura que le pays ſurpaſſoit tout ce que l'imagination la plus vive pouvoit repréſenter; qu'il étoit impoſſible à ceux qui ne l'avoient pas vu de ſe former une idée juſte de ſa richeſſe & de ſa ſplendeur : enfin que les murailles mêmes des bâtiments publics, conſtruits avec beaucoup d'art, étoient couvertes d'or & d'argent. Il eſt encouragé par le recit de Pierre de Candie.

Pizarre tint conſeil avec ſes gens, & après pluſieurs refléxions ſérieuſes, ils convinrent de retourner à Panama, où il y avoit tout lieu d'eſpérer que lorſqu'on auroit des aſſurances ſuffiſantes du prodigieux avantage qu'on pouvoit retirer d'une expédition dans le Pérou, ils trouveroient aſſés de gens qui s'embarqueroient pour cette entrepriſe, ainſi que tous

PIZARRE, Chap. II. An. 1526.

les ſecours, qui mettroient le ſuccès hors de doute. Ils convinrent tous auſſi que dans les circonſtances où ils ſe trouvoient, ils ne pouvoient aller plus avant avec quelque eſpérance de réuſſir, & que lorſqu'ils ſeroient bien renforcés, ils n'auroient plus à craindre les mêmes dangers qu'ils avoient courus dans ce voyage, parce que l'expérience leur avoit appris les moyens de s'en garantir.

Un de ſes gens eſt bien traité par une Dame Indienne.

Avant d'exécuter leur réſolution, ils ſuivirent encore la côte pendant quelques lieues, & arriverent à Payta, que Pizarre nomma Santa-cruz, l'un des plus beaux ports de la côte du Pérou. Ils y jetterent l'ancre: trouverent les habitants très humains & même polis, prêts à leur fournir toutes les proviſions qui leur manquoient, pour leſquelles ils leur donnerent en retour des hameçons, des grains de verre, & d'autres bagatelles. L'élévation de la mer les ayant obligés de quitter ce port, Alphonſe de Molina demeura ſur le rivage: ſes compagnons ſuivirent la côte un peu au Sud ſans autre intention que celle de le chercher, & ils revinrent enſuite au même lieu, où il ſe rendit à bord

dans une des barques qui ſont en uſage dans ce pays, & qui reſſemblent aſſés à des radeaux. Il leur dit qu'il avoit été reçu de la maniére la plus honnête par une Dame de grande conſidération, qui déſiroit beaucoup de voir le vaiſſeau; peu de temps après elle envoya d'autres barques pour le conduire dans un port ſûr, un peu plus du côté du Nord.

PIZARRE, Chap. II. An. 1526.

Pizarre fit deſcendre Molina avec trois autres de ſes gens pour complimenter la Dame, & pour lui demander qu'elle leur fît la faveur de venir à bord. Elle s'y rendit avec ſes députés, & fut reçue par Pizarre avec toute la magnificence que les circonſtances pouvoient permettre. Elle l'invita à deſcendre, & il offrit de ſe rendre auprès d'elle ſans aucuns ôtages. Elle refuſa abſolument d'y conſentir: & le lendemain matin elle envoya douze Indiens de diſtinction ſur le vaiſſeau, où ils demeurerent, malgré les inſtances de Pizarre, tout le temps qu'il fut à terre.

Elle vient au vaiſſeau de Pizarre.

Cette Dame qui ſe nommoit Capillana le reçut avec une ſuite nombreuſe: le conduiſit auſſi-tôt qu'il fût débarqué ſous un berceau très élé-

PIZARRE, Chap. II.

gant, où elle lui donna à dîner, & enſuite elle le régala de pluſieurs divertiſſements indiens, très agréables.

An. 1526.

Pizarre lui fit ſes remerciments de la politeſſe avec laquelle il avoit été reçu, & dans un long diſcours qu'il lui tint, il lui parla le mieux qu'il lui fût poſſible de l'excellence de la religion chrétienne & des erreurs de l'idolatrie, l'exhortant à la fin, ainſi que tous ceux qui l'écoutoient à embraſſer la Foi, & à ſe ſoumettre au Roi d'Eſpagne, qui étoit le Monarque le plus puiſſant de la terre.

Il eſſaye inutilement de la ſoumettre à la Religion Chrétienne & au Roi d'Eſpagne.

Les Indiens répondirent en termes généraux qu'ils n'avoient pas de grandes connoiſſances ſur la religion : mais qu'ils étoient contents de celle de leurs ancêtres : qu'à l'égard d'un Souverain ils n'en connoiſſoient aucun qui eût droit d'exiger leur fidélité excepté leur légitime Inca, nom qu'ils donnoient à leur Empereur Guayanacapa.

L'amour fait tourner l'Eſprit à l'un de ſes gens.

An. 1527.

Après cette converſation, les Eſpagnols ſe retirerent très ſatisfaits de la bonne reception qu'ils avoient eue : mais lorſqu'ils étoient prêts à lever la voile, Alcon, un de ceux qui avoient accompagné Molina dans

son ambassade auprès de Madame Capillana, & qui en étoit devenu excessivement amoureux, demanda qu'on le remit à terre. Cette faveur lui ayant été refusée, son esprit tourna totalement : il s'imagina qu'il étoit Roi, & que ses compagnons étoient des vagabonds & des usurpateurs venus pour lui enlever la couronne. Il dit qu'il vouloit la soutenir avec son épée, la tira, & auroit commis quelque désordre, si le Pilote ne l'avoit jetté à terre d'un coup de rame, & n'avoit aidé à l'enchaîner pour le mettre sous le pont.

PIZARRE, Chap. II. An. 1527.

Vers la fin de 1527, Pizarre retourna à Panama, où il apporta plusieurs pieces d'or travaillées, & amena trois jeunes Indiens dans l'intention de les faire instruire pour lui servir d'interprête, avec quelques moutons du Pérou, dont nous aurons occasion de décrire la force & la figure quand nous parlerons des voyages de François Drake.

Il retourne à Panama.

Les échantillons que Pizarre apporta des richesses du pays & le récit que lui & ses gens firent de ce qu'ils y avoient vus, donnerent une meilleure opinion de son projet à ceux qui

Il s'embarque pour l'Espagne.

PIZARRE, Chap. II. An. 1527.

avoient d'abord raillé cette expédition comme abſurde & ruineuſe. Ils reconnurent leur erreur, & parurent diſpoſés à en partager les avantages : mais le nouveau Gouverneur s'oppoſa à ce que Pizarre engageât des hommes, & à ce qu'il ſe munit de ce qui lui étoit néceſſaire pour l'exécution de ſes projets. Le Commandant jugea alors qu'il avoit abſolument beſoin d'être ſoutenu par une autorité ſupérieure, & avec le conſentement de ſes aſſociés ; il s'embarqua pour l'Eſpagne, afin de ſolliciter la protection de l'Empereur, & d'obtenir les pouvoirs ſans leſquels il lui étoit impoſſible de réuſſir dans ſes deſſeins.

PIZARRE, Chap. III.

An. 1528.

CHAPITRE III.

Pizarre arrive en Eſpagne : Il eſt préſenté à l'Empereur Charles-Quint, & nommé Gouverneur de toutes les découvertes qu'il pourroit faire : Ses quatre freres ſe joignent à lui, & il retourne à Panama : Il continue ſon cours dans la baye de S. Matthieu, où il ſouffre beaucoup pour avoir attaqué ſans aucune raiſon les Indiens déſarmés : Il eſſaye de gagner l'affection du peuple de Tumbez, qu'il intimide : Il ſe rend maître de pluſieurs tréſors : Il bâtit des forts & une Egliſe : Récit abrégé des diviſions qui agitoient le Pérou, quand Pizarre en fit la découverte.

Pizarre ſe préſente à l'Empereur Charles-Quint.

PIZARRE arriva à Seville ſans aucun accident remarquable, & il ſe rendit de cette ville à Tolède, où l'Empereur Charles-Quint tenoit ſa Cour. Il préſenta à Sa Majeſté quelques Péruviens dans les habits de leur pays, avec deux ou trois moutons du Pérou, & pluſieurs pieces de

PIZARRE, Chap. III. An. 1528.

vaiſſelle d'or & d'argent telles qu'on les y conſtruiſoit : ce que l'Empereur reçut avec des marques de bonté.

Le Monarque écouta avec plaiſir le récit des difficultés que Pizarre avoit eſſuyées dans la recherche du Pérou ; il le renvoya au Conſeil des Indes pour en recevoir les inſtructions, & il y fut autoriſé à en entreprendre la conquête juſqu'à deux cents lieues au Sud de Tumbez.

Il eſt nommé Capitaine Général du Pérou.

Il lui fut enſuite accordé par une conceſſion impériale les titres de Capitaine-Général, d'Adelantade ou de Lieutenant pour l'Empereur, & de Chef de Juſtice du Pérou. Ces honneurs étoient expreſſement contraires à ſes conventions avec ſes aſſociés, en ce qu'il avoit promis de procurer le ſecond de ces titres à Almagro, & le dernier à ſon Pilote qui l'avoit ſervi avec autant de ſcience que de fidélité. Ferdinand de Luques obtint le titre de Protecteur-Général des Péruviens, ce qui fut accompagné d'une promeſſe que fit l'Empereur de le recommander au Pape, comme un homme digne d'être préconiſé Evêque de Tumbez. Almagro fut nommé Gouverneur de la même Place avec le titre de Dom,

& ſon fils bâtard fut légitimé. Des treize hommes qui avoient perſiſté à demeurer avec Pizarre dans l'Iſle de Gallo, ceux qui étoient Gentilshommes furent promûs au rang de Chevaliers, & ceux qui n'étoient pas nobles de naiſſance furent élevés à ce titre d'honneur. PIZARRE, Chap. III. An. 1528.

Ces Commiſſions furent délivrées à Tolède le 26 de Juillet 1528, au grand contentement de Pizarre, & à la ſatisfaction de la Cour d'Eſpagne, qui envoya ſix Dominicains avec lui pour ſervir de Miſſionaires au Pérou, & fut auſſi très contente de l'eſpérance d'annéxer encore un auſſi puiſſant Empire à ſes vaſtes Etats. Il eſt à remarquer que ces conquêtes d'Amérique étoient d'autant plus agréables à cette Cour qu'elle ne faiſoit aucune avance d'argent pour ce ſervice, puiſque ces pays fourniſſoient ſuffiſamment de quoi ſubvenir à toutes les dépenſes, & de quoi ſatisfaire l'avarice de leurs conquérants.

Il emmene ſes quatre freres.

Après avoir terminé toutes les affaires qui l'avoient fait venir en Eſpagne, Pizarre paſſa à Truxillo, lieu de ſa naiſſance. Il y trouva ſon père marié à une perſonne de très bonne An. 1530.

PIZARRE, Chap. III. famille dont il avoit eu trois fils : Ferdinand, Gonzalez & Jean. Sa mère qui étoit une pauvre fille de campagne avoit épouſé un Fermier, & lui avoit donné un fils unique, nommé François-Martin d'Alcantara. Ses quatre frères s'engagerent pour le même ſervice, & au mois de Janvier 1530, ils arriverent avec lui à Nombre-de-Dios, qui eſt à 25 lieues au Nord-oueſt de Panama; il ſe rendit bientôt dans cette derniere ville, où il débarqua avec tous ceux qu'il avoit amenés.

An. 1530.

Origine de ſes diviſions avec Almagro.

Almagro très mécontent de ce que Pizarre avoit raſſemblé ſur lui ſeul, tous les honneurs & toute l'autorité qu'il avoit pu recueillir, refuſa de continuer à l'aider dans cette entrepriſe : mais après que Pizarre lui eût promis de lui céder le titre d'Adelantade, & de lui procurer quelques autres avantages, ils parurent reconciliés : cependant Almagro n'oublia jamais la conduite que Pizarre avoit tenue en cette occaſion, comme la ſuite le fit voir clairement.

Il attaque les Indiens ſans ſujet.

On équipa pour cette expédition trois vaiſſeaux, à bord deſquels monterent cent quatre-vingt-cinq ſoldats, trente-ſept

trente-ſept chevaux, avec des armes & des munitions. Pizarre mit à la voile de Panama : mais il trouva les vents auſſi contraires que dans ſon premier voyage, ce qui lui fit juger qu'il étoit impoſſible de tenir la mer plus long-temps avec ſureté, tant qu'il auroit des chevaux dans ſes navires, & il jetta l'ancre dans un endroit qu'il nomma la baye de S. Mathieu, environ à cent lieues au Nord de Tumbez. Les Eſpagnols y deſcendirent : tomberent ſur les naturels du pays, ſans aucune provocation, en firent pluſieurs priſonniers, & pillerent leur ville, où ils trouverent de grands tréſors, parce que ces Indiens qui étoient ſans artifice, ne ſoupçonnoient aucune trahiſon, & par conſéquent n'avoient pas pris le ſoin de rien cacher de ce qui leur appartenoit. Les Eſpagnols envoyerent plus de trente mille pezos d'or par les vaiſſeaux qui allerent chercher du renfort à Panama, & ils y ajouterent une aſſés grande quantité d'émeraudes : mais il y en eût pluſieurs de perdues par l'extravagance de ceux entre les mains deſquels elles tomberent, parce que voulant eſſayer ſi elles étoient auſſi dures que les diamants,

PIZARRE, Ch. III. An. 1530.

PIZARRE, Chap. III.

ils les caſſerent avec des marteaux.

An. 1530.

Cette conduite perfide envers les habitants, reduiſit Pizarre & ſes gens à la plus grande extrêmité, faute de proviſions. Pluſieurs contracterent une maladie très extraordinaire, qui fut imputée à la mauvaiſe qualité des eaux qu'ils burent : leurs viſages & leurs corps furent tout-à-coup couverts de vérues, qui leur cauſoient des douleurs exceſſives, & méme quelques-uns à qui on les coupa moururent, faute de pouvoir en arrêter le ſang.

Pizarre fut joint dans ce lieu par quelques recrues d'Almagro, & par quelques Eſpagnols que les richeſſes de ce pays y attirerent. Ils y vinrent de Nicaragua, endroit fort éloigné de Panama, du côté du Nord-oueſt près de la baye d'Hudſon. Il continua enſuite ſa route par terre pour Tumbez: mais ſans jamais perdre la mer de vue.

Il s'empare de Tumbez, où il trouve des richeſſes immenſes.

Il s'étoit élevé de grandes diſputes entre le peuple de Tumbez, & les habitants d'une Iſle voiſine nommée Puna. Pizarre réſolut de profiter de ces diſſentions, en devenant ami des derniers : mais il les trouva faux & diſſimulés, les attaqua, les mit en dé-

route, & rendit la liberté à plus de six cents hommes de Tumbez qu'ils avoient fait prisonniers, entr'autres à un homme de grande qualité. Il les renvoya chez eux, sous la conduite de trois de ses gens, & pensa que les Tumbèzes deviendroient ses amis: mais il fut bien trompé dans son attente, car les premiers de ses gens qui tomberent ensuite entre leurs mains furent cruellement massacrés. On fit marcher contre eux quelques cavaliers Espagnols avec de l'artillerie, & ils furent bientôt mis en désordre. Alors ils prirent la fuite dans tous les endroits où les Chrétiens s'avancerent, & ils les laisserent en peu de temps maîtres de toute la vallée de Tumbez. Les trésors qu'on y trouva montoient à des sommes presque incroyables, & les Espagnols s'emparerent non-seulement du palais de l'Inca, mais encore du Temple du Soleil, où l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, & beaucoup d'autres riches dépouilles furent trouvées rassemblées en monceaux.

PIZARRE, Chap. III. An. 1530.

Le bruit du canon & la vue des chevaux répandirent une si grande consternation parmi les fuyards,

PIZARRE, Chap. III. An. 1530.

qu'ils dirent que ſi les Eſpagnols n'étoient pas des Dieux, il falloit qu'ils fuſſent des diables, puiſqu'il n'étoit pas au pouvoir des hommes de s'oppoſer à eux.

Il fait bâtir un fort & une Egliſe.

Pizarre ne négligea pas de profiter de la terreur que ſa préſence avoit répandue, & il réſolut d'en tirer tout l'avantage qu'il lui ſeroit poſſible: mais il voulut avant élever un Fort, tant pour ſe mettre à couvert en cas de quelque accident, que pour mettre en quartier les recrues qu'il attendoit.

An. 1531.

Il en fit conſtruire un ſur les bords de la mer en 1531, & lui donna le nom de ſaint Michel. Ce fut la premiere colonie Eſpagnole établie dans le Pérou; on y éleva une Egliſe, & comme le Père Ferdinand de Lucques fut hors d'état de la deſſervir à cauſe de ſes indiſpoſitions, le ſoin en fut confié au P. Reginald de Pedrago, qui fut nommé Protecteur des Indes.

Un établiſſement de cette nature étoit abſolument néceſſaire, & il n'y avoit ſur toute la côte aucun endroit plus convenablement ſitué pour cet uſage que celui qui fut choiſi par Pizarre.

Il partage l'or & l'argent avec ſes gens.

Les meſures qu'il prit enſuite marquoient autant de prudence que de

désintéressement & de bonne conduite. Il partagea en portions égales tout l'or & l'argent qu'ils avoient acquis : donna des billets, payables à Panama à tous ceux qui le devoient accompagner ; & pour ceux qui devoient demeurer dans la nouvelle colonie, il leur distribua leurs parts sans aucune diminution, afin de les mettre en état de remplir leurs différents emplois.

PIZARRE, Chap. III. An. 1531.

Il étoit évident que Pizarre ne pouvoit conserver par force le terrein qu'il avoit gagné dans ce pays : cependant il paroissoit résolu à le défendre, puisqu'il y avoit élevé un fort, & qu'il obligeoit tous les habitants des environs à reconnoître la domination du Roi d'Espagne.

Rien n'expose plus un Royaume aux incursions, & rien ne l'affoiblit autant que les divisions intestines. Le Pérou y étoit plongé quand Pizarre y fit une invasion ; & il ne sera pas inutile de jetter un coup d'œil sur l'Etat où étoit alors ce Royaume.

De tous les Princes qui étoient montés sur le trône du Pérou, il y en avoit peu qui eussent autant excellé en vertus que le dernier Inca

Etat du Pérou à son arrivée.

PIZARRE, Chap. III. An. 1531.

ou Empereur, nommé par quelques auteurs Eſpagnols Guayanacapa, & par d'autres Guayanacava. Il étoit humain, vaillant & généreux, & méritoit la fortune qui l'accompagna toujours. Il fut ordinairement heureux dans toutes ſes entrepriſes, & joignit des pays conſidérables à ſes Etats, particulierement la Province de Quito. Pour rendre ſes droits plus aſſurés ſur cette Province, il épouſa la fille du dernier Souverain, dont il eut un fils, nommé par quelques écrivains Atahualipa, & par d'autres Atabaliba. Il lui laiſſa par ſes dernieres volontés la couronne de Quito, comme étant indépendante de la domination des Incas, & comme lui devant appartenir du chef de ſa Mère, aux droits de laquelle il ſuccédoit.

Hueſcar, fils aîné de Guayanacapa, ſuccéda aux Etats de ſon Père, & prétendit qu'Atabaliba devoit lui abandonner le Royaume de Quito, promettant de lui donner un équivalent en quelque autre pays. Ce Prince refuſa abſolument d'y conſentir, quoiqu'il offrit de faire hommage de la couronne, qui lui apparte-

noit autant par droit de naiſſance, que par les dernieres volontés de ſon Père: mais Hueſcar rejetta cette derniere offre. PIZARRE, Chap. III. An. 1531.

En conſéquence de cette diſpute, les deux partis leverent des armées très formidables, & il y eut entre elles une bataille qui dura plus de trois jours avec un carnage horrible de part & d'autre. Les troupes d'Atabaliba ayant enfin été défaites il fut pris & renfermé dans une priſon: mais pendant que ſes gardes étoient occupés des réjouiſſances & des divertiſſements nocturnes qui ſuivoient ordinairement les victoires, il réuſſit à faire une ouverture au mur de la maiſon où il étoit retenu, s'échapa, & alla rejoindre ſes troupes, auxquelles il dit que par le ſecours des Dieux il avoit été changé en ſerpent, & ſous cette forme avoit trompé la vigilance de ceux qui le gardoient.

Le bruit de ce prétendu miracle fut bientôt répandu parmi tous les habitants de Quito, & comme la ſuperſtition & la crédulité avoient jetté chés eux de plus profondes racines que dans tout autre pays du monde, il y fit un tel effet, que cha-

PIZARRE, Chap. III. An. 1531.

cun prit les armes pour la défenſe du Prince, & il ſe trouva bientôt à la tête d'un corps de troupes beaucoup plus conſidérable que le premier. Il fut informé que ſon Frère étoit en campagne avec une puiſſante armée, & il marcha ſans perdre de temps à ſa rencontre: Pour connoître quelles étoient les forces de Hueſcar, il envoya deux de ſes meilleurs Généraux avec quelques troupes armées à la légere, mais lorſqu'ils furent près du camp ennemi ils s'écarterent du grand chemin pour ne pas être découverts.

Hueſcar voulant éviter le bruit & le tumulte de l'armée, avoit malheureuſement pour lui pris la même route avec quelques-uns de ſes principaux courtiſans & de ſes premiers Officiers. Ceux d'Atabaliba voyant l'Etandard royal, jugerent de la vérité, & réſolurent de terminer la guerre par un coup hardi. Ils marcherent en avant, ſurprirent ce corps de troupes, le mirent en déroute, & firent le Roi priſonnier. Son corps d'armée l'auroit eu bientôt remis en liberté, s'il n'eut été forcé de donner des ordres pour le faire retirer,

parce que ceux qui le retenoient le menacerent de lui couper la tête s'il héſitoit à le faire. Ils l'aſſurerent qu'ils mourroient tous enſuite ſur la place juſqu'au dernier, étant déterminés à ne ſe pas rendre, & lui firent obſerver en même temps qu'il ne devoit rien craindre de ſon empriſonnement, puiſque Atabaliba ne demandoit que de tenir le royaume de Quito à titre de ſon Vaſſal; & ils lui firent entendre que lorſqu'il en ſeroit aſſuré il étoit trop généreux pour vouloir retenir ſon Frère en captivité.

PIZARRE, Chap III. An. 1531.

Sur ces aſſurances Hueſcar fit un ſignal pour que ſon armée s'arrêtât: enſuite il envoya ordre à ſes principaux Officiers de retirer ſes forces à Cuzco, ville où les Incas faiſoient leur réſidence, & ils lui obéirent ſans délai.

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1531.

CHAPITRE IV.

Les puiſſances belligérantes demandent le ſecours de Pizarre : Il reçoit une ambaſſade d'Atabaliba : Traditions & anciennes prophéties au ſujet des Eſpagnols : Pizarre eſt introduit auprès d'Atabaliba, & a une conférenrence avec ce Prince, qui lui fait une viſite dans ſon camp : Il s'éleve quelques troubles : Les Eſpagnols tombent ſur les Péruviens, & font Atabaliba priſonnier : Ingratitude politique de Pizarre : Hueſcar eſt mis ſecrettement à mort : Ferdinand Pizarre retourne en Eſpagne : Diſcours qu'Atabaliba lui tient à ſon départ : Cauſes de la mort de ce Prince.

Hueſcar & Atabaliba demandent le ſecours de Pizarre.

TEL étoit l'état des affaires quand Pizarre entra dans le Pérou, où il fut d'abord ſollicité par quelques Seigneurs compatiſſants de donner du ſecours à Hueſcar. Il répondit en termes généraux, qu'il s'étoit mis en marche pour aider ceux qui étoient dans la peine, & pour faire rendre

la juſtice ſans aucune partialité. Il reçut enſuite une Ambaſſade ſolemnelle d'Atabaliba, qui lui demandoit ſon alliance & ſon amitié, ce qui le détermina à aller viſiter ce Prince dans la ville de Caxamalca, où il étoit alors. PIZARRE, Chap. IV. An. 1531.

Les Eſpagnols ſouffrirent exceſſivement pour s'y rendre, étant obligés de marcher plus de vingt lieues dans un pays aride & déſert. Mais enſuite ils entrerent dans une contrée riche & fertile, où ils trouverent des rafraichiſſements en abondance, & ils y continuerent leur voyage avec plus de ſatisfaction.

Ils rencontrerent de nouveaux députés d'Atabaliba, qui préſenterent à Pizarre de la part de l'Inca une paire de botines d'or, richement ornées, avec des bracelets du même métal garnis ſuperbement d'émeraudes & d'autres pierres précieuſes, & on lui dit qu'il devoit les porter à l'audience d'Atabaliba, pour que ce Prince le put reconnoître à ces marques. Ces députés lui apporterent auſſi d'autres préſents de grand prix, avec beaucoup de proviſions dont l'armée avoit le plus grand beſoin. On remar-

PIZARRE, Chap. IV. An. 1531.

qua dans la conduite du chef d'Ambaſſade qui étoit lui même du ſang des Incas, tant de politeſſe & d'attentions qu'elles contribuerent beaucoup à élever le courage des Eſpagnols, qui les attribuerent à la crainte qu'ils avoient imprimée dans l'eſprit de ces peuples. Ils ne ſe trompoient pas dans cette conjoncture, les Péruviens étoient retenus dans le reſpect à leur égard non-ſeulement par l'idée qu'ils s'étoient formée de leur force & de leur valeur : mais encore plus par des motifs de religion, s'imaginant que les Eſpagnols étoient des deſcendants du ſoleil.

Nous avons déja parlé de la crédulité exceſſive de ces peuples, & il eſt néceſſaire de faire connoître encore plus particulierement les idées ſingulieres qui s'étoient répandues parmi eux, & qui furent par la ſuite très avantageuſes aux Eſpagnols.

Tradition favorable aux Eſpagnols.

Suivant une ancienne tradition reçue généralement, le fils aîné d'un de leurs Incas, qui vivoit pluſieurs ſiécles avant le temps dont nous parlons, avoit vu un eſprit d'une forme ſinguliere, nommé Virococha, ou fils du ſoleil, comme il le lui avoit

dit lui même. Ses habits & ſa figure étoient totalement différents de ceux des Péruviens, d'autant que ceux-ci n'avoient point de barbe, au lieu que le Phantôme en avoit une très longue. Son habillement ne reſſembloit nullement aux leurs, & il conduiſoit de la main une eſpéce particuliere d'animal, tel que le Prince n'en avoit jamais vu de ſemblable. Cette fable étoit ſi fortement imprimée dans l'eſprit des peuples, & on la regardoit ſi bien comme une vérité, qu'auſſitôt qu'ils virent les Eſpagnols avec leurs barbes, leurs habits différents de ceux des Péruviens, & les chevaux qu'ils conduiſoient, ils s'écrierent: « Virococha le fils du ſoleil eſt arri» vé ». On rapporte auſſi que le dernier Inca Guayanacapa avoit prophetiſé un peu avant ſa mort, que ſon Empire étoit prêt de ſa fin, & que dans peu de temps il paſſeroit à une race d'étrangers barbus. En refléchiſſant ſérieuſement ſur toutes ces circonſtances, on eſt forcé de convenir que de tels recits chez un peuple d'un eſprit foible, joints aux diſſenſions qui regnoient entre les deux Frères, doivent avoir facilité prodigieuſement les conquêtes de Pizarre.

PIZARRE, Chap. IV. An. 1532.

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1531.

Lorſque les Eſpagnols furent arrivés à Caxamalca, ils trouverent qu'Atabaliba s'étoit retiré dans un endroit qui en étoit peu éloigné, & le Général y envoya ſon Frère Ferdinand Pizarre, avec Ferdinand Soto en qualité d'Ambaſſadeur.

Les Eſpagnols ſont admis à l'audience d'Atabaliba.

Ils furent introduits en préſence du Monarque avec beaucoup de pompe & de cérémonial : mais ils demeurerent immobiles d'étonnement, & dans une eſpece d'extaſe, à la vue des richeſſes & de la magnificence qui éclatoit de toutes parts autour de ce Prince.

Auſſi-tôt que les Eſpagnols approcherent d'Atabaliba, qui étoit aſſis dans un ſiége d'or maſſif, ils le ſaluerent à la façon Européenne, ce qui parut lui être très agréable, & il ſe leva pour les embraſſer. On apporta un ſiége d'or à chacun : ils s'aſſirent : deux jeunes filles du ſang royal leur ſervirent des liqueurs parfumées, & l'Inca but à leur ſanté d'une façon qui marquoit une faveur particuliere ſuivant ce que leur dit leur interpréte, qui n'étoit qu'un homme du plus bas état.

Après cette cérémonie, qui fût ac-

compagnée d'une colation de fruits : Ferdinand fit une longue harangue, dans laquelle il dit à l'Empereur que François Pizarre fameux Général venoit en qualité d'ambaſſadeur du Grand-Prêtre de l'Egliſe Chrétienne, & de Charles-Quint le plus puiſſant Monarque du monde, pour lui montrer le droit chemin du Ciel, & pour lui faire des avances d'amitié.

PIZARRE, Chap. IV. An. 1532.

L'Inca fit à ce qu'ils en purent juger une réponſe très pathétique, puiſqu'elle fit répandre des larmes à tous ceux qui la comprirent, & il la termina en leur diſant que le lendemain il ſe rendroit aux quartiers de leur Général, & auroit une conférence avec lui. Ils ne purent entendre preſque rien de ſon diſcours, & par le peu de ſens qu'ils trouverent dans la façon dont leur interprete leur expliqua ce que l'Inca venoit de dire, ils eurent tout lieu de croire, que ce Prince n'avoit reçu que d'une maniére très informe la harangue de François Pizarre.

Pizarre reçoit la viſite d'Atabalibe.

Cet interpréte ſe nommoit Phillipillo, ou le petit Phillipe, à cauſe de la baſſeſſe de ſon origine, qui avoit beaucoup influé ſur ſon intelligence. C'étoit

PIZARRE, Chap. IV. An. 1531.

un de ceux que Pizarre avoit choiſis pour les faire élever en qualité d'interprétes, & il ne pouvoit en avoir un plus ſtupide. Le Général inſtruit de la viſite qu'il devoit recevoir, partagea ſa cavalerie en trois corps, de chacun vingt hommes, le total étant de ſoixante chevaux; il les plaça derrière une vieille muraille pour qu'ils paruſſent avec plus d'avantage, & ſe mit lui-même en marche à la tête de cent fantaſſins rangés en bataille, pour recevoir Atabaliba qui s'approchoit avec ſeize mille hommes.

La figure du Père Vincent de Valverda, qui s'avança au-delà des rangs des Eſpagnols, avec une Croix dans une main, & ſon breviaire dans l'autre pour aller à la rencontre de l'Empereur, étonna exceſſivement ce Monarque. Cependant il le reçut avec beaucoup de reſpect, & écouta attentivement un long diſcours, dans lequel le Père lui prêcha l'univerſalité & la vérité de la Religion catholique, les bienfaits de la Redemption de Jeſus-Chriſt, le grand pouvoir qu'il avoit donné à Saint Pierre, & la vaſte étendue de la Monarchie de Charles-Quint; l'exhortant forte-

ment à s'y ſoumettre, crainte que les Eſpagnols ne fiſſent tomber ſur lui des playes ſemblables à celles, que Dieu avoit répandues ſur Pharaon pour le punir de ſon endurciſſement.

PIZARRE, Chap. IV. An. 1533.

Une telle diſſertation ſur des ſujets dont l'Inca n'avoit jamais entendu parler, & qu'il lui étoit impoſſible de comprendre, devoit lui paroître abſolument abſurde, d'autant plus qu'elle paſſoit par le canal ignorant & barbare de l'interpréte Philipillo. Cependant l'Inca fit quelque ſorte de reponſe : mais le même Indien la rendit au Père d'une maniére ſi inintelligible, qu'il ne fût pas poſſible d'en pénétrer le ſens. Dans le même temps il s'éleva entre les deux nations, quelque rumeur qui devint bientôt un tumulte conſidérable, occaſionné par l'avarice de quelques Eſpagnols, qui voulurent piller une idole très richement ornée. Les Indiens s'y oppoſerent d'abord, juſquà ce que l'Empereur dont les volontés étoient regardées comme des loix divines, leur cria de ne rien faire qui pût offenſer les enfants du ſoleil. Au bruit de ce tumulte, le Père Vincent courut pour l'appaiſer, & laiſſa tomber ſa croix & ſon

Perfidie des Eſpagnols. Atabaliba eſt fait priſonnier.

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1531.

breviaire. Quelques-uns des perfides Eſpagnols les virent ſous les pieds, & commencerent à crier « on inſulte la religion chétienne ! » alors la cavalerie s'avança, renverſant tout ce qu'elle rencontroit en ſon chemin, & les malheureux Indiens furent les victimes de cette trahiſon, cinq mille ayant été ſacrifiés, ſans faire aucune réſiſtance. Pizarre lui-même fut le premier à attaquer la litiere qui portoit l'Empereur, & la renverſa avec ce Prince, après avoir été bleſſé à la main d'un coup que l'un des ſiens vouloit porter à Atabaliba. Il n'y eût pas une ſeule goute d'autre ſang eſpagnol de répandue dans cette ſcène affreuſe d'un maſſacre tranquille, & cette cruauté ſe commit de ſang-froid le 3 de Mai 1531, les Eſpagnols prophanant par une action auſſi horrible le jour où l'Egliſe Romaine célébre la fête de l'Invention de la ſainte Croix de Jeſus-Chriſt.

Diverſité des Hiſtoriens ſur cet événement.

Les Ecrivains Eſpagnols varient beaucoup dans le récit qu'ils nous ont laiſſé de cette barbarie : mais quelque ſoin qu'ils ayent pris pour en adoucir les traits, la tache en demeurera toujours ſur Pizarre & ſur ſes compagnons.

Herrera, Auteur Eſpagnol, dont l'Hiſtoire des Indes a acquis la plus grande réputation, aſſure que ceux de ſa nation furent forcés à en venir à ces extrêmités pour leur propre défenſe, parce qu'Atabaliba les avoit amuſés long-temps par des paroles artificieuſes, pour les trahir enſuite avec plus de facilité : que dans cette vue, il avoit donné ordre à ſon avant-garde de ſe ſaiſir des Eſpagnols, ſes ſoldats s'étant armés ſecrettement pour y réuſſir, & ayant apporté des cordes & des chaînes pour lier ceux qu'il vouloit deſtiner à l'eſclavage. Si ce récit eſt fidele, Pizarre en attaquant les Indiens n'agit que pour ſa propre conſervation, qui eſt la premiere loi de la nature.

PIZARRE, Chap. IV. An. 1532.

Au contraire Garcilaſſo de la Vega rapporte, que dès le commencement Atabaliba ſe conduiſit avec le plus grand reſpect, ſur la penſée que les Eſpagnols étoient les enfants du ſoleil, & les hommes annoncés dans la prophétie dont nous avons parlé : qu'il leur marqua la vénération la plus profonde, déclarant qu'il regardoit Pizarre comme un ambaſſadeur du ciel, aux commandements duquel il falloit

PIZARRE, Chap. IV. An. 1531.

ſe ſoumettre en toutes choſes. C'eſt le même Autheur qui dit que lorſque les Eſpagnols attaquerent les Indiens ſans nul ſujet, l'Inca leur défendit de faire aucune réſiſtance, quand même ils le verroient ſacrifier : il ajoute qu'il ſe ſoumit à ſon deſtin, & réprimanda fortement ceux qui s'étoient aſſemblés en foule autour de ſa litière pour le défendre, & dont pluſieurs périrent en voulant le ſecourir.

Nous ne prétendons pas décider de quel côté eſt la vérité : nous remarquerons ſeulement qu'Herréra, pour l'honneur de ſa patrie, s'eſt attaché autant qu'il lui a été poſſible à pallier les barbaries des Eſpagnols ; au lieu qu'on peut croire que la Véga, Péruvien de naiſſance, & deſcendu du Sang royal, a fait ſes efforts pour écarter tout ce qui pouvoit être au déſavantage de ſa nation. Cependant le récit du dernier paroît plus vraiſemblable, en faiſant attention que ſi Atabaliba avoit été auſſi traître & auſſi fin qu'Herréra le repréſente, il auroit eu peine à laiſſer avancer les Eſpagnols ſans aucun trouble juſqu'à Caxamalca, puiſqu'il y avoit beaucoup de paſſages ſur la route, où il

lui auroit été facile de les détruire entierement. Il paroit auſſi hors de toute raiſon de croire que ſi les Indiens avoient été préparés à une attaque, ils ſe fuſſent laiſſé détruire auſſi facilement ſans avoir porté un ſeul coup.

PIZARRE, Chap. IV. An. 1532.

Pizarre, après avoir éloigné Atabaliba de ſon quartier-général, examina les dépouilles qu'on avoit remportées. Elles conſiſtoient en une quantité d'uſtenciles d'or & d'argent, en joyaux, en ornements & en habits de l'Inca & de ſes principaux Officiers, outre ceux de pluſieurs femmes de qualité, & de quelques vierges conſacrées qui furent faites priſonnieres.

Le lendemain il envoya un détachement pour piller le camp, où l'on trouva une quantité prodigieuſe de richeſſes, quoique les Péruviens qui étoient demeurés ſur ce terrein euſſent emporté trois mille charges d'or & d'argent.

Le Général fit enſuite publier une proclamation, pour déclarer que l'Inca étoit vivant, & que tous ceux de ſa Cour avoient la liberté de lui rendre leurs ſervices ordinaires; ce qu'il fit pour les encourager à ne point ca-

PIZARRE, Chap. IV. An. 1531.

cher ni emporter leurs tréſors. Cette déclaration réuſſit ſuivant ſes vues, & pluſieurs des principaux de la ſuite d'Atabaliba ſe rendirent auprès de ce Prince, chargés de préſents de très grande valeur. Pizarre ordonna que quoiqu'il demeurât toujours dans les fers, il put jouir de la compagnie de ſes femmes, & qu'il fût ſervi avec le même ordre & le même cérémonial qu'on obſervoit auprès de lui avant ſon empriſonnement. Atabaliba parut ſupporter ce revers de fortune avec la plus grande patience : cependant il marquoit quelquefois un chagrin très vif d'être obligé de porter des chaînes.

Atabaliba remarquant l'avidité exceſſive de ſes nouveaux maîtres pour l'or & pour l'argent, & déſirant ſa liberté avec autant d'ardeur, il leur offrit de faire remplir de ces métaux une grande ſalle, à la hauteur où un homme de taille ordinaire peut atteindre avec la main. Ils douterent d'abord qu'il pût exécuter cette propoſition, cependant ils l'accepterent, & l'on envoya un parti d'Eſpagnols en petit nombre avec quelques-uns de la ſuite d'Atabaliba à Cuzco & dans d'autres

villes pour faire apporter le tréſor promis.

Almagro arriva dans le même temps, en très mauvaiſe ſanté, à Saint-Michel, où il étoit venu du Cap Franciſco. Il y avoit été jetté par les vents contraires: mais les marches fatigantes, le mauvais temps & l'air mal ſain lui avoient fait périr environ quarante hommes, ſur cent cinquante qu'il avoit amenés. Il fut informé en cet endroit des grands ſuccès de Pizarre, & craignant qu'il ne refuſât de partager ſes tréſors avec lui, il conſulta ſes Officiers, pour décider s'ils chercheroient à faire quelques nouvelles conquêtes indépendantes des ſiennes. Le Secrétaire d'Almagro, qui n'aimoit pas ſon maître, envoya un exprès à Pizarre pour lui faire part de ce qui ſe paſſoit, & auſſi-tôt le Commandant fit partir pluſieurs meſſagers pour inviter Almagro de la façon la plus obligeante à ſe joindre à lui; l'aſſurant de ſon intégrité. Il lui fit ſavoir en même temps qu'il y avoit quelques-uns de ſes gens, qui ſans doute en vue de leur propre avantage faiſoient leurs effors pour ſemer entre eux des diviſions, & qu'il l'avertiſſoit

An. 1531. Arrivée d'Almagro.

PIZARRE, Chap. IV. An. 1531.

de ſe tenir ſur ſes gardes, d'autant que s'ils y réuſſiſſoient, leurs intrigues cauſeroient la perte de l'un ou de l'autre & peut-être de tous les deux, en même temps que le renverſement de toute l'entrepriſe. Pour confirmer la vérité de ce qu'il avançoit il renvoya à Almagro des preuves convaincantes de la trahiſon de ſon Secrétaire, qui fût pendu peu de temps après qu'elle eut été découverte.

Il y avoit certainement beaucoup d'ingratitude dans cette conduite de Pizarre, ce qui répand encore de nouvelles taches ſur ſon caractere, qu'il eſt impoſſible de juſtifier, cependant elle étoit des plus politiques en cette occaſion. Les troupes qu'il avoit n'étoient nullement ſuffiſantes pour faire la conquête du Pérou; & Almagro en s'élevant contre lui, auroit pu donner de nouvelles forces aux Indiens, ce qui non-ſeulement auroit privé Pizarre de ſon butin, mais encore auroit renverſé l'entrepriſe, & ſe ſeroit peut-être terminé par la deſtruction des deux Commandants.

Ce renfort augmenta encore le déſir qu'Atabaliba avoit conçu de recouvrer

vrer la liberté, & jugea avec raiſon que l'inſolence des Eſpagnols augmenteroit avec leurs forces. Il fut auſſi informé que quelques Officiers de cette nation, qui avoient accompagné ſes meſſagers à Cuzco pour faire apporter ſa rançon, avoient eu une conférence avec Hueſcar qui étoit toujours en priſon : qu'il les avoit inſtruits de la cruauté & de l'uſurpation de ſon frère, & qu'il leur avoit promis s'ils le remettoient en liberté, de les recompenſer beaucoup plus magnifiquement qu'Atabaliba ne pouvoit le faire, ajoutant qu'ils ne devoient pas ballancer, puiſqu'ils étoient venus comme on le lui avoit dit, pour rendre juſtice à tout le monde.

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1531.

Atabaliba ſe détermina auſſi-tôt à faire mourir ſon Frère : mais craignant que s'il commettoit ce crime ouvertement, les Eſpagnols n'en priſſent occaſion de le faire mourir lui-même, il réſolut de ſonder les ſentiments de Pizarre à ce ſujet. Pour y réuſſir il lui dit avec une grande affectation de douleur & d'inquiétude, que ſon Frère avoit été tué dans ſa priſon par ceux qui le gardoient, ce qui fit ſi peu d'impreſſion

Atabaliba fait tuer ſon frere.

PIZARRE, Chap. IV. An. 1531.

ſur Pizarre qu'il répondit froidement : « que tel étoit le ſort de la » guerre; que les uns périſſoient par » l'épée; que d'autres étoient faits » priſonniers, & que chacun devoit » être ſatisfait de ſon deſtin ».

Atabaliba vit avec la plus grande joye le peu d'attention que le Général Eſpagnol faiſoit à cet événement, & il envoya auſſi-tôt des ordres ſecrets pour faire périr Hueſcar. Ils furent ſuivis exactement : mais on ignore le genre de ſa mort. Quelques auteurs diſent qu'il fut noyé, & d'autres aſſurent que ſon corps fut coupé en menues parcelles, pour que ſes ſujets ne puſſent lui rendre les honneurs avec leſquels ils célébroient ordinairement les obſéques de leurs Incas.

On rapporte qu'avant de mourir, il dit à ſes meurtriers : « Il eſt vrai que » mon regne n'a pas été long ; mais » j'ai cette conſolation en mourant, » que celui qui le termine par ſa cruau- » té, & qui ne ſe fait aucun ſcrupule » de s'ouvrir au trône un chemin cou- » vert du ſang de ſon Frère, & de » ſon légitime ſouverain, ſera bien- » tôt trompé dans les vues de ſon

» ambition, & qu'il ne me ſurvivra » pas long-temps ».

PIZARRE, Chap. IV.

On apporta le tréſor pour la rançon d'Atabaliba : mais Pizarre trouvant qu'il ne montoit pas à la quantité qu'il en avoit attendue, fut informé qu'il en étoit demeuré beaucoup en arrière dans le temple du Dieu inviſible. Il envoya auſſi-tôt ſes trois Frères avec quelques-uns des Officiers d'Atabaliba pour en faire la recherche: mais ce qu'ils y trouverent ne valoit pas plus de quatre-vingt dix mille écus, outre ce que les ſoldats pillerent, parce que les Prêtres avertis de l'avarice des Eſpagnols, & de la maniere peu reſpectueuſe dont ils avoient traité quelques autres temples, firent enlever plus de quatre cents charges d'or, d'argent & de joyaux, qu'ils enterrerent, ou tranſporterent ſi loin qu'ils ne tomberent jamais entre les mains des conquérants.

An. 1531.

Ce fut dans ce temps qu'Almagro arriva dans le voiſinage de Caxamalca, & Pizarre le reçut avec les marques les plus fortes d'eſtime & d'affection. Il lui donna une part du butin dont il dut être ſatisfait, diſtribua

Les Eſpagnols partagent les tréſors d'Atabaliba.

PIZARRE, Chap. IV.

cent mille ducats aux hommes venus avec lui, & après avoir mis à part la cinquieme partie pour l'Empereur, il partagea le reſte des dépouilles, qui étoient d'une richeſſe étonnante, entre ſes propres Officiers & ſes gens, feignant de marquer la plus grande eſtime pour ce qui paroiſſoit être de moindre valeur. On prétend que le moindre ſoldat reçut alors pour ſa part plus de quarante-cinq mille livres, quoique ce qui fut partagé n'égalât pas la cinquieme partie de la rançon d'Atabaliba. Pizarre garda pour lui la chaiſe d'or de l'Inca, avec quelques autres curioſités de grand prix.

An. 1531.

Voyage de Ferdinand Pizarre en Eſpagne.

An. 1532.

Ferdinand Pizarre fut choiſi comme le ſujet le plus propre à être envoyé auprès de l'Empereur Charles-Quint, pour lui porter ce qui lui appartenoit dans ces tréſors, & pour lui faire le récit de tout ce qui s'étoit paſſé. Pluſieurs ſimples ſoldats demanderent qu'il leur fut permis de faire le voyage avec Ferdinand : mais Almagro s'y oppoſa fortement, ainſi que la plus grande partie du Conſeil, parce qu'ils voyoient que cela diminueroit conſidérablement leur petite

armée. Leur oppoſition n'eut pas d'effet par les remontrances de Pizarre, qui leur fit obſerver avec beaucoup de raiſon, que la politique devoit les y faire conſentir, d'autant que lorſqu'on verroit de ſimples ſoldats revenir auſſi riches, ils gagneroient dix hommes pour chacun de ceux qu'ils pourroient perdre.

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1532.

Atabaliba & Ferdinand avoient conçu une forte eſtime l'un pour l'autre, & lorſque l'Eſpagnol alla prendre congé de l'Inca, celui-ci lui dit: « Vous vous réjouiſſés de retourner » dans votre pays natal: mais pour » moi je vois votre départ avec beau» coup de chagrin puiſqu'il ne me » reſtera aucun ami parmi vos com» patriotes: Ce nouveau venu dit-il » en parlant d'Almagro » que je ne » connois pas ne me ſera nullement » favorable, & celui que vous nom» més Tréſorier me regarde de mau» vais œil: diſons nous donc le der» nier adieu, car je vois évidemment » que ce peuple cruel ne me laiſſera » pas aſſez vivre pour me réjouir de » votre retour ».

Son pronoſtic ne fut que trop véritable: depuis qu'Almagro avoit eu

Origine de la haine de Pizarre contre Atabaliba.

PIZARRE, Chap. IV. An. 1532.

connoiſſance des grandes richeſſes du pays, il avoit penſé que lorſqu'Atabaliba ne ſeroit plus, il s'en empareroit avec beaucoup moins de difficulté; Pizarre avoit d'abord traité la propoſition de le faire mourir avec tout le mépris qu'elle méritoit, mais peu de temps après, le reſſentiment le porta à favoriſer ce que l'honneur lui avoit fait déteſter. Il fut irrité de voir qu'Atabaliba paroiſſoit le mépriſer, & il ne ſera pas hors de propos d'en faire connoître les raiſons.

Ce Prince quoique cruel & ambitieux, étoit prudent, pénétrant & curieux. Il s'étoit informé particulierement des mœurs & des coutumes des Eſpagnols: mais la lecture & l'écriture étoit ce qui excitoit le plus ſa curioſité, parce qu'il fut long-temps ſans pouvoir pénétrer ſi ces dons leur étoient naturels, où s'ils étoient acquis par l'induſtrie.

Pour réuſſir à ſe ſatisfaire ſur cet article, il demanda à un des ſoldats Eſpagnols s'il pourroit écrire le nom de Dieu ſur l'ongle de ſon pouce: le ſoldat lui répondit que cela étoit facile, & le fit réellement comme Atabaliba le lui demandoit. Ce Monar-

que montra ce mot à pluſieurs Eſpagnols, qui le lui expliquerent tous, enſorte qu'il commença à croire que ces dons étoient Divins & innés: mais Pizarre s'étant malheureuſement préſenté devant lui, il lui en demanda auſſi l'explication. Le Commandant, qui n'avoit jamais appris à lire ni à écrire, rougit, & le quitta ſans pouvoir répondre à ſa queſtion, & depuis ce temps l'Inca jugea que ces ſciences étoient le fruit de l'étude & de l'inſtruction. Cette opinion diminua de beaucoup l'idée qu'il avoit eue d'abord des Eſpagnols en général: mais elle lui fit eſtimer encore moins Pizarre, dont il penſa que l'origine devoit être des plus baſſes, puiſque le moindre de ſes ſoldats le ſurpaſſoit en connoiſſances.

PIZARRE, Chap. IV. An. 1532.

Le mépris, ou plutôt le dégoût qu'il fit toujours paroître depuis pour Pizarre fut la cauſe de ſa perte: mais ce qui y contribua le plus fut la conduite extravagante de Phillipillo. Cet homme devint amoureux d'une des femmes de l'Inca, qui le traita avec tout le mépris qu'il méritoit, & l'on en porta des plaintes à Pizarre, qui y fit très peu d'attention. Alors l'in-

On lui fait ſon procès & il eſt étranglé.

PIZARRE, Chap. IV. An. 1532.

terpréte accuſa Atabaliba d'avoir formé une conſpiration, qui étoit prête à éclatter pour détruire tous les Eſpagnols; & quoique cette fable dût paroître ſans fondement & ridicule à tout homme de bon ſens, elle trouva cependant créance auprès des deux chefs Eſpagnols, qui l'un & l'autre haïſſoient le malheureux Inca. On joignit pluſieurs autres articles peu importants pour former une accuſation: on lui fit ſon procès, il fut déclaré coupable & condamné à être brûlé: mais la Sentence fut commuée en la peine d'être étranglé, ſur ce qu'il conſentit à être baptiſé, pour éviter une mort auſſi terrible que celle de périr par le feu. Il eſt difficile de juger s'il connoiſſoit un ſeul article de la foi chrétienne: mais enfin il reçut le baptême, & cela ſuffit pour en faire un chrétien aux yeux de l'enthouſiaſme.

Articles d'accuſation.

Entre autres accuſations qu'on forma contre ce Prince, il fut dit qu'il avoit uſurpé le trône du Pérou quoiqu'il fut bâtard: qu'il avoit fait empriſonner ſon frère, qui en étoit le Monarque légitime: qu'il étoit un idolâtre: qu'il avoit permis de ſacri-

fier pluſieurs de ſes ſujets : qu'il avoit entrepris des guerres ſans néceſſité ; qu'il avoit diſſipé le tréſor public : que depuis qu'il avoit été priſonnier des Eſpagnols, il avoit encouragé les Indiens à ſe révolter contre eux. &c.

PIZARRE, Chap. IV. An. 1532.

C'eſt ainſi qu'on eſſaya à donner quelque couleur de juſtice à l'une des ſentences les plus illégales & les plus barbares qu'on puiſſe imaginer. On ne doit pas laiſſer ignorer qu'elle trouva une très forte oppoſition de la part de preſque tous les gens de famille & de diſtinction qui étoient engagés dans ce ſervice, & ils déclarerent publiquement que la bonté d'Atabaliba pour les Eſpagnols méritoit une autre récompenſe : qu'on ne pouvoit ignorer qu'ils n'avoient aucun droit de condamner un Prince Souverain ; & enfin que pour ſe mieux conduire dan cette affaire, il falloit l'envoyer en Eſpagne avec les articles d'accuſation, pour qu'il en fut diſpoſé ſelon la volonté de l'Empereur.

Malgré toutes ces raiſons, Pizarre & ſon Conſeil, ne ſuivirent que leur paſſion & pouſſerent les choſes aux

PIZARRE, Chap. IV. An. 1532.

extrêmités que nous avons rapportées, pour que l'infortuné Atabaliba ne leur fut plus un ſujet d'inquiétude & de trouble.

Le Père Vincent, dont ils ſe ſervirent pendant l'inſtruction du Procès, non-ſeulement proſtitua honteuſement ſon caractere de Prêtre : mais l'irrégularité de ſa conduite rejaillit encore dans l'eſprit des Indiens ſur la religion qu'il profeſſoit, en ſe conduiſant d'une façon qui doit faire regarder ſa mémoire avec horreur.

On a avancé, mais ſans aucunes preuves, que les Indiens eux-mêmes avoient demandé la mort d'Atabaliba, pour venger celle de ſon frère Hueſcar. C'eſt une très foible défenſe pour juſtifier la conduite de Pizarre, puiſqu'il ne fit pas proclamer pour Empereur le frère du dernier Inca, ce qui auroit en quelque ſorte ſauvé ſa réputation. Nous trouvons auſſi que depuis ce temps les Péruviens agirent toujours offenſivement contre les Eſpagnols, ce qu'ils n'avoient pas fait juſques alors.

An. 1532.

CHAPITRE V.

Soulevement d'un des Généraux d'Atabaliba : Paullu, frère de l'Inca, ſe joint à Pizarre : Etat des affaires du Pérou : Mango-Capac eſt reconnu Inca par les Eſpagnols : Pédro de Alvarado, l'un des Compagnons de Cortez, entre dans le Pérou : mais il eſt obligé de ſe retirer dans ſon gouvernement du Méxique : Pizarre jette les fondements de la ville de Lima, & de celle de Truxillo : Conduite imprudente d'Almagro, il eſt mis à la raiſon : Découverte des mines du Potoſi.

Soulevement de Rumnavi.

APRÈS la mort de l'Inca, Rumnavi, l'un de ſes Généraux, qui commandoit l'arrière-garde de ſon armée s'empara de la Province de Quito, & mit à mort tous les Officiers qu'il ſoupçonna d'avoir été fortement attachés à leur ancien Maître. En même temps Quiſpis, autre Général, celui qui avoit tué Hueſcar, eſſaya de ſe rendre maître d'une partie de la

PIZARRE, Chap. V. An. 1532.

Province de Cuzco, avec une armée encore plus considérable : mais bien loin de faire paroître du courage, il prit la fuite devant un petit nombre d'Espagnols envoyés pour le poursuivre, & en massacra lâchement plusieurs autres qu'il avoit surpris.

Ce Général, dans l'espérance de conserver son autorité, fit ses efforts pour faire prendre les rênes de l'Empire à Paullu, le plus jeune des frères de Huescar, qu'il avoit eu l'adresse de faire tomber entre ses mains. Ce Prince le refusa courageusement, & lui dit qu'il ne vouloit pas élever sa grandeur sur les ruines de son pays : qu'il préféroit la gloire d'être honnête homme à celle d'être un mauvais Roi : qu'il mépriſoit l'autorité s'il l'acquéroit aux dépens de sa propre famille, & que la justice ne lui donnoit encore aucun droit au trône, puisque son frère Mango-Capac, légitime héritier étoit vivant.

Paullu va joindre Pizarre.

Une reponse si juste & si peu prévue fit un tel effet sur Quispis, qu'il permit à ce Prince de se retirer, & de joindre François Pizarre, auprès duquel il se comporta avec autant de grandeur d'ame. Il lui dit que s'il étoit

vrai, comme il le déclaroit, qu'il fût venu parmi eux pour y faire rendre la juſtice, il en donneroit des preuves en ſe déclarant pour ſon frère, qui avoit déja une forte armée, & qui ſeroit bientôt en état de donner un nouvel éclat au Trône Péruvien, s'il étoit ſoutenu par les Eſpagnols. PIZARRE, Chap V. An. 1532.

Cette remontrance fit ſon effet, quoique Pizarre eût déja pris ſes meſures pour faire proclamer Inca un fils d'Atabaliba, afin de pouvoir donner les ordres qu'il jugeroit les plus avantageux pour les intérêts des Eſpagnols, ſous le nom de ce phantôme de la Royauté expirante. Cependant il jugea alors qu'il lui ſeroit plus utile de ſe joindre à Mango-Capac; le fit proclamer Inca, & aida à le faire inaugurer de la même maniére que l'avoient été ſes prédéceſſeurs. Pizarre promit d'obſerver exactement le traité ſigné par François de Chaves, & l'Inca de ſon côté donna quelques eſpérances de pencher vers le Chriſtianiſme: mais pour plus d'éclairciſſement, il eſt néceſſaire de rapporter quelques-uns des événements précédents. Mango-Capac eſt reconnu Inca.

Atauchi, l'un des frères d'Atabaliba

PIZARRE, Chap V. An. 1532

avoit raſſemblé des tréſors conſidérables pour contribuer à payer la rançon de ce Prince, & s'étoit mis en marche à cette intention, du côté de Caxamalca, lorſqu'il apprit que cet infortuné Monarque étoit mort, & que les Eſpagnols s'avançoient vers Cuzco, capitale de l'Empire, afin d'établir plus fortement leur pouvoir en ſe rendant maîtres de cette place.

Atauchi veut venger la mort de ſon frere Atabaliba.

Exceſſivement irrité du meurtre de ſon frère, il leva auſſi-tôt un corps d'environ ſix mille hommes, avec leſquels il ſe mit en embuſcade près du chemin par où les Eſpagnols devoient paſſer. Il tomba ſur eux avec tant de ſuccès qu'il y en eût pluſieurs de tués, & pluſieurs de faits priſonniers. Du nombre des derniers fut Sanchez de Cuellar, celui qui avoit inſtruit le procès du malheureux Atabaliba, & qui avoit aſſiſté à ſon exécution. Atauchi avoit d'abord réſolu de les ſacrifier tous aux manes de ſon frère : quand Quiſpis qui l'avoit joint, tomba avec autant de ſuccès ſur un autre corps d'Eſpagnols ; en tua dix-ſept, & en fit pluſieurs priſonniers. François de Chaves & Ferdinand de Haro, qui avoient proteſté ouvertement contre

la conduite tenue envers Atabaliba, étoient au nombre des captifs, & Atauchi par reconnoiſſance fit grace à tous, excepté à Sanchez de Cuellar, qu'il fit étrangler à Caxamalca, dans le même endroit où cet Officier avoit fait exécuter le Monarque. PIZARRE, Chap. V. An. 1532.

Ce Généreux Indien, non-ſeulement donna la vie aux Eſpagnols: mais il prit encore ſoin de la guériſon des bleſſés, & les renvoya avec des préſents conſidérables, après que François de Chaves eût ſigné les conditions ſuivantes.

Conditions ſignées par de Chaves.

» Que tous les actes d'hoſtilité ſe-
» roient oubliés de part & d'autre:
» qu'il y auroit à l'avenir une paix
» inviolable entre les Indiens & les
» Eſpagnols: que les derniers permet-
» troient à Mango-Capac, héritier
» légitime de monter ſur le Trone du
» Pérou: qu'ils mettroient en liberté
» tous les Indiens qu'ils retenoient
» dans les chaînes: qu'à l'avenir ils
» n'en mettroient aucun aux fers, &
» qu'ils ſe contenteroient de les avoir
» pour domeſtiques, ſans les traiter
» en eſclaves: que les loix du Pérou
» demeureroient dans toute leur for-
» ce, en ce qui n'étoit pas contraire

PIZARRE, Chap. V. An. 1532.

» aux principes de la religion chré-
» tienne : enfin que ce traité ſeroit
» ratifié par François Pizarre, & par
» ſon Souverain, l'Empereur des Ro-
» mains. »

Il fut accordé aux Eſpagnols, qu'ils auroient le libre exercice de leur religion ; qu'on leur aſſigneroit des terres pour leur ſubſiſtance, & qu'ils auroient entiere liberté de faire le commerce.

Si les Eſpagnols euſſent ſuivi les principes de l'honneur & de la vertu, ou même ceux que le bon ſens devoit leur dicter, ils auroient obſervé très exactement ce traité, qui avec le temps auroit ſoumis le Pérou à la religion chrétienne, ſans aucune effuſion de ſang : mais l'orgueil, l'avarice & la débauche étoufferent en eux la raiſon. Nous ne parlerons que légerement de cet article, parce que notre objet n'eſt que de donner une hiſtoire de la prémiere découverte du Pérou, & non des événements qui en ont été la ſuite

Pizarre les ratifie, & reconnoît Mango-Capac.

François Pizarre, en ratifiant ces conventions, quoiqu'il n'eût pas deſſein de les obſever, mit dans ſon parti toutes les forces qui étoient ſous Man-

go-Capac, qu'il reconnut pour Inca. Alors les habitants de Cuzco, qui avoient abandonné leur demeures, furent encouragés à y revenir, avec une opinion plus favorable qu'ils n'avoient eu jusques alors de la douceur & de la justice des Espagnols. PIZARRE, Chap. V. An. 1532.

Cette conduite étoit l'effet de la nécessité : parce que Rumnavi & les autres Généraux avoient assemblé une armée dans les Provinces septentrionales, & s'étoient rendus maîtres de Quito. Ils abandonnerent cette ville aux approches de Sebastien Belalcazar, qu'on envoya contre eux avec un petit détachement : mais avant que d'en sortir, ils mirent le feu au palais du dernier Inca, & il fut consumé dans la grande salle de cet édifice des richesses immenses, que Rumnavi y rassembla pour les détruire par les flammes, afin qu'elles ne tombassent pas entre les mains des Espagnols.

La puissance de Pizarre étant en même temps menacée d'un autre côté, la prudence & la politique l'obligeoient également à chercher à s'acquérir des amis.

Alvarado vient au Pérou.

Le vaillant Dom Pedro de Alvarado, cet illustre compagnon de Cor-

PIZARRE, Chap. V An. 1533

tez, dont nous avons eu ſouvent occaſion de parler dans la conquête du Méxique, étoit deſcendu à Puerto-Viejo, avec une armée de cinq cents hommes, dont la plus grande partie étoient très bien montés. Ils étoient preſque tous de bonnes familles, endurcis depuis long-temps à la fatigue, & pouvoient être regardés comme les meilleures troupes qu'il y eût alors en Amérique. Ils venoient dans l'eſpérance de partager les richeſſes du Pérou, & après s'être rafraichis au Fort Saint-Michel, ils continuerent leur marche vers Quito : mais quand ils furent arrivés à la vallée de Riobamba, ils y trouverent un gros corps de troupes envoyées par Pizarre, ſous les ordres d'Almagro, qui avoit joint Belalcazar.

Il fait un traité avec Almagro.

La bataille paroiſſoit inévitable, quand les deux Généraux conſidérant que de quelque côté que tournât la victoire, elle ſeroit toujours très préjudiciable à l'un & à l'autre par les hommes qu'ils y perdroient, entrerent en accommodement. Ils ſignerent un traité réciproque par lequel Alvarado, au moyen du payement qui lui fut fait de cent mille pezos

d'or, promit de ſe retirer dans ſon gouvernement de Guatimala avec toutes ſes forces, & de ne jamais entreprendre ni encourager aucune invaſion dans le Pérou pendant la vie de Pizarre & d'Almagro. PIZARRE, Chap. V. An. 1533.

Pour que les gens d'Alvarado n'euſſent pas lieu d'être mécontents, on publia une eſpece de traité, par lequel il fut ſtipulé, que chaque parti auroit la liberté de pourſuivre ſes découvertes à ſon profit particulier. Par ce moyen Alvarado aſſura à ceux de ſes gens qui voudroient choiſir de demeurer après ſon départ des avantages pareils à ceux des ſoldats de Pizarre.

Cette affaire ayant ainſi été terminée à l'amiable, Alvarado & Almagro joignirent leurs forces dans le deſſein de marcher à Cuzco, pour faire ratifier le traité à Pizarre, qui y étoit en quartier. Il n'avoit conclu la paix avec Mango-Capac que depuis le départ d'Almagro, qui par conſéquent n'en avoit aucune connoiſſance quand il fit ſon accomodement avec Alvarado. Il n'en étoit pas plus inſtruit quand revenant à Cuzco il trouva Quiſpis campé près de Caxamalca,

PIZARRE, Chap. V. An. 1534

où ce Général l'attendoit avec une groſſe armée : mais ſans aucune autre intention que celle de la congédier auſſi-tôt qu'il auroit joint Almagro.

Ils attaquent le Général Péruvien Quiſpis.

Les deux Généraux Eſpagnols voyant un corps de troupes ſi conſidérable jugerent qu'ils le devoient attaquer, & eurent d'abord le plus grand avantage, parce que Quiſpis n'étoit nullement en garde contre cette hoſtilité imprévue. Cependant il fit ſa retraite vers quelques rochers voiſins, dont il défendit très courageuſement l'accès, faiſant rouler de très groſſes pierres ſur les aſſaillants, avec tant de ſuccès qu'il y en eût pluſieurs de tués, & qu'il y périt quelques chevaux. Il ſe défendit ainſi juqu'à la nuit, qui ſervit à aſſurer ſa retraite dans les montagnes : mais le lendemain ſon arrière-garde fut attaquée ſur les bords d'une riviere, & après s'être ſoutenu pendant pluſieurs heures dans un paſſage très difficile, il ſe retira dans un endroit encore plus élevé. Il en ſortit quelques jours après pour attaquer à ſon tour les Européens, ce qu'il fit avec quelque ſuccès, & quoique ſa perte fût conſidérable, il ne parut pas en être découragé, parce

qu'il tua plus de cinquante Eſpagnols.

PIZARRE, Chap. V.

L'arrivée de Pizarre termina les hoſtilités réciproques: il s'étoit avancé à la rencontre d'Alvarado, ſous prétexte de lui marquer plus de reſpect: mais ſon véritable objet étoit de l'empêcher d'approcher davantage de Cuzco, crainte que les grandes richeſſes de cette ville ne l'engageaſſent à enfreindre le traité, & à y demeurer plus long-temps qu'il n'avoit été ſtipulé. An. 1533.

Pizarre avant de ſortir de Cuzco avoit pris congé de l'Inca Mango-Capac; lui avoit dit qu'il alloit à la rencontre de quelques-uns de ſes compatriotes, afin d'établir avec eux une paix ſolide, & avoit en même temps recommandé ſes deux frères à la protection de l'Inca pendant ſon abſence. Mango lui avoit ſouhaité un bon voyage; lui avoit aſſuré que ſes frères lui ſeroient auſſi chers que s'ils étoient les ſiens propres, & avoit envoyé des meſſagers par tout où devoit paſſer Pizarre, pour donner ordre a ſes ſujets, de le traiter lui & ſes gens comme leurs amis.

Bonne intelligence de Pizarre & de Mango-Capac.

Lorſque Pizarre fût arrivé à Caxa-

PIZARRE, Chap. V.

malca, il eut une entrevue avec les Chefs Indiens : les informa du traité qui ſubſiſtoit entre Mango & lui, & les aſſura que ſi ſes compatriotes en avoient eu connoiſſance, il n'auroient pas attaqué les Péruviens ; mais il promit que toutes hoſtilités ceſſeroient à l'avenir.

An 1533.

Pizarre joint Alvarado.

Il s'avança enſuite dans la vallée de Pachacamac, où il trouva Alvarado, qu'il embraſſa avec les expreſſions de la plus vive tendreſſe. Non-ſeulement il conſentit à ratifier les articles réglés avec Almagro, mais il fit de plus à Alvarado un préſent de vingt mille pezos d'or, pour le dédommager des frais qu'il avoit faits en marchant à ſon ſecours avec ceux qui l'avoient joint dans le deſſein de quitter le ſervice du Méxique, & qui etoient en aſſés grand nombre. Il lui donna auſſi pluſieurs belles émeraudes, des turquoiſes, & des uſtenciles d'or d'un très beau travail, pour ſon uſage, & donna ordre aux Officiers de le regarder comme leur Commandant tant qu'il demeureroit avec eux.

Alvarado retourne à Guatimala.

Alvarado après être reſté le temps néceſſaire pour ſe repoſer, prit congé

des deux Généraux, très ſatisfait du traitement qu'il en avoit reçu, ainſi que des tréſors qu'il avoit acquis. Il ſe retira ſur la côte où il ſe rembarqua dans les deux vaiſſeaux qu'il avoit amenés, & reprit la route de Guatimala, beaucoup moins accompagné que quand il en étoit parti.

PIZARRE, Chap. V.

An. 1533.

Almagro retourna à Cuzco, & Pizarre demeura en arrière pour chercher quelqu'endroit convenable, où il put fonder une nouvelle ville. On en jetta les fondements ſur les bords de la petite riviere Lima, à douze dégrés trente minutes de latitude méridionale, à cent vingt milles à l'Oueſt de Cuzco. La premiere pierre fut poſée le 6 de Janvier 1534, ce qui lui fit d'abord donner le nom de ville des Rois; mais elle a depuis été beaucoup plus connue ſous celui de Lima.

An. 1534.

Pizarre établit quelques-uns de ſes gens dans cette nouvelle ville, partagea entre eux les terres du voiſinage, & leur donna à chacun un certain nombre d'Indiens pour les aider dans leurs plantations. Il choiſit encore un terrein environ trois cents milles plus au Nord ſur la côte de la mer du Sud, & y fonda une au-

Fondation de la ville de Lima.

PIZARRE, Chap. V.

tre ville, qu'il nomma Truxillo, comme le lieu de sa naissance.

An. 1534.

Pendant que François Pizarre prenoit toutes ces sages mesures, il reçut des nouvelles de son frère Ferdinand, qui avoit réussi à la Cour d'Espagne suivant ses désirs. Il avoit obtenu pour François le titre de Marquis de los Atabilos, avec une grande étendue de terrein, auquel on donna le nom de nouvelle Castille, & la Cour d'Espagne avoit nommé Almagro, Maréchal du Pérou, en lui accordant un gouvernement de deux cents lieues d'étendue du Nord au Sud, indépendant de Pizarre, sous le nom de nouvelle Tolède.

Pizarre est nommé Marquis.

Almagro veut s'emparer de Cuzco.

Almagro apprit ces nouvelles, avant qu'il fut arrivé aucun acte authentique: il renonça aussi-tôt au titre de Lieutenant de Pizarre, & prit celui de gouverneur de Cuzco, sous prétexte que cette ville étoit hors de la juridiction de Pizarre, qui selon lui ne s'étendoit que jusqu'à deux cents lieues de la ligne. Les frères de Pizarre, Jean & Gonzalez s'opposerent à cette usurpation, & cette dispute conduisit à une rupture ouverte: Les uns & les autres eurent des partisans,

tiſans, ce qui occaſionna pluſieurs eſcarmouches, où quelques Eſpagnols perdirent la vie.

PIZARRE, Chap V.

An. 1534.

Pizarre, que nous nommerons à l'avenir le Marquis, fut inſtruit de ces diſſentions pendant qu'il étoit dans ſa nouvelle ville de Truxillo. Il ſentit la néceſſité de ſe rendre ſans perdre de temps auprès de ſes frères; mais pour ne pas interrompre l'établiſſement de ſa nouvelle colonie, il y laiſſa tous les Eſpagnols qui étoïent à ſa ſuite: confia ſa perſonne aux ſeuls Indiens, qui le porterent dans une litiere ſur leurs épaules, en ſe relevant les uns les autres à des poſtes convenables, & fit tant de diligence, qu'il entra dans Cuzco avant qu'on eut aucun ſoupçon de ſon approche.

Le Marquis arrive a Cuzco.

Il ramena bientôt Almagro à la raiſon: le fit convenir de ſa faute, & l'aſſura que ſi à l'arrivée de leurs commiſſions d'Eſpagne il n'étoit pas ſatisfait de celle qui lui ſeroit accordée, il partageroit avec lui le gouvernement du Pérou. Il lui fit obſerver en même temps que ſuivant le rapport des habitants, le pays nommé Chili, ſitué au Sud de Cuzco

PIZARRE, Chap. V.

An. 1534.

étoit beaucoup plus riche en or & en argent que le Pérou, & l'assura qu'il consentiroit qu'il se mît à la tête de la plus forte partie de leurs troupes réunies, pour en faire la découverte, & en prendre possession.

Quoique les Espagnols fissent leurs efforts pour entretenir l'amitié avec les Indiens, dont le secours leur étoit nécessaire en beaucoup d'occasions; ils les tenoient toujours en respect par des corps de troupes, placés en différents endroits. Ils augmenterent les forces de Belalcazar à Quito, & firent marcher un gros bataillon pour tenir dans la sujetion les habitants des environs des montagnes nommées des Andes. Almagro de son côté se prépara pour son expédition du Sud avec un assés grand nombre de troupes, & il se mit en marche vers le commencement de

An. 1535.

l'année 1535. L'Inca Mango dans l'espérance d'attacher plus fortement les Espagnols à son amitié leur fournit quinze mille hommes, sous la conduite de son frère Paullu, & de Villachuma, Grand-Prêtre des Indiens, que nous trouvons nommé Villahoma par les écrivains Espagnols.

PIZARRE, Chap. V. An. 1535.

Dans cette expédition la premiere découverte qu'on fit, fut celle de la Province de Charcas, pays nud & déſert qu'Almagro regarda d'abord comme ne méritant pas d'être conſervé : Cependant on trouva par la ſuite que cette acquiſition étoit la plus importante de toutes celles que la Couronne d'Eſpagne eut jamais faites en Amérique, puiſque c'eſt dans ce pays que ſont les riches mines du Potoſi, qui ont fourni plus d'argent qu'aucunes autres qu'on ait pu découvrir.

On découvre le Potoſi, ſans en connoître les richeſſes.

PIZARRE, Chap. VI.

An. 1535.

CHAPITRE VI.

Almagro s'avance dans le Chili : Il ſouffre beaucoup de fatigue & perd un grand nombre d'hommes : Bon naturel & tendreſſe des Indiens : Il abandonne cette découverte pour uſurper le Gouvernement de Cuzco : L'Inca lève deux cents mille hommes, & attaque cette place : Jean Pizarre y eſt tué : L'Inca prend la fuite dans les montagnes : Cuzco ſe rend à Almagro, & il remporte pluſieurs avantages ſur les gens de Pizarre : Entrevue des deux Généraux : Ils font un traité : Pizarre le romp & fait mourir Almagro.

Almagro ſe prépare à entrer dans le Chili.

ALMAGRO fut informé qu'il y avoit deux paſſages pour entrer dans le Chili : mais qu'ils étoient preſque impraticables. Par le premier il falloit traverſer un déſert de ſables ardents, où ſes gens ſeroient expoſés aux impreſſions les plus vives de la ſoif & de la chaleur. Le ſecond, quoique plus court avoit des

difficultés encore plus insurmontables, parce qu'il falloit passer par dessus des montagnes d'une hauteur prodigieuse, couvertes d'une neige aussi ancienne que le monde; & si escarpées que l'accès en paroissoit presque impossible. On lui dit aussi que le froid y étoit si vif qu'il n'y avoit qu'une seule saison de l'année où l'air fut un peu supportable. PIZARRE, Chap. VI. An. 1535.

Almagro choisit ce dernier chemin, parce qu'il étoit le plus court, & il persista dans sa résolution malgré les représentations de Paullu & des Indiens. Il eut bientôt lieu de se repentir de son opiniâtreté; ses gens obligés d'écarter la neige avec leurs mains ne purent faire que de très petites journées; consommerent bientôt leurs provisions, & se trouverent dans le plus grand embarras. On perdit en route plus de dix mille Indiens avec cent cinquante Espagnols: & les doigts des pieds & des mains tomberent au plus grand nombre de ceux qui resterent, quoi qu'on eût pris soin de leur donner des chaussures extrêmement chaudes. Ses gens souffrent excessivement en route.

Après une marche très ennuyeuse & très fatigante de plus de six cents

PIZARRE, Chap. VI. An. 1535.

milles, ils arriverent dans la Province de Copayapu ſituée à vingt-ſix dégrés de latitude méridionale. Elle appartenoit à l'Inca du Pérou, & par les ſoins de Paullu, ils y furent très bien traités. Non-ſeulement les habitants leur fournirent des proviſions en abondance : mais quand ils ſurent l'eſtime que les Eſpagnols faiſoient de l'or, ils leur en firent des préſents pour la valeur de cinq cents mille ducats.

Simplicité des Indiens.

Le bon naturel & la ſimplicité des Indiens parut particulierement dans la diligence avec laquelle ils s'empreſſerent à fournir cet or, auſſi-tôt qu'ils eurent reconnu combien les Européens avoient d'ardeur pour ce métal. Leur complaiſance à ce ſujet alla toujours ſi loin que dès le temps où les premiers arriverent à Caxamalca, les Indiens remarquant que les chevaux paroiſſoient mâcher leurs mords de fer, s'imaginerent qu'ils avoient beſoin d'une nouriture auſſi ſolide, & eurent ſoin de mettre des lingots d'or dans leurs mangeoires, croyant que ce métal leur étoit encore plus agréable puiſque leurs maîtres le recherchoient avec tant de ſoin.

PIZARRE, Chap. VI.

An. 1535.

Almagro avoit fait entendre à Paullu que ſon intention étoit de joindre le Chili aux Etats de l'Inca, & il retira de grands ſervices de l'autorité de cet Indien pendant ſon voyage. Il fut reçu très cordialement dans preſque tous les endroits où ils paſſerent, n'en trouva que très peu où on lui fit de la réſiſtance, & il auroit pu établir avec facilité des Colonies comme on le fit par la ſuite, dans des ſituations très avantageuſes : mais par un entêtement inexcuſable il tourna toujours ſes vues vers Cuzco, & malgré tous les traités il réſolut de s'en rendre maître. Ce fut alors qu'il reçut ſa commiſſion du Roi d'Eſpagne, & elle lui ſervit d'un nouveau prétexte pour ſoutenir que cette ville étoit compriſe dans l'étendue de ſa Juriſdiction, ce qui le conduiſit enfin à ſa perte.

Cette commiſſion lui fut apportée par Jean de Herrada & par Ruiz Dias qui le joignirent avec des recrues venant de Cuzco. Ils paſſerent les Cordillieres par la même route qu'Almagro avoit ſuivie : mais ils n'y eurent que très peu de fatigue, parce qu'ils les traverſerent au mois de Novembre, qui eſt le temps de l'Eté

PIZARRE, Chap. VI.

sous ce climat & la seule saison de l'année où le passage soit libre.

An. 1535.

Voulant toujours suivre son projet favori de s'emparer du Gouvernement de Cuzco, Almagro abandonna toutes ses vues sur le Chili, & se remit en marche vers le Nord : mais ses troupes effrayées du souvenir de ce qu'elles avoient souffert en passant les Cordillieres, refuserent absolument de rentrer dans ces montagnes. Il fut donc obligé de prendre sa route par le désert, à l'ombre des hauteurs en suivant la côte de la mer : mais les Indiens lui dirent qu'il ne trouveroit d'eau à boire que celle de quelques étangs corrompus par la chaleur du soleil, & qui étoient encore à dix-huit ou vingt milles d'éloignement les uns des autres.

Il reprend la route de Cuzco.

Pour remédier à cet inconvénient, on fit des boucs ou bouteilles de cuir, pour porter l'eau, & l'on envoya devant l'armée des partis d'Indiens pour épuiser tous les puits de celle qui y étoit croupie, afin de donner la liberté à la fraîche d'y monter. Ces deux moyens furent d'un très grand usage pendant leur marche, & ils passerent ces plaines désertes avec beau-

coup moins de difficulté qu'on ne l'avoit prévu. PIZARRE, Chap. VI.

Les affaires tomberent alors dans une grande confuſion au Pérou : le Marquis s'étant retiré à Lima où il crut ſa préſence néceſſaire, l'Inca Mango-Capac fut bientôt convaincu qu'il ne pouvoit eſpérer d'être rétabli dans ſa couronne & dans ſon pouvoir, malgré ce qui lui avoit été promis par le traité de Caxamalca. Il s'échappa de Cuzco, abuſant de la liberté que Ferdinand Pizarre ſon meilleur ami lui avoit accordée d'aller à Yucaya, qui en étoit éloigné de quatre lieues, pour y aſſiſter à une fête ſolemnelle. Ce fut en ce lieu qu'il forma le projet de lever immédiatement trois armées, & de tomber en même temps ſur Lima, Truxillo, & Cuzco.

An. 1535.

Mango-Capac ſe diſpoſe à attaquer les Eſpagnols.

Ces projets furent communiqués à Paullu, pendant qu'il étoit dans l'armée d'Almagro, alors en marche au travers du déſert. Ce Général plein de ſentiments d'honneur refuſa d'y prendre aucune part, & de manquer de foi aux Eſpagnols. Almagro par reconnoiſſance de cette ſage conduite lui donna le titre d'Empereur, qu'il n'accepta qu'avec beaucoup de ré-

Trahiſon & châtiment d'un Interprète.

An. 1536.

PIZARRE, Chap. VI. An. 1536.

pugnance, & uniquement pour ne pas laiſſer ſon pays ſans protecteur. Un événement extraordinaire fit connoître la droiture & l'intégrité de Paullu; il s'éleva dans le camp d'Almagro une conſpiration contre la vie de ce Commandant Eſpagnol, & Philipillo qui y avoit beaucoup de part, accuſa Paullu d'en être le principal auteur. Ce complot parut abſolument incompatible avec la conduite & la candeur connue de ce Prince, & Almagro donna ordre d'appliquer l'interpréte à la torture. Alors il déclara la conduite noble de Paullu, confeſſa qu'il l'avoit accuſé injuſtement, & avoua en même temps que les articles d'accuſation qui avoient coûté la vie à Atabaliba n'avoient aucun fondement. Philipillo termina toutes ſes horreurs par la mort ignominieuſe qui en fut la juſte punition.

Mango-Capac eſt repouſſé devant Cuzco. Jean Pizarre eſt mé.

Mango-Capac avoit aſſemblé plus de deux cents mille hommes, & après avoir taillé en pièces quelques Eſpagnols, qu'il trouva écartés autour des mines, il mit le ſiége devant Cuzco. Cette place n'étoit défendue que par un petit nombre de troupes: mais

elles étoient ſoutenues d'un bon train d'artillerie & de quelques chevaux: auſſi l'Inca fut ſouvent repouſſé avec un grand carnage. PIZARRE, Chap. VI. An. 1536.

Les Indiens dans la premiere attaque s'emparerent d'un fort très important d'où l'on ne put les chaſſer qu'après cinq ou ſix jours. Dans le temps que Jean Pizarre faiſoit tous ſes efforts pour le reprendre, il ôta ſon caſque pour ſe rafraîchir: mais il fut frappé à la tête d'un coup de pierre, dont il mourut trois jours après, au grand regret des Eſpagnols de ſon parti, qui le regardoient avec raiſon comme le plus brave de tous les frères.

L'Inca ſe retira quand il apprit qu'Almagro s'approchoit de Cuzco, & quoique le Commandant Eſpagnol fit ſes efforts pour l'engager à un traité, il le refuſa abſolument, ne voulant plus écouter nulles conditions de la part d'une nation qui n'avoit obſervé aucune de celles dont elle étoit convenue avec lui.

L'Inca ſe retire dans les montagnes.

Il fit une démarche qui parut d'abord très ſurprenante: mais lorſqu'il en déclara les raiſons on jugea qu'il ſe conduiſoit en habile politique. Ce fut

PIZARRE, Chap. VI. An. 1536.

de congédier ſon armée, & de ſe retirer caché dans les montagnes, quoique pluſieurs deſes Officiers fiſſent leurs efforts pour l'en diſſuader, en lui repréſentant qu'il ne pouvoit eſpérer des circonſtances plus favorables, ni ſe flatter de ſuccès plus heureux que dans un temps où Almagro & Pizarre étoient en guerre ouverte. Il leur répondit que malgré toute l'animoſité de ces deux Généraux, ils lui feroient certainement tête, s'il paroiſſoit vouloir les attaquer, & qu'il ſeroit temps de revenir & de faire connoître ſes deſſeins, lorſque leurs diviſions réciproques les auroient ſuffiſamment affoiblis.

Cette conduite pourroit paroître imprudente, à ceux qui ne feroient attention qu'à la difficulté de raſſembler une armée: mais on doit toujours ſe reſſouvenir que les Indiens avoient un ſi profond reſpect pour leur Souverain, qu'auſſi-tôt qu'il ſavoient que leur ſervice étoit néceſſaire au Prince, ils ſe raſſembloient volontairement avec autant de diligence qu'ils en faiſoient paroître lorſqu'ils ſe diſperſoient.

Almagro parut alors devant les murs de Cuzco, & il ſomma la place de le recevoir pour Gouverneur, ſuivant la teneur de la Commiſſion royale. Les Magiſtrats répondirent, que cette affaire étoit trop importante pour qu'on la décidât en un moment, & ils demanderent quelque délai pour déliberer. Almagro jugeant que cette excuſe étoit ſuggérée par Ferdinand Pizarre, pour gagner du temps, entra dans la ville à la fin du jour, & attaqua la maiſon du Lieutenant de Roi, qui refuſa de ſe rendre. Almagro donna ordre d'y mettre le feu, ce qui força les deux frères Ferdinand & Gonzalez à céder, & ils furent auſſitôt faits priſonniers, après quoi Almagro fit ſommer les Magiſtrats, les força de le reconnoître pour Gouverneur, & nomma de Rojas pour ſon Lieutenant de Roi.

An. 1536.

Almagro s'empare de Cuzco, & de deux des freres Pizarre.

Le Marquis étoit toujours à Lima, où il n'avoit aucune connoiſſance de ce qui ſe paſſoit : mais comme il ne recevoit point de nouvelles de Cuzco, il craignit que les Indiens n'attaquaſſent ſes frères. Il envoya à leur ſecours cinq cents cavaliers Eſpagnols, commandés par Dom Alonzo de Al-

Il défait les troupes du Marquis, & prend le commandant priſonnier.

PIZARRE, Chap. VI. An. 1536.

varado, & mit ſous ſes ordres Pedro de Lerma, qui étant plus ancien Officier, n'oublia jamais cette préférence. Almagro informé de ce ſujet de mécontentement, entretint avec Lerma une correſpondance ſecrette, dont les ſuites furent que cet Officier ſaiſit la premiere occaſion d'abandonner Alvarado avec un gros corps de troupes, dans le temps où ce Commandant étoit attaqué le plus vivement. Il fit cependant une forte réſiſtance; mais il fut mis en déroute & fait priſonnier, ce qui ne lui ſeroit jamais arrivé ſi tous avoient obéi à ſes ordres.

Les troupes qui dans ce combat avoient paſſé du côté d'Almagro furent magnifiquement recompenſes, & il en forma un corps, dont il donna le commandement à Pedro de Lerma. Cet événement éleva tellement le courage des ennemis de Pizarre, qu'Almagro eut beaucoup de peine à conſerver la vie des deux frères, qui étoient ſes priſonniers : Organez, ſon Lieutenant-Général, & pluſieurs autres Officiers inſiſtant fortement pour qu'il les fît mettre à mort.

Les nouvelles de cette défaite firent

une profonde impreſſion dans l'eſprit du Marquis : il ne ſe trouvoit pas alors en état de faire tête à Almagro, d'autant que toutes ſes forces ne montoient qu'à un peu plus de quatre cents hommes, & il réſolut d'eſſayer ce que pourroit faire la politique. Il envoya des députés à Cuzco propoſer un accommodement, & Almagro les reçut très civilement, quelques efforts que puſſent faire ſes amis pour lui perſuader que jamais Pizarre ne tiendroit aucun traité. Il promit d'avoir une entrevue avec le Marquis afin de nommer réciproquement des Commiſſaires pour régler leurs limites reſpectives. En conſéquence après avoir laiſſé une garniſon ſuffiſante à Cuzco, il en partit à la tête de plus de cinq cents Eſpagnols, & prit la route de Lima, avec Ferdinand Pizarre priſonnier à ſa ſuite. Il avoit laiſſé Gonzalez & Alvarado dans la ville à la garde de De Rojas : mais après le départ d'Almagro ils réuſſirent à ſe rendre maîtres de la perſonne de cet Officier : gagnerent Lima, accompagnés d'environ ſoixante hommes qu'ils avoient attirés dans leurs intérêts, & y amenerent avec

PIZARRE, Chap. VI.

An. 1536.

PIZARRE, Chap. VI.

eux le Lieutenant du Gouverneur dans les fers.

An. 1536.

Organez & ſes partiſans, ſur la nouvelle de leur évaſion, preſſerent Almagro d'en tirer vengeance par la mort de ſon priſonnier Ferdinand, & redoublerent les inſtances qu'ils lui en avoient déja faites : mais il refuſa abſolument de commettre cette cruauté. Il eut avec le Marquis une entrevue à Mala, chaçun étant accompagné de douze perſonnes, pour terminer tous leurs différents. Quelques Auteurs aſſurent qu'ils s'embraſſerent réciproquement, avec toutes les marques de la plus ſincere amitié : au lieu que ſuivant quelques autres, Pizarre marqua beaucoup de hauteur & de réſerve : cependant le premier récit nous paroît plus vraiſemblable, d'autant qu'il n'étoit pas dans le caractere de Pizarre de ſe conduire avec auſſi peu de politique dans une occaſion auſſi importante, & auſſi délicate. Quoiqu'il en ſoit la conférence fut tout-à-coup rompue par l'arrivée d'un des gens d'Almagro, qui accourut en lui criant qu'il étoit trahi, ce qui le fit auſſi-tôt monter à cheval, & il s'éloigna avant que rien pût être réglé.

Entrevue du Marquis & d'Almagro.

Cette allarme fut occaſionnée par l'approche de Gonzalez qui arriva à la tête de ſept cents hommes, ce qui engagea auſſi Organez à s'avancer avec ſes troupes, pour repouſſer par la force la trahiſon qu'il croyoit prête à éclater. Mais dans le temps où l'on paroiſſoit des deux côtés également diſpoſé à la guerre, le Marquis réuſſit à engager Almagro à renouer la conférence. On fit un traité qui fut ratifié par le ſerment des deux parties, & entr'autres avantages la poſſeſſion de Cuzco fut cédée à Almagro, juſqu'à ce qu'il en fût ordonné par la déciſion de l'Empereur. Ferdinand fut mis en liberté, ſur la promeſſe qu'il fit avec ſerment de ne point agir contre Almagro, qui de ſon côté retira la Colonie qu'il avoit établie depuis peu à Chiuca entre Cuzco & Zangalla à quinze dégrés de latitude méridionale.

PIZARRE, Chap. VI. An. 1536. Accommodement entre les deux Généraux.

Auſſi-tôt que le Marquis eût obtenu ſon principal objet, qui étoit la liberté de ſon frère, il rompit le traité: & envoya un Notaire avec des témoins ſommer Almagro de rendre Cuzco, & les places qu'il avoit conquiſes, ſous peine d'être traité comme

Il eſt rompu par le Marquis. An. 1537.

PIZARRE, Chap. VI. rebelle dans tous les Etabliſſements eſpagnols.

An. 1537. Cette conduite ſi deshonorable de Pizarre eſt d'autant plus inexcuſable qu'il avoit reçu depuis peu, par un de ſes gens un ordre exprès de la Cour, qui ordonnoit que chaque Gouverneur demeurât tranquille poſſeſſeur des places qui ſeroient ſous ſa juriſdiction immédiate lors de l'arrivée de celui qui en ſeroit le porteur: & que dans le cas où quelqu'un prétendroit que cet ordre lui ſeroit préjudiciable, l'affaire ſeroit portée au Conſeil des Indes, le tout ſous peine d'encourir l'indignation de l'Empereur: mais Pizarre jugea à propos de ſupprimer cet ordre.

Organez blâma fortement Almagro d'avoir négligé ſes avis; & ce Commandant convaincu, mais trop tard de ſa faute, ſe repentit beaucoup de ne les avoir pas ſuivis. Il donna ſes ordres pour mettre Cuzco en ſureté, & marcha avec ſes troupes aux ſalines, endroit ainſi nommé d'une fontaine d'eaux ſalées qui y coule, à peu de diſtance des bords de l'Apurima, & à quelques lieues de Cuzco. L'Armée du Marquis conduite par

Gonzalez s'avança contre lui, & après un combat de deux heures ſans relache, Almagro fut entierement défait. Organez combattit très vaillamment juſqu'à ce qu'affoibli par ſes bleſſures il accepta le quartier qui lui fut offert par un nommé Fuentes, qui enſuite le tua de ſang-froid.

PIZARRE, Chap. VI.

An. 1537.

Ferdinand Pizarre fut démonté dans le fort du combat par Lerma, qui lui fit en même temps des reproches de ſon parjure : mais ſon armure lui ſauva la vie. Lerma fut enſuite renverſé par quelques-uns des gens de Pizarre, qui lui donnerent lâchement pluſieurs coups de poignard, dont il guérit depuis pour être maſſacré d'une maniére encore plus cruelle.

Almagro qu'on portoit dans une litière ſur le champ de bataille, parce qu'il étoit trop foible pour monter à cheval, voyant que ſes troupes étoient défaites, ſe retira dans la Citadelle de Cuzco, où il fut pourſuivi par Alvarado, qui le força bien-tôt de ſe rendre. Lorſqu'il fut entierement au pouvoir de ſes ennemis, Ferdinand déterminé à venger ſur lui ſa longue priſon, & craignant peut-être

Almagro eſt fait priſonnier.

PIZARRE, Chap. VI. An. 1537.

qu'il ne revint en état de tenir encore tête aux Pizarres, parce qu'il le connoiſſoit pour très brave & aimé des troupes, l'accuſa de haute trahiſon. Cette accuſation fut fondée ſur ce qu'il s'étoit emparé de la ville de Cuzco; avoit fait un traité ſecret avec l'Inca: avoit attenté ſur le Gouvernement conféré à Pizarre par des Patentes Royales: & avoit combattu deux fois contre les troupes de ſon Souverain, ce qui avoit cauſé l'effuſion de beaucoup de ſang Chrétien, & retardé conſidérablement le progrès des armes Eſpagnoles.

Sur ces accuſations on fit le procès à Almagro, Maréchal du Pérou, qui fut déclaré convaincu & condamné à mort, quoiqu'il inſiſtât pour en appeller à l'Empereur. Alvarado ſoutint fortement que ſon appel devoit être admis, & fit des efforts inutiles pour adoucir l'infléxibilité de Ferdinand, en lui repréſentant les marques d'amitié qu'il leur avoit données quand ils étoient ſes priſonniers. Almagro lui-même s'adreſſa à Ferdinand avec lés expreſſions les plus tendres & les plus propres à le perſuader. Il lui rappella qu'il avoit toujours épargné ſa

vie, malgré tous ceux qui vouloient l'engager à le faire périr: lui repréſenta la part qu'il avoit à la gloire actuelle de Pizarre, puiſque c'étoit lui qui avoit ſubjugué les nations voiſines: le pria de conſidérer que courbé ſous le poids de l'âge & des infirmités, il deſcendroit bien-tôt dans le tombeau, ſuivant le cours ordinaire de la nature: enfin il le conjura, quelque ſort qui pût lui être deſtiné, de jetter les yeux ſur toute ſa conduite paſſée, & qu'il y verroit que dans tous les temps il avoit été ami de Pizarre, & avoit travaillé pour la gloire de ſa Patrie.

PIZARRE, Chap. VI.

An. 1537.

Ses repréſentations furent auſſi infructueuſes que la généreuſe interpoſition d'Alvarado. Peu de temps après que la Sentence eût été prononcée, Ferdinand ſuppoſa qu'on avoit formé un complot pour le tirer de priſon, & il le fit étrangler à l'âge de ſoixante & quinze ans, quoique quelques Auteurs prétendent qu'il n'en avoit que ſoixante & cinq. Son corps fut tranſporté dans une place publique de Cuzco, où il fut décapité, & il y demeura preſque nud la plus grande partie du jour, ſans que perſonne ozât

Ferdinand Pizarre le fait exécuter.

An. 1538.

PIZARRE, Chap VI. An. 1538.

lui donner la ſépulture, crainte de s'attirer le reſſentiment de ſes ennemis, qui furent aſſez inhumains pour n'en prendre aucun ſoin. Enfin quelques pauvres Indiens qui avoient été à ſon ſervice, l'envelopperent d'un gros linceul, & le porterent dans une Egliſe, où le Clergé l'enterra ſous le grand Autel.

Almagro laiſſa un fils naturel, qu'il avoit eu d'une femme Indienne, & à ſa mort il le recommanda aux ſoins de Jacques Alvarado. Cet Officier demanda que Pizarre évacuât tout le pays qui avoit toujours été ſous le Gouvernement d'Almagro, afin d'en prendre poſſeſſion au nom de ce jeune fils: mais le Marquis répondit avec hauteur, que ſon Gouvernement n'avoit plus alors de limites, & qu'il ne connoiſſoit perſonne qui eût aucun droit de partager avec lui, puiſqu'Almagro ne vivoit plus. Alvarado ſur ce refus réſolut de ſe pourvoir en Eſpagne, & d'y porter toutes les preuves propres à ſoutenir ce qu'il avoit deſſein de repréſenter à la Cour.

CHAPITRE VII.

An. 1538.

L'Inca fait tête aux Eſpagnols : Ferdinand Pizarre eſt empriſonné en Eſpagne : On partage les mines du Potoſi : Cruautés du Marquis envers les partiſans d'Almagro : Hiſtoire remarquable de douze d'entre eux : Complot formé à Lima pour le faire périr : Il eſt aſſaſſiné avec tous ſes compagnons : Son portrait : Le fils d'Almagro eſt proclamé Gouverneur du Pérou.

Mango-Capac réſiſte aux Eſpagnols.

VERS le même tems, l'Inca Mango Capac réſolut de faire un effort pour chaſſer les Epagnols, & nuiſit conſidérablement à leur progrès, parce que les Péruviens ayant en grande partie perdu la terreur qui leur avoit d'abord été imprimée par les armes à feu & par les chevaux, ſe trouverent alors en état de leur faire une plus vigoureuſe réſiſtance. Il y eut même quelques occaſions où ils réuſſirent à pouſſer leurs ennemis devant eux, & il eſt certain que plus de deux mille

PIZARRE, Chap. VII.

An. 1538.

Eſpagnols trouverent alors beaucoup plus de difficultés à conſerver le terrein qu'on avoit conquis, que quatre cent n'en avoient eu à en faire la conquête. Il paroît également certain que ſi quelques corps particuliers d'Indiens n'euſſent été aſſez inſenſés pour s'attacher fortement & avec fidélité à leurs intérêts, en leur fourniſſant des proviſions, en leur découvrant tous les paſſages, & en leur donnant continuellement des avis, Pizarre auroit pu être chaſſé de ſes acquiſitions de la maniere la plus honteuſe.

Ferdinand Pizarre eſt arrêté en Eſpagne.

An. 1539.

Il arrive ſouvent que les meſures dictées par la ſévérité irritent les diſſenſions civiles, au lieu de les appaiſer, & l'on en vit alors une preuve évidente par les ſuites de la mort d'Almagro. La faction contraire aux Pizarres prit de jour en jour de nouvelles forces, & devint ſi puiſſante, que Ferdinand qui avoit été le principal auteur de cette mort, jugea qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que de ſe retirer en Eſpagne avec tout l'or qu'il pourroit ramaſſer, parce que les clameurs des Soldats lui firent ſoupçonner qu'on formoit quelque deſſein contre ſa vie. Alvarado avoit déja prévenu

venu les eſprits contre lui à la Cour; il fut arrêté à ſon arrivée & jetté dans une priſon. Alvarado mourut peu de temps après, & l'on ſoupçonna qu'il avoit été empoiſonné: mais cet événement ne changea rien au ſort de Ferdinand, dont les défenſes furent trouvées ſi foibles, qu'il demeura renfermé plus de vingt ans.

PIZARRE, Chap. VII.

An. 1539.

Les mines du Potoſi dans la Province de Charcas, furent l'acquiſition la plus importante que firent les Eſpagnols après la mort d'Almagro : le Marquis les partagea entre les conquérants, après avoir fondé la ville de la Plata, ainſi nommée à cauſe de ſa ſituation: il aſſigna une portion conſidérable de ces mines à ſon frere Ferdinand, alors en Eſpagne, & une autre à ſon frere Gonzalez, qu'il avoit trouvé Gouverneur de Quito, & qui étoit alors occupé à ſoumettre l'Inca Mango-Capac.

Nouvelles découvertes faites par les Pizarres.

Après avoir répouſſé l'Inca dans ſes Montagnes, Gonzalez tourna toutes ſes vues à faire de nouvelles découvertes. Il marcha bien accompagné du côté de l'Eſt, pour parvenir, s'il lui étoit poſſible, à acquérir quelques connoiſſances de la largeur de l'Amé-

PIZARRE, Chap. VII.

rique, & malgré des difficultés inconcevables, ce fut en ſuivant ſes ordres qu'Orellana, l'un de ſes Officiers, cotoya la riviere des Amazones, & qu'après en avoir atteint l'embouchure, il regagna les établiſſements des Eſpagnols de l'autre côté du continent de l'Amérique, enfin qu'il s'ouvrit un paſſage pour pénétrer dans des pays inconnus, auſſi importants qu'aucuns de ceux dont on eût encore fait la découverte.

An. 1539.

Inhumanité du Marquis.

Après la mort d'Almagro, la conduite du Marquis Pizarre fut auſſi imprudente que cruelle : non-ſeulement il déplaça tous les Officiers qu'il ſoupçonna d'avoir eu de l'inclination pour le parti de l'Adelantade: mais ne pouvant lui-même ſe faire illuſion ſur ſa propre injuſtice,& craignant les ſuites des plaintes qu'ils pouvoient porter contre lui, il prit ſes meſures pour les empêcher abſolument de retourner en Eſpagne. Un grand nombre d'entre eux ſe trouverent alors dans la ſituation la plus fâcheuſe,& furent réduits à la néceſſité de vivre des aumônes de leurs compatriotes. Il y en eut douze, tous gens de très bonne famille, qui demeuroient dans une maiſon que de

la Presa leur avoit donnée, & qui ne possédant qu'un seul habit le portoient tour à tour, & ne sortoient qu'alternativement un seul à la fois. De la Presa mourut : Pizarre les chassa de la maison, & fit en même temps publier un Edit, par lequel il fut défendu de leur donner aucun secours, non plus qu'à leurs adhérents, sous des peines très sévéres.

PIZARRE, Chap. VII.

An. 1539.

Le désespoir où les jetta cet Edit, eut des suites plus funestes pour Pizarre, que tout ce qui leur étoit arrivé jusqu'alors. Ils reconnurent que leur misére ne pouvoit se terminer que par leur mort, ou par celle du Marquis, & ils résolurent ouvertement de se venger, ce qu'ils éxécuterent avec autant d'ardeur que de courage.

Les partisans d'Almagro se déterminent à la vengeance.

An. 1540.

Quoique la ville de Lima eût été fondée par les soins & sous les yeux du Marquis, le plus grand nombre des habitans plaignoient le sort d'Almagro. Les uns se rappelloient combien il avoit contribué à la réduction du Pérou : d'autres se ressouvenoient de l'affection qu'il marquoit aux gens de guerre dont il étoit aussi très aimé : enfin un troisieme parti, composé de gens qui s'étoient élevés par sa protection, ne

PIZARRE, Chap VII. cherchoit qu'une occaſion favorable de venger ſa mort ſur ceux qui en avoient été les auteurs. De ces derniers étoient les malheureux Véterans qui gémiſſoient ſous les triſtes effets de l'Édit de Pizarre : ils ſe rendirent ſéparément à Lima, deux ou trois ſeulement enſemble, juſqu'à ce qu'ils y fuſſent au nombre de plus de deux cents, bien déterminés à ſaiſir la premiere occaſion d'éxécuter leur projet. Cependant ils le ſuſpendirent quelque temps, parce qu'ils apprirent qu'il devoit venir un Commiſſaire d'Eſpagne, pour examiner la conduite du Marquis : & que quelques gens de ſa ſuite étoient déja arrivés, ce qui leur fit eſpérer d'obtenir juſtice ſans être réduits à la néceſſité de ſe révolter.

An. 1540.

Ils attaquent la maiſon du Marquis.

Ces diſpoſitions durerent peu : le Dimanche 26 de Juin 1541. de Rada, un des chefs de la conſpiration fut vivement allarmé ſur ce qu'on l'aſſura qu'ils étoient découverts, & que le Marquis prenoit des meſures pour ſe rendre Maître de tous les conjurés, dans l'intention de les faire périr en moins de trois heures par une mort ignominieuſe. Rada fit part de cette nouvelle à ceux de ſes compagnons

An. 1541.

qu'il put rencontrer, & voyant qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, ils ſe rendirent un à un juſqu'au nombre de dix-neuf à la maiſon du jeune Almagro ſituée dans la grande place de Lima : en partirent l'épée à la main : paſſerent par la place du marché & marcherent au palais du Marquis, en criant, vive le Roi ! Meure le Tyran ! Il eſt remarquable qu'il y avoit alors plus de mille perſonnes dans la place, ſans qu'aucun leur fit la moindre oppoſition, & ſans qu'on donnât avis à Pizarre de leur ſoulevement : enſorte qu'ils entrerent ſans aucune difficulté dans le palais, dont les portes étoient ouvertes.

PIZARRE, Chap. VII.

An. 1541.

Pizarre, qui n'avoit alors avec lui que deux ou trois perſonnes, apprit ce qui ſe paſſoit par un de ſes pages, & donna ordre à François de Chaves, ſon Lieutenant Général, de fermer la porte de l'appartement, ce que cet officier négligea, croyant que c'étoit ſeulement une mutinerie entre quelques ſoldats, qu'il appaiſeroit aiſément par ſa préſence. Il ſe rendit ſur les dégrés, & leur demanda quel étoit l'objet de ce mouvement : mais il ne reçut de réponſe que par les épées de deux ou trois des conſpirateurs qui les lui

PIZARRE, Chap. VII.

enfoncerent dans le ſein, & il tomba mort à leurs pieds.

An. 1541.

Il eſt aſſaſſiné.

Le Marquis, voyant ce qui ſe paſſoit de la gallerie, n'eut pas le temps de prendre ſon armure: il ſe ſaiſit ſeulement de ſon épée & de ſon bouclier, & défendit la porte de ſa ſalle à manger pendant quelque temps avec une grande valeur, ſoutenu ſeulement de ſon beau-frere Dom François d'Alcantra, & de deux de ſes Pages, parce que le reſte de ſa ſuite, & tous ſes Domeſtiques avoient pris la fuite dès le commencement du tumulte. Un des conſpirateurs preſſant vivement, porta un coup, qui jetta Dom François ſur le carreau: alors les autres redoublerent leurs efforts: le Marquis fut contraint de reculer devant eux: enfin il tomba affoibli par ſes bleſſures, & ils acheverent bien-tôt de le tuer. Ses deux Pages, après avoir bleſſé dangereuſement pluſieurs des conſpirateurs, expirerent auſſi à ſes côtés, combattant vaillamment juſqu'au dernier ſoupir pour ſa défenſe.

Son portrait.

C'eſt ainſi que périt à l'âge de ſoixante-cinq ans, Dom François Pizarre, le premier qui fit la découverte & la conquête du Pérou: homme dont la

baſſeſſe de l'éducation paroiſſoit en ce qu'il ne ſavoit pas même ſigner ſon nom, ſon Secrétaire étant obligé de l'écrire pour lui entre deux traits que Pizarre faiſoit avec la plume. Il avoit certainement de grandes qualités, & la Nature lui en avoit donné qui le rendoient auſſi illuſtre dans les opérations de la guerre, que propre à gouverner durant la paix. Il étoit brave, prudent, & d'un eſprit élevé : mais d'une ambition ſans bornes, ne faiſant aucun ſcrupule de ſacrifier ſon honneur à ſes intérêts, & terniſſant ſes grandes qualités par des actes d'inhumanité, que rien ne peut excuſer.

PIZARRE, Chap. VII. An. 1541.

La conduite qu'il tint en s'emparant de la perſonne d'Atabaliba, & en le faiſant mettre à mort : la maniere honteuſe dont il manqua au ſerment ſolemnel qu'il avoit fait à Almagro, & dont il contribua à la mort de ce Commandant infortuné : ainſi que l'injuſte perſécution qu'il fit ſouffrir à ſes partiſans, auroient ſuffi pour obſcurcir la gloire d'un conquérant encore plus illuſtre que ne pouvoit être Pizarre.

Le Marquis ne fut jamais marié : mais il eut pluſieurs maîtreſſes, dont quelques-unes étoient de la famille de l'In-

Le jeune Almagro eſt reconnu pour Gouverneur au Pérou.

PIZARRE, Chap. VII. An. 1541.

ca : cependant nous ne trouvons pas qu'il ait laiſſé d'enfants. Il fut enterré ſecrettement par ſes domeſtiques, comme l'avoit été ſon compétiteur Almagro, aucun officier ni perſonne de quelque diſtinction n'oſant aſſiſter à ſes funerailles, crainte de s'attirer la haine de ſes ennemis. Sa maiſon fut pillée auſſitôt, ainſi que celle de ſes freres, & celles de deux ou trois de leurs amis déclarés. On prétend qu'on trouva dans ſon palais la valeur d'un million d'écus en or & en argent : mais on ne toucha pas aux meubles, & on les laiſſa pour l'uſage du jeune Almagro, que ceux de ſon parti proclamerent auſſi-tôt Gouverneur du Pérou. Il lui vint du ſecours de toutes parts, ſuite ordinaire du pouvoir : mais il ſe commit de grands déſordres dans la Ville, comme il arrive toujours après de tels changements.

CHAPITRE VIII.

An. 1541.

On s'oppoſe en pluſieurs endroits à l'autorité du jeune Almagro : Vaca de Caſtro arrive d'Eſpagne avec une nouvelle commiſſion : Son caractere : Il eſt joint par Alonzo de Alvarado, par Holguin, & par pluſieurs autres Officiers : Défauts de conduite d'Almagro : Gonzalez Pizarre ſe ſoumet à lui : Querelle de deux Officiers d'Almagro dont un eſt tué : Almagro tue lui-même le ſecond : Il refuſe toutes les propoſitions de Caſtro, contre lequel il combat : Il eſt mis en déroute, eſt fait priſonnier, eſt déclaré coupable de haute trahiſon, & éxécuté avec un grand nombre de ſes partiſans.

Oppoſition contre Almagro.

LA Magiſtrature de Lima fut obligée de reconnoître l'autorité d'Almagro ; & pluſieurs parties de l'Empire en firent de même : mais Alonze de Alvarado, qui étoit dans la Province méridionale de Chiachapuca, & Holguin refuſerent abſolument de s'y ſou-

PIZARRE, Ch. VIII. An. 1541.

mettre. Le dernier, ſur les premieres nouvelles de cette révolution ſe rendit avec la plus grande diligence à Cuzco, où il éleva l'Etendard royal, & envoya ſans perdre de temps des meſſagers dans les Provinces d'Arequipa, & los Charcas, ainſi que dans les lieux voiſins, pour encourager ceux qui demeuroient fideles à leur devoir, & oppoſés au nouveau gouvernement. Quelques-uns qui étoient attachés à la faction d'Almagro s'échapperent ſecrettement, dans l'intention de joindre leurs amis à Lima: mais on les pourſuivit, & ils furent bientôt ramenés à leur devoir.

Cependant Holguin fut informé qu'Almagro marchoit à la tête de ſix cents hommes, ſoit pour s'emparer de Cuzco, ſoit pour lui livrer bataille, & ſe jugeant trop foible pour lui pouvoir ſeul tenir tête, il réſolut de ſe joindre s'il étoit poſſible avec Alvarado, ce qu'il exécuta par le ſtratagème que nous allons rapporter.

Arrivée de Vaca de Caſtro.

Il fit marcher en avant un parti de cavalerie, qui ſurprit quelques-uns des gens d'Almagro. Il en fit pendre deux, pour intimider les autres, & renvoya le reſte au camp, avec or-

dre de dire à leur chef, que dans un jour ou deux il lui feroit une telle visite qu'il auroit lieu de se repentir de leur entrevue. Almagro s'arrêta aussitôt pour l'attendre, & Holguin profita de cette circonstance pour prendre tout-à-coup une autre route, par laquelle il eut bientôt joint Alvarado. Peu de jours après ils joignirent aussi Vaca de Castro, le nouveau Commissaire, qu'on attendoit depuis si long-temps d'Espagne. Outre les ordres dont il étoit chargé pour examiner les différents qui s'étoient élevés entre les Généraux, il étoit encore autorisé, dans le cas de la mort du Marquis Pizarre, à prendre la dignité de Gouverneur du Pérou, & à se charger de l'administration. Les vents contraires l'avoient jetté dans la baye de Gorgona, il avoit résolu de se rendre par terre à Lima, & ce fut sur la route de cette ville qu'il reçut ces nouveaux renforts, qui le mirent à la tête de sept cents hommes.

PIZARRE, Chap. VIII. An. 1541.

Vaca de Castro étoit un homme d'un très grand sens, qui avoit des connoissances fort étendues, beaucoup de résolution, & une intégrité à toute épreuve. Il s'étoit particulie-

Ses grandes qualités.

PIZARRE, Chap. VIII.

rement livré à l'étude des loix : mais son ferme attachement à la juſtice : ſon éloignement pour tout ce qui n'étoit pas conforme à la droiture la plus rigoureuſe, & ſa fermeté à ne jamais ſuivre, même dans la cauſe la plus juſte, aucune méthode qui parut avoir la plus légere apparence de détour, avoient empêché qu'il ne remplît les poſtes que ſa vertu méritoit, & juſqu'alors il avoit été fort peu connu.

An. 1541.

Nous ignorons par quel hazard un homme d'une intégrité auſſi parfaite parvint à avoir quelque crédit à la Cour : mais il eſt certain que l'Empereur l'éleva à ce poſte d'honneur, ſans prendre le conſeil d'aucun de ſes Miniſtres, & uniquement parce qu'il avoit des preuves convaincantes de ſa droiture. Charles-Quint en le nommant dit qu'il vouloit éprouver ſi la vertu fructifieroit dans le terroir des Indes, puiſqu'elle étoit ſi peu chérie dans les cours de judicature d'Eſpagne. En effet jamais l'Amérique n'a eu de ſemblable Gouverneur ni avant, ni après lui, & ſa conduite prouve évidemment la vérité du proverbe que la droiture eſt la meilleure politique.

Quand il partit pour cette expédition sa suite étoit très peu nombreuse, & il n'avoit presque point d'argent; aussi paroît-il étonnant qu'avec d'aussi foibles secours, il ait pu avoir autant de succès: mais on cessera d'en être surpris si l'on fait attention à l'état où étoient alors les affaires du Pérou, & aux circonstances qui déterminerent un fort parti à se joindre à lui pour trouver un appui devenu nécessaire. PIZARRE, Chap. VIII. An. 1541.

De Castro reçut très bien Alvarado & Pedro de Holguin: & il les confirma dans les commandements dont ils étoient pourvus: mais pour prévenir toutes les disputes qui auroient pu naître d'un partage de la principale autorité, après le funeste exemple des divisions de Pizarre & d'Almagro, il prit pour lui-même le titre de Capitaine-Général, & résolut d'agir en personne par tout où il seroit nécessaire, quoiqu'il n'eût pas été élevé dans l'art militaire. Il prend le titre de Capitaine Général.

Personne ne se conduisit peut-être jamais avec plus d'égalité que le fit Castro; il ne marqua point son autorité par l'oppression, & ne gagna l'amitié de personne par la flatterie; l'une & l'autre voie lui étant également odieu-

PIZARRE, Chap VIII. An. 1541.

se. Il jugeoit avec la plus grande impartialité toutes les affaires qui lui étoient rapportées : sans que le nom d'Espagnol ni celui d'Indien fit jamais pencher la balance. Envers ceux qui étoient soumis à l'Empereur il se conduisoit en père : envers les rebelles il agissoit en interpréte des loix, qu'il faisoit observer à la lettre. Comme particulier il étoit très doux & très humain : comme Juge il ne connoissoit pas l'indulgence. Le peuple fut d'abord frappé d'étonnement d'une telle conduite : mais on fut bientôt convaincu de la droiture de ses intentions & les sujets de l'Espagne révérerent enfin celui qui dans les commencements leur avoit imprimé tant de crainte.

Son autorité est reconnue par Gonzalez Pizarre.

Belalcazar vint de son Gouvernement de Popayan complimenter Castro sur son arrivée ; & la plus grande partie des places qui n'étoient pas gênées par la préſence d'Almagro reconnurent son autorité. Gonzalez Pizarre qui étoit revenu de son voyage à l'Est après avoir éprouvé des fatigues excessives, & perdu près des deux tiers de ses gens, lui envoya une députation de Quito, pour se soumettre à sa supériorité, & pour offrir de

marcher à ſon ſecours avec tous les hommes qu'il pourroit lever. De Caſtro, qui ſe conduiſoit toujours par les principes de la droiture, lui fit réponſe: qu'il acceptoit ſa ſoumiſſion, & étoit très ſatisfait de ſa fidélité envers l'Empereur : mais qu'après la fatigue qu'il avoit ſoufferte dans ſon voyage il falloit qu'il prit du repos : que le parti fidele à ſon devoir étoit actuellement aſſés fort : que par cette raiſon il le diſpenſoit de ſe rendre auprès de lui, & qu'il le laiſſoit en pleine liberté de ſe livrer au ſoin des affaires civiles de Quito.

PIZARRE, Chap. VIII. An. 1542.

Le jeune Almagro étoit alors occupé des moyens de faire tête à une oppoſition auſſi formidable : ſon caractere étoit franc, brave & généreux, mais un peu cruel. La nature l'avoit favoriſé d'un heureux génie, qui avoit été cultivé par une excellente éducation : mais ſa jeuneſſe empêchoit qu'il n'eût autant d'influence & d'autorité que ſon mérite lui en auroit acquis s'il avoit été d'un âge plus avancé. Cet inconvénient le jetta dans un grand nombre de fautes, dont la principale fut de laiſſer joindre les armées d'Alvarado & d'Hol-

Conduite imprudente d'Almagro.

PIZARRE, Chap. VIII. An. 1541.

guin, & de ne pouvoir prendre un parti fixe ſur la conduite qu'il devoit tenir, juſqu'à ce qu'il fût trop tard pour le faire avec fruit.

La mort de ſon Général de Reda, homme auſſi fidele qu'expérimenté contribua beaucoup à le jetter dans les plus grands embarras, & le parti qu'il prit enſuite de partager la Commiſſion de Général entre Chriſtophe de Sotalo, & Garcie de Alvarado le conduiſit bientôt à ſa ruine totale.

Ces deux Commandants prirent querelle ſur la ſupériorité : le premier ayant condamné un ſoldat à être pendu pour vol : le ſecond s'y oppoſa : cette diſpute dégénéra en paroles très vives & Chriſtophe fut tué ſur la place.

Il fait tuer un de ſes Généraux en ſa préſence.

Almagro fut très irrité de cet aſſaſſinat & Garcie de Alvarado craignant ſa vengeance, réſolut de le prévenir en le tuant à une fête qu'il feignit de préparer pour ſon amuſement. Ce projet fut découvert, & on en inſtruiſit Almagro, qui ſous prétexte de maladie demeura dans ſa maiſon. Garcia qui craignoit de perdre une occaſion auſſi favorable, ſe rendit auprès de lui pour l'engager à venir,

à ſon divertiſſement : & Almagro, comme s'il eut cédé à ſes inſtances cria à haute voix qu'on lui apportât ſes habits. C'étoit le ſignal qu'il avoit donné à ſes gens lorſquil avoit été inſtruit de l'approche de Garcia, & qu'il s'étoit déterminé ſur la façon dont il vouloit le faire périr. Six hommes entrerent à la fois, ſe jetterent ſur Garcia, & le frapperent de pluſieurs coups de poignard : Almagro même tira ſon épée & la lui paſſa au travers du corps, après quoi il nomma Balſa pour ſon Général, & réſolut de marcher contre le nouveau Gouverneur.

PIZARRE, Chap. VIII.

An. 1541.

Vaca de Caſtro campa à Guamanga, environ cinquante lieues au Sud-oueſt de Cuzco, & voulant empêcher l'effuſion du ſang chrétien, il fit ſes efforts pour perſuader à Almagro de mettre bas les armes : mais ce jeune Commandant inſiſta pour qu'on lui laiſſât la jouiſſance du gouvernement de ſon père, ſans aucun trouble, juſqu'à ce que l'Empereur en eût décidé. Il fondoit ſes eſpérances ſur ce que ſes droits étoit alors ſoutenus devant Sa Majeſté Impériale par Alvarado, contre l'oppoſition de Ferdinand Pi-

Vaca veut ſéduire ſes gens.

An. 1540.

PIZARRE, Chap. VIII.

zarre : mais pendant que les députés alloient & venoient des deux côtés, il apprit que Vaca faiſoit ſecrettement tous ſes efforts pour ſéduire ſes gens. On découvrit auſſi dans ſon camp un Eſpagnol déguiſé en Indien avec une lettre pour Pierre de Candie, Ingénieur d'Almagro, par laquelle on l'engageoit ſous des offres très conſidérables à mettre l'artillerie hors de ſervice, ſi les deux armées en venoient au combat. Cette perfidie irrita tellement le jeune Général, qu'il donna ordre de pendre à l'inſtant cet eſpion; & quoiqu'il eût paru juſqu'alors diſpoſé à ſe prêter à des termes d'accommodement, il ne voulut plus écouter aucune propoſition, à moins que de Caſtro ne conſentit à bannir Holguin, Alvarado, de la Véga, & pluſieurs autres anciens Officiers, qui faiſoient la principale force de ſon armée.

An. 1542.

Bataille entre les deux partis.

Toute eſpérance d'accommodement étant évanouie de l'un & de l'autre côté, les deux armées ſe mirent en marche pour combattre dans la vallée de Chupas. Celle de Caſtro étoit compoſée de ſept cents Eſpagnols, avec beaucoup d'Indiens,

& celle d'Almagro n'étoit que de cinq cents Européens: mais ils avoient l'avantage d'occuper un terrein élevé, ſur lequel il plaça ſon artillerie, qui commandoit toute la plaine. Pour éviter les effets de cette diſpoſition, Carvajal Major-Général de Caſtro trouva le moyen d'approcher aſſés près des ennemis ſous le couvert d'une petite éminence : mais quand cet abri lui manqua il ſe trouva entierement découvert, & expoſé au feu de l'artillerie. Almagro remarquant alors que tous les boulets paſſoient par-deſſus les têtes des troupes de Caſtro, ſans leur faire aucun mal, s'avança ſur Pierre de Candie, la fureur dans les yeux : le frappa de ſon épée, en le nommant traître : deſcendit de cheval ; ſe jetta ſur un des canons : le fit pencher vers l'ennemi avec le poids de ſon corps, ordonna d'y mettre le feu & renverſa dix-ſept Eſpagnols de ce coup, qui fut le premier qui fit quelque effet.

PIZARRE, Chap. VIII. An. 1542.

La vivacité de la jeuneſſe & le défaut d'attention lui firent faire une faute qui occaſionna ſa ruine, dans le temps où il paroiſſoit près d'avoir le plus heureux ſuccès. Lorſque de

PIZARRE, Chap. VIII

An. 1542.

Caſtro s'avançoit, quelques-uns des gens d'Almagro le preſſerent imprudemment de les mener à ſa rencontre; il y conſentit & paſſa entre les ennemis & ſon artillerie, ce qui la rendit abſolument inutile. Le Major-Général Suarez voyant cette faute irréparable dit à Almagro: « Si vous » aviez gardé votre poſte, ainſi que » je vous l'avois conſeillé, de Caſtro » étoit immanquablement ruiné: mais » vous avez perdu tout l'avantage que » la fortune vous avoit donné, & je » ne veux pas avoir part à une dé- » faite, qui vient de votre impru- » dence. » Après avoir dit ces mots il piqua ſon cheval vers l'armée de Caſtro, où il fut ſuivi de pluſieurs autres.

Les troupes d'Almagro ſont défaites. Il eſt arrêté à Cuzco.

Holguin fut tué d'une balle de mouſquet au commencement du combat, & Alonze de Alvarado auroit été renverſé par Almagro, ſi de Caſtro, qui par le Conſeil de ſes Officiers les plus expérimentés s'étoit tenu à l'écart avec un Corps de trente hommes, pour ſe porter où la néceſſité le demanderoit, n'eût volé à ſon ſecours. Il fit bien voir alors qu'il avoit autant de génie pour la guerre, que pour les affaires civiles,

& jamais il ne fut donné de secours plus à propos. Ses Troupes s'animerent d'une nouvelle ardeur : elles combattirent avec des efforts prodigieux de valeur, & chasserent bien-tôt les ennemis du champ de bataille. PIZARRE, Chap. VIII. An. 1542.

Almagro, qui avoit marqué autant de courage que de résolution, voyant son armée totalement dispersée, se retira accompagné seulement de six Cavaliers, & prit la route de Cuzco : mais les mêmes Magistrats auxquels il avoit donné l'autorité, l'arrêterent aussi-tôt qu'ils furent instruits de sa défaite, & le mirent en prison.

La bataille de Chupas fut livrée le 16 de Septembre 1542 : cinq cents Espagnols y furent tués des deux côtés, les partisans d'Almagro y furent entierement mis en déroute, & leurs chefs furent faits prisonniers. De Castro ne négligea pas d'honorer & de récompenser la conduite intrépide de ses Troupes : il fit prendre le plus grand soin des blessés, donna ses ordres pour que les morts fussent enterrés avec décence, & se rendit ensuite à Cuzco, où l'on erigea un Tribunal pour faire le procès à Almagro. Il fut déclaré convaincu de haute trahison, Il est condamné à mort & exécuté. An. 1543.

PIZARRE, Chap. VIII.

condamné & éxécuté au commencement de l'an 1543. On l'enterra dans le tombeau de ſon pere, avec auſſi peu de cérémonial.

An. 1543.

Sa tête ne fut pas regardée comme une expiation ſuffiſante pour ſes crimes ; la plûpart de ſes principaux Conſeillers, particuliérement ceux qui avoient trempé dans l'aſſaſſinat du Marquis Pizarre furent jugés & éxécutés ſans aucune faveur, & ſans aucune grace. Par cette conduite, non-ſeulement de Caſtro éteignit la rébellion, mais il en arracha même juſqu'aux racines : & la droiture de ſes intentions fut généralement reconnue, ainſi que ſon amour déſintéreſſé pour la juſtice.

CHAPITRE IX.

An. 1543.

De Caſtro fait d'excellents Réglements après la rébellion : Il eſt ſupplanté par Blaiſe Nunez qui prend le titre de Viceroi, & ſe conduit avec beaucoup d'imprudence : Nunez trouve de l'oppoſition de la part de Gonzalez Pizarre, dont l'autorité obtient la ſanction des Juges : Le Viceroi eſt empriſonné, mais il s'échappe, & après de grandes fatigues il eſt tué dans une bataille. Pedro de la Gaſca arrive avec le titre de Préſident, & une grande autorité : Pizarre rejette les offres de Pedro, & perd beaucoup de pays : mais il combat Centeno & remporte la victoire.

Sage conduite de Caſtro. Etabliſſement de la Religion Chrétienne au Pérou.

DE Caſtro, ayant ainſi appaiſé tous les mouvements qui agitoient depuis ſi long temps le Pérou, s'appliqua entierement à regler l'état civil du pays, & à le faire jouir des fruits de la paix. Il établit des Cours de Juſtice, où le bon droit étoit ſoutenu avec la plus grande impartialité :

PIZARRE, Chap. IX. An. 1543.

il affermit les anciennes Colonies, & donna des encouragements pour en établir de nouvelles: il récompensa les découvertes autant qu'il fut en son pouvoir, & par cette sage conduite il appaisa les clameurs & les cris d'un peuple imbécile.

Sous son Gouvernement les mines furent exploitées avec un grand profit pour les Propriétaires: il établit des Ecoles & des Colléges dans toutes les grandes Villes, & fit choix de plusieurs hommes savants, bien instruits dans les langues Indiennes pour prêcher l'Evangile au Peuple. Lui-même réussit à convertir Paullu frere de l'Inca, dont nous avons eu plusieurs fois occasion de parler, & qui fut baptisé sous le nom de Christophe: cet homme avoit un excellent jugement, & fut très attaché aux intérêts des Espagnols, envers lesquels il se conduisit suivant les principes les plus exacts de l'honneur & de la droiture.

De Castro partagea aussi les Terres en Jurisdictions Ecclésiastiques, & établit des Evêques & des Ministres subordonnés, ayant été révêtu à cet effet de l'autorité nécessaire, tant de la part du Pape, que de celle

de

de l'Empereur. Si le Gouvernement étoit demeuré entre ſes mains, le Pérou en peu d'années ſeroit devenu l'un des Royaumes les mieux reglés de tout l'Univers, & il auroit rapporté plus de profit à l'Eſpagne que tous ſes autres Etats: mais les cabales des Miniſtres qui ne retiroient aucun profit d'un homme dont la conduite n'avoit jamais beſoin de défenſe, & qui ne ſavoit pas acheter la faveur par des préſents, troublerent bientôt ce calme. Ils nommerent d'abord des Juges auxquels ils donnerent une autorité très étendue, pour prendre connoiſſance des affaires publiques, & qui s'oppoſerent ſouvent aux meſures du Gouverneur, uniquement pour la ſatisfaction de contredire: enſuite on envoya Blaiſe Nunez avec le titre de Viceroi, pour le ſupplanter, & pour donner force à des Loix abſolument contraires à l'avantage & à la paix du Royaume.

PIZARRE, Chap. IX.

An. 1543.

Quand ce nouvel Officier arriva à Lima, en 1544, les habitants offrirent unanimement de ſoutenir de Caſtro dans ſon adminiſtration, & de ſupplier l'Empereur de le continuer: mais il refuſa abſolument de pro-

On envoye Nunez pour Viceroi. Son imprudence cauſe de nouveaux troubles.

An. 1544.

PIZARRE, Chap. IX.

An. 1544.

fiter de leur amitié. Il ſe ſoumit à l'autorité de Nunez, qui conçut de la jalouſie du grand crédit qu'il avoit acquis parmi le peuple : le fit bientôt mettre aux arrêts ſous quelque prétexte, & ſe conduiſit d'une maniére ſi arbitraire & ſi imprudente qu'elle lui attira un grand nombre d'ennemis. Ils encouragerent Gonzalez Pizarre à lever des troupes contre lui : & promirent de le ſoutenir dans ſa place de Procurateur-Général, qni lui donnoit le pouvoir d'engager des troupes pour la défenſe de ſa perſonne. Les Juges dont nous avons déja parlé confirmerent ſon titre par oppoſition contre Nunez, & diſpoſerent ſi bien toutes choſes en ſa faveur qu'il fût reconnu Gouverneur du Pérou dans la ville de Cuzco.

Herréra & Garcilaſſo de la Véga parlent différemment de l'adminiſtration de Nunez; mais nous avons préféré de nous attacher au récit du dernier, qui paroît le plus modéré, qui ne marque de paſſion contre aucun parti, & qui n'entreprend point de juſtifier les actions condamnables de quelque côté qu'elles ſe trouvent. Au contraire Herréra fait paroître une animoſité

continuelle contre la famille de Pizarre ; mais ce qui nous détermine encore plus à nous attacher à la Véga, eſt qu'il vivoit dans le pays, & dans le temps où ſont arrivés les faits qu'il rapporte. PIZARRE, Chap. IX. An. 1544.

La conduite de Nunez étoit ſi arbitraire & ſi odieuſe que ſes troupes paſſoient de jour en jour à Pizarre. Son caractere étoit ſi violent qu'il fit aſſaſſiner en ſa préſence Suarez, l'un de ſes meilleurs amis, parce qu'il le ſoupçonna d'avoir deſſein de déſerter: mais il ſe repentit bientôt de cette cruauté, ayant eu des preuves inconteſtables de ſa fidelité.

Une conduite auſſi deſpotique, obligea les Juges à faire mettre Nunez en priſon, & à l'envoyer ſous bonne garde à bord d'un vaiſſeau. C'étoit le ſeul moyen de le garantir des inſultes d'une populace irritée, & de le ſauver de la vengeance de Benoit de Carvajal, frère de Suarez, qui avoit ſervi ſous Gonzalez. Quelque temps après il fut mis en liberté & tranſporté comme il le déſiroit à Truxillo, ſous les ordres d'Alvarez l'un des Juges qui fut chargé par les autres de le mener en Eſpagne, & de préſenter

Les Juges le font arrêter. Gonzalez Pizarre eſt reconnu pour Gouverneur.

PIZARRE, Chap. IX. An. 1544.

à l'Empereur le détail de ſa conduite. Cependant Gonzalez, en partie par des moyens légitimes, en partie par des moyens honteux, réuſſit à ſe faire reconnoître généralement pour Gouverneur du Pérou : mais il eut la prudence de laiſſer toute l'adminiſtration des affaires civiles aux Juges, pour s'appliquer entierement à ce qui concernoit le réglement & la conduite de l'armée.

Vaca de Caſtro quitte le Pérou.

Après que Pizarre eût ſi bien établi ſon autorité que perſonne ne paroiſſoit avoir ni la force ni la volonté de la lui diſputer, il réſolut d'envoyer deux de ſes partiſans en Eſpagne dans le même vaiſſeau qui devoit y tranſporter Vaca de Caſtro. Ils étoient chargés de faire l'apologie de ſa conduite : mais de Caſtro, qui en craignit quelques mauvais offices, engagea l'équipage à ſortir du port, & à faire voile pour Panama, avant que les dépêches de Pizarre fuſſent en état.

Mauvaiſe conduite de Pizarre.

Cette retraite irrita exceſſivement Pizarre, & il accuſa diverſes perſonnes qui lui avoient rendu de très grands ſervices, d'avoir eu part à l'évaſion de Caſtro. Non-ſeulement il en fit empriſonner pluſieurs de ſon auto-

rité arbitraire, mais il en fit même mourir quelques-uns cruellement. Il fit tous ſes efforts pour faire tomber l'horreur de cette conduite ſur Carvajal : mais comme il ne fit aucune démarche pour l'en punir par la ſuite, on jugea qu'il n'avoit cherché qu'à ſe diſculper lui-même. PIZARRE, Chap. IX. An. 1544.

Auſſi-tôt que le Viceroi & le Juge Alvarez furent arrivés à Tumbez, ils publierent un Manifeſte, qui contenoit le récit de la révolte de Pizarre, & requirent l'aſſiſtance de tous les fideles ſujets contre lui. Nunez fit paroître en cette occaſion beaucoup plus d'habileté qu'on ne lui en avoit jugé dans le temps où la fortune lui avoit été le plus favorable : mais la mauvaiſe réputation qu'il s'étoit acquiſe avoit tellement pris le deſſus, que les ennemis mêmes de Pizarre craginirent de ſe joindre à lui, & il fut obligé de ſe retirer à ſon approche. Pizarre le chaſſa & le pourſuivit juſques dans les montagnes eſcarpées de Quito, où il ſe trouva ſouvent réduit à la plus grande diſette, obligé de ſe nourrir de la chair de ſes chevaux, ou des herbes ſauvages & des végétaux qu'il pût trouver dans cette terre inculte. An. 1545.

PIZARRE, Chap. IX.

An. 1545.

Nunez demeura errant pendant plus d'une année, durant laquelle on commit de grandes cruautés de part & d'autre. Enfin il fut attiré au combat

Nunez eſt défait & tué.

An. 1546.

le 19 de Janvier 1546 près de Quito : ſon parti fut totalement mis en déroute, & le Chef fut tué en combattant vaillamment. Sa tête fut coupée & miſe au bout d'une lance par les ordres du vindicatif Suarez : mais Pizarre vivement touché de cette indignité, la fit ôter auſſitôt qu'il en eût connoiſſance, & ordonna qu'elle fut enterrée honorablement avec le corps.

Pierre de la Gaſca arrive au Pérou avec le titre de Préſident.

Le récit de ces dangereuſes diviſions affligea beaucoup la Cour d'Eſpagne, & elles déterminerent l'Empereur à envoyer Pierre de la Gaſca avec le titre de Préſident de la Cour royale du Pérou, & avec un pouvoir égal à celui d'un Prince Souverain. Par ſes inſtructions il fut autoriſé à faire de nouvelles loix ou à abroger les anciennes, à pardonner ou punir la trahiſon, comme il le jugeroit le plus à propos pour l'honneur de Dieu & pour le ſervice du Prince : enfin il lui fut permis d'exercer la même autorité ſur les perſonnes & ſur les choſes que s'il avoit été le Roi lui-même.

Pierre de la Gaſca, Prêtre, & Membre de l'Inquiſition, étoit un homme d'une réſolution & d'une droiture à toute épreuve, d'un courage inébranlable, doux, affable, pénétrant, ſubtil : & qui ſe conduiſoit par les principes les plus déſintéreſſés. Sa Commiſſion fut dattée de Vienne, au commencement de 1546, & il arriva à Panama au milieu de Juin de la même année. Il y fut reçu avec un grand reſpect : ſon air agréable & ſa conduite judicieuſe lui procurerent quantité d'amis, & attirerent dans le parti du Roi quelques ſujets conſidérables, du nombre deſquels fut Hinojaca, qui commandoit la flotte en qualité d'Amiral ſous Pizarre. Sa défection demeura ſecrette, d'accord avec le Préſident juſqu'à ce qu'on eût vu de quelle maniére Pizarre ſe conduiroit envers le député qui fut chargé de lui remettre une lettre de l'Empereur, & une autre de Gaſca.

An. 1546.

Sa conduite ſage & prudente.

Ces lettres furent données à Pizarre, par Paniagua qu'il reçut très reſpectueuſement. Il communiqua à une aſſemblée de ſes principaux Officiers les inſtructions de ce député, par leſquelles on offroit une amniſtie générale à tous

Pizarre ſuit des conſeils violents.

PIZARRE, Chap. IX. An. 1546.

ceux qui voudroient reconnoître l'autorité du Préſident, & l'on promettoit une conceſſion conſidérable à Pizarre & à ſa famille, en conſidération de leurs ſervices, ſans aucune mention de la rebellion. Carvajal ſe déclara avec chaleur pour l'acceptation de ces conditions, & il fut ſoutenu de tous les gens modérés : mais pluſieurs autres qui étoient d'un caractere inquiet, & remuant, gagnerent l'eſprit de Pizarre, & l'engagerent à ſe contenter de faire une réponſe. Elle contenoit en peu mots une juſtification de ſa conduite, & il demandoit à être confirmé dans le gouvernement du Pérou, diſant qu'il y avoit un droit inconteſtable en qualité d'héritier de ſon frère, qui en avoit fait la conquête, ce qu'il appuyoit de divers exemples.

Paniagua avoit des ordres ſecrets pour accorder cette demande à Pizarre s'il trouvoit que ſon parti fût très fort : mais il fut viſité en particulier par un grand nombre de ſes principaux partiſans, & ils l'aſſurerent qu'ils joindroient tous l'Etendard royal, auſſi-tôt que le Préſident arriveroit dans le Pérou. Sur cette aſſurance Paniagua ne fit point paroître

ces ordres, pensant qu'il pourroit réussir sans les mettre au jour : mais Garcilasso de la Véga nous assure que par la suite il se repentit plus d'une fois de cette conduite, lorsqu'il vit qu'en agissant différemment il auroit sauvé la vie à un grand nombre de personnes. PIZARRE, Chap. IX. An. 1546.

Vers le même temps Pizarre fut informé de la défection de Hinojosa, & de celle de plusieurs autres sujets en qui il mettoit une grande confiance : mais ce qui lui causa le plus de chagrin fut d'apprendre qu'il étoit abandonné par les deux députés envoyés en Espagne, pour y justifier sa conduite.

La ville de Cuzco fut surprise peu de temps après par un stratageme. Centeno, Officier qui avoit combattu avec beaucoup de courage sous le Viceroi Nunez, & qui s'étoit retiré dans les montagnes après sa défaite, parut de nouveau, & déclara qu'il étoit fortement attaché à l'Empereur. Il fut joint par environ quatre-vingt Cavaliers avec lesquels il résolut de surprendre cette ville, où il y avoit une garnison de trois cents hommes, commandés par de Robles, homme Centeno surprend Cuzco. An. 1547.

PIZARRE, Chap. IX.

très attaché aux intérêts de Pizarre.

An. 1547.

Pour y parvenir, il ordonna à quelques Indiens de conduire un ſoir leurs mules & leurs autres bêtes de charge par une certaine rue avec grand bruit, & avec les mêches allumées au pomeau de la ſelle. La garniſon en fut allarmée, & les ſoldats marcherent du côté où l'on entendoit ce bruit : mais Centeno & ſes gens entrerent dans la ville du côté oppoſé, les attaquerent dans leur retraite, & les mirent dans un ſi grand déſordre qu'ils prirent auſſi-tôt la fuite. Centeno demeura maître de la place, & un grand nombre de ceux qui étoient peu affectionnés à Pizarre ou à de Robles y revinrent ſe joindre à lui, quand ils apprirent ce qui étoit arrivé. De Robles fut découvert lorſqu'il ſe refugioit dans un couvent : on le fit priſonnier, & il ſe comporta avec tant d'inſolence envers Centeno, que ce Commandant ordonna de lui trancher la tête.

Loix imprudentes de Gaſca.

Le Préſident arrivé dans la Province de Quito, fit publier de tous les côtés une amniſtie générale, & la caſſation des loix qui avoient tant déplu au peuple, à l'exception de

quelques-unes qui furent conſervées. Il défendit ſous des peines très ſéveres que les Indiens travaillaſſent aux mines, ou fuſſent employés à la pêche des perles, & par cette douceur mal entendue il empêcha de retirer le produit de ces tréſors, qui rendoient le Pérou une acquiſition ſi importante. Il défendit auſſi qu'aucun des Officiers ne retint de ſerviteur Indien, ſous quelque prétexte que ce pût être, & pluſieurs de cette nation, qui étoient tombés entre les mains de maîtres tendres & humains, eurent autant de douleur d'être obligés de les quitter, que ſi on les avoit arrachés d'entre les bras de leurs parents les plus chers. Il ordonna par une nouvelle loi, que les biens de tous les ſujets retourneroient après leur mort à la Couronne qui pourroit accorder ce qu'elle jugeroit à propos pour l'entretien de leurs femmes & de leurs enfants. Il en fit encore pluſieurs autres, au nombre de quarante-quatre, également contraires à la politique, à la prudence, & aux véritables intérêts du pays.

PIZARRE, Chap. IX. An. 1547.

L'armée de Centeno, renforcée par les troupes qui l'avoient jointe d'Are-

Retraite de Pizarre.

PIZARRE, Ch. IX. An. 1547.

quipa, de la Plata, & d'autres endroits, montoit alors à mille hommes, & le Préſident dont les forces augmentoient continuellement, réſolut de marcher vers Lima, qui ſe déclara en ſa faveur deux ou trois jours après le départ de Pizarre. Ce Commandant avoit dirigé ſa marche du côté d'Aréquipa : mais voyant que tous les événements lui étoient contraires, & qu'il n'avoit plus qu'environ quatre cents hommes, quoiqu'il eût été joint par Acoſta avec cinquante chevaux ; il tourna du côté du Midi, dans l'intention d'établir une Colonie dans la partie orientale des montagnes du Potoſi, dont les mines d'argent avoient été découvertes depuis peu. Il avoit auſſi formé le deſſein, s'il trouvoit quelque oppoſition, de ſe retirer encore plus au Midi, pour former un Etabliſſement dans le Chili : mais Centeno lui en coupa le chemin, & Pizarre après avoir eſſayé inutilement de l'attirer dans ſon parti par de belles promeſſes, ſe détermina à s'ouvrir un paſſage au travers de ſon camp. Acoſta y fit une attaque la nuit qui précéda la bataille, dans l'eſpérance de ſurprendre Centeno : mais

il fut découvert, & se retira sans aucune perte.

PIZARRE, Chap. IX.

Les forces de Centeno étoient composées d'environ mille à douze cents hommes, & celles de Pizarre n'étoient pas de plus de cinq cents. Le 20 d'Octobre les deux armées se rangerent en bataille vis-à-vis l'une de l'autre: mais le courage & la conduite de Carvajal suppléa au nombre des troupes. Il ordonna à ses gens de ne pas quitter le poste où il les avoit placés, & de conserver leur feu jusqu'à ce que les ennemis fussent près d'eux. Il donna à chaque homme deux mousquets, parce que le plus grand nombre des déserteurs n'avoient pas emporté leurs armes, & ses ordres furent si bien exécutés, que Centeno fut entierement mis en déroute, quoique la cavalerie de Pizarre eut d'abord été poussée vivement, & que lui-même eût été forcé de se mettre à couvert sous son infanterie.

An. 1547.

Il remporte une victoire sur Centeno.

Centeno, qui s'étoit fait porter au combat dans une litiere, fut par sa défaite entierement guéri de sa maladie: il monta à cheval, pour persuader à ses gens de se rallier: mais tous ses efforts furent inutiles. Cet esprit de

PIZARRE, Chap. IX. An. 1547.

témérité, qui les avoit pouſſés à marcher au combat, ſans attendre les ordres de leur Général, & ſans garder leurs rangs, ſe changea tout-à-coup en crainte & en confuſion : ils ne firent aucune attention à ſes remontrances, & réduit preſque au déſeſpoir, il fut obligé de gagner Lima par les routes les plus détournées.

An. 1547.

CHAPITRE X.

Gonzalez entre dans Cuzco : Le Préſident eſt viſité par Valdivia, & par pluſieurs autres Officiers : Pizarre court à ſa perte en rejettant les conſeils de Carvajal : Il eſt abandonné de toutes ſes troupes à la rencontre des deux armées : Il eſt obligé de ſe rendre, & ſe conduit avec beaucoup de fermeté en préſence du Préſident : Il eſt condamné comme rebelle à l'Empereur, & décapité : On fait mourir pluſieurs de ſes Officiers : Le Préſident embaraſſé pour le partage du terrein ſe retire en Eſpagne.

Suites de la victoire de Pizarre.

CETTE victoire renforça conſidérablement les troupes de Pizarre, qui furent jointes par un grand nombre de ceux qu'elles avoient vaincus. Elles ſe mirent en marche pour prendre poſſeſſion de Cuzco, après quoi l'on en détacha pluſieurs partis pour nettoyer le pays: mais dans cette expédition, leurs Commandans ſe rendirent cou-

PIZARRE, Chap. X. An. 1547.

pables d'un grand nombre de cruautés. Cette défaite ne fit aucun tort à l'armée du Préſident, au contraire elle s'augmenta de jour en jour. Centeno trouva moyen de le joindre, & il fut auſſi joint par Belalcazar, & par pluſieurs autres bons Officiers, ainſi que par Pedro de Valdivia avec environ douze chevaux.

Valdivia joint le Préſident.

An. 1548.

Ce dernier Gentilhomme avoit été nommé Gouverneur du Chili : mais jugeant que ſes forces n'étoient pas ſuffiſantes pour ſe maintenir dans ce poſte, il s'étoit embarqué à ſaint Jago pour Lima, avec des tréſors très conſidérables, dans l'intention de s'en ſervir à lever des recrues. Quand il vit la ſituation des affaires, il préféra de ſe joindre au Préſident, qui eut la plus grande joye de recevoir un ſecond d'une auſſi grande importance. Il ne pouvoit manquer d'en retirer de très grands avantages : Valdivia étoit le plus vaillant guerrier qu'il y eût alors dans toute l'Amérique, & pour l'intrépidité & la prévoyance, il n'y avoit que Carvajal qui pût lui être comparé.

Gaſca ſe trouvoit alors à la tête de quinze cents hommes, & il réſolut

de s'avancer contre Pizarre, qui enflé par le ſuccès ſe détermina à marcher à ſa rencontre. Cette démarche étoit abſolument contraire aux avis de Carvajal, Officier très expérimenté, qui l'aſſura qu'elle le conduiroit infailliblement à ſa perte. Il lui repréſenta que l'armée du Préſident étoit de beaucoup ſupérieure à la ſienne: qu'il étoit très certain de la fidélité de ſes gens, au lieu que Pizarre devoit être aſſuré que les trois cents hommes qui avoient déſerté de l'armée de Centeno après le combat précédent, retourneroient à leur premier maître ſur l'apparence du plus léger avantage. Il lui dit auſſi que la conduite la plus prudente qu'il pouvoit tenir, étoit de haraſſer l'armée du Préſident, en ſe retirant devant lui du côté du midi, & de l'affamer, en enlevant toutes les proviſions des endroits par où il paſſeroit, ce qui le jetteroit dans de très grands embarras s'il entreprenoit de le ſuivre: enfin il promit de lui faire connoître un endroit où il ſeroit impoſſible de le forcer, en même temps qu'il tiendroit tout le pays en reſpect, & qu'il réduiroit ſon ennemi à la plus grande diſette de vivres.

PIZARRE, Chap. X. An. 1548.

PIZARRE, Chap. X.

An. 1548.

Pizarre ruine ſes affaires en ôtant le commandement à Carvajal.

Pizarre avoit conçu contre Carvajal les ſoupçons les plus mal fondés, comme ſi cet Officier eût eu deſſein de le faire périr, & il ferma l'oreille à tous ſes avis; Carvajal lui offrit d'empêcher avec deux cents hommes d'Infanterie & cinquante Chevaux, que les ennemis ne paſſaſſent la riviere à Apurimac, ou de les mettre en déroute après qu'ils l'auroient traverſée: mais ces offres furent mépriſées, & Pizarre donna le commandement à Acoſta, qui manquoit également de prévoyance & de diligence, & qui laiſſa les ennemis s'emparer du paſſage, ſans leur oppoſer la plus légere réſiſtance.

Sur le haut d'une colline près d'Apurimac eſt une fontaine d'eau fraîche, la ſeule qui ſe trouve dans l'étendue de pluſieurs milles, & le projet de Carvajal étoit d'y placer une embuſcade. Il jugeoit que les ſoldats, ne ſoupçonnant pas le voiſinage des ennemis, y viendroient boire en déſordre après avoir traverſé la riviere, & penſoit qu'il lui ſeroit aiſé de tomber ſur eux, & de les mettre en déroute dans la confuſion où les jetteroit cette attaque imprévue.

Si Pizarre s'étoit prêté à quelqu'un de ces projets, il auroit rétabli ſes affaires, & renverſé tous les deſſeins de Gaſca : mais Carvajal les lui propoſa inutilement, & il perdit toutes les occaſions de nuire au Préſident. Le 9 d'Avril 1548 les deux armées furent rangées en bataille vis-à-vis l'une de l'autre, & lorſque Carvajal eut obſervé l'ordre de celle de Gaſca, il dit que Valdivia l'avoit certainement joint, parce qu'il n'y avoit aucun autre dans le Pérou qui fût en état de diſpoſer cette armée auſſi avantageuſement qu'elle l'étoit. An. 1548.

Pizarre eſt abandonné de ſes troupes & fait priſonnier.

La victoire ne fut pas long temps en ſuſpens : les troupes de Pizarre paſſerent en foule à l'ennemi : Garcilaſſo de la Vega, pere de l'Hiſtorien, fut le premier à leur en montrer l'exemple : toute l'aîle droite le ſuivit, & pluſieurs eſcadrons de Cavalerie en firent de même. Carvajal, qui dégouté par l'entêtement de Pizarre, avoit refuſé tout commandement, & qui n'agiſſoit plus que comme volontaire, commença alors à chanter quelques couplets d'une ancienne ballade, qui avoit aſſés de rapport à ce qui ſe paſſoit.

PIZARRE, Chap. X. An. 1548.

Le reſte des Troupes, ſe voyant ainſi abandonnées jetterent leurs armes & prirent la fuite, enſorte qu'en très peu de temps Pizarre ſe trouva ſeul avec un petit nombre d'Officiers. Il ſe tourna tranquillement du côté d'Acoſta, & lui dit: » Eh bien! frere » Jean, que devons nous faire? Mou- » rir comme des Romains, répondit » d'Acoſta: non, repliqua Pizarre, » ſi nous périſſons, que ce ſoit plutôt » en Chrétiens. »

Après avoir dit ces mots, ils s'avancerent du côté de l'armée de Gaſca, & Pizarre ſe rendit à Pedro de Villavincenſio, qui le remercia de l'honneur qu'il lui faiſoit, & avec la plus grande politeſſe refuſa l'épée & le poignard que lui préſentoit Pizarre, & qui étoient ſes ſeules armes. Centeno alla au-devant de lui, lorſqu'il ſe rendit auprès du Préſident, & parut fort touché de cet événement: mais Pizarre lui répondit d'un air ouvert: » cette journée Centeno a com- » pletté ma ruine: vous aurez peut- » être ſujet demain d'en être vous » même affligés? »

Il répond avec fermeté au Préſident,

Gaſca, l'accuſa de s'être révolté contre l'Empereur, & d'avoir été le

meurtrier de Nunez. Pizarre lui répondit avec fermeté : qu'il n'avoit pris le Gouvernement que lorſqu'il lui avoit été conféré par les Juges qui en avoient le pouvoir, quoiqu'il eût pu le faire en vertu de la commiſſion accordée par l'Empereur à ſon frere & à ſes héritiers : que Nunez avoit été tué dans une bataille, & qu'il avoit été forcé de s'oppoſer à lui pour le maintien de la paix publique.

PIZARRE, Chap. X. An. 1548.

Le Préſident l'accuſa d'ingratitude envers l'Empereur, qui l'avoit élevé du néant, à quoi Pizarre répondit : que perſonne n'ignoroit qu'il étoit homme de naiſſance, & que ſes ancêtres avoient dû leur élevation uniquement à leur courage : que quand même les Pizarres auroient manqué dans leur conduite, ce qui n'étoit pas, il s'imaginoit que les ſervices qu'ils avoient rendus à la Couronne, devoient militer en leur faveur. Il conclut en diſant au Gouverneur, de regarder autour de lui, à quoi il ajouta : » vous devez vous » reſſouvenir que tout ce pays a été » annéxé à la Couronne d'Eſpagne » par la valeur de mon frere: & que

PIZARRE, Chap. X. An. 1548.

» j'y ai aſſés contribué. Je ſuis ſon » ſeul repréſentant, & je n'ai jamais » quitté le pays, auſſi je crois ne » rien demander que de très raiſon- » nable quand j'inſiſte à en être le » Gouverneur : je ſuis bien éloigné » de taxer l'Empereur d'aucune in- » juſtice : mais je ne puis m'empê- » cher de dire que s'il avoit connoiſ- » ſance de ma ſituation, & s'il pou- » voit la voir d'un œil impartial, bien » loin de me retenir dans la captivi- » té, & de me flétrir du nom de ré- » belle, il m'accorderoit des récom- » penſes beaucoup plus conſidéra- » bles que celles dont j'ai été forcé » de me contenter. »

Cette hardie défenſe ne fut nullement agréable à Gaſca ; il donna ordre de remettre Pizarre à la garde de Centeno, qui le traita avec autant de reſpect, que s'il avoit été en poſſeſſion du pouvoir le plus abſolu.

Carvajal avoit fait ſes efforts pour ſe ſauver dans la campagne : mais il fut pris par quelques gens qui le virent tomber de cheval, comme il vouloit traverſer un ruiſſeau, & ſi Valdivia & Centeno ne fuſſent arrivés aſſés à temps, ſa vie auroit pu

être en danger: mais le dernier le prit ſous ſa garde.

Le Préſident tint auſſi-tôt un Conſeil de guerre pour délibérer ſur la ſituation actuelle des affaires, & après de grands débats Alonzo de Alvarado & Chianca furent choiſis pour juger Pizarre & ſes partiſans. On penſa que le parti le plus ſage étoit de décider leur ſort le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, crainte qu'il ne ſurvint en leur faveur quelque changement qui donnât une autre face aux affaires.

An. 1548.

On établit une commiſſion pour le juger.

En conſéquence de cette réſolution, Pizarre, le vieux Carvajal, Acoſta & Guevara furent jugés, déclarés convaincus, & condamnés à être pendus. La ſentence fut auſſi-tôt éxécutée ſur tous, à l'exception de Pizarre, dont la peine fut commuée en celle d'être décapité, à cauſe du titre éminent de ſon frere, & le lendemain ſa tête fut tranchée ſur le billot, dans la quarante-deuxieme année de ſon âge.

Il eſt décapité.

Ainſi périt Gonzalez Pizarre, qui méritoit certainement un meilleur ſort. Il rempliſſoit dignement la place, pour la défenſe de laquelle il per-

PIZARRE, Chap. X.

dit la vie, & elle lui étoit également due en vertu des droits de ſa famille, de ſes vertus particulieres, & de ſes talens ſupérieurs. On raza juſqu'aux fondements la maiſon de Pizarre, tant à Cuzco qu'à Lima: on ſema du ſel ſur leur terrein: on y éleva un pilier de marbre, ſur lequel ſes crimes furent inſcrits, & l'on expoſa ſa tête avec celle de Carvajal dans la place du marché de Lima. Pluſieurs de ſes officiers & de ſes partiſans furent éxécutés en divers endroits, & après avoir ſacrifié ces victimes, le Préſident ſe retira à Cuzco, où il paſſa quelque temps dans les réjouiſſances avec ſes amis. Il penſoit que tous les troubles devoient être finis par la mort des révoltés: mais il vit bien-tôt qu'il n'étoit encore qu'au commencement. Quand il voulut faire la diſtribution des Terres, il ne lui fut pas poſſible de ſatisfaire aux demandes de chacun, & juſqu'aux moindres ſoldats vouloient devenir Seigneurs de quelque portion de terrein.

An 1548.

Le Préſident quitte le Pérou.

An. 1550.

Fatigué de toutes leurs ſollicitations, Gaſca réſolut de s'en éloigner: il ſe retira ſecrettement à Lima,

ma, & enſuite à Panama dans l'intention de s'y embarquer pour l'Eſpagne, & d'emporter avec lui près de deux millions au profit de l'Empereur, ſans s'approprier un ſeul ducat pour lui-même. Je crois qu'il ſeroit très difficile de trouver des hommes ſemblables à Gaſca & à Vaſca de Caſtro, qui ſe conduiſirent l'un & l'autre ſuivant des principes bien différents de ceux du plus grand nombre, ne cherchant que le bonheur du Peuple, & à augmenter les revenus de la Couronne, ſans aucun égard à leurs intérêts particuliers: auſſi doit-on remarquer qu'ils n'étoient ni courtiſans, ni même de naiſſance illuſtre. PIZARRE, Chap. X. An. 1550.

A Panama, Gaſca fut près de perdre tout le tréſor qu'il avoit amaſſé pour l'Empereur, & même ſa propre vie fut très expoſée, par un ſoulevement imprévu, qu'il appaiſa par ſa valeur & par ſa prudence. Il s'embarqua pour l'Eſpagne à Nombre de Dios en l'année 1550, & l'Empereur fut ſi ſatisfait de ſa conduite, qu'il lui donna l'Evêché de Siguença, ville très peuplée dans la vieille Caſtille, dont le revenu annuel eſt actuellement eſtimé quatre cents mille

PIZARRE, Chap. X. An. 1550.

ducats. Il y mourut en 1567, & fut enterré dans la Chapelle Paroiſſiale de la Magdelaine de Valladolid, qu'il avoit fait bâtir & dottée.

Fin de la Découverte du Pérou.

HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

Découverte de la Floride par plusieurs Avanturiers, & particuliérement par FERDINAND DE SOTO, en 1539.

CHAPITRE PREMIER.

Découverte de la Floride par Sebastien Cabot : Jean de Ponce y fait une expédition avec trois vaisseaux : Origine du nom de Floride : Les gens de Ponce sont attaqués & battus deux fois par les habitants : Recherches qu'il fait pour la Fontaine de Santé : Entrepriſe infruc-

tueuſe de François de Cordoue dans le même pays: Pamphile de Narvaez y paſſe avec des forces plus conſidérables: Il prend quatre priſonniers, & ſe procure des proviſions: Il va à la recherche d'une contrée imaginaire toute remplie d'or: Un de ſes hommes eſt noyé: Il arrive avec ſes gens à Apalachen, où il trouve quelque oppoſition.

Découverte de la Floride par Cabot.

LA Floride, ſituée dans le continent de l'Amérique, fut d'abord découverte par Sebaſtien Cabot, vers le commencement du ſeizieme ſiécle: mais il ne lui donna pas de nom. On ne trouve point qu'il en ſoit parlé dans les voyageurs des différentes nations, qui s'étendoient alors de toutes parts, juſqu'au temps de l'expédition de Jean Ponce de Leon. Lorſqu'il eut été ſupplanté dans ſon Gouvernement de Porto-Rico, où il avoit fait une très grande fortune, il forma une Eſcadre de trois vaiſſeaux bien équipés, & montés de braves gens, dans l'intention de faire de nouvelles découvertes qui puſſent ſervir à augmenter ſes richeſſes, & à étendre ſa réputation.

Après avoir fait un grand circuit, & passé plusieurs pointes de terre, il fut tenté de jetter l'ancre à la vue d'une côte, qui présentoit le plus charmant payſage dont ſa vue eût jamais été frappée. Il lui donna le nom de Floride en l'honneur du Printemps, nommé par les Espagnols Paſcua florida, parce qu'on étoit alors dans la belle saiſon des fleurs; la découverte en ayant été faite le jour de Pâques de l'année 1512.

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1512.

Jean Ponce de Léon lui donne le nom de Floride.

Ponce de Leon ſuivit aſſés long temps la côte, pour trouver un port commode, & il aborda le rivage le 8 d'Avril. Son deſſein étoit de faire quelque liaiſon avec les habitans, & il en vit un aſſés grand nombre, qui s'étoient rangés en bataille à quelque diſtance, dans l'intention de chaſſer les Eſpagnols de leur chaloupe. Un des Chrétiens reçut un coup violent à la tête: le combat s'anima, & il y en eut deux autres dangereuſement bleſſés: mais les naturels du pays ne reçurent aucun dommage. Le Commandant ayant eu un peu de peine à raſſembler ſes gens, fit voile vers une riviere, qu'il nomma

Il cherche une fontaine qui rajeunisse.

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1512.

Rio-de-la-Cruz, ou riviere de ſainte Croix : il y fit du bois & de l'eau ; mais étant continuellement haraſſé par les Indiens, il jugea que ce ſeroit en vain qu'il entreprendroit de former quelque établiſſement dans ce pays : cependant avec la moitié du nombre d'hommes qui l'accompagnoient, un avanturier de l'habileté de Cortez auroit été en état de ſoumettre la plus grande partie de l'Amérique. Ce qui contribua le plus à empêcher Ponce de parvenir à former un établiſſement dans ce pays, fut l'idée ridicule dont il s'étoit rempli l'eſprit, qu'en quelque endroit voiſin de ces Cantons on trouvoit une fontaine, dont les eaux avoient la vertu de la chaudiere de Médée, où ceux qui étoient plongés revenoient de l'âge décrépit à la vigueur de la plus brillante Jeuneſſe. Après avoir paſſé beaucoup de temps en ce lieu, & entre les Iſles de Bahama, pour y chercher cette curioſité imaginaire, il retourna en Eſpagne, où il éleva beaucoup le mérite de cette expédition, & il fut récompenſé généreuſement par le Gouvernement, quoique ſon induſtrie n'eût procuré

d'autre avantage que celui d'avoir trouvé un chemin plus court par le golphe du Méxique pour ſe rendre en Eſpagne, ſans faire le tour de l'Iſle de Cuba, qui étoit la route que ſuivoient les vaiſſeaux avant ce temps.

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1512.

En 1517, François de Cordoue mouilla ſur cette côte pour y faire du bois & de l'eau: mais pluſieurs de ſes gens y furent taillés en pieces, & lui-même y reçut des bleſſures ſi dangereuſes qu'il en mourut peu de jours après ſon retour à Cuba.

François de Cordoue y eſt tué.

Vaſquez de Ayllon y fit une expédition quelque temps après: mais ſon plan d'opération fut ſi mal dirigé, que les Indiens lui tuerent plus de deux cents hommes, & obligerent les autres à abandonner la côte. Quelques Auteurs aſſurent que de Ayllon y fut tué lui-même, ce qui paroît aſſés vraiſemblable, puiſqu'il n'eſt plus parlé de lui après cette expédition. (*a*)

(*a*) Ce récit ne s'accorde pas avec celui du Père Charlevoix, qui paroît plus exact. Suivant cet Auteur, Vaſquez étant arrivé à la côte, les Indiens accoururent de toutes parts ſur le rivage, & quand ils furent revenus de leur premiere frayeur, ils ſe familiariſerent ſi bien, qu'il en vint un grand

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1528.

Pamphile de Narvaez, (le même dont nous avons eu occaſion de rapporter les liaiſons avec Cortez, & l'empriſonnement, en parlant de la conquête du Méxique) ayant enfin recouvré la liberté, réſolut quelque temps après de faire des découvertes du côté de la Floride. Il y conduiſit cinq vaiſſeaux, montés de ſix cents hommes & de quatre-vingt chevaux. Les principaux de ceux qui l'accompagnerent furent : Alvaro Punez, ordinairement nommé Capo di Vava, en qualité de Tréſorier : Agozino, Grand-Prévôt : Alonzo Enriques, Auditeur : & Alonzo de Solis, Commiſſaire pour le Roi, avec le père Giovani Franciſcain, & quatre autres Religieux du même Ordre.

Expédition de Pamphile de Narvaez.

Il prend poſſeſſion de la Floride pour l'Eſpagne.

Après deux ou trois violentes tempêtes, où ils perdirent plus de deux cents hommes, & la moitié de leurs

nombre ſur le navire. Vaſquez eut la mauvaiſe foi de s'en rendre maître, & de les envoyer à Saint-Domingue : mais le plus grand nombre de ceux qui y paſſerent moururent de chagrin. Vaſquez vint enſuite en Eſpagne, & obtint de Charles-Quint des proviſions de Gouverneur de Chicora, & s'il périt dans la Floride, ce ne fut que dans la ſeconde expédition.

chevaux, ils arriverent ſur la côte de la Floride le 12 d'Avril 1528. L'Auditeur deſcendit dans une petite Iſle, dont les habitants lui donnerent quelques peaux de Daims, & quelques petits poiſſons. Le lendemain, Narvaez prit autant d'hommes que les chaloupes en pouvoient contenir, & deſcendit avec eux dans la terre-ferme de la Floride, vers un petit village que les habitants avoient abandonné. Les maiſons en étoient de différentes grandeurs: il y en avoit de fort petites, & d'autres aſſés vaſtes pour contenir plus de trois cents perſonnes. Il fut le premier qui prit formellement poſſeſſion de ce pays au nom du Roi d'Eſpagne: enſuite il envoya un brigantin chercher un Port où les vaiſſeaux puſſent être en ſureté: fit débarquer le reſte de ſes chevaux, & marcha du côté du Nord avec quarante hommes de pied & ſix Cavaliers. Après avoir parcouru environ quatre lieues, ils firent priſonniers quatre Indiens, qui leur promirent par ſignes de leur enſeigner où ils trouveroient du Maïs, ce qu'ils avoient cherché inutilement dans le pays. En effet, ils conduiſirent les Eſ-

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1528.

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1528.

pagnols à un village, dans le voisinage duquel ils en virent, mais il n'étoit pas encore mur. Ils les menerent enſuite à un autre, où ils trouverent quelques pieces d'étoffes du pays, & une petite quantité d'or. On leur fit entendre qu'il venoit d'une contrée nommée Apalachen, au Nord-Oueſt de celle où ils étoient. Un peu plus loin ils trouverent un grand champ de Maïs en état d'être coupé, & ils reſterent deux jours en cet endroit.

Narvaez, déterminé à chercher par terre le pays d'Apalachen, d'où venoit l'or qu'ils avoient vu, fit choix pour cette expédition de trois cents hommes, dont quarante étoient bien montés. Il leur donna à chacun deux livres de biſcuit, & une demi livre de porc, dont ils vécurent pendant quinze jours, ne trouvant ni maiſon, ni habitants, ni rien de bon à manger, à l'exception de quelques dattes qui étoient excellentes. Ils furent arrêtés dans leur voyage par une riviere qui couloit avec une rapidité exceſſive: mais après être demeurés environ un jour ſur le rivage, la violence des eaux diminua, & ils la paſſerent ſur des radeaux,

avec autant de difficulté que de péril. Ils trouverent enſuite deux cents Indiens rangés en bataille & armés, comme s'ils euſſent voulu s'oppoſer à leur voyage : mais quand ils eurent reconnu que les Eſpagnols n'avoient que des intentions pacifiques, ils leur fournirent du Maïs, & leur montrerent le chemin d'Apalachen.

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1528.

Le 7 de Juin ils rencontrerent un Cacique porté ſur les épaules d'un de ſes gens, & couvert d'une peau de Daim peinte. Il étoit eſcorté d'un corps de muſiciens, qui jouoient ſur des flutes de roſeaux, & il paſſa une heure avec Pamphile, faiſant ſes efforts pour lui perſuader que les Peuples d'Apalachen étoient ſes ennemis. Il lui fit préſent de ſa peau de Daim, en retour de quelques grelots, & d'autres bagatelles que lui donnerent les Eſpagnols. Après avoir quitté ce Cacique, ils arriverent ſur les bords d'une riviere qu'ils n'oſerent traverſer, même avec des radeaux, effrayés par l'exemple d'un de leurs gens, qui plus hardi que les autres, avoit entrepris de la paſſer à la nage, monté ſur ſon cheval, & qui fut noyé à leur yeux avec cet animal.

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1528.

Le corps du cheval fut jetté ſur le rivage ; ils en firent un bon repas, & enſuite paſſerent la riviere dans un canot, qu'ils conſtruiſirent pour cet uſage.

Il s'empare de quatre Indiens.

Après avoir ſurpris quatre Indiens qu'ils forcerent de les conduire, ils arriverent le 26. de Juin à la vue d'Apalachen, ayant traverſé de grandes forêts, dont les arbres étoient ſi ſerrés, qu'à peine y trouvoient-ils un paſſage, & ayant franchi des Montagnes ſi élevées, qu'elles ſembloient atteindre au Ciel. La découverte d'Apalachen flatta agréablement les Eſpagnols, devenus ſemblables à des ſquelettes par la faim & par la fatigue. Pluſieurs étoient prêts à périr ſous le poids de leurs armes, dont ils avoient les épaules écorchées, & qui leur cauſoient une incommodité inſuportable.

Il arrive à Apalachen.

La ville d'Apalachen étoit compoſée de quarante cabanes de terre très baſſes, ſituées dans un terrein ſabloneux, & entourées de boſquets de pins, de cédres, d'ormes, de palmiers & de noyers. Ils y trouverent du Maïs en grande abondance, & y virent des Lapins, des Ours, des

Lions, des Oyes, des Canards, des Merles, des Faucons de diverſes ſortes, & pluſieurs autres eſpeces de bêtes & d'oiſeaux de proye. Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1528.

On envoya le Tréſorier, avec cinquante hommes de pied & neuf chevaux reconnoître la place : il n'y trouva que des femmes & des enfants, quelques peaux de Daims, quelques vétemens de fil de peu de valeur, du maiz & des moulins pour le mettre en farine. Les hommes, qui s'étoient retirés avec leurs armes, attaquerent peu de temps après les Eſpagnols, qui les repouſſerent aiſément, mais ils y perdirent un cheval qui fut tué à coups de fléches. Les Indiens revinrent bientôt d'une maniére plus paiſible, ſuppliant qu'on leur rendit leurs femmes & leurs enfants, ce qui leur fût immédiatement accordé : mais Narvaez ayant retenu un de leurs Caciques, ils en furent tellement irrités qu'ils reprirent les armes. On les reçut avec vigueur, ils furent aiſément mis en fuite, & ils ſe cacherent dans des champs de bled, après avoir eu un homme tué.

Les Eſpagnols reſterent en ce lieu vingt-cinq jours, durant leſquels on

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1528.

envoya de tous côtés des partis pour reconnoître le pays. Il ne leur préſentoit rien dont leurs eſpérances puſſent être flattées, puiſqu'on ne voyoit de toutes parts que des montagnes inacceſſibles, des rochers eſcarpés, des forêts impénétrables, des déſerts impraticables, & de grands lacs qu'il étoit impoſſible de traverſer. Apalachen paroiſſoit être le ſeul terrein habité de tout le pays, mais le Cacique qu'ils tenoient priſonnier leur dit, qu'à une diſtance conſidérable du côté du Midi on trouvoit la mer, & ſur ſes bords une nation appellée Aute, dont les peuples étoient de ſes amis, & où il y avoit du bled d'Inde en grande abondance.

CHAPITRE II.

Narvaez perd l'eſpérance de trouver de l'or & eſt réduit à une grande misère. Il conſtruit cinq batteaux dans leſquels il s'embarque ſur la riviere de la Magdelaine : Il deſcend dans une Iſle : Les habitants attaquent les Eſpagnols & Narvaez eſt bleſſé : Son vaiſſeau eſt écarté & perdu par un coup de vent furieux : Alvaro gagne la terre, & eſt bien reçu des habitants, dont on dit qu'il guérit les maladies : Deſcription de ce peuple : Les Eſpagnols paſſent pour les enfants du Soleil : Ils rencontrent des Chrétiens qui ſe conduiſent mal avec eux.

Les Eſpagnols ſont trompés dans leu s eſpérances.

LEs Eſpagnols n'ayant rien trouvé dans ce pays qui répondit à leur attente, ni vû aucune apparence d'or, réſolurent de marcher à Aute, ce qu'ils exécuterent auſſitôt. Après un voyage très fatiguant, pendant lequel ils furent continuellement haraſſés par les naturels du pays, ils arri-

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

verent en neuf jours à Aute, dont les habitants avoient brûlé les maisons & pris la fuite : mais ils y trouverent du maiz, des citrouilles, & d'autres végetaux, qui leur fournirent de bons rafraichissements.

Ils construisent des bateaux.

Cet endroit ne répondant encore nullement à leurs espérances, ils se déterminerent à essayer de construire quelques bateaux pour s'embarquer sur une riviere qu'ils nommerent de la Madelaine. Elle étoit très large, & ils comptoient qu'elle pourroit les conduire sur la côte de la Floride, qui est voisine du Golphe du Méxique. Après beaucoup de difficultés, ils réussirent à se construire cinq grands bateaux, chacun de trente-trois pieds de long. Un de leurs hommes, qui avoit le génie d'invention, fit une forge, où il ajusta une espece de soufflet de peaux de bêtes, avec un tuyau de bois, ce qui leur servit à former les ouvrages de fer qui leur étoient nécessaires, en y employant leurs arbalêtres, leurs éperons, & quelques-unes de leurs armes. Ils garnirent les fentes de feuilles & d'écorces de palmier : firent des cordages de crin de cheval, & prirent leurs chemises pour servir

de voile. Ils formerent des rames avec du ſapin, & au lieu de goudron ils employerent la gomme qui diſtiloit des pins. Ils avoient conſervé les peaux des cuiſſes des chevaux qui leur étoient morts, les plus entieres qu'il leur avoit été poſſible, & quand ils les eurent couſues, elles leurs ſervirent de boucs pour garder leur eau.

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

Le 22 de Septembre ils s'embarquerent ſur ces bateaux, & s'abandonnerent à la merci des flots, aucun d'eux n'ayant de connoiſſance dans l'art de la navigation. Ils avoient perdu quarante hommes en vingt jours, tant par la maladie que par la fatigue, outre dix que les Indiens avoient tués à la vue de leurs camarades, ſans qu'ils puſſent leur donner aucun ſecours, dans l'état de foibleſſe où ils étoient réduits. Après ſept jours de navigation, ils découvrirent cinq canots remplis d'Indiens, qui aborderent dans une Iſle, où Narvaez & ſes gens les ſuivirent : ils y trouverent quelques œufs & pluſieurs rayes qui leur furent d'un grand ſecours. Ils emmenerent les canots avec eux, & remirent à la voile : mais l'eau venant à leur manquer, ils furent réduits à la

Narvaez eſt attaqué & bleſſé par les Indiens.

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

plus grande peine, & pluſieurs ayant bu de celle de la mer, il y en eut cinq qui moururent. Voyant quelques habitants ſur une pointe de terre qu'ils doubloient ils ſe hazarderent à deſcendre, & trouverent de petites maiſons bien bâties & tapiſſées de nates, avec de l'eau fraîche dans des pots aux portes de ces maiſons, & des poiſſons tout cuits, ce qui leur fit un repas délicieux. Le Cacique leur marqua beaucoup de bonté, mais le ſoir les Indiens étant tombé ſur eux, les Eſpagnols emmenerent ce Cacique, que ſes gens réuſſirent à reprendre, & Narvaez y fut bleſſé d'un coup de pierre à la tête.

Après cet accident, ils trouverent d'autres Indiens, qui offrirent de leur montrer de l'eau fraîche, leur laiſſerent des ôtages, & emmenerent ſous ce prétexte trois Chrétiens dont on n'eût depuis aucunes nouvelles. Les ôtages firent leurs efforts pour s'échaper, & leurs compatriotes eſſayerent inutilement de les enlever par force: Enfin les Eſpagnols trouverent une riviere dont l'eau étoit douce, ce qui leur cauſa une grande joie : mais n'ayant point de bois, ils s'abandon-

nerent encore au courant, chaque homme étant réduit à une poignée de mauvais maiz par jour.

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

Ils furent surpris par une violente tempête : leur petite flotte fut dispersée, & l'on juge que ce fût alors que périt Pamphile de Narvaez, qu'on ne revit jamais depuis. Le bateau qui portoit Alvaro Nunez fut jetté dans une Isle, dont les habitants, qui étoient de plus haute taille que le commun des hommes, le reçurent & le traiterent avec la plus grande humanité. Les Espagnols y recouvrerent leurs forces, y firent provision de poisson, de bois, d'eau, & de quelques végétaux : ensuite ils se dépouillerent tout nuds, pour remettre leur barque à l'eau, y transporterent tous leurs effets, & y monterent eux-mêmes. Une vague la renversa tout-à-coup, & trois hommes qui en furent frappés tomberent au fond, & furent noyés, pendant qu'Alvaro & le reste de ses gens firent leurs efforts pour gagner la terre : ils y réussirent, mais entierement nuds, ayant perdu leurs habits & tout ce qu'ils possédoient dans ce dernier accident, qui les réduisit à la misere la plus excessive.

Tempête furieuse : Perte de Narvaez. Alvaro prend le commandement.

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

Ils étoient dans un état ſi affreux que les Indiens eurent de la peine à les reconnoître : mais ils leur apporterent bientôt de la nouriture, & ſe vinrent aſſeoir auprès d'eux, en faiſant des lamentations ſur leur infortune. Ils les tranſporterent ſur leurs épaules au lieu de leur demeure, s'arrêtant ſouvent en chemin pour les chauffer à de grands feux qu'ils avoient eu la précaution d'allumer de diſtance en diſtance. Les Eſpagnols y trouverent les gens d'une de leurs barques, ce qui leur cauſa la plus grande joie, & comme elle étoit en bon état, ils ſe préparerent à continuer leur voyage : mais quand ils furent prêts à s'embarquer, cette barque fut ſubmergée par un coup de vent furieux, & leur nombre ſe trouva alors réduit à quinze hommes, au lieu de quatre-vingt, le reſte ayant péri par la faim & par la fatigue.

Il perd ſa derniere barque.

Les hommes de cette nation ſe percent l'une des mamelles, & quelquefois les deux, pour y attacher un petit roſeau d'environ trois palmes de long. Ils en portent auſſi à la lévre inférieure, qui eſt également percée. Les femmes en général y ſont traitées en eſclaves. Les Indiens habitent cette

Isle depuis le mois d'Octobre jusqu'à la fin de Février : se nourissent de poisson, & d'une racine fort agréable qu'on trouve environ à un pied de profondeur sous les eaux : mais après ce temps, ces sortes de racines leur manquent, & ils se retirent autre part.

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

Alvaro demeura avec cette nation pacifique jusqu'au temps où elle passa au Continent, & les Espagnols y furent aussi transportés. Si nous voulons croire le récit d'Herréra & de Ramusio, les Indiens les traiterent si bien parce qu'Alvaro avoit guéri plusieurs de leurs malades avec le signe de la Croix. Si le fait est vrai, il faut supposer que ces Indiens quoique payens avoient plus de foi que les Espagnols Chrétiens, puisque ce reméde leur fut plus efficace. Il est certain qu'Alvaro & deux de ses compagnons firent serment depuis à Saint-Michel près de la Mer du Sud, de la maniére la plus solemnelle que pendant six ans, qu'ils voyagerent au milieu des nations sauvages d'Indiens, ils y furent toujours bien traités à cause des guérisons qu'ils y opére-

Guérisons miraculeuses qu'on lui attribue.

Découverte de la Floride.

rent par le moyen du ſigne de la Croix. (*b*)

Chap. II. An. 1528.

Suivant le récit d'Alvaro & de ſes deux compagnons, ils furent recompenſés des cures qu'ils avoient faites par des préſents d'un fruit, qui ſert particulierement de nouriture à ces peuples. On le nomme Tune : il eſt à peu-près de la groſſeur d'un œuf : le goût en eſt très bon, & la couleur en eſt mêlée de rouge & de noir. Non-ſeulement on le mange frais, & l'on en tire une liqueur qui fait une boiſſon

(*b*) Perſonne n'ignore combien les Eſpagnols aiment à mettre du merveilleux dans toutes les rélations : mais il paroit que leurs avanturiers n'avoient pas des vues aſſés pures pour qu'on puiſſe croire que Dieu ait voulu faire des miracles en leur faveur. L'Être ſuprême, maître ſouverain de la nature, peut ſans doute changer quand il lui plaît l'ordre qu'il a établi, & manifeſter ſa puiſſance par des guériſons ſubites. Il y auroit de l'impiété à en douter : mais combien de preuves ne faut-il pas pour s'aſſurer de l'authenticité des miracles, même de ceux qui ſont opérés par les prieres de ces hommes pleins de zèle, qui expoſent leurs vies uniquement pour faire entrer les Infidelles dans le chemin de la vérité. Ne ſoyons donc pas aſſés crédules pour croire que l'amour de l'or ſoit récompenſé par des dons ſurnaturels.

excellente : mais on le coupe auſſi en deux, on l'enfile, & on le pend pour le faire ſécher comme des figues. Découverte de la Floride. Chap. II.

Les Eſpagnols donnerent à cet endroit le nom de Mal-Hado, qui ſignifie infortune. Les habitans, partagés en diverſes nations de noms différents, ont un attachement exceſſif pour leurs enfants, dont ils pleurent la mort pendant une année entiere, avec une eſpece de ſolemnité : mais ils agiſſent très différemment pour les gens âgés, particulierement quand ils ne ſont plus en état de travailler, & ils diſent qu'il eſt temps qu'ils s'en aillent, au lieu de demeurer à dévorer la ſubſtance des jeunes gens vigoureux, qui la gagnent à la ſueur de leur corps, ce que les vieillards ſont incapables de faire. An. 1528. Mœurs des habitants.

Ceux qui ont des enfants de leurs femmes n'abandonnent jamais les mères : mais ils n'habitent point avec elles pendant tout le temps de leur groſſeſſe. Quand ils ont entr'eux quelques querelles ils ſe battent volontiers à grands coups de bâton, mais ils ne ſe ſervent jamais de leurs armes que contre les ennemis de leur nation, & même ils ne tiennent ferme dans les

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528. combats que tant qu'ils ont des fléches à tirer. Quand elles leur manquent, quelque avantage qu'ils puiſſent avoir, ils tournent auſſi-tôt le dos, & ſe retirent tranquillement. Leurs bleſſures ne ſont point mortelles, quand ils en auroient le corps entierement couvert, à moins qu'elles ne leur percent la tête ou les entrailles. Ils ne veulent toucher à rien de ce qui appartient à une femme pendant le temps des infirmités ordinaires de ſon ſexe, & elle eſt même obligée de manger ſeule quand elle eſt en cet état.

An. 1534. Quand Alvaro & ſes compagnons réduits au nombre de deux furent près de quitter les peuples où ces coutumes ſe pratiquoient, ils demanderent qu'on les tranſportât du côté où le ſoleil ſe couchoit. Les Indiens le refuſerent, parce qu'ils aſſuroient que les régions étoient inhabitées dans cette partie, mais les Chrétiens ayant inſiſté, & même marqué quelque colere de ce qu'on les contrediſoit, ces gens craignirent que ceux qui leur avoient fait du bien par les guériſons qu'ils avoient opérées, ne leur fiſſent enſuite du mal, s'ils leur déſobéiſſoient,

ſoient, ils conſentirent à leur demande, & s'engagerent à les conduire.

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1534.

Pendant plus de cinq jours ils paſſerent par différents territoires, où quelquefois ils trouvoient de la nouriture, & d'autrefois n'en rencontroient aucune. Un jour ils mangerent des eſpeces de vaches & de la venaiſon, un autre jour ils furent obligés de ſe contenter de paille broyée. Enfin ils arriverent dans un pays où le peuple leur parut plus civiliſé, ayant des maiſons couvertes de chaume, beaucoup de maïz, des légumes, des concombres, de bonnes peaux, particulierement de Daims, du baſin, du coton, du corail, des turquoiſes, & des émeraudes formées comme des têtes de fléches, & les Indiens firent des préſents de toutes ces choſes aux Eſpagnols.

Un peu plus loin, ils rencontrerent une tribu d'un peuple fort brutal, & qui paroiſſoit avoir très peu d'entendement. Cependant les Eſpagnols y furent reçus avec grand reſpect, parce que ces gens s'imaginerent qu'ils deſcendoient du Ciel, voyant qu'ils reſſembloient à ceux qui, diſoient-ils, avoient viſité leur pays depuis peu, avec des chevaux,

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1534.

des lances, & des épées. Ils s'étoient alors remis en mer, & les Indiens les regardoient comme des enfants du ſoleil.

Alvaro trouve d'autres Eſpagnols, qui veulent le perdre dans l'eſprit des habitants.

Peu de temps après, les Eſpagnols eurent des nouvelles des Chrétiens qui avoient chaſſé les habitants de quelques endroits, & qui les avoient forcés de ſe retirer aux montagnes, après avoir commis contre eux pluſieurs cruautés. Ils jugerent alors qu'ils n'étoient pas éloignés de la mer du Sud, & ils furent bientôt confirmés dans cette opinion par la rencontre qu'ils firent de Diégo de Acaraz, un de leurs compatriotes, qui s'étoit écarté pour une excurſion, avec quelques-uns de ſes gens. Il dit aux guides d'Alvaro que ce Commandant, & ceux qui l'accompagnoient faiſoient partie d'un peuple mépriſable, ſans aucune conſidération, né pour l'eſclavage, & qu'ils ne méritoient pas les attentions qu'on avoit eu pour eux. Les Indiens leur répondirent avec la ſimplicité de la nature, que ce qu'ils leur diſoient étoit incroyable, puiſqu'ils avoient donné des preuves de leur habileté en gueriſſant les malades: qu'ils ne ſe plaiſoient qu'à faire

du bien : qu'ils ne gardoient rien pour eux-mêmes, mais qu'ils partageoient tous les préſents qu'on leur faiſoit entre ceux qui les ſuivoient. Les Indiens ajouterent, que ceux qui en faiſoient une peinture ſi déſavantageuſe y employoient les couleurs par leſquelles on pouvoit les diſtinguer eux-mêmes, puiſqu'au lieu de ſauver les hommes de la mort, ils paroiſſoient ſe plaire à les détruire ſans ſujet : qu'ils agiſſoient avec autant de hauteur que de cruauté envers ceux qui les accompagnoient : enfin que l'avarice leur faiſoit convoiter avec ardeur tout ce qu'ils voyoient, preuve convaincante de leur propre baſſeſſe.

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1534.

Cette réponſe, dictée par le bon ſens naturel, piqua exceſſivement Diégo, & il s'en vengea ſur Alvaro, en le jettant dans de grands embarras, parce qu'il lui perſuada de renvoyer ſes Indiens, & de ſe confier à lui pour être conduit ſurement avec ſes deux compagnons dans un Etabliſſement eſpagnol. On ſera ſans doute ſurpris de voir que Diégo fit ſes efforts pour détacher les Indiens d'Alvaro : mais il y étoit porté par la jalouſie, ne pouvant ſouffrir que d'au-

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1534.

tres fuſſent traités avec déférence & avec reſpect, pendant que lui & ſes gens ne trouvoient rien de ſemblable : auſſi leur mauvaiſe conduite n'étoit pas propre à leur attirer aucune vénération de la part de ces peuples.

Ils arrivent au Méxique.

Enfin Alvaro & ſes compagnons firent un nouvel effort pour gagner Saint-Michel, où ils furent très bien reçus de Nunez de Guſman, qui en étoit Gouverneur. Il leur fit donner des habits, dont ils avoient le plus grand beſoin, étant arrivés preſque nuds, & il les fit enſuite embarquer, pour les conduire au Méxique.

Découverte de la Floride.

Chap. III.

An. 1534.

CHAPITRE III.

Ferdinand de Soto obtient une Commiſſion pour la conquête de la Floride : Il eſt annobli, & nommé Gouverneur de Cuba : Sa vie, ſon portrait, avantures de ſa jeuneſſe : Il arrive dans la Floride avec de grandes forces : Il a quelques eſcarmouches avec les habitants : Il rencontre Ortiz, qui depuis pluſieurs années vivoit parmi les Indiens : Ils vont aux Etats de Paracoſſi, & paſſent enſuite à Cale, ſans pouvoir gagner les eſprits des naturels du pays.

Projet de Soto pour la conquête de la Floride.

LES mauvais ſuccès de Narvaez, ni les peines que ceux qui le ſuivirent avoient ſouffertes, ne purent détourner Ferdinand de Soto, de tenter ſi l'on pourroit tirer quelque avantage d'une expédition dans la Floride. Pour le faire avec ſuccès, il demanda la protection de Sa Majeſté Catholique, qui la lui accorda avec joie : lui fit expédier une Commiſſion, par laquelle il étoit nommé Gouver-

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1534.

neur de Cuba, (ce qui lui donnoit une place très convenable pour l'exécution de ſon projet), & Préſident de la Floride, avec le titre & le rang de Marquis.

Commencements de Soto.

Ferdinand étoit un homme d'un génie entreprenant : ſon père étoit un Gentilhomme de Badajoz, & le fils s'étoit avancé par ſon courage. Egalement doué de prudence & de valeur, il étoit paſſé d'abord aux Indes avec le Gouverneur Pierre Araias d'Avila, & avoit enſuite accompagné Pizarre dans la conquête du Pérou, où il s'étoit diſtingué par ſes talents militaires, qui l'avoient élevé au poſte de Lieutenant-Général.

Il paſſe à Cuba. An. 1539.

Ayant aſſemblé environ mille hommes, il partit pour Cuba avec dix vaiſſeaux, & arriva au port de Saint-Jago après une heureuſe navigation. Cette Iſle a deux cents lieues de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, & environ quatorze ou quinze du Nord au Sud : elle a ſix villes principales, dont les plus grandes ſont S. Jago & la Havane, qui ſont très peuplées, & qui font un commerce conſidérable. Les maiſons y ſont bien bâties, & le peuple

riche : il y a de bons paturages pour les chevaux, qui y profitent beaucoup, ainſi que les porcs & les bœufs, l'herbe y étant verte toute l'année. Le terrein y eſt fertile, & produit des figues, des oranges, des limons, ainſi que pluſieurs autres fruits bien connus en Europe, outre un grand nombre qui ne croiſſent que dans le climat amériquain: on y trouve auſſi une très grande quantité d'or.

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

Après avoir fait quelques réglements néceſſaires à Saint-Jago, il laiſſa le Gouvernement aux ſoins de ſa femme, & ſe rembarqua avec neuf cents hommes d'Infanterie, & plus de trois cents de cavalerie, le 12 de Mai 1539. Le 31 il jetta l'ancre dans la baye du Saint-Eſprit, dans la partie orientale du Golphe du Méxique, à 27 dégrés de latitude ſeptentrionale, & fit débarquer environ trois cents hommes, & deux cents trente chevaux, pour ſoulager ſon vaiſſeau, à deux lieues d'une ville, qui appartenoit à un Cacique nommé Ucita. Ils camperent ſur les bords de la mer, & furent attaqués le lendemain matin par les Indiens : mais comme ils ſe tenoient ſur leurs gardes, il

Il arrive à la Floride.

Dé couverte de la Floride.

ne leur en arriva aucun inconvénient.

Chap. III.

An. 1539.

Soto fit deſcendre peu-à-peu tous ſes gens à terre, excepté les mariniers, qui en huit jours conduiſirent le vaiſſeau juſqu'à la ville : mais pendant cet intervale, Vaſquez Porcallo étant allé au fourage avec ſept hommes, fit rencontre de ſix Indiens, qui déchargerent leurs fléches ſur eux. Ils tuerent deux de ces Indiens, mais les quatre autres échaperent, parce que ceux qui les pourſuivoient tomberent dans un bourbier avec leurs chevaux.

Le lendemain, l'armée conduite par Louis de Moſcoſo, qui faiſoit les fonctions de Major-Général, entra dans la ville, où le Gouverneur l'avoit devancé. Elle étoit compoſée d'environ huit maiſons, dont la plus forte, bâtie ſur une éminence, étoit la réſidence ordinaire d'Ucita, qui s'étoit retiré dans les montagnes, craignant les répréſailles des Eſpagnols, parce qu'il avoit fait tuer quelques-uns des gens de Narvaez qui étoient tombés entre ſes mains. Les maiſons étoient de bois, couvertes de feuilles de palmier : on trouva dans une quel-

ques perles enfilées comme des colliers, mais gâtées par la fumée, & les gens du pays les portoient pour ornement à leurs poignets & à leurs cols.

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

On envoya Gallegos avec quarante chevaux, & quatre-vingts hommes d'Infanterie pour faire quelques priſonniers, & Lobillo prit une autre route à la tête de cinquante ſoldats. Ce dernier revint peu de temps après amenant avec lui quatre femmes; il avoit eu ſix hommes bleſſés, dont un mourut preſque auſſi-tôt. Gallegos rencontra un parti d'Indiens armés d'arcs & de fléches, environ à deux lieues de la ville. Ils marchoient en bon ordre, mais d'une maniere très paiſible, & les Eſpagnols étoient prêts à tomber ſur eux ſans en attendre le commandement, quand ces Indiens ſe retirerent en diligence dans les bois voiſins. Lorſqu'ils virent qu'on marchoit contr'eux, un homme ſortit du bois, & vint au devant des Chrétiens. Alors un Eſpagnol nommé Nieto leva ſa lance pour le percer, mais cet homme fit le ſigne de la Croix & cria en langage Caſtillan: » je ſuis Chrétien & Eſpagnol,

On trouve un Eſpagnol parmi les Indiens.

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

» épargnés-moi, & rappellés mes » amis diſperſés, à qui je dois la vie, » & dont les intentions ſont très » pacifiques. »

Ce diſcours prononcé par un homme, qui en apparence différoit ſi peu des Indiens, arrêta Gallegos, qui le reconnut pour un des compagnons de Narvaez, nommé Jean Ortiz. Il modera l'ardeur trop impétueuſe de ſes gens: encouragea les Indiens à revenir, & les ramena tous en ſureté au camp, ce qui cauſa une grande joye à Soto, qui fut très content en particulier de l'acquiſition d'Ortiz, d'autant qu'il eſpéra trouver en lui un Interprête, d'un grand ſervice pour la ſuite de ſon entrepriſe.

Pourquoi il étoit avec eux.

Jean Ortiz étoit d'une bonne famille de Seville, & après avoir ſuivi la fortune de Narvaez, ce Commandant l'avoit envoyé de la Floride avec des lettres pour ſa femme qui étoit à Cuba: mais à ſon retour il étoit tombé entre les mains des Indiens, avec un autre Eſpagnol qui avoit été taillé en pieces, parce qu'il s'étoit mis en défenſe. On avoit conduit Ortiz au Cacique Ucita, qui d'abord avoit ordonné de le ſuſpendre

sur un petit feu pour le faire rôtir vivant : mais sur les instances de la fille du Cacique, on avoit épargné sa vie, & il avoit été chargé du soin de garder les corps morts près du Temple, pour qu'ils ne fussent pas emportés par les loups, qui venoient souvent les dévorer pendant la nuit. Il fut encore près de perdre la vie, parce qu'un loup avoit entraîné l'enfant d'un chef des Indiens : mais il fut épargné, sur ce qu'on trouva cet animal mort, percé d'un dard qu'Ortiz lui avoit enfoncé dans le corps, & l'enfant près de lui sans être endommagé.

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

Quelque temps après, Ucita ayant été chassé de cet endroit par un Cacique voisin, Ortiz perdit son poste & sa faveur, & l'on étoit résolu de le sacrifier au Diable ; mais celle qui lui avoit déja sauvé la vie, l'informa du danger auquel il étoit exposé : lui enseigna comment, & de quel côté il pourroit s'échaper, & même le conduisit une partie du chemin. Il tomba alors entre les mains de Mucozo, auquel il promit fidélité, & ce chef par récompense l'assura qu'il lui procureroit les moyens de rejoin-

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

dre sa nation le plutôt qu'il lui seroit possible, lui permettant, sans aucune restriction, de se retirer auprès des premiers Chrétiens qu'il apprendroit être débarqués sur la côte. Quand les Espagnols arriverent il n'en avoit plus aucune espérance, après avoir passé trois ans avec Ucita, & neuf auprès de Mucozo, qui le traita toujours avec grande hospitalité. Il l'envoya alors chargé d'offres de paix & de secours au devant de Soto, accompagné de quelques-uns des principaux de ses Sujets.

Soto reçoit la visite du Cacique Mucozo.

Le Gouverneur reçut très bien ceux qui vinrent avec Ortiz : il leur dit d'assurer leur Cacique qu'il n'oublieroit jamais l'humanité dont il avoit usé envers un Chrétien, & qu'il la reconnoîtroit par tous les moyens possibles. Il les renvoya après avoir appris d'eux qu'à trente lieues plus avant dans les terres, il y avoit un Canton, appartenant à un Cacique nommé Paracossi, auquel Ucita & Mucozo payoient tribut, & dont les possessions étoient beaucoup plus riches que celles du voisinage de la mer. Peu de temps après

Soto fut visité par Mucozo en personne : il le reçut avec la plus grande affabilité, & le trouva non-seulement un homme de très bon sens, mais il remarqua de plus que sa parole étoit toujours d'accord avec sa pensée, qualité très rare chez les Amériquains, & qu'on ne trouve pas même bien communement entre les nations les plus civilisées de l'Europe.

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

Quelque temps après cette entrevue, Soto, par une conduite semblable à celle de Cortez, dans des circonstances à peu près pareilles, renvoya ses vaisseaux à Cuba, à l'exception de trois ou quatre qu'il garda pour parcourir la côte : mais il donna ordre aux autres de revenir chargés de provisions après un temps qu'il leur marqua. L'un de ces vaisseaux étoit monté par Porcallo de Figueira, qui avoit déja eu quelque différent avec le Gouverneur, & qui d'un autre côté étoit très mécontent de trouver tant de marais, & tant de bois que leur épaisseur rendoit impénétrables, sans aucune apparence de trésors, qui pussent dédommager les Espagnols de leurs fatigues, &

Il renvoye la plus grande partie de ses vaisseaux.

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

ſans qu'on put réduire les Indiens en eſclavage pour les faire travailler aux mines de Cuba, où l'on en avoit le plus grand beſoin. En effet, cet objet avoit été l'un des premiers motifs de cette expédition, dans laquelle Porcallo avoit eu un des principaux commandements.

Quoique Soto ſe conduiſit avec la plus grande douceur envers tous les Indiens qu'il rencontroit, & quoiqu'il fit tous ſes efforts pour entretenir la diſcipline, ils marquoient fort peu d'égards pour les Eſpagnols. Ils ſurprirent un parti au fourage : firent un Chrétien priſonnier : le dépouillerent entierement nud, & quand ils ſe crurent hors de danger, ils s'arrêterent pour manger, boire & ſe divertir avec leurs femmes : mais ils les abandonnerent avec leur captif à quelques Eſpagnols qui les pourſuivoient : on amena les femmes à Soto : il les traita avec douceur, & les renvoya enſuite à leurs maris.

Les Eſpagnols arrivent à Paracoſſi.

Gallegos s'étant mis en marche vers les Etats de Paracoſſi, trouva dans toute la route un pays très fertile & abondant en vignes, en noyers, en pins, en pruniers, en

chênes, en muriers & en divers autres arbres. Il fut informé que dans un endroit nommé Cale, le peuple jouiſſoit de beaucoup de proviſions, & poſſédoit de l'or en ſi grande abondance qu'on en faiſoit des boucliers & des armures de tête. Il fit part de ces nouvelles au Gouverneur, qui ſe prépara à le ſuivre, laiſſant le ſoin des vaiſſeaux à Calderon, auquel il donna quatre chevaux, le recommanda à Mucozo, & le chargea expreſſément d'avoir attention à ce qu'on ne fit aucune inſulte aux habitans.

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

Gallegos avoit demandé à Paracoſſi une conférence ſans avoir pu l'obtenir, & ce Prince avoit envoyé trente de ſes gens faire de frivoles excuſes : mais Gallegos les avoit retenus. Quand il eut été joint par Soto, & par tout ſon monde, ils ſe mirent en marche pour Cale, le Gouverneur conduiſant lui-même un parti avancé de trente chevaux & de ſoixante & dix fantaſſins. Ils traverſerent une ville que les habitants avoient abandonnée, & arriverent ſur les bords d'une riviere très rapide, qui emporta un de leurs che-

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

vaux. Les autres la paſſérent par le ſecours des Hauſſieres, & les hommes ſe firent un pont de vieux arbres qu'ils trouverent près de l'eau. Les Eſpagnols ſouffrirent beaucoup dans cette marche, parce que le pays étant déſert, ils ne trouvoient d'autres ſubſiſtances que des racines de poirée qu'ils mangeoient avec du ſel & de l'eau. Ils faiſoient auſſi uſage des tiges tendres du maïs, dont le grain n'étoit pas encore mur, ayant eu bien-tôt conſommé toutes les proviſions qu'ils avoient apportées.

Ils arrivent à Cale.

A Cale ils trouverent aſſés de maïs pour s'en nourrir pendant trois mois mais chacun étoit obligé de piler ſa portion dans un mortier de bois. Ils en cribloient la farine dans leurs côtes de maille, ce qui étoit ſi embarraſſant que pluſieurs préférerent de le manger deſſéché : auſſi ne s'en nourriſſoient-ils que lorſqu'ils y étoient contraints par la néceſſité. Les Indiens avoient abandonné cette ville aux approches des Chrétiens : mais ils avoient laiſſé une embuſcade près d'un lac voiſin, d'où ils firent une ſortie, & tuerent trois Eſpagnols qui ramaſſoient du maïs.

CHAPITRE IV.

Les Eſpagnols ſont vingt-huit priſonniers, dont le principal cherche à les tromper & à s'échaper; mais il eſt arrêté par un chien dans ſa fuite: Les Eſpagnols entrent dans un Territoire appartenant à trois freres, dont un ſe fait connoître pour leur implacable ennemi: Il veut ſurprendre les Eſpagnols par une ruze, dont il eſt lui-même la victime: Exemple remarquable de la réſolution & de la perſévérance des Indiens, ainſi que de la généroſité des Eſpagnols, qui en ſont mal récompenſés.

Un Indien eſt arrêté par un chien.

LE 11 d'Août 1539, Soto quitta la ville de Cale: fut attaqué le même jour par un parti d'Indiens: les mit en fuite, & en fit vingt-huit priſonniers. Peu de temps après le combat, un homme ſe préſenta en ſe diſant le Cacique, & vint demander leur liberté, ſous promeſſe d'une grande quantité de proviſions, & de

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1539.

fournir un bon guide pour l'armée. Le Gouverneur lui accorda ſa demande, mais il donna ordre de le tenir ſous bonne garde, juſqu'à ce qu'il eût rempli ſon engagement. Sous prétexte d'accomplir ſa parole le Cacique demanda qu'on le conduiſit dans un endroit près duquel il ſavoit qu'un parti d'Indiens étoit caché dans un bois. Auſſi-tôt qu'il fut à leur vue, il s'échapa de ceux qui le gardoient, & prit ſa courſe ſi légerement, qu'il n'étoit pas poſſible à un Chrétien de ſonger à le pourſuivre: mais Soto, qui avoit été témoin de ſa fuite, envoya après lui un chien bien dreſſé. Cet animal paſſa pluſieurs autres Indiens, attrapa le fuyard par la hanche, & le retint juſqu'à ce que les Eſpagnols fuſſent auprès de lui. Cet homme en fut tellement effrayé, que non-ſeulement il leur fournit des proviſions, mais il leur donna un ſi bon guide qu'il les fit paſſer par une route meilleure qu'aucune de celles qu'ils euſſent ſuivies juſqu'alors.

Ils ſont bien traités par un des Caciques de Vitachuco.

Les naturels du pays les attaquerent ſouvent dans leur marche, & furent toujours repouſſés avec perte. Les Eſpagnols paſſerent un marais

avec assés de difficulté, & entrerent dans la Province d'Acuera, où ils resterent vingt jours, recevant de fréquentes allarmes de la part des habitans. Soto marcha ensuite à Ocali, où il fut reçu par le Cacique, qui le traita avec la plus grande affabilité, & lui donna de nouveaux guides. Ils le conduisirent vers Vitacucho, Province d'environ cinquante lieues d'étendue, gouvernée par trois frères, dont un prit les armes à l'approche des Espagnols, refusant toutes propositions de paix. On fit quelques prisonniers, mais on les relâcha, sous la condition qu'ils porteroient à ce Prince des paroles pacifiques au nom des Chrétiens, ce qu'ils firent exactement. Alors le Cacique se rendit lui-même au camp, y demeura quelque temps: fit savoir à ses frères la bonne reception qu'on lui avoit faite, & sur ses représentations le plus jeune des trois entra en alliance avec les Espagnols: mais l'aîné qu'on nommoit Vitacucho comme le pays, retint tous les messagers, à l'exception d'un seul, dont il se servit pour reprocher à ses freres la conduite qu'ils avoient tenue, & en même-temps il

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1539.

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1539.

fit dire aux Eſpagnols que s'ils entroient dans ſes Territoires, il leur feroit ſouffrir les tortures les plus cruelles qu'il pourroit imaginer. Soto lui fit une réponſe qui marquoit combien il le mépriſoit, & en même-temps il donna au vindicatif Cacique une ſi haute idée de ſa réſolution, & du courage de ſes ſoldats, que ce Prince vint auſſi, accompagné d'une ſuite brillante aux quartiers des Eſpagnols. Bien loin de paroître leur ennemi, il leur fit des excuſes de ſon indiſcrétion, & leur promit ſon amitié pour l'avenir, après quoi il ſe retira, paroiſſant très content de la bonne réception qu'on lui avoit faite.

Trahiſon d'un des trois freres.

Cette ſoumiſſion n'étoit qu'extérieure, & il projettoit en même-temps la deſtruction des Eſpagnols. Pour y réuſſir il fit choix de dix mille hommes qui devoient les tailler en pieces à la premiere occaſion favorable. Il donna avis de ſon deſſein aux quatre Interprétes de Soto, qui l'applaudirent, & l'encouragerent à le mettre à éxécution : mais ils en firent part à Jean Ortiz, qui le dit auſſitôt au Gouverneur. Soto lui donna

ordre de garder le ſecret, & en même-temps il prit ſes précautions pour ſe conduire toujours avec un air auſſi libre, afin que Vitacucho ne pût ſoupçonner que ſon complot eût été découvert.

Lorſque ce Prince eut tout diſpoſé pour éxécuter ſon projet, les Indiens furent rangés en bataille au nombre de dix mille, bien équipés, dans une plaine voiſine, avec un bois à leur gauche, & un lac à la droite. Leurs arcs & leurs fléches étoient devant eux couverts de verdure, & chacun devoit s'en ſaiſir dans l'inſtant où l'on donneroit le ſignal. Vitacucho invita le Gouverneur à ſe rendre dans cet endroit, ſous prétexte de lui faire voir de quelle maniere ſes gens faiſoient l'exercice; Soto accepta ſon invitation, & donna ordre à tous les Eſpagnols de ſe mettre le même jour en ordre de bataille, & de ſuivre le Cacique comme pour faire plus d'honneur à ce Prince qui y conſentit, voulant éviter tout ſoupçon. Soto l'accompagna à pied avec ſon armure cachée ſous ſes habits, ce qui fut très agréable à Vitacucho, parce qu'il

Découverte de la Floride.

Chap. IV.

An. 1539.

s'imagina qu'il lui ſeroit aiſé de les faire tomber tous enſemble dans le piege.

Il en eſt puni par le maſſacre de ſes gens.

Quand les deux chefs furent arrivés à un certain endroit, on tira un coup de mouſquet, ſignal convenu entre les Chrétiens. Alors Soto jetta ſon habillement de deſſus, ſe rendit maître de Vitacucho, & le remit entre les mains de ſes gens. Enſuite il monta à cheval, ſe mit à la tête de la Cavalerie, qui avança en toute diligence: tomba ſur le gros des Indiens, & en fit un furieux carnage. Ils furent d'abord mis en déroute: mais une partie ſe ſauverent dans les bois, & d'autres ſauterent dans le lac.

Les Eſpagnols tuerent un grand nombre de fuyards, & tournerent leurs mouſquets & leurs arbalêtres contre ceux qui s'étoient jettés dans l'eau, pour les obliger à ſe rendre: mais les Indiens étant excellents nageurs, tirerent leurs fléches juſqu'à la fin, montant ſur le dos les uns des autres, pour viſer plus aiſément, ce qui en expoſa un grand nombre aux balles & aux traits des Eſpagnols. Quand leurs fléches furent épuiſées,

ils gagnerent le milieu du lac, qui n'étoit pas fort grand, dans l'eſpérance de s'échaper : mais les forces leur manquant à la fin, pluſieurs revinrent au bord pour ſe rendre : les Chrétiens les aiderent, & les empêcherent de périr, après qu'ils eurent demeurés près de vingt heures dans l'eau. Cependant il en reſtoit encore ſept, qui paroiſſoient déterminés à mourir plutôt qu'à ſe ſoumettre : mais douze Eſpagnols bons nageurs, très forts & très actifs ſe jetterent dans le lac, leurs épées entre leurs dents, prirent les Indiens par les cheveux dans le temps où ils couloient à fond, & les amenerent tous à terre.

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1539.

Le Gouverneur les interrogea ſur la raiſon qui les déterminoit ainſi à périr, & le principal d'entr'eux répondit : que le commandement leur ayant été confié, ils avoient penſé que le plus ſur moyen de convaincre le Cacique que leur défaite ne venoit pas d'un défaut de courage, ni de fidélité, mais uniquement de la fortune adverſe, étoit de mourir avec honneur. Le Gouverneur, qui étoit lui-même un homme très

Intrépidité de ſept Indiens.

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1539.

courageux, & qui eſtimoit beaucoup la valeur dans les autres, les traita avec bonté, & lorſqu'ils furent raffraîchis, & que par les ſoins des Eſpagnols ils eurent repris des forces ſuffiſantes, il les renvoya avec des préſents de miroirs & d'autres bagatelles, qui leur furent très agréables, parce que c'étoient de jeunes gens, & que trois d'entr'eux n'avoient pas même plus de dix-huit ans. Avant de les congédier, Soto en préſence du Cacique déclara aux quatre autres, qui étoient beaucoup plus âgés, & des principaux Officiers, qu'ils avoient mérité la mort pour leur deſſein perfide: mais qu'il leur pardonnoit pour les convaincre de la différence qui étoit entre leurs diſpoſitions & celles des Chrétiens, eſpérant qu'après cet exemple ils ſe comporteroient plus honorablement à l'avenir.

Ingratitude du Cacique.

Soto, qui étoit très humain, fit tous ſes efforts pour gagner l'amitié des Indiens par la douceur & l'affabilité: il ne voulut pas qu'on mit un ſeul priſonnier dans les fers, ni qu'on les employât à des ouvrages trop rudes: le Cacique fut toujours

à

à ſa table, & il lui permit même d'aller librement dans la ville. Ce chef ne méritoit certainement pas cette complaiſance, car il excita & encouragea fortement contre les Eſpagnols une nouvelle conſpiration, dont les ſuites pouvoient être très funeſtes pour Soto & pour ſes gens, tant il eſt vrai qu'il y a des hommes chez leſquels le vice eſt tellement enraciné, qu'il ne peut être détruit qu'avec leur vie. Tel étoit l'eſprit de trahiſon dans Vitacucho, & cet exemple nous force à convenir que l'expérience juſtifie quelquefois la ſévérité de certaines meſures, qu'on pourroit autrement regarder comme des effets de la cruauté.

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1539.

Le ſeptieme jour après la bataille, Vitacucho dînant à l'ordinaire avec Soto, ſe leva tout-à-coup en jettant un grand cri. En même-temps il frappa le Gouverneur d'un coup de poing, le prit à la gorge, & fit ſes efforts pour l'étrangler, après être tombé avec lui ſur le plancher : mais il fut bien-tôt tué par les Officiers Eſpagnols, ce qui débarraſſa le Gouverneur. Dans le même inſtant, pluſieurs autres Indiens ſaiſiſſant toutes

Il eſt tué en voulant ſurprendre Soto.

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1540.

les armes qu'ils trouverent ſous leurs mains, comme pots, tiſons enflammés, & pieces de bois: tomberent ſur ceux qui faiſoient le ſervice. On eut beaucoup de peine à les diſſiper; mais après en avoir taillé en pieces la plus grande partie, les autres furent attachés à des poteaux, & maſſacrés par les Indiens de Paracoſſi, qu'on avoit mis en liberté depuis quelque temps, & qui ſervirent très-fidellement les Eſpagnols.

Les frères de Vitacucho perſiſtant toujours dans leurs diſpoſitions pacifiques, le Gouverneur ſortit de leurs Etats, prit la route du Nord-Oueſt du côté d'Apalachen, Province dont on lui avoit parlé très avantageuſement, & y arriva en très peu de temps ſans aucun événement remarquable. Il trouva que le Cacique nommé Capaci avoit quitté la ville, & s'étoit fortifié dans un bois, éloigné d'environ huit lieues. Soto y marcha auſſi-tôt, l'attaqua dans ſes retranchements, le fit priſonnier après une très vive réſiſtance, le mit dans une litiere parce qu'il étoit très infirme, & diſperſa toute ſon armée. Cependant les Indiens infeſtoient

ſouvent le camp, ſurprenoient les petits partis d'Eſpagnols, & les incommodoient beaucoup: mais le Cacique promit de les en empêcher, ſi on vouloit lui permettre d'aller leur parler un peu avant dans le pays. On lui accorda cette permiſſion, & on l'envoya avec une bonne garde: mais on ne veilla pas ſur lui auſſi exactement qu'on auroit dû le faire; il eut l'adreſſe de s'échaper, & fut emmené par quelques-uns des ſiens, ſans que les gardes s'en apperçuſſent. Lorſque ceux-ci furent de retour auprès de Soto, ils lui dirent pour excuſer leur négligence, que certainement Capaci s'étoit envolé dans les airs, & il leur répondit tranquillement: » que cela étoit aſſés vrai» ſemblable, parce que les Indiens » étoient ſurement des ſorciers. » Ce n'eſt pas que le Gouverneur fût aſſés crédule pour le penſer: mais il le diſoit ſeulement pour railler ceux qui lui tenoient un diſcours auſſi dépourvu de ſens.

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1539.

On étoit alors au mois d'Octobre, & comme l'hyver s'approchoit, Soto réſolut de paſſer cette ſaiſon dans le même endroit. Il donna ordre à Louis

Soto met ſes troupes en quartier d'hyver.

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1539.

Moscoso, son Major Général, de mettre ses troupes en quartier à une lieue ou une lieue & demie de la ville, dont tous les environs étoient remplis de haricots & de pruniers, meilleurs que tous ceux d'Espagne, outre une grande abondance de maïs.

CHAPITRE V.

Les brigantins de Soto sont conduits à Apalachen; Maldonado en prend un pour aller en course: Soto envoye quelques présents à la Havane: Il est informé d'un pays très riche, gouverné par une femme: Il se met en route pour y aller: Description des bâtiments & des habillements de Toalli: Soto éleve une Croix à Achése, il reçoit des secours du Cacique d'Ocute: Les chiens plus estimés que les moutons & les meilleurs alimens: Les Espagnols sont traités avec grande humanité: Rève singulier d'un Indien, qui l'engage à se faire Chrétien.

Soto fait conduire ses vaisseaux à Ocute.

LE Gouverneur n'ayant pas dessein de retourner dans la baye du Saint Esprit, envoya Jean Danu-

ſco avec trente chevaux, pour faire conduire au port de Aute, qui n'eſt pas éloigné d'Apalachen, les brigantins qu'il avoit laiſſés dans cette baye, & pour donner ordre en même-temps à Calderon qu'il avoit laiſſé à la garde de ce pays, de ſe mettre en marche pour le venir joindre par terre.

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1539.

Jean Danuſco éxécuta ſa commiſſion avec la plus grande diligence: eut quelques eſcarmouches avec les Indiens, où il fit des pertes légeres: s'embarqua ſur un des brigantins, & arriva promptement à Apalachen. Calderon le ſuivit de près ayant traverſé le pays, à la grande ſatisfaction de Soto, qui envoya Maldonado pour croiſer pendant deux mois le long de la côte Occidentale, avec ordre de tenir une notice exacte de tous les ports, bayes, havres & caps qu'il pourroit remarquer dans ſa courſe.

Maldonado remplit ſes ordres très exactement, & rapporta à Soto qu'il avoit trouvé un très beau port, nommé Ochus. Le Gouverneur l'envoya enſuite à la Havane, avec un préſent de vingt femmes ou filles eſclaves

Il envoye des préſents à Cuba.

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1539.

pour ſa femme, dont il déſiroit ſavoir des nouvelles. Il lui donna ordre de ſe charger au retour de diverſes proviſions, & de venir le joindre au port d'Ochus, nouvellement découvert, où il avoit deſſein de ſe rendre par terre: mais il l'avertit en même-temps que s'il ne l'y trouvoit pas l'Eté ſuivant, il devoit retourner avec le vaiſſeau à la Havane, y demeurer une année entiere, & revenir dans l'Eté à Ochus, où il ſeroit certain de le rencontrer.

On lui parle d'un riche pays nommé Cofachiqui, gouverné par une femme.

Entre les priſonniers Indiens, il y en avoit un qui appartenoit au Tréſorier, & qui fut conduit devant le Gouverneur, parce qu'on lui avoit entendu dire pluſieurs fois qu'il n'étoit pas né dans la Province où il avoit été pris: mais qu'il étoit d'un pays fort éloigné, du côté du Soleil-levant: qu'il l'avoit quitté fort jeune pour trafiquer: que ce pays étoit gouverné par une femme, & ſe nommoit Cofachiqui: que la ville Capitale en étoit très grande, & que pluſieurs Seigneurs voiſins payoient tribut à la Reine, en riches habillements, en perles, en or, & en pluſieurs autres effets très précieux. Ce

qui ſurprit encore plus dans ce jeune homme, fut que non-ſeulement il étoit inſtruit de la façon dont on tiroit l'or des mines, mais encore des moyens dont on ſe ſervoit pour le fondre, & pour le rafiner.

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1540.

Ce récit, ſur lequel il ne pouvoit reſter aucun doute, excita tellement l'avarice & la curioſité des Eſpagnols, qu'ils brulerent d'envie de marcher dans ce pays, & dès le commencement du Printemps de l'année 1540 ils quitterent la Province d'Apalachen, & partirent pour Coſachiqui. Chaque ſoldat ſe chargea de ſa proviſion de maïs pour quelques jours, parce que la plus grande partie des priſonniers étoient malades ou affoiblis, ce qui les mettoit hors d'état de pouvoir porter des fardeaux. Le quatrieme jour de leur voyage, ils furent arrêtés par une riviere profonde : mais les meilleurs nageurs gagnerent le rivage oppoſé, & attacherent d'un bord à l'autre une corde qui ſervit à conduire un radeau, ſur lequel paſſa le reſte de l'armée. Le 12 de Mars, cinq Eſpagnols étant allés reconnoître une ville Indienne nommée Capachiqui, les habitants

Les Eſpagnols ſe mettent en marche pour y aller. An. 1540.

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1540.

tomberent ſur eux, en tuerent un, & en bleſſerent dangereuſement trois autres. Le cinquieme prit la fuite dans le camp, & y donna l'allarme: mais les Indiens ſe retirerent dans les bois, où il ne fut pas poſſible de les ſuivre.

Ils arrivent à Toalli.

Le 21 du même mois, ils arriverent dans une ville nommée Toalli, où ils trouverent les bâtiments différents de ceux qu'ils avoient vus juſqu'alors. Dans tous les endroits par leſquels ils avoient paſſés, les maiſons étoient couvertes de paille, au lieu qu'à Toalli tous les toîts étoient de roſeaux. Les Indiens de cette ville avoient des maiſons pour l'Eté, & d'autres pour l'Hyver: dans les premieres il y avoit une chambre à feu, détachée du reſte du bâtiment, où ils faiſoient cuire leur pain, & préparoient tout ce qui leur étoit néceſſaire pour la cuiſine: au lieu que dans les maiſons d'Hyver les murs étoient bien enduits de terre glaiſe en dedans & en dehors. Ces dernieres n'avoient qu'une très petite porte, par laquelle il ne pouvoit entrer qu'une ſeule perſonne: on la fermoit exactement le ſoir, & on allumoit

un grand feu au milieu de la maiſon, ce qui la rendoit auſſi chaude qu'une étuve. L'endroit où les Indiens conſervoient le maïs étoit planchéyé de roſeaux, & porté par quatre poteaux au-deſſus du rez de chauſſée, pour le garantir de l'humidité.

Les maiſons des principaux habitants ſont plus grandes que les autres, ornées de galleries couvertes ſur le devant, avec des ſieges de cannes, ſur leſquelles ils paſſent la ſoirée. A côté ſont des greniers où ils conſervent pour leur uſage les préſents que leur apportent les autres Indiens, conſiſtant en maïs, en peaux de bêtes, & en manteaux, qui leur ſervent quelquefois de couvertures, étant faits d'une toile compoſée de l'écorce intérieure des arbres, & d'une eſpece d'ortie. Les femmes s'en ſervent auſſi pour ſe couvrir : elles en prennent une piece pour ſe former comme une ceinture, & en jettent ſur leurs épaules une autre qu'elles tiennent avec la main droite. Les hommes ne portent que cette derniere, & au lieu de celle que les femmes ont autour des reins, ils ſe ceignent de peaux de Daims, qu'ils

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1540.

teignent ou en rouge, ou en noir, ou en d'autres couleurs, en quoi ils réuſſiſſent ſi bien, qu'elles reſſemblent à des étoffes du plus beau grain: ils ſe font auſſi des ſouliers avec les mêmes peaux.

Soto fait élever une croix à Achèſe.

Soto quitta cet endroit le 24 de Mars, & le lendemain il perdit Benito Fernandez, Portugais, qui fut noyé au paſſage d'une petite riviere. Après cet accident, les Eſpagnols arrivérent dans une ville nommée Achèſe, d'où les Indiens prirent la fuite, à l'exception d'un petit nombre, qu'on fit priſonniers, & qui furent remis en liberté après que Soto les eut fait très bien traiter. Ils en firent le rapport à leur Cacique, qui vint en perſonne trouver le Commandant, fit apporter des proviſions pour ſes gens, & lui donna un guide pour le conduire à Ocute, Province voiſine, dont le Cacique étoit très riche, & très puiſſant. Avant de ſortir d'Achèſe, Soto y fit élever une grande Croix de bois dans la place du marché, & il recommanda aux naturels du pays de la révérer, en leur faiſant entendre qu'elle étoit érigée en l'honneur du Créateur de l'U-

nivers, qui avoit perdu la vie ſur cette Croix pour la rédemption des hommes. A Ocute il fut très bien reçu par le Cacique, qui envoya deux mille Indiens avec des préſents de maïs, deux poules & quelques chiens que les Eſpagnols reçurent avec autant de joye, que ſi on leur avoit préſenté des moutons les plus délicats, parce qu'ils n'avoient pas mangé de viande depuis très long temps, & qu'un chien leur paroiſſoit alors un morceau délicieux. Avant qu'ils quittaſſent cet endroit le Cacique leur donna, pour porter les fardeaux, deux cents Tamènes ou Indiens, qui leur furent d'un très grand ſervice.

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1540.

Les pays par leſquels ils avoient paſſés depuis quelque temps, étoient très fertiles & bien aroſés, formant en quelques endroits des payſages charmants. Les habitants leur marquoient auſſi beaucoup de politeſſe & d'affabilité, particuliérement dans un Canton, où on leur demanda quand ils en approcherent, s'ils venoient avec des intentions pacifiques ou guerrieres. Auſſi-tôt qu'ils eurent aſſuré qu'ils n'avoient deſſein de commettre aucunes hoſtilités, on les con-

Découverte de la Floride

Chap V.

An. 1540.

duiſit à de bons quartiers, où on leur fournit des raffraîchiſſements en abondance.

Les Eſpagnols ſont bien traités par le Cacique de Cofachi

Ils arriverent enſuite à Cofachi, dont le Cacique ſortit pour aller au-devant des Eſpagnols, qu'il fit mettre en quartier dans ſa principale ville, & il ſe retira dans un village voiſin pour leur laiſſer la place libre. Il leur fournit du maïs, & d'autres proviſions en quantité ſuffiſante pour ſubſiſter pendant ſept jours, parce qu'il leur falloit ce temps pour arriver à Cofachiqui. Il donna ordre auſſi a quatre mille Tamènes de porter leurs bagages, & à quatre mille autres Indiens de prendre les armes pour aider & défendre les Eſpagnols. Ce Cacique marquoit tant d'envie de ſervir Soto, dans l'eſpérance qu'il feroit la guerre pour lui aux peuples de Cofachiqui, qui étoient ſes ennemis. Soto lui promit d'embraſſer ſa querelle, & le Cacique lui fit préſent d'un riche manteau de Martre, qu'il ôta de deſſus ſes épaules pour le mettre ſur celles du Général, marque de diſtinction qu'on n'accorde qu'aux perſonnes de la plus grande conſidération.

Vers le même temps l'Indien de Cofachiqui, qui avoit le premier inſtruit les Eſpagnols de ce qui concernoit ſon pays, & qui les avoit engagés à ſe mettre en marche pour en faire la recherche, fut épouvanté par un rève terrible, dans lequel il s'imagina que le Diable le battoit pour le punir de les y avoir conduits. Il demanda à ſe faire Chrétien: on le baptiſa ſous le nom de Pierre, & il ne fut plus regardé comme un eſclave: mais on lui permit de monter à cheval pour recouvrer plutôt les forces qu'il diſoit avoir perdues dans ſa diſpute avec l'Eſprit malin.

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1540. Converſion d'un Indien.

Découverte de la Floride.

Chap. VI.

Ann. 1540.

CHAPITRE VI.

Soto marche avec ſon armée vers Cofachiqui : Il perd ſa route dans un déſert : Il découvre un pays très abondant : Il renvoye ſes nouveaux alliés à cauſe de leur cruauté : Il arrive enfin à Cofachiqui, où il a une conférence avec la Reine, qui lui donne un riche collier : Délicateſſe d'un Seigneur Indien qui ſe coupe la gorge : Les Eſpagnols perdent l'eſpérance de trouver de l'or dans ce pays.

Les Eſpagnols perdent leur route dans un déſert.

SOTO fit marcher les premiers ſes quatre mille Indiens armés ; mit le bagage à leur ſuite, & demeura à l'arriere-garde avec ſes Eſpagnols. Il prit ainſi la route de Cofachiqui, avec l'attention de tenir toutes les nuits ſes quartiers ſéparés, & de faire toujous monter la garde avec la plus grande exactitude, à cauſe du grand nombre d'Indiens qu'il avoit dans ſon armée. Le troiſieme jour après leur départ de Co-

Découverte de la Floride. Chap. VI. An. 1540.

ſachi, ils entrerent dans un déſert, où ils marcherent pendant ſix jours : mais le ſeptieme ils perdirent leur route, & les Indiens ne ſurent plus par où les conduire ; le Cacique avouant alors naturellement que perſonne de ſes gens n'avoit jamais été à Coſachiqui : mais qu'ils avoient ſouvent rencontré des habitants de ce pays ſur les bords d'une riviere voiſine, où ils avoient eu quelques diſputes au ſujet de la pêche.

Il parut tant de ſimplicité, & de droiture dans la façon dont il rapporta cette circonſtance, que Soto, qui avoit conçu des ſoupçons ſur ſa bonne foi auſſi-tôt qu'il s'étoit vu égaré, changea alors entierement d'opinion.

Cruauté des alliés de Soto. Il les congédie.

Le Gouverneur encouragea ſes gens le mieux qu'il lui fut poſſible, & ils continuerent leur marche juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés ſur les bords d'une riviere, qui n'étoit pas guéable. Les proviſions ne pouvant ſuffire juſqu'à ce qu'on eût conſtruit des radeaux : il envoya quatre partis de ſes troupes, chacun avec mille Indiens pour aller à la découverte. Celui qui étoit commandé par Jean

Découverte de la Floride. Chap. VI. An. 1540

Danuſco trouva une ville très peuplée, où il y avoit une grande abondance de proviſions; il envoya auſſitôt un exprès en donner avis à Soto, qui s'y rendit avec ſes gens en grande diligence: mais avant qu'il y arrivât, ſes Indiens tomberent ſur les habitants, qu'ils maſſacrerent pendant la nuit, & ils pillerent un Temple deſtiné aux ſépultures. * Cette conduite irrita tellement Soto, qu'il refuſa d'être ſecondé par eux à l'avenir, & il voulut abſolument qu'ils retournaſſent dans leur Province. Le Cacique après quelques difficultés céda enfin a la volonté de Soto, & ſes gens en furent ſatisfaits, d'autant qu'ils partirent avec des proviſions en abondance, & quelques préſents de bagatelles, qui furent partagées entre leurs principaux Officiers.

Ils arrivent à Cofachiqui.

Soto cotoya la riviere, parcourant un pays très agréable, que les habitants avoient abandonné à cauſe de la cruauté de ceux de Cofachi.

(*c*) On trouve dans Laët que ces Indiens après avoir tué tous les habitants & ruiné leurs cimetieres, emporterent pour butin les crânes des têtes de morts qu'ils y trouverent.

L'avant-garde, compoſée de trente Cavaliers, étoit commandée par Jean Danuſco, qui avoit ordre de chercher un gué. Dans la nuit il découvrit une lumiere, & entendit un chien aboyer : mais en examinant plus attentivement, il reconnut que l'un & l'autre étoient de l'autre côté de la riviere où il y avoit une ville. Le lendemain Soto envoya cent hommes avec un Indien Chrétien nommé Marc, & le nouveau converti Pierre pour reconnoître. Quand ils furent vis-à-vis de cette place, où Pierre étoit né, il appella pluſieurs perſonnes qu'il vit ſur le rivage voiſin de la ville. Peu de temps après ſix des habitants traverſerent la riviere dans un canot, & furent reçus par le Gouverneur aſſis dans un fauteuil, qu'on portoit avec le bagage pour les occaſions extraordinaires.

Découverte de la Floride. Chap. VI. An. 1540.

Quand ils furent en ſa préſence, ils commencerent par ſaluer le Soleil & la Lune, après quoi ils firent une profonde révérence à Soto, & lui demanderent » s'il venoit pour la » paix ou pour la guerre. » Il leur répondit : » qu'il ne vouloit que la paix,

Députation de la part de la Reine.

Découverte de la Floride. Chap. VI. An. 1540.

» & qu'il avoit beſoin de proviſions.» Sur cette réponſe ils lui dirent : » qu'il » étoit le bien venu : qu'ils déſiroient » également la paix, mais que la peſ- » te avoit fait depuis peu de grands » ravages dans leur pays, ce qui » avoit rendu les proviſions très ra- » res : que cependant ils communi- » queroient ſa demande à leur Sou- » veraine, qui étoit Fille, & Reine de » tout le Cofachiqui. »

Elle viſite elle-même Soto.

Ils prirent enſuite congé de Soto, & rentrerent dans leur canot : mais quelques heures après on en vit deux autres beaucoup plus grands ſur la riviere. Le premier contenoit les ſix Ambaſſadeurs ; & dans le ſecond, qui étoit magnifiquement orné, il y avoit un très beau dais, avec une natte deſſous & deux couſſins, ſur leſquels ſe repoſoit la Princeſſe elle-même, accompagnée de ſix femmes.

Lorſqu'elle fut deſcendue à terre, le Général s'avança pour la ſaluer, & après qu'ils ſe furent aſſis, elle lui dit avec politeſſe : » qu'elle étoit » très fachée, tant pour lui que pour » ſes gens, de ce que les proviſions » étoient devenues ſi rares : que ce- » pendant elle avoit deux magaſins

» deſtinés pour les pauvres, & qu'el- Découverte
» le en remettroit un à ſa diſpoſi- de la Floride.
» tion : mais qu'elle le prioit de Chap. VI.
» permettre qu'elle conſervât l'autre An. 1540.
» pour les beſoins de ſes Sujets. Elle lui dit encore : » qu'elle avoit deux
» mille meſures de farine dans une
» ville voiſine, où il pouvoit com-
» mander, & que s'il le jugeoit né-
» ceſſaire, elle quitteroit ſa propre
» maiſon & la ville où elle faiſoit ſon
» ſéjour, pour y loger les Eſpagnols.»

Le Général, déja captivé par les manieres affables & généreuſes de cette Princeſſe, lui répondit : qu'il étoit très éloigné de penſer à lui faire changer de demeure : qu'une partie de la ville ſuffiroit pour lui & pour ſes gens : qu'il auroit une reconnoiſſance éternelle des bontés qu'elle lui marquoit, & qu'il eſpéroit l'en convaincre en faiſant de telles diſpoſitions, que ni elle, ni aucun de ſes Sujets n'auroient lieu de ſe plaindre du plus léger manque de conduite, tant de ſa part, que de celle des Eſpagnols qui l'accompagnoient.

La Reine ôta un collier de perles qu'elle avoit au col, & par les mains de l'Interprête, le donna au Gouver-

Découverte de la Floride. Chap. VI. An. 1540.

neur, en le priant de ne pas trouver mauvais qu'elle ne le lui préſentât pas elle même: & ajouta, que la ſeule raiſon qui l'en empêchoit, étoit la crainte que cette action ne fût une faute contre la modeſtie. Le Gouverneur ſe leva, reçut le collier, le baiſa pour marque de ſon reſpect, & en même-temps tira de ſon doigt un très beau rubi, qu'il préſenta à la Princeſſe. Après ces préſents réciproques elle ſe retira, laiſſant aux Eſpagnols l'idée la plus avantageuſe de ſa Perſonne. Peu de temps après qu'elle eut débarqué ſur l'autre rivage, elle envoya des canots & des radeaux pour paſſer l'armée, qui traverſa la riviere, & fut miſe en quartier dans la ville.

La mere de la Reine eſt oppoſée aux Eſpagnols.

Cette Princeſſe avoit encore ſa mère, qui étoit veuve, & demeuroit dans une ville éloignée de douze lieues de la Capitale; elle fut invitée à voir les Eſpagnols: & non-ſeulement elle refuſa de venir, mais elle fit faire de très ſévéres réprimandes à ſa fille ſur ce qu'elle avoit ſi bien reçu des gens, avec leſquels elle n'avoit eu juſqu'alors aucune liaiſon. Soto, dans l'eſpérance d'adoucir l'eſ-

prit de cette vieille, envoya Jean Danuſco, avec un noble Indien, & une ſuite de trente chevaux richement harnachés, pour renouveller cette invitation avec plus de force. Pendant le voyage ils mirent tous pied à terre, & s'aſſirent pour prendre quelque raffraîchiſſement à l'ombre d'un gros arbre: mais l'Indien qui paroiſſoit très réveur, jetta ſon manteau, tira de ſon carquois l'une après l'autre toutes ſes fléches, dont il y en avoit quelques-unes d'un très beau travail: & pendant que les Eſpagnols l'examinoient, pour connoître quel étoit ſon deſſein, il en prit une, dont l'extrémité étoit garnie d'une pierre auſſi aigue que la pointe d'une épée, & ſe la plongea dans la gorge avec tant de ſuccès qu'il en mourut à l'inſtant. La ſeule raiſon qu'on jugea qu'il pouvoit avoir eue, de commettre contre lui-même cet acte de cruauté, qui frappa les Eſpagnols du plus grand étonnement, fut qu'il avoit préféré la mort au danger de faire un meſſage déſagréable à la vieille Princeſſe. Jean Danuſco apprit qu'elle étoit ſortie de ſa ville, & qu'on ignoroit en quel

Découverte de la Floride.

Chap. VI.

An. 1540.

endroit elle s'étoit retirée, ce qui le détermina à retourner auſſi-tôt auprès du Général.

Les Eſpagnols ſont trompés dans leur attente de trouver de l'or.

Dans ce pays de Cofachiqui, les Eſpagnols trouverent une eſpece de cuivre brillant, que ſa couleur éclatante pouvoit faire paſſer pour de l'or à des yeux peu connoiſſeurs: ce qui avoit jetté Pierre dans l'erreur de croire que ſon pays étoit plein de ce métal précieux. Cependant ils y trouverent une grande quantité de perles, ayant obtenu la permiſſion de fouiller dans les tombeaux des nobles, d'où ils en retirerent de très belles qu'on avoit enterrées avec eux. Il y en avoit d'auſſi groſſes que des pois, & la cinquieme partie qui fut miſe à part pour le Roi d'Eſpagne, peſoit plus de cinq cents livres. *

(*d*) Cette derniere circonſtance, le rêve de l'Indien, & quelques autres faits rapportés par Herréra paroiſſent aſſés peu vraiſemblables: mais il avertit qu'ils viennent originairement d'un Cordelier, & comme le remarque très-bien Laët: » Nous trouvons » pluſieurs choſes là & ailleurs contées par » de tels freres, qu'on ne croit que difficile» ment ».

Découverte de la Floride.

Chap VII.

An. 1540.

CHAPITRE VII.

Les Eſpagnols quittent Coſachiqui, & marchent à Chalaque: Il tombe une grêle prodigieuſe: Ils ſont bien reçus à Canaſaqua, & dans pluſieurs autres villes: Honnêteté d'un ſoldat bien récompenſée: Grande préſence d'eſprit de Soto: Reception que lui fait le Cacique de Coza: Taille extraordinaire de celui de Taſcaluſa, & des gens de ſa famille: Conſpiration contre les Eſpagnols à Mavila.

Départ des Eſpagnols de Coſachiqui.

APRÈS les plus exactes recherches, on vit qu'il n'y avoit aucun or dans tout ce pays, & Soto réſolut de continuer à marcher en avant. Pour la commodité des proviſions il jugea à propos de partager ſon armée en deux corps, en prit un ſous ſes ordres, & donna le commandement de l'autre à Gallegos. La Princeſſe qui les avoit reçus ſi généreuſement, envoya quatre de ſes principaux Sujets avec les Eſpagnols pour leur ſervir de guide dans

Découverte de la Floride. Chap. VII. An. 1540

leur marche, & pour engager le Cacique de Guaxale, Province voiſine, par laquelle ils devoient paſſer à les recevoir en amis & en alliés, lui déclarant qu'il s'attireroit ſa haine s'il agiſſoit différemment.

Une grêle furieuſe les met en danger.

Ils marcherent pendant ſept jours, & entrerent enſuite dans le pays de Chalaque, dont le terroir eſt très ſtérile : les habitants vont nuds, ſont d'un caractere très doux, & en général fort maigres, ne vivant que de racines, d'herbes & de bêtes ſauvages qu'ils tuent à coups de fléche. Les Eſpagnols y furent prêts à périr par une grêle furieuſe, dont les grains étoient auſſi gros que des œufs de pigeons : mais ils eurent le bonheur de trouver un abri ſous des arbres touffus. Le Cacique de cet endroit leur fit apporter deux peaux de Daims, ce qu'il regardoit comme un préſent conſidérable, & les Magiſtrats de la ville leur en firent un de deux poules.

Cinq jours après ils arriverent à Xaulla, où ils demeurerent quelque temps, parce qu'ils remarquerent que leurs chevaux étoient très fatigués. Le pays des environs étoit rempli

rempli de montagnes, & ils ſe trouvoient alors, ſuivant leur calcul, à deux cents cinquante lieues de Cofachiqui. Ils quitterent cet endroit après s'y être ainſi repoſé, & continuerent à marcher dans un pays varié par les bois, les cantons ſtériles, & les terres de paturages : mais en général très bien arroſé. Il paroît par la maniere dont la route de Soto eſt marquée dans les Atlas Anglois, qu'ils avoient alors gagné le pays qu'on a depuis nommé la Caroline. Découverte de la Floride. Chap. VII. An. 1540.

Quand ils approcherent de Guaſcale, le Cacique ſortit pour les recevoir avec beaucoup d'affabilité : il leur fit amener trois cents cochons en très bon état, ce qu'ils regarderent comme un préſent conſidérable, ne trouvant que très rarement de la viande à manger. Ils paſſerent enſuite à Canaſaqua, ville ſituée un peu plus loin, où ils furent reçus par vingt Indiens chargés de mûres *,

(*e*) Je ne connois point les mûres dont l'Auteur veut parler. On ſait en général qu'il ſe trouve des fruits très différents les uns des autres en divers pays, quoiqu'on leur donne le même nom, & il eſt vraiſemblable que les mûres qu'on appporta aux

Découverte de la Floride. Chap. VII. An. 1540.

dont il y avoit une grande quantité dans tout ce canton, ainſi que des noix & des prunes. De cette ville ils allerent à celle de Chiaha, ſituée dans une iſle, au milieu d'une large riviere, guéable dans toutes ſes parties. Le Cacique ſortit au-devant d'eux avec quinze Indiens chargés de maïs, & les aſſura qu'il en avoit vingt gréniers pleins à leur diſpoſition. Il leur dit auſſi que trente lieues plus loin, le pays abondoit en or: Soto y envoya quelques Eſpagnols pour s'en aſſurer; mais ils lui rapporterent à leur retour, qu'il n'y avoit que du cuivre.

Généroſité d'un ſoldat.

Dans le voiſinage de cette iſle, on pêchoit de très belles coquilles, où l'on trouvoit de riches perles: mais en général les habitants en détruiſoient tout l'éclat, parce qu'ils les mettoient au feu pour les ouvrir. Un des ſoldats en dînant un jour en trouva une auſſi grôſſe qu'une noiſette, & la porta auſſi-tôt au Gouverneur pour qu'il en fit préſent à ſa femme, ce que Soto eût la généroſité de refuſer: mais voulant récompenſer l'honnêteté du ſoldat, il fournit de

Européens faiſoient une nourriture plus ſolide que les nôtres.

ſes propres deniers le quint du Roi pour cette perle, qui montoit à quatre cents ducats. Les Eſpagnols trouverent en cet endroit des gourdes pleines d'huile de noix, qu'ils regardoient comme un mets délicieux, & de la graiſſe d'ours, dont ils ſe ſervirent comme de beurre, avec de très bon miel, qui eſt fort rare dans ces pays. Les cantons voiſins leurs parurent très agréables, & ils en virent les campagnes toutes couvertes de maïs. Soto demeura trente jours dans cet endroit pour repoſer les hommes & les chevaux qui étoient très fatigués de la chaleur, & de la difficulté des chemins. Il y fut joint par Gallegos, & ils tournerent enſuite au Nord du côté d'Acoſte ; Soto ayant établi ſon camp à la vue de cette ville, ſortit avec aſſez peu de ſuite pour aller ſaluer le Cacique, qui parut diſpoſé à le recevoir avec amitié : mais pendant qu'il s'entretenoit avec lui, les habitants irrités de l'inſolence de quelques Eſpagnols qui leur avoient enlevé des proviſions par force, tomberent ſur eux avec des bâtons, dont ils les frapperent à grands coups. Soto, qui avoit vu en partie

Découverte de la Floride. Chap. VII. An. 1540.

Découverte de la Floride.

Chap. VII.

An. 1540.

l'imprudence de ſes gens, prit lui-même un bâton, & ſe joignit aux Indiens, qui admirerent ſon impartialité, & ceſſerent auſſi-tôt de battre les Eſpagnols.

Soto arrive à Coza où il eſt très bien reçu.

Cette préſence d'eſprit empêcha une émeute, qui auroit pu avoir de très facheuſes ſuites: mais le Gouverneur craignant que les Indiens ne fuſſent tentés de recommencer, ſortit du Territoire d'Acoſte le plus promptement qu'il lui fut poſſible, & prit la route de Coza, pays abondant, où il fut très bien reçu. Quand il fut à la vue de la principale ville, le Cacique en ſortit pour le recevoir dans une litiere ou palanquin, porté ſur les épaules de ſes gens. Il étoit magnifiquement habillé d'un riche manteau de martre, qui deſcendoit preſque ſur ſes talons, & il portoit ſur la tête un très beau diadéme de plumes de diverſes couleurs. Devant lui marchoient pluſieurs muſiciens, qui jouoient d'une eſpece de flute, & il étoit ſuivi de plus de mille de ſes Sujets.

Le pays avoit d'excellents pâturages, & étoit très bien arrofé; on y voyoit une belle variété de pruniers,

& de ſuperbes raiſins odoriférants de différentes eſpeces, dont les ſeps s'entortilloient naturellement autour des arbres, avec d'excellent maïs. Les Eſpagnols furent reçus avec la plus grande hoſpitalité, & le Cacique invita Soto à paſſer l'Hyver dans ſon pays. Le Général lui répondit que c'étoit ſon deſſein: mais qu'il vouloit aller encore un peu plus loin pour examiner d'autres endroits, & pour faire les diſpoſitions néceſſaires à l'établiſſement d'un commerce, qui étoit l'objet de ſon voyage.

Découverte de la Floride. Chap. VII. An. 1540.

Les vues de Soto ſe tournoient principalement à la recherche des mines d'or ou d'argent, & il commençoit à être très chagrin de ce qu'il n'en trouvoit aucunes. Il réſolut de viſiter ſes brigantins qu'il avoit laiſſés à Acuſi, croyant que ce port étoit le plus proche, cependant les Eſpagnols n'étoient qu'à ſoixante lieues de l'endroit connu depuis ſous le nom de Cap-fear, ſur la côte de la Caroline: mais ils n'en avoient alors aucune connoiſſance.

Il eſt reçu de même à Taſcaluſa.

Le Cacique de Coza l'accompagna juſqu'à la frontiere de Taſcaluſa, où il prit congé de lui, parce que les

Découverte de la Floride.

Chap. VII.

An. 1540.

habitants de ce pays étoient ſes ennemis. En entrant dans cette Province, Soto trouva le fils du Cacique, qui au nom de ſon père lui dit: qu'il venoit pour traiter de la paix. Il n'avoit pas plus de dix-huit ans, & ſa taille étoit de ſept pieds de hauteur: il marqua beaucoup de reſpect au Gouverneur, & le conduiſit à la ville de ſon père, où ils trouverent le vieux Cacique encore plus grand que ſon fils, aſſis ſous une tente devant la porte de ſa maiſon, ſituée ſur une élevation. Ce Prince étoit environné de pluſieurs de ſes principaux Officiers, qui ſe tenoient reſpectueuſement à une certaine diſtance, & il avoit devant lui un paraſol de peau de daim, ſi bien teinte de noir & de blanc, qu'on auroit pu la prendre pour du taffetas. Il ſe leva, & alla vingt pas au-devant du Gouverneur, qu'il fit aſſeoir à côté de lui.

Projet pour détruire les Eſpagnols.

Soto ne fut que trois jours dans cette ville, & le Cacique ayant offert de le conduire une partie du chemin, monta ſur un des plus grands chevaux de bagage, & cependant ſes pieds n'étoient qu'à quelques pouces de terre. Le premier jour qu'ils fu-

rent en marche ils eurent de mauvais quartiers au bord d'une riviere, qu'ils paſſerent le lendemain avec aſſez de peine ſur des radeaux. Les Indiens avoient un air ſombre qui fit ſoupçonner à Soto qu'ils fomentoient quelque mauvais deſſein; & les réponſes bruſques qu'ils firent au ſujet de deux Eſpagnols perdus, confirmerent ſes ſoupçons. Il donna ordre à un parti de Cavalerie de marcher en avant, & de viſiter le lieu où ils devoient paſſer la nuit, éloigné ſeulement de cinq milles. Ils rapporterent qu'ils n'avoient trouvé aucune oppoſition: mais que la ville étoit beaucoup mieux fortifiée qu'aucune autre qu'ils euſſent encore vue dans cette partie du monde, & qu'il s'y étoit aſſemblé un grand nombre d'Indiens, ſous prétexte d'accompagner les troupes Eſpagnoles.

Découverte de la Floride. Chap. VII. An. 1540.

Sur cette nouvelle, Soto s'avança à la tête de ſon armée, conduiſant l'avant-garde compoſée de cent Cavaliers, & de cent cinquante hommes d'Infanterie, avec leſquels il arriva vers huit heures du matin dans la ville, nommée Mavilla. Elle contenoit environ quatre-vingt maiſons,

Découverte de la Floride.

Chap. VII.

An. 1540.

dont chacune étoit assez grande pour loger un Régiment. Le tout étoit entouré de fortes pieces de bois, enfoncées très profondement dans la terre, & les espaces entre ces piéces étoient remplis d'un ciment très dur quoiqu'il ne fut que de terre & de paille; enfin de distance en distance il y avoit des tours avec de petites ouvertures pour voir au dehors. Dans une grande place, au milieu de la ville on avoit préparé une maison, & le Cacique dit qu'elle étoit destinée pour Soto & pour quelques-uns de ses gens: mais que les autres logeroient dans des huttes élevées hors de la ville. Le Gouverneur répondit qu'il disposeroit ses troupes quand son Major Général Louis Moscoso seroit arrivé. Le Cacique se retira alors dans une maison voisine, où il avoit assemblé les principaux chefs Indiens, & où l'on avoit prémedité la ruine des Espagnols, comme on l'apprit quelque temps après.

Découverte de la Floride.

Chap. VIII.

CHAPITRE VIII.

An. 1540.

Grande bataille entre les Indiens & les Eſpagnols : Les derniers remportent la victoire : Soto s'avance vers les bords de la mer ; mais il s'en éloigne crainte de la déſertion : Il paſſe avec aſſez de difficulté une riviere près de Chicoza : On met le feu à la ville avec des fléches enflammées : Les Eſpagnols perdent tous leurs tréſors & leur butin : Il défont un gros corps d'Indiens : Ils arrivent à la riviere de Miſſiſſipi : Les habitants les reçoivent avec la plus grande vénération.

Commencement des hoſtilités.

QUOIQUE Soto ne fut pas inſtruit de leur projet, il ſe tint ſur la méfiance, & donna ordre que les chevaux demeuraſſent ſellés & bridés juſqu'à ce que toutes ſes troupes fuſſent arrivées. En même-temps il envoya un homme au Cacique pour lui parler de ſa part : ce Prince refuſa de le recevoir, & l'Européen perſiſtant à demander audience, l'In-

Découverte de la Floride.

Chap. VIII.

An. 1540.

dien qui s'oppoſoit à lui, commença à parler d'un ton très aigre contre le meſſager, & contre tous les Eſpagnols. En tenant ce diſcours il leva ſon arc, comme pour tirer ſur deux ou trois qui paſſoient par le même endroit: mais il fut prévenu par Gallegos qui arriva dans le même inſtant, & qui le fendit d'un coup de ſabre depuis le col juſqu'au milieu du corps, enſorte qu'il tomba ſans prononcer une parole.

Bataille générale: maſſacre des Indiens.

On ne vit plus de toutes parts qu'hoſtilités & que confuſion: Soto & ſes compagnons monterent à cheval, & ſe retirerent en bon ordre hors de la ville pour joindre le reſte des troupes: mais le Cacique les pourſuivit à la tête de ſept cents hommes qui furent aſſemblés preſque en un inſtant. Les Indiens furent bien-tôt repouſſés & chaſſés dans leurs murs par une troupe de Cavalerie, ſoutenue d'un corps de Mouſquetaires, qui les ſuivirent de très près, & firent leurs efforts pour entrer avec eux dans la place: mais ils en furent empêchés par une grêle de fléches & de pierres qui les obligerent de s'arrêter. Quelques minutes après,

Découverte de la Floride. Chap. VIII. An. 1540.

les Indiens firent une vigoureuſe ſortie ſur les Eſpagnols : & ceux-ci les repouſſerent ſans rompre leurs rangs. Ils continuerent ainſi à eſcarmoucher pendant quelque temps, juſqu'à ce que toute l'armée fut arrivée : alors le Général ayant mis pied à terre s'avança à la tête de deux cents hommes armés de haches d'armes, & ils commencerent à couper les portes & les pieux. Ils ne travaillerent pas long-temps ſans avoir fait une bréche aſſez conſidérable, par laquelle ils monterent, & Soto rentra dans la ville à la tête d'un corps de Cavalerie. Les Eſpagnols foulerent aux pieds un grand nombre d'Indiens, qui combattoient très courageuſement, mais ſans obſerver aucun ordre. Ce qui fatigua le plus les Chrétiens dans ce combat, furent les femmes Indiennes ſoutenues d'eſpace en eſpace par quelques hommes, & montées ſur les galleries & ſur les toits des maiſons d'où elles tiroient des fléches & jettoient des pierres, ce qui obligea d'y mettre le feu, & il en périt un grand nombre dans les flammes. Il y en eut qui firent leurs efforts pour ſe ſauver ;

Découverte de la Floride. Chap. VIII.

mais elles tomberent ſur les épées des Eſpagnols, & le maſſacre devint horrible.

An. 1540.

Cette bataille qui ſe livra le jour de ſaint Luc 18 d'Octobre de l'année 1540, dura neuf heures, & vers le coucher du Soleil, les Indiens furent totalement défaits. Il y en eut onze cents de tués, du nombre deſquels fut le fils du Cacique, & l'on croit que ce Prince même périt dans les flammes. Quelques femmes qu'on fit priſonnieres, déclarerent qu'on avoit fait venir leurs maris en cet endroit pour partager les dépouilles des Eſpagnols, qu'on regardoit comme un butin aſſuré, & que toutes les femmes des environs avoient été invitées d'aſſiſter à un magnifique feſtin, qu'on devoit faire en l'honneur du Soleil, après la deſtruction de leurs ennemis. Il y eut quarante-huit Eſpagnols tués ſur le champ de bataille, trente-cinq moururent de leurs bleſſures, & l'on perdit quarante-cinq chevaux.

Soto s'éloigne de la mer crainte que ſes gens ne l'abandonnent.

Après cette bataille, Soto demeura quinze jours à Mavilla, pour obſerver la contenance des Indiens: mais les principaux ayant péri dans le

combat, les autres ne firent aucune tentative pour venger leur mort, & ils lui apporterent des proviſions avec autant de ſoumiſſion que d'abondance. Peu de temps après, un parti que le Gouverneur avoit envoyé reconnoître les pays aux environs de la mer, rapporta que Maldonado étoit occupé à faire des découvertes ſur la côte. Cette nouvelle détermina Soto à ſe mettre en marche juſqu'à l'embouchure de la riviere Alibamous, ayant un grand déſir d'établir une Colonie à Anchuſi: mais il quitta bien-tôt la côte, craignant que ſes gens, qui paroiſſoient aſſez peu ſatisfaits de cette expédition, n'en priſſent occaſion de le quitter, & de retourner à Cuba. Il prit ſa route au Nord-Oueſt, du côté de Chicoza, dans un pays très peuplé, & qui produiſoit du maïs en abondance. Pendant ce voyage les naturels s'oppoſerent pluſieurs fois à ſon paſſage, & ils lui diſputerent particuliérement celui d'une riviere: mais il fit conſtruire deux grandes barques en douze jours, ſans que les Indiens en euſſent aucune connoiſſance, & les fit lancer à l'eau ſans

Découverte de la Floride. Chap. VIII. An. 1540.

Découverte de la Floride Chap. VIII.

qu'ils s'en méfiaſſent, parce qu'elles y furent conduites ſur des roulleaux.

An. 1540.

Les Eſpagnols perdent tout leur butin.

Il mit ſur chacune de ces barques quarante Mouſquetaires & autant d'Arbalétriers, avec quelques chevaux. Ils gagnerent le rivage oppoſé après beaucoup de ſang répandu, & conſerverent leur terrein juſqu'à l'arrivée du ſecond embarquement. Alors ils chaſſerent les Indiens de leurs poſtes, & firent enſuite leurs efforts pour gagner l'amitié de ces ſauvages, en leur donnant diverſes bagatelles, mais ils ne purent jamais y réuſſir. Les Indiens les attaquerent de trois côtés différents pendant la nuit, tuerent quarante Chrétiens, & mirent le feu à la ville où ils étoient en quartier, par des fléches enflammées, qui brulerent tout ce qu'elles rencontrerent avec une fureur étonnante. Soto les chargea avec ſon courage ordinaire, les mit promptement en déroute, & en fit un furieux carnage: mais toute ſa valeur, & toutes ſes précautions ne purent empêcher que les deux tiers de la ville ne fuſſent conſommés par les flammes. Les Eſpagnols y perdirent

toutes les perles, les proviſions, & en général tous les tréſors & le butin qu'ils avoient gagné dans cette longue & ennuyeuſe marche.

Découverte de la Floride. Chap. VIII. An. 1541.

La deſtruction de cette ville les jetta dans de grands inconvénients pendant le reſte de l'hyver, qui fut très rude : enfin le 25 d'Avril 1541, ils ſortirent de Chicoza, & ſe mirent en marche vers Alibamo, où ils avoient appris que le fort étoit muni d'une garniſon de quatre mille Indiens de leurs ennemis. Soto les attaqua avec ſon infanterie, & laiſſa à quelque diſtance ſa cavalerie qui ne pouvoit entrer dans les bâtiments. Les aſſiégés firent un vigoureuſe ſortie : mais ils furent repouſſés, & les Eſpagnols profiterent ſi bien de leurs avantages, qu'ils entrerent pêle-mêle dans la place avec les Indiens, & en firent un horrible carnage. Ceux qui voulurent échapper aux tranchants des épées furent foulés aux pieds par les chevaux ; on en fit d'autres priſonniers, mais en petit nombre, & l'on jugea que les ennemis avoient perdu plus de deux mille hommes dans cette action.

Ils s'emparent de la ville d'Alibamo.

D'Alibamo, les Eſpagnols allerent

Ils traverſent le fleuve de Miſſiſſipi.

Découverte de la Floride. Chap. VIII. An. 1541.

à Chiſca, ſur les bords de la riviere connue depuis ſous le nom de Miſſiſipi, qui eſt le plus grand fleuve qu'on ait encore vu dans l'Amerique ſeptentrionale. Ils ſurprirent & firent priſonniers quelques-uns des naturels du pays : mais ils les remirent en liberté ſur la promeſſe que fit le Cacique de fournir des proviſions aux Chrétiens, & de vivre en paix avec eux. Il habitoit au ſommet d'une montagne eſcarpée, & il y avoit des dégrés pour arriver à ſa maiſon. Soto demeura ſeize jours en cet endroit à rafraîchir ſes troupes, & à prendre ſoin des malades, enſuite il cotoya la riviere en remontant, pour chercher un paſſage où elle fût moins rapide : il le trouva après quatre jours de marche, & fit conſtruire deux barques dans leſquelles il la traverſa avec ſes gens, & ils entrerent dans la belle province de Caſquin, où ils furent très bien reçus. Le Cacique invita le Gouverneur à venir dans ſa maiſon, accompagné de ſes principaux Officiers, & il les y traita très généreuſement. Caſquin eſt une grande plaine élevée, & qui produit en abondance des noix, des mûres, des prunes

Découverte de la Floride. Chap. VIII.

fouges & vertes, une grande variété de différents fruits, on y trouve auſſi beaucoup de peaux & de très bons poiſſons.

An. 1541.

La ſaiſon étoit alors très chaude, & Soto fit camper ſes gens dans une belle plaine, où des arbres touffus répandus de côté & d'autre, leur fournirent un couvert délicieux. Le Cacique y fit une viſite de cérémonie à Soto, précédé de pluſieurs de ſes gens qui chantoient devant lui : il amena à ſa ſuite deux aveugles, & pria le Gouverneur d'intercéder en leur faveur auprès de l'illuſtre & puiſſant auteur de ſes jours le Soleil, parce qu'il croyoit que Soto étoit deſcendu de cet aſtre. Le Gouverneur s'excuſa de lui rendre ce ſervice, & il en prit occaſion de lui faire un court ſermon, dans lequel il lui expliqua les principaux articles de la Foi chrétienne. Il conclut en l'exhortant à mettre ſa confiance au Sauveur du monde, qui avoit non-ſeulement le pouvoir de rendre la vue, mais encore celui de faire jouir de toutes ſortes de bonheurs. Malgré tout ce que Soto pût dire, les Indiens avoient conçu pour lui une ſi grande vénération, que ſa

Vénération des Indiens pour Soto.

Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1541.

réponſe ne pût les détromper : ils jugerent que le refus qu'il faiſoit de les guérir, venoit de quelque offenſe qu'ils lui avoient faite, & il ne fut pas poſſible de leur perſuader le contraire.

CHAPITRE IX.

Soto marche à Capaha : Ses alliés Indiens commettent de grands déſordres : Ils prennent la fuite quand leurs ennemis les menacent : Le Cacique de Capaha traite avec Soto, & lui fait préſent de deux femmes : Maniére ſinguliere de prendre le poiſſon : On trouve du ſel à Cayar : Maniére dont les habitants le purifient : Contrariété dans les Hiſtoriens : Eſcarmouche entre les Eſpagnols & les naturels du pays : Bravoure d'un Indien, qui eſt tué par Silveſtre.

Déſordres commis à Capaha par ceux de Caſquin.

SOTO avoit deſſein de ſe rendre à Capaha, dont les habitants étoient ennemis de ceux de Caſquin, & le Cacique, qui ſouhaitoit profiter de cette occaſion pour ſatisfaire ſa vengeance, inſiſta à eſcorter les Eſpa-

gnols, auxquels il cacha ſes véritables intentions. Il prit avec lui un corps de cinq cents hommes armés, & envoya quelques-uns de ſes gens en avant pour jetter un pont ſur une riviere qu'il falloit néceſſairement paſſer, ce qu'ils exécuterent avec autant d'adreſſe que de diligence. Lorſqu'ils approchoient de Capaha, le Cacique de Caſquin, qui conduiſoit l'avant-garde avec ſes Indiens, comme pour ſervir de guide aux Eſpagnols, envoya un fort parti dans la ville, où ſes gens firent quelques priſonniers, entr'autres deux femmes très belles, qui appartenoient au Souverain. Ils y commirent divers outrages, & auroient certainement mis le feu aux maiſons, ſi les Eſpagnols ne fuſſent arrivés à temps, & ne les euſſent empêché de continuer leurs hoſtilités.

Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1543.

Auſſi-tôt que Soto fût arrivé, il reprit ſéverement Caſquin de la conduite qu'il avoit tenue : mit en liberté les priſonniers, & les renvoya avec des offres de paix & d'amitié au Cacique de Capaha. Ce Prince s'étoit retiré trois lieues plus loin dans une Iſle fortifiée, & il rejetta les avances de Soto avec des menaces très vives

Soto fait la guerre à ceux de Capaha qui ſe[illegible]

Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1541.

de ſe venger, ce qui obligea le Gouverneur à faire des préparatifs pour l'attaquer. Caſquin, qui avoit donné ordre d'amener des canots, dans l'eſpérance que les affaires tourneroient de cette façon, fut très ſatisfait de cette réponſe : ils furent bientôt prêts à tranſporter les Eſpagnols dans l'Iſle, où ils forcerent le premier retranchement de Capaha, malgré une très vive réſiſtance, ce qui épouvanta beaucoup ſes femmes. Leur terreur augmenta à la ſeconde paliſſade, mais les gens de Capaha ayant dit à ceux de Caſquin qu'ils auroient tout lieu de ſe repentir de cette invaſion quand les Chrétiens ſeroient partis, ils prirent auſſitôt la fuite; gagnerent les bords de la riviere, emmenerent quarante canots, & ſi les autres n'avoient pas été défendus & garantis par une garde d'Eſpagnols il n'en ſeroit pas reſté un ſeul. Pendant le trouble de cette retraite Soto donna ordre à ſes gens de s'éloigner du fort, crainte de quelque déſordre: mais Capaha ne leur donna pas le temps de revenir à la charge. Il envoya un député, pour déclarer qu'il étoit prêt d'accepter les propoſitions de paix qu'il avoit d'abord

refusées, ajoutant que si Soto le désiroit il viendroit le trouver le lendemain, mais il ne fut nullement parlé de Casquin dans cette affaire.

Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1541.

Soto réconcilie les deux Caciques.

Soto très content de sa soumission, revint de l'Isle dans la Capitale, où Capaha se rendit le jour suivant. Il commença par remettre dans leurs tombeaux avec grande vénération les os de ses ancêtres que Casquin en avoit fait ôter; ensuite il se rendit aux quartiers de Soto: lui parla avec la plus grande politesse : le Gouverneur lui répondit de même, & Capaha lui fit un récit exact & abregé de l'état du pays. Voyant Casquin à côté de Soto il lui dit d'un ton qui marquoit le mépris, « qu'il pouvoit bien remercier » ces étrangers de l'état d'humiliation » où il le voyoit alors : mais qu'il lui » feroit sentir tout le poids de son in- » dignation, aussi-tôt qu'ils seroient » partis. » Ensuite il pria le soleil & la lune de leur donner des saisons favorables, & sans permettre à Casquin de répondre, il entra en conversation avec Soto. Malgré l'animosité de ces deux Caciques, le Gouverneur réussit à les réconcilier avant son départ, & ils dînerent avec lui à une

Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1541.

même table. Après ce racommodement, on rendit les deux femmes à Capaha, ce qui parut lui donner la plus grande ſatisfaction : mais il les préſenta à Soto pour lui marquer ſon reſpect. Le Général refuſa d'abord de les accepter : cependant il y conſentit par la ſuite.

Soto prit ſa route vers une ville nommé Quigaute ſituée du côté du Midi : il y arriva le 4 d'Août : mais il trouva que le Cacique, qui lui avoit envoyé un préſent de peaux aſſés conſidérable, avoit abandonné cette place, la plus grande qu'on eût encore vue dans toute la Floride. Le Gouverneur fit quelques priſonniers, qu'il mit en liberté, après les avoir traités avec la plus grande affabilité : alors les habitants retournerent dans leurs maiſons, & apporterent de leur propre mouvement du poiſſon, des peaux, & des proviſions pour l'armée.

Ils cherchent en vain de l'or dans les montagnes.

On rapporta à Soto qu'il y avoit au midi un pays uni très peuplé : mais que du côté du Nord-oueſt étoit une Province nommée Caligoa, remplie de montagnes très rudes, & il réſolut de tourner vers cette derniere, dans

l'eſperance de trouver de l'or ſur les hauteurs. Le Cacique de Quigaute lui donna un guide Indien, qui le conduiſit par un déſert marécageux, où les Eſpagnols furent ſouvent dans la boue juſqu'aux genoux. Ils y virent une grande quantité d'étangs remplis de poiſſons : quand on les épouvantoit ils venoient à la ſurface de l'eau : les Indiens y entroient, & les prenoient en les perçant avec des bâtons pointus.

Lorſque les Chrétiens approcherent de Caligoa, les habitants prirent la fuite : on en fit quelques-uns priſonniers, du nombre deſquels fut le Cacique, & par ſes ordres on apporta aux Eſpagnols une grande quantité de peaux de daims & de vaches ; mais ils ne virent aucune apparence d'or. Ce pays étoit abondant en maïz, en fèves & en courges qui ſont une eſpece de melon. Cinq jours après ils arriverent à une petite place écartée, qu'on appelloit Paliſéma, & qui donnoit le nom à un territoire aſſés étendu. Ils trouverent que les murs & la chambre du Cacique étoient couverts de peaux de daims de diverſes couleurs, & tout le pays juſqu'à

Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1541.

Cayas leur parut très fertile. Dans plusieurs endroits où ils passerent on avoit étendu de semblables peaux en signes de paix suivant la coutume du pays.

Contrariété des Historiens.

Ils resterent un mois à Cayas, où il y avoit d'excellent maïz, & de très bon sel, ce qui leur avoit souvent manqué jusqu'alors. Il est formé par les eaux d'une riviere qui le dépose sur ses bords, où il est mêlé avec le sable. Les gens du pays le mettent dans une espece de passoire, où ils le lavent bien, ce qui le fait fondre : il tombe avec l'eau dans un vase qu'ils posent dessous, & tout le sable & l'ordure reste dans la passoire : après quoi ils mettent le vase sur un feu modéré, l'eau s'évapore, & le sel y reste net. De cet endroit les Espagnols, après une marche ennuyeuse, se rendirent à Tulla, où suivant Ramusio dans le troisieme Tome de sa collection de voyages, le Cacique alla les recevoir avec quatre-vingt de ses gens & les traita très amicalement: mais selon Herréra dans son Histoire de l'Amérique, les habitants de Tulla s'opposerent à eux, & furent tous passés au fil de l'épée. Ces deux récits

cits ſont directement contraires, & ce ſeroit inutilement qu'on eſſayeroit de les concilier : cependant nous préférons de nous attacher à Herréra, qui paroît beaucoup mieux inſtruit dans les affaires de l'Amérique, & quoique ces deux Hiſtoriens ſoient très véridiques, ce dernier en général eſt le plus exact.

Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1541.

Peu de temps après cette action, les Eſpagnols furent attaqués dans leurs quartiers avec fureur pendant la nuit, & ils eurent aſſés de peine à les défendre : mais aux approches du jour ils reprirent une nouvelle vigueur, & chaſſerent les ennemis, qui cependant bleſſerent un grand nombre de Chrétiens & en tuerent pluſieurs. Après leur retraite un Indien, qui ſans doute avoit ſeulement été étourdi d'un coup qu'il avoit reçu, ſe leva du milieu des morts, & ſe ſaiſit d'une hache d'armes, dans l'intention de s'en ſervir pour ſa propre défenſe & de s'échaper. Il en donna un coup ſi furieux à un Eſpagnol nommé Carawza qui le vouloit arrêter, qu'il coupa ſon bouclier, & lui fit une profonde bleſſure au bras : il mit enſuite hors de combat un ſecond Eſpa-

Valeur étonnante d'un Indien.

Découverte de la Floride. Chap. IX.

gnol nommé Godoy, qui couroit au secours de son compagnon, & se jettant sur Salazar, qui venoit à cheval, il le frappa si fortement au col qu'il le jetta par terre sans aucun sentiment. Enfin Gonzalez Silvestre ayant paré un coup que l'Indien lui portoit, lui fendit le front d'un coup de revers, & l'épée tombant sur sa poitrine, lui coupa la main gauche près du poignet: alors l'Indien rappellant toutes ses forces voulut encore s'élancer sur l'Espagnol: mais Silvestre jugeant de son dessein, l'acheva d'un coup dont il le perça au travers du corps.

An. 1541.

Soto resta vingt jours dans le voisinage de Tulla, se rendit ensuite à Vitangue, où les Espagnols trouverent un pays très sain, & une grande abondance de provisions, ce qui les détermina à y passer l'hyver.

An. 1542.

Ils sortirent de cette ville au mois d'Avril 1542, & après une marche agréable de sept jours par une belle route, ils arriverent à Nagauten, où ils furent reçus par quatre nobles Indiens, accompagnés de cinq cents domestiques. Ils dirent qu'ils étoient envoyés par le Cacique, qui leur feroit dans peu une visite en personne,

pour les complimenter ſur leur arrivée : mais quoique les Chrétiens y demeuraſſent dix-ſept jours, le Cacique ne jugea pas à propos de tenir ſa parole.

Découverte de la Floride. Chap. X. An. 1542.

CHAPITRE X.

Jean Guſman déſerte, & paſſe du côté des Indiens : Suites fâcheuſes du jeu, & force de l'amour prouvés par des exemples : Le Cacique de Nagauten marque de grands ſentiments d'honneur : Soto marche contre les habitants d'Anilco : Il eſt très dégoûté par les déprédations de ceux de Guacachoia : Réponſe hardie & juſte aux invitations de Soto : Ce Gouverneur meurt de chagrin, & a pour ſucceſſeur dans le commandement Louis de Moſcoſo, qui tient ſa mort ſecrette.

Déſertion d'un Eſpagnol qui ſe retire chez les Indiens.

AVANT de quitter cet endroit, Soto fut abandonné par un Eſpagnol nommé Jean Guzman, qui étoit venu de Seville dans la Nouvelle-Eſpagne. Avant appris qu'il étoit paſſé au ſervice du Cacique, le Gou-

Découverte de la Floride. Chap. X. An. 1542.

verneur menaça de retenir les quatre Nobles en captivité ſi on ne lui remettoit Guzman. Il reçut pour réponſe que l'Eſpagnol lui-même refuſoit de retourner avec ſes compatriotes : alors il envoya un des Indiens pour s'informer des cauſes de ce refus, & en même temps le Gouverneur le chargea d'une lettre pour ce déſerteur. L'Indien revint exactement, & rapporta la lettre, en tête de laquelle Soto trouva écrit avec du charbon : » Je ne retournerai point, Jean Guz» man. » Il reçut en même temps un meſſage du Cacique, portant, qu'il croyoit contre l'honneur & la juſtice de livrer un homme qui s'étoit retiré auprès de lui, ſans y avoir été engagé ni par force, ni par perſuaſion : qu'il le regardoit comme une acquiſition importante, & qu'il ſeroit très content d'avoir un grand nombre de pareils ſujets : enfin il ajoutoit que ſi le Gouverneur vouloit mettre à mort les quatre Indiens & ravager ſon pays pour ce ſujet, tout étoit en ſon pouvoir, & qu'il l'en laiſſoit le maître. Soto trouva cette réponſe très raiſonable, renvoya les quatre Indiens avec quelques préſents, & quitta le

pays ſans y commettre aucune hoſtilité.

Découverte de la Floride.

La raiſon de la déſertion de cet Eſpagnol étoit qu'il avoit perdu au jeu ſon cheval, ſes armes, & tout ce qu'il poſſédoit : mais il fut encore attiré plus fortement par l'amour violent qu'il conçut pour une femme qui lui étoit tombée en partage, & qui ſe trouva être la fille du Cacique auprès duquel il ſe retira.

Chap. X.

An 1542.

L'amour & le jeu ſont cauſe de ſa déſertion.

Il eſt difficile à cauſe des changements de noms qu'il y a eu dans ce pays de ſuivre avec exactitude la marche de Soto dans les temps dont nous parlons : mais il eſt probable que ces événements ſe paſſerent à l'Oueſt de la riviere de Miſſiſſipi. L'intention du Gouverneur étoit de ſe rendre par le plus court chemin ſur les bords de la mer, & il traverſa diverſes provinces ſans qu'il lui arrivât aucun accident juſqu'à ce qu'il eût gagné la ville d'Anilco. Le Cacique l'attendit pour s'oppoſer à ſon paſſage à la tête de quinze cents hommes : mais ils prirent tous la fuite auſſi-tôt qu'ils virent les Eſpagnols, & ſe jetterent dans leurs canots pour repaſſer la riviere. De cette ville les Chrétiens continuerent

Découverte de la Floride. Chap. X. An. 1542.

leur marche en faiſant de temps en temps de petites haltes juſqu'à Guacachoia, dont le Cacique étoit ennemi de celui d'Anilco. Il rechercha l'amitié de Soto par une ambaſſade de quelques-uns de ſes principaux ſujets richement ornés, & accompagnés de gens qui portoient des fruits & des proviſions. Le Cacique vint enſuite lui-même avec dix Nobles habillés aſſés élégamment & armés à la maniére du pays. Il offrit ſes ſervices au Gouverneur, en l'aſſurant que s'il vouloit les accepter, il le ſeconderoit avec une bonne armée, & quatre-vingt canots, qu'il envoyeroit contre le Cacique d'Anilco.

Cruauté des alliés de Soto.

Soto accepta cette offre, & marcha du côté d'Anilco avec preſque tous ſes gens & deux mille Indiens conduits par le Cacique, outre un autre corps de quatre mille, qu'on fit deſcendre la riviere dans des canots, ſous les ordres d'un Officier Eſpagnol. Toutes ces forces ſe raſſemblerent à la fin du troiſieme jour, & les habitants d'Anilco, hors d'état de tenir contre de tels ennemis abandonnerent leur ville ſans eſſayer de faire aucune défenſe. Ceux de Guacachoia

s'y jetterent précipitamment, & y commirent de très grands déſordres, ſans qu'il fût poſſible à Soto d'arrêter le torrent de leur fureur, & de les empêcher de mettre le feu à la ville, quoiqu'il y employât toute ſon éloquence & toute ſa prudence. Il en eut un véritable chagrin, d'autant que la cruauté étoit éloignée de ſon caractere, particulierement quand il la voyoit contraire à la bonne politique. Il réuſſit enfin à faire ſortir les Indiens de cette ville, mais ce ne fut qu'après y avoir commis de nouveaux ravages, qu'il lui fut impoſſible d'empêcher, & il retourna très mécontent à Guacachoia.

Découverte de la Floride. Chap. X. An. 1542.

Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé il employa la plus grande diligence à faire abbattre & préparer des bois, pour conſtruire des brigantins, afin de s'en ſervir à conduire ſes gens juſqu'à la mer, ſon intention étant de partir auſſi-tôt qu'ils ſeroient en état. Pendant qu'il étoit occupé de cette conſtruction, il envoya une ambaſſade à un Cacique voiſin pour lui demander ſon amitié, & pour l'inviter à lui faire une viſite en qualité d'enfant du Soleil, titre qu'il avoit enfin réſolu de

Il conſtruit des brigantins & veut qu'on le croie fils du ſoleil.

Découverte de la Floride. Chap. X. An. 1542.

prendre, afin d'imprimer plus de reſpect aux Indiens, parce qu'il voyoit que ces peuples révéroient particuliérement cet aſtre.

Le Cacique répondit avec fierté à ſa députation: « Que s'il étoit le fils » du Soleil, il le croiroit quand il au- » roit deſſéché la riviere voiſine, ou » qu'il auroit fait quelque grand pro- » dige pour prouver ſa qualité & ſa » puiſſance: que pour ce qui étoit de » lui faire une viſite, il ne la devoit » jamais attendre: qu'il penſeroit lui » faire aſſés d'honneur en lui accor- » dant une audience dans ſa propre » ville où il le trouveroit également » diſpoſé à la paix & à la guerre: » ſans craindre l'une & ſans déſirer » l'autre. »

Mort & portrait de Soto.

Cette réponſe & pluſieurs autres ſujets de chagrin affecterent tellement Soto, qu'il tomba malade d'une fiévre violente: il ſentit bientôt qu'elle le conduiroit au tombeau: fit aſſembler ſes principaux Officiers dans ſa tente; nomma Louis de Moſcoſo de Alvarado pour lui ſuccéder dans le commandement, & les engagea à lui obéir juſqu'à ce que l'autorité de ce nouveau chef fût abrogée ou confir-

mée par le Roi. Il mourut enfin le 21 de Mai 1542, & fut généralement regretté de tous ceux qui le connoiſſoient. Soto étoit un bel homme, généreux, humain, courageux, d'un air ouvert & chéri de tous les ſoldats, avec leſquels il ne craignit jamais d'expoſer ſa perſonne. Il n'avoit que quarante-deux ans quand il périt dans cette expédition, pour laquelle il avoit dépenſé la plus grande partie d'une très belle fortune, amaſſée en combattant ſous Pizarre, & en ſe faiſant chérir de ce Commandant par la douceur de ſon caractere.

Découverte de la Floride. Chap. X. An. 1542.

Louis de Moſcoſo employa tous ſes ſoins à cacher la mort du Gouverneur, parce que les Indiens des environs avoient la plus haute idée de ſa perſonne, & qu'il leur avoit inſinué que les Chrétiens étoient immortels. Il leur avoit auſſi perſuadé qu'il connoiſſoit l'avenir, & que l'image qu'il leur montroit dans un miroir étoit un eſprit, qui voyageoit de tous côtés pour s'inſtruire de ce qui étoit le plus ſecret, afin de l'en informer, étant abſolument ſoumis à ſes ordres. Son ſucceſſeur ne voulant pas les détromper, le

Moſcoſo veut cacher ſa mort, & faire croire aux Indiens qu'il eſt allé au Ciel.

Découverte de la Floride. Chap. X. An. 1542.

fit enterrer au milieu de la nuit hors de la ville : mais comme on vit que les Indiens avoient remarqué l'endroit où le terrein étoit nouvellement remué, Moscoso le fit tirer de terre aussi secrettement qu'il y avoit été mis : on le renferma dans une piece de chêne creusée exprès, on la chargea de poids, & elle fut jettée au milieu de la riviere dans un endroit où il y avoit dix-neuf brasses de profondeur, à un mille de distance de la ville.

Le Cacique de Guacachoia, & quelques autres qui avoient eu connoissance de la maladie de Soto, soupçonnerent la vérité, & insisterent pour le voir. Moscoso leur dit qu'il étoit parti pour le Ciel, comme cela lui arrivoit souvent pour des raisons qui le regardoient personnellement, & qu'il l'avoit laissé pour être son représentant. Cetre réponse ne satisfit pas le Cacique, & il envoya deux Indiens liés à Moscoso, en le priant de leur faire trancher la tête pour qu'ils accompagnassent le Gouverneur dans son voyage celeste : mais Moscoso les fit mettre en liberté, & répondit avec colere au Cacique que Soto n'avoit pas besoin de leur compa-

gnie : qu'il n'étoit pas mort, & qu'il avoit plusieurs soldats Chrétiens pour l'accompagner dans son voyage. Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1542.

CHAPITRE XI.

Moscoso prend la résoluion de retourner à Cuba : La mauvaise conduite & la trahison le jettent dans de grands dangers : Il prend le parti de construire des bâtiments de transport pour ses gens, qui marquent la plus grande constance : Conspiration contre lui : l'effet en est arrêté par des pluyes abondantes : Les Espagnols sont attaqués dans leurs barques, & sont incommodés par les ennemis : Ils arrivent enfin à la mer, & après bien des fatigues gagnent la côte du Méxique.

LA premiere résolution que prit Moscoso quand il fut revétu du commandement fut de quitter la Floride : mais par une imprudence impardonnable, il se laissa persuader de prendre sa route du côté de l'Oueſt. Il fit une marche de plus de cent lieues Imprudence de Moscoso.

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1542.

dans un pays ſtérile & déſert où il ne trouva aucun ſecours ni aucunes proviſions. Il tomba auſſi dans diverſes embuſcades, où il perdit pluſieurs de ſes gens, ce qui lui donna lieu de ſoupçonner que ſes guides le trompoient. On en mit un aux fers pour découvrir la vérité : il avoua le tout : mais en rejettant le blâme ſur ſon Cacique, auquel il dit qu'il étoit obligé d'obéir.

Il regagne la riviere de Miſſiſſipi.

Après avoir ainſi marché pendant plus de trois mois, les Eſpagnols changerent de route, & tournerent du côté de l'Eſt, dans l'intention de regagner la riviere de Miſſiſſipi s'il leur étoit poſſible, parce qu'ils n'avoient aucune connoiſſance de la latitude où ils ſe trouvoient, non plus que de leur éloignement du Golphe du Méxique. En tournant quelquefois du côté du Nord, ils retrouverent enfin ce fleuve vers la fin de Novembre, entre Anilco & Guacachoia, après avoir parcouru plus de trois cents lieues : réduits à trois cents vingt hommes de pied & à ſoixante & dix chevaux, qui tous étoient en très mauvais état.

Les deux Caciques d'Anilco & de

Guacachoia étoient alors en guerre l'un contre l'autre, ce qui pouvoit être très avantageux pour les Eſpagnols, parce que chacun les invitoit à ſe rendre dans ſa ville. Ils refuſerent également de prendre aucun parti, & ſe mirent en quartier à quelque diſtance des deux ſur les bords de la riviere, dans un lieu nommé Aminoia, où les Indiens agirent envers eux avec le plus grand reſpect. Ils y reſterent pour ſe remettre des fatigues de leur voyage infructueux juſqu'au milieu de Janvier 1543; alors étant bien rétablis, ils commencerent à couper du bois, & à préparer les pieces néceſſaires pour les nouveaux bâtiments qu'ils avoient deſſein de conſtruire, afin de s'en ſervir à deſcendre la riviere.

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1542. An. 1543.

Les mois de Février, Mars & Avril furent employés à la conſtruction des brigantins, ſous l'inſpection d'un Génois, Charpentier de vaiſſeaux. Pour voiles ils prirent des manteaux ou couvertures, dont nous avons déja parlé: qui étoient faits d'une plante aſſés ſemblable à la mauve. Elle ſe filoit très bien, & ils s'en ſervirent auſſi pour ſe faire des cordes de diverſes groſſeurs. Toutes ces choſes, ainſi que

Ils conſtruiſent des brigantins.

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

les autres dont ils eurent beſoin leur furent fournies par les habitants d'Anilco, ce qui cauſa une jalouſie exceſſive à ceux de Guacachoia.

Complot des Indiens contre les Eſpagnols.

Un Cacique dont les Etats étoient ſur le bord oriental du fleuve, & qui regardoit les Eſpagnols comme des eſpeces de pyrates, forma une conſpiration pour les détruire. Le Cacique d'Anilco fut invité à entrer dans cette ligue, avec pluſieurs autres des provinces voiſines : mais il la découvrit à Moſcoſo, ce qui l'obligea à ſe tenir ſoigneuſement ſur ſes gardes. Il fut auſſi averti qu'on le devoit attaquer pendant la nuit ; & ne voulant pas faire connoître à tous les Caciques des environs qu'il étoit informé de leurs deſſeins, il ſe contenta de leur faire dire qu'il avoit donné des ordres très ſéveres à ſes ſoldats, pour qu'ils ne reçuſſent perſonne dans leurs quartiers auſſi-tôt que le ſoir ſeroit venu, ſous quelque prétexte que ce pût être : mais que la communication ſeroit toujours ouverte de jour comme par le paſſé. Malgré cette déclaration, deux Indiens eſſayerent de paſſer le foſſé ſur un arbre qu'ils avoient jetté en travers à cette in-

tention : mais ils furent arrêtés par Silveſtre, qui étoit alors de garde, & qui coupa le viſage de l'un d'eux d'une maniére terrible, dans le moment où il s'avançoit pour le frapper, l'autre Indien prit auſſi-tôt la fuite. Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

Le lendemain il vint un meſſage à Moſcoſo de la part du Cacique qui étoit à la tête de la conſpiration, pour demander qu'on mit à mort la ſentinelle qui avoit bleſſé un noble Indien en temps de paix. Cette demande fut bientôt ſuivie d'une ſeconde députation, par laquelle on apprit que l'Indien étoit mort. La ſeule réponſe que fit le Général fut que l'Indien avoit mérité ce qui lui étoit arrivé, puiſqu'il avoit voulu ſemer la diſcorde, en contrevenant à un ordre public, & que l'Eſpagnol avoit fait ſon devoir. Le Cacique n'inſiſta plus, mais il perſiſta dans la réſolution de tirer une prompte vengeance.

L'effet de la conſpiration fut retardé par le débordement de la riviere, qui inonda le pays à vingt lieues à la ronde, ce qui obligea les Indiens d'abandonner leurs habitations, & de ſe retirer dans les terres. Les Eſpagnols tranſporterent leurs Il eſt retardé par les grandes eaux.

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

brigantins dans la plus haute partie de la ville, & continuerent leur ouvrage, ſe trouvant abſolument hors du danger des eaux. Cependant ils manquoient de proviſions, & pour en avoir ils attacherent deux à deux des canots qu'ils envoyerent à Anilco : mais ils trouverent cette ville totalement ſubmergée. Le Cacique les apperçut d'une hauteur où il s'étoit retiré avec ſes gens ; envoya un Indien pour ſavoir qui ils étoient, & après avoir appris que c'étoient les Eſpagnols, non-ſeulement il chargea leur canots de rafraichiſſements : mais il leur joignit encore pluſieurs de ſes propres barques. Silveſtre commandoit ce détachement, & menoit avec lui le fils du Cacique, qui étoit inſtruit dans la langue eſpagnole. Il avoit accompagné les Chrétiens dans leur voyage inutile, & auroit volontiers demeuré avec eux & partagé leur fortune, ſi ſon père eût voulu conſentir qu'il ſe ſéparât de lui.

Moſcoſo s'embarque ſur le Miſſiſipi.

Les pluyes avoient continué à tomber depuis le commencement de Mars juſqu'à la fin d'Avril, & elles commencerent alors à diminuer : mais il étoit reſté tant de boue & d'immon-

dices dans les rues, que durant quelque temps il ne fut pas poſſible d'y marcher, & que les ſouliers des Eſpagnols, faits de cuir nouveau ayant été mouillés ne purent preſque plus leur ſervir. Au commencement de Juin, leurs brigantins furent en état d'être lancés à l'eau; le 29 du même mois toutes les troupes s'embarquerent, & après avoir établi une paix ſolide entre les Caciques d'Anilco & de Guacachoia Moſcoſo fit mettre à la voile.

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

Nous avons remarqué que les deſſeins des provinces liguées contre les Eſpagnols avoient été retardés par les pluyes : mais les Indiens avoient préparé mille canots pour attaquer ſur la riviere les brigantins, qui n'étoient qu'au nombre de ſept. Chacun avoit une petite chaloupe à la poupe : ils étoient bien couverts de planches & de peaux fraîches, & montés par trois cents cinquante Eſpagnols & trente Indiens hommes & femmes réſolus de vivre & de mourir avec eux. Comme les Eſpagnols depuis long-temps avoient conſommé toute leur poudre, ils prirent les canons de leurs mouſquets pour faire des clous &

Les Eſpagnols ſont harcelés dans leur route.

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

d'autres uſtenciles de fer pour leurs bâtiments, enſorte qu'il ne leur reſta d'autres armes que leurs épées dont les Indiens n'oſoient approcher, & leurs arbalêtres, qui faiſoient aſſés d'effet. Les canots ſe tinrent à quelque diſtance, cependant ils approcherent aſſés pour pouvoir tirer leurs fléches, qui firent d'abord quelque ravage : mais les Eſpagnols voyant qu'ils demeuroient éloignés crainte des épées, commencerent à ſe ſervir de leurs arbalêtres qu'ils tirerent en ſe tenant à couvert, & qui tuerent beaucoup d'ennemis.

Les Indiens, après avoir ainſi pourſuivi les Eſpagnols pendant dix jours ſe retirerent tout-à-coup, & les laiſſerent continuer tranquillement leur route, ce qui fit juger à Moſcoſo qu'il nétoit pas éloigné de la mer. Alors les Eſpagnols déployerent toutes leurs voiles & firent agir leurs rames avec une nouvelle vigueur, juſqu'à ce qu'ils fuſſent à la vue d'une petite ville, où il fit deſcendre cent hommes & huit chevaux ſous les ordres de Silveſtre. Elle étoit abandonnée : mais ils y trouverent beaucoup de proviſions, des peaux bien prépa-

rées & des eſpeces de manteaux de martre de quatre pieds de long, & d'une aune de large richement ornés de très belles perles. Les canots reparurent alors, & Silveſtre en retournant aux vaiſſeaux tomba dans une embuſcade d'Indiens, qui bleſſerent quelques chevaux chargés de proviſions : mais ſans cauſer aucun autre dommage. Un Eſpagnol extravagant, nommé Eſtevanez réſolut de faire une action remarquable ; il engagea quarante autres à le ſuivre : ils s'emparerent de quelques-unes des chaloupes des brigantins, & à force de rames tomberent ſur les Indiens, pour les attaquer. Moſcoſo les fit rappeller par un Trompette ; mit les voiles au vent, & envoya quelques canots pour leur faciliter la retraite, mais ce fut inutilement. Les Indiens paſſerent entre les vaiſſeaux & Eſtevanez ; coulerent à fond ſes chaloupes, & frapperent à grands coups ſur la tête de ceux qui nageoient, enſorte que des quarante il ne put s'en ſauver que quatre. Cette victoire enfla le courage des Indiens ; ils redoublerent leurs décharges de fléches ſur les brigantins, juſqu'à ce que les ayant toutes

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

employées ils les laiſſerent continuer leur voyage, après les avoir pourſuivis environ l'eſpace de quatre cents lieues.

Ils arrivent à la mer.

Le 19 de Juillet, les Eſpagnols virent enfin la mer à leur grande joie, & relacherent dans une Iſle, tant pour prendre quelques rafraichiſſements que pour réparer leurs brigantins. Lorſqu'ils étoient prêts d'en partir ils virent ſept canots qui ſortoient d'une anſe couverte de joncs; dans celui qui paroiſſoit être le principal ils apperçurent un grand homme noir, qui leur parla d'un ton menaçant: Silveſtre prit avec lui cent hommes choiſis, & les pourſuivit avec des chaloupes juſques dans leur aſyle, où ils trouverent plus de ſoixante autres canots: ils en renverſerent trois, les autres prirent la fuite, & il périt un grand nombre d'Indiens par les coups d'arbalêtres.

Ils arrivent au Méxique.

Après cet exploit les Eſpagnols remirent à la voile, faiſant cours au Sud-oueſt en cotoyant le rivage, autant qu'il leur étoit poſſible de le faire ſans danger, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés dans le Golphe du Méxique. Cinq des brigantins réuſſirent à ga-

gner une petite baye de la Nouvelle-Eſpagne, mais les deux autres furent repouſſés en mer par un coup de vent de Nord. Ils furent horriblement battus par les vagues durant vingt-quatre heures, après quoi ils eurent le bonheur de revoir la terre, qu'ils gagnerent avec aſſés de difficulté : enfin leurs vaiſſeaux aborderent le 10 de Septembre 1543. Alors les Eſpagnols ſe partagerent en pluſieurs partis pour découvrir en quel lieu ils étoient, & l'un de ces partis conduit par Silveſtre, s'étant avancé dans le pays trouva trois Indiens qui péchoient dans un lac, & deux autres qui amaſſoient des fruits. Ils en prirent un, mais ils ne purent entendre ſon langage, cependant il les conduiſit à une cabane, où ils trouverent deux corbeilles de fruit, un Coq-d'inde, deux Poules d'Eſpagne & quelques conſerves. Pour ces proviſions dont il s'emparerent ils firent quelques préſents de bagatelles à l'Indien qu'ils renvoyerent, mais quatre heures après il revint avec huit autres de ſes compatriotes, chargés de poiſſons, d'oiſeaux, de maïz & de fruit. Le Cacique étoit du nombre, &

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

comme il ſavoit lire & écrire, il apportoit des plumes de l'encre & du papier, ce qui les mit en état de donner de leurs nouvelles au Gouverneur de Panuco, dans le territoire duquel ils étoient, & de lui apprendre leur arrivée.

Ils ſe mirent enſuite à la recherche des cinq autres brigantins, qui furent conduits au même endroit, tous les Eſpagnols ſe rejoignirent, & ſe rendirent à Panuco dans le pitoyable équipage où ils étoient débarqués. Ils y furent très bien reçus, & le Viceroi du Méxique informé de leur arrivée, envoya auſſi-tôt des chevaux chargés de tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire. Il leur ordonna de paſſer à México, & ils s'y rendirent ſans perdre de temps. Sur le rapport qu'ils firent au Viceroi de la fertilité des pays qu'ils avoient traverſés, il blâma beaucoup les Officiers du Roi, de ne les avoir pas aidé dans cette expédition, & il leur promit de s'y rendre lui-même à leur tête. Cette promeſſe n'ayant jamais été remplie, quelques-uns paſſerent au Pérou, d'autres s'établirent au Méxique, où on leur fournit tout ce

qui leur étoit néceſſaire ; & l'un d'entr'eux qui étoit d'un caractere mélancholique y prit l'habit religieux. Les vues des Eſpagnols n'étant alors tournées que du côté de l'or, on ne penſa plus à la Floride juſqu'en 1549, que quelques Religieux Dominicains y paſſerent, dans l'intention d'y établir le Chriſtianiſme : mais les Indiens les détruiſirent tous, vingt-quatre heures après leur débarquement.

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

An. 1562.

SUPPLÉMENT

Pour la Découverte de la Floride.

CHAPITRE XII.

Premier établiſſement des François à la Floride ſous Jean Ribaut : Ils y bâtiſſent un petit fort : Retour de Ribaut en France : Les François quittent la Floride, & ſont près de périr en mer par le défaut de vivres : Ils ſont reçus dans un vaiſſeau Anglois : Seconde expédition ſous les ordres de Laudonniere.

Les François prennent la réſolution de s'établir dans la Floride.

TANT d'entrepriſes infructueuſes parurent avoir dégouté totalement les Eſpagnols de continuer à découvrir la Floride : attirés uniquement dans le nouveau monde par l'appas de l'or, tout pays où ils ne trouvoient pas ce précieux métal en abondance, leur paroiſſoit indigne de leurs recherches. Ils n'y avoient formé

formé aucun établiſſement lorſque les François, ſans être découragés par le peu de ſuccès de leurs voiſins, réſolurent d'y établir une ou pluſieurs Colonies : ils y auroient réuſſi ſans doute, ſi moins attachés aux richeſſes fictices, ils avoient eu principalement en vue de profiter des richeſſes naturelles d'un pays fertile, & couvert d'une multitude d'animaux, dont les fourures précieuſes pouvoient former une branche conſidérable de commerce. Outre le déſir de trouver de l'or, qui fut toujours le premier motif des avanturiers qui allerent dans le nouveau monde, il paroît que d'autres vues contribuerent à déterminer le Monarque & le Miniſtére François à envoyer une Colonie à la Floride. Sous le régne tumultueux de Charles IX, & avant l'affreuſe journée de la ſaint Barthelemi, les Proteſtants s'étoient exceſſivement multipliés en France, & la Couronne ne pouvoit que redouter des gens, qui par leurs principes religieux, ſont portés naturellement à l'indépendance. L'Amiral de Coligni, l'un de leurs principaux chefs, ſans qu'on ait pu pé-

Découverte de la Floride. Chap. XII. An. 1562.

Découverte de la Floride

Chap. XII.

An. 1562.

nétrer ſes motifs, projetta de former dans le nouveau monde une Colonie uniquement compoſée de Proteſtants, & ſoit que le Monarque crut cet établiſſement utile pour toute la nation en général, ſoit qu'il jugeât qu'il lui étoit avantageux d'éloigner des ennemis domeſtiques, il conſentit volontiers au projet.

Expédition de Jean Ribaut.

L'Amiral ne perdit point de temps: il fit conſtruire deux vaiſſeaux, qui furent mis ſous les ordres du Capitaine Jean Ribaut, avec un aſſez grand nombre de matelots, de ſoldats, & de volontaires, dont la pluſpart étoient Gentilshommes. Ils partirent de Dieppe le 18 de Février 1562, & après une heureuſe traverſée, ils reconnurent la côte de la Floride vers la fin du mois d'Avril. La premiere terre qu'ils découvrirent fut nommée le Cap-françois, vers le trente & unieme dégré de latitude ſeptentrionale; ils ſuivirent la côte qui s'étend au Nord-Oueſt, virent pluſieurs belles rivieres, entre autres celle qu'ils nommerent des Dauphins, à cauſe de la quantité de ces animaux qui parurent à ſon embouchure, & entrerent dans une

qu'ils appellerent riviere de Mai, en l'honneur du mois qui commençoit le jour même qu'ils en firent la découverte. Découverte de la Floride. Chap. XII. An. 1562.

Quoique les bords de cette riviere fuſſent couverts d'Indiens, les François ne virent en eux aucune marque d'hoſtilité : au contraire ils furent reçus très humainement, & le pays ayant paru auſſi fertile qu'agréable, Ribaut en prit poſſeſſion au nom du Roi de France, en faiſant élever ſur le rivage une colomne de pierre, où étoient gravées les armes de cette Monarchie. Il remarqua que cette contrée abondoit particuliérement en mûriers noirs & blancs, ſur leſquels les vers à ſoye ſe multiplioient naturellement, & faiſoient leur travail ſans aucun ſecours de l'induſtrie humaine.

Après être ſorti de cette riviere, & en continuant à ſuivre la côte, Ribaut en rencontra pluſieurs, auxquelles il donna les noms de Seine, de Loire, & de quelques autres rivieres de France. Au trente-deuxieme dégré de latitude, il en trouva une plus conſidérable qu'il nomma Port-royal : jetta l'ancre à ſon em- Il bâtit un petit fort.

Découverte de la Floride. Chap XII. An. 1562.

bouchure, la remonta de quelques lieues, toujours dans un pays fertile & au milieu des ſauvages, qui d'abord avoient pris la fuite, & qui revinrent enſuite avec quelques préſents de perles & de curioſités du pays. Les François y remarquerent quantité de bêtes fauves, de volailles, & beaucoup de poiſſons: mais ne voulant pas encore former d'établiſſement en cet endroit, ils reprirent la côte maritime, dans l'intention de trouver la riviere que les Eſpagnols avoient nommée le Jourdain. Le peu de connoiſſance du pays leur en fit prendre une autre pour celle qu'ils cherchoient; & après l'avoir remontée quelques lieues, Ribaut réſolut de bâtir un fort dans une iſle environnée de deux bras de cette riviere, pour y laiſſer vingt-ſix de ſes gens, qui ſe déterminerent à y paſſer l'Hyver, ſur la promeſſe qu'il leur fit de leur donner de prompts ſecours.

Ribaut revient en France.

Ce fort avoit ſi peu d'étendue, que chacun mettant la main à l'ouvrage il fut conſtruit très promptement. On lui donna le nom du Roi Charles, & Ribaut nomma pour Gouver-

neur en ſon abſence un François appellé Albert, auquel il recommanda d'enſemencer les terres, d'entretenir l'unanimité entre ſes compatriotes, & de s'attacher particuliérement à gagner l'amitié des Indiens. Ribaut remit enſuite à la voile pour l'Europe, & fut de retour à Dieppe le 20. Juillet de la même année, n'ayant été que cinq mois dans ce premier voyage.

Découverte de la Floride. Chap. XII. An. 1562.

Albert ne ſuivit aucun des avis, ou plutôt des ordres qui lui avoient été donnés. Bien loin d'enſemencer les terres, il paſſa le temps qu'il demeura en ce pays, dans une molle oiſiveté, ne s'occupant que du vain déſir de chercher de l'or : & l'exemple du Commandant étant bien-tôt devenu contagieux, le déſordre ſe mit dans la Colonie. Albert dont le caractere étoit très dur, au lieu d'employer la douceur, irrita de plus en plus les eſprits par ſa ſévérité. Il fit pendre, ou pendit lui-même, comme le diſent quelques Auteurs, un de ſes compatriotes pour un ſujet aſſez léger. La famine ſe fit ſentir de plus en plus : les ſauvages fournirent quelques proviſions, qu'un accident

Mauvaiſe conduite d'Albert. Il eſt tué par ſes gens.

Découverte de la Floride. Chap. XII. An. 1562.

fit périr par les flammes, & en peu de temps le ſoulevement devint général. Albert en fut la victime, & ſes gens après l'avoir tué, élurent à ſa place pour leur Commandant Nicolas Barré, homme intelligent, qui auroit pu réparer le déſordre s'il eût été porté à de moindres excès: mais après avoir attendu inutilement des ſecours de France, où les guerres civiles ne permettoient pas alors de s'occuper des objets éloignés, il jugea qu'il ne reſtoit d'autre parti que celui d'abandonner un pays, où les foibles ſecours que les François tiroient des habitants, pouvoient leur manquer tout-à-coup, & les réduire à périr de miſére.

Les François abandonnent la Floride. Famine horrible a laquelle ils ſont réduits.

Ribaut n'avoit laiſſé aucun bâtiment aux François de la Floride: mais le déſeſpoir leur donnant des forces & de l'induſtrie, ils ſe conſtruiſirent une barque, & ſe mirent en mer avec le peu de proviſions qu'ils purent ramaſſer. Si les vents leur avoient été auſſi favorables pour le retour, que ceux qu'ils avoient eu en quittant leur patrie, ils auroient pu gagner quelques-unes des iſles où les Européens avoient des établiſſe-

ments, & y trouver des moyens de revenir en France: mais un calme de vingt jours qu'ils éprouverent peu de temps après s'être mis en mer, acheva de les plonger dans toutes les horreurs de la plus affreuſe néceſſité. La mort les menaçoit tous, & ils prirent l'horrible réſolution de ſacrifier un homme pour ſauver les autres. Des François, qui avoient tant de fois frémi d'indignation au ſeul récit des abominables feſtins que font les Cannibales des corps de leurs ennemis, burent le ſang & dévorerent la chair d'un de leurs compatriotes. Ce funeſte répas appaiſa pour quelque temps la faim cruelle qui les tourmentoit: mais ſans doute qu'ils ne ſe ſeroient pas bornés à une ſeule victime, ſi ces ſépulchres animés n'euſſent enfin eu le bonheur de rencontrer un bâtiment Anglois. Ils furent reçus à bord, & ramenés en Europe: on en débarqua quelques-uns ſur les côtes de France, & les autres furent conduits à la Reine Eliſabeth, qui formoit alors des deſſeins ſur la Floride.

Découverte de la Floride. Chap. XII. An. 1562.

Pendant le feu des guerres civiles, l'Amiral de Coligni qui avoit formé

Découverte de la Floride. Chap. X. An. 1562.

le projet de cette entrepriſe, étoit demeuré éloigné de la Cour : mais auſſi-tôt que la tranquillité parut rétablie, Coligni revint auprès du Roi, & reprit le même projet. On équippa trois vaiſſeaux, l'un de cent vingt tonneaux, l'autre de cent, le troiſieme de ſoixante, & à la recommandation de l'Amiral, Charles IX. nomma pour commander cette petite eſcadre, René de Laudonniere, qui avoit accompagné Ribaut dans le premier voyage. On lui accorda des Lettres-patentes avec le titre de Lieutenant pour le Roi dans les pays dont il feroit la découverte ; & il lui fut délivré cinquante mille écus pour fournir ſa Colonie de toutes les proviſions néceſſaires. Cette expédition fut encore totalement confiée aux Proteſtants : on embarqua non-ſeulement des ſoldats & des matelots, mais auſſi un grand nombre d'ouvriers de toutes les eſpeces qui peuvent être utiles dans une Colonie, outre pluſieurs Gentilshommes qui entreprirent ce voyage en qualité de volontaires. Dans le récit que nous en allons donner, nous ſuivrons particuliérement la relation de Jacques

L'Amiral de Coligni reprend le même projet. An. 1564.

le Moine de Dieppe, habille Deſſinateur, qui accompagna Laudonniere, pour tracer exactement le Plan des côtes, le cours des rivieres, & tout ce qui pouvoit paroître digne de remarque : mais nous ne négligerons pas de faire uſage des Auteurs qui ont écrit ſur le même ſujet, tels que Champlain, Laet & autres, autant qu'il nous ſera néceſſaire, en nous renfermant dans les bornes que nous nous ſommes preſcrites.

Découverte de la Floride. Chap. XII. An. 1564.

Les François mirent à la voile du Havre-de-grace le 22 d'Avril 1564, & le 5 de Mai ils arriverent à l'iſle de Teneriffe, où ils s'arrêterent pour faire de l'eau. Ils relâcherent enſuite à la Dominique, & furent bien reçus des habitants, mais étant entrés par force dans quelques-uns de leurs jardins, où ils cueillirent des fruits contre leur volonté, les inſulaires prirent les armes, & les François furent obligés de ſe retirer, après avoir perdu un des leurs. Le 22. de Juin ils arriverent à la Floride, & entrerent dans la riviere de Mai, d'où Laudonniere renvoya en Europe un de ſes vaiſſeaux, nommé l'Eliſabeth. Lorſqu'ils eurent commencé à re-

Laudonniere part pour une ſeconde expédition.

Découverte de la Floride.

Chap. XII.

An. 1564.

monter cette riviere, ils virent que les ſauvages faiſoient des feux de toutes parts, ce qui les obligea à ſe tenir ſoigneuſement ſur leurs gardes : mais ils reconnurent bien-tôt que les Indiens n'avoient aucune mauvaiſe intention. Ils vinrent en foule trouver les François, marquant la plus grande admiration à la vue de leurs habillements, & de la délicateſſe de leur teint, & ils leur apporterent du maïs, avec pluſieurs autres ſortes de proviſions. Ces ſauvages ne furent pas long-temps ſans s'appercevoir que l'or & l'argent étoient les principaux objets de la cupidité des Européens, & ils parurent diſpoſés à leur en donner : mais le Commandant qui craignoit que l'avidité particuliére ne fit tort au bien général de la Colonie, défendit, ſous des peines capitales, de faire avec eux aucun échange d'or, d'argent, ou de pierres précieuſes, ſans y être autoriſé, pour les dépoſer au tréſor public.

CHAPITRE XIII. An. 1564.

Les François élevent le fort Carolin, ils ſont viſités par le Roi Saturiova, qui leur fournit des hommes pour y travailler : Laudonniere lui refuſe du ſecours contre ſes ennemis : Mécontentement des François : Le Commandant ſe fait remettre les lettres qu'ils écrivent en Europe.

Les François ſe diſpoſent à élever un nouveau fort.

A peine les François eurent mis le pied dans la Floride, que les principaux chefs des Indiens vinrent les trouver, & comme Laudonniere avoit avec lui deux hommes, qui dans la premiere expédition avoient acquis quelques connoiſſances de la langue du pays, il apprit par leur ſecours que le Souverain de celui où il étoit alors, ſe nommoit Saturiova : que le lieu de ſa réſidence étoit peu éloigné : qu'il avoit un grand nombre de Caciques ſous ſes ordres, & qu'en peu de temps il pouvoit mettre ſur pied une nombreuſe armée. Ces connoiſſances déterminerent le Com-

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

mandant à élever un Fort, avec la plus grande diligence, & tous les François, ſans exception, commencerent à y travailler. Saturiova qui en fut informé, envoya pluſieurs de ſes gens examiner la conduite des Européens, & quand il ſut par leur rapport, qu'ils creuſoient la terre dans l'endroit qu'ils avoient choiſi, il réſolut de s'y rendre lui-même pour être mieux inſtruit de leurs deſſeins. Il fut précédé d'un député, accompagné de cent vingt hommes des plus robuſtes, armés d'arcs, de fléches, de maſſues & de javelots, & ornés, ſuivant la coutume du pays, de colliers, de coquilles choiſies, de bracelets, de dents de poiſſons, de ceintures garnies de boules d'argent, avec des plaques rondes d'or, d'argent & de cuivre, dont on entendoit le ſon à meſure qu'ils s'avançoient. La commiſſion de ce député ſe bornoit à un ſimple compliment, pour annoncer l'arrivée du Roi, après quoi il fit élever pour ce Prince une eſpece de tente, formée de branches de palmier, de laurier, & d'autres arbres odoriférants.

Ils ſont viſités par Saturiova.

Laudonniere ayant remarqué que

de cet endroit qui étoit élevé, Saturiova pourroit voir tout ce qui se passeroit dans les retranchements des François, fit les dispositions nécessaires pour combattre avec succès, s'il étoit attaqué par les Indiens : mais ils ne venoient que dans des vues pacifiques. Le Roi arriva précédé de huit cents hommes, bien faits, robustes, exercés à la course, & tous armés en guerre. Ils étoient suivis de cinquante jeunes gens, qui lui servoient de gardes du Corps, & qui portoient des traits & des javelots. Le Prince avoit à sa droite son Négromancien, & à sa gauche son premier Conseiller d'Etat, qui l'accompagnoient toujours dans les occasions importantes : & à quelque distance étoient vingt joueurs de flutes, dont les instruments composés de roseaux percés de deux trous, rendoient un son si baroque & si discordant, qu'on pouvoit les regarder comme une musique infernale. Saturiova entra seul dans le lieu qui lui étoit préparé : s'y assit à platte terre, comme nous voyons asseoir les singes, & regarda quelque temps les François qui étoient rangés en

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

ordre de bataille. Il manda enſuite Laudonniere, qui ſe rendit dans ſa tente avec ſon premier Capitaine Ottigni, un de ceux qui entendoit un peu la langue; & le Prince leur fit un très long diſcours, qu'ils ne comprirent qu'en partie: cependant ils en entendirent aſſez pour connoître qu'il leur demandoit qui ils étoient: pourquoi ils étoient venus plutôt dans ſes Etats, que dans ceux de tout autre: & quelle étoit leur intention. Le Commandant répondit par le Capitaine la Caille, qui pouvoit ſe faire entendre du Prince: qu'il étoit envoyé par un Monarque très Puiſſant, nommé le Roi de France, lequel déſiroit faire alliance avec lui, être l'ami de ſes amis, & l'ennemi de ſes ennemis. Cette réponſe parut très agréable à Saturiova: on ſe fit réciproquement des préſents en ſigne d'amitié, & il ſortit de ſa tente pour voir de plus près les travaux des Européens. Il regarda leurs armes avec admiration, particuliérement l'artillerie: examina les retranchements en dedans & en dehors, & demanda quel en étoit l'uſage. On lui dit qu'ils

étoient deſtinés à renfermer un grand édifice, capable de contenir tous les hommes qu'il voyoit, & qu'on alloit y conſtruire des cabanes. Ce travail lui plut beaucoup, & il marqua le plus grand déſir de le voir avancer en peu de temps ; ce qui donna occaſion à Laudonniere de lui demander quelques-uns de ſes gens pour aider les Européens. Il y conſentit avec joie, & envoya quatre-vingts hommes accoutumés à porter de lourds fardeaux, ce qui ſoulagea beaucoup les François, & avança conſidérablement l'ouvrage.

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

Animés par le déſir de ſe garantir de toutes ſortes d'ennemis, & de ſe mettre à couvert contre les injures de l'air, Gentilshommes, Officiers, Soldats, Ouvriers & Matelots travailloient avec une ardeur égale pour le conduire à ſa perfection. Ils étoient encore excités par l'envie de ſe faire une retraite, où ils puſſent dépoſer les richeſſes immenſes qu'ils eſpéroient acquérir dans peu : mais bien loin de voir leur attente remplie, ils tomberent bien-tôt dans une ſi grande diſette de boiſſon & de vivres, que chacun fut réduit par jour à un

On conſtruit le fort Caroline.

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

verre d'une eſpece de cidre coupé avec moitié d'eau, & que ſi l'on n'avoit reçu quelques ſecours des habitants, toute la Colonie auroit péri de miſére. Pour remédier à cette diſette, Laudonniere fit conſtruire deux barques de trente à quarante pieds de longueur, afin de s'en ſervir à remonter la riviere, & à parcourir la côte, dans l'intention de chercher de toutes parts les proviſions néceſſaires.

Mécontentements dans la colonie.

Entre les compagnons de Laudonniere étoient, comme nous l'avons déja remarqué, un aſſez grand nombre de Gentilshommes, élevés dans la délicateſſe trop ordinaire à la nobleſſe Françoiſe. Semblables à tous les autres avanturiers, ils n'avoient enviſagé que la fortune brillante, à laquelle ils comptoient parvenir, & croyoient que la fatigue du voyage étoit l'unique peine qu'ils duſſent eprouver. Quand ils ſe virent au contraire réduits à la diſette, obligés de partager les travaux les plus rudes, dans un pays où ils ne voyoient aucune apparence d'or, ils commencerent à fatiguer Laudonniere de leurs plaintes. Le Commandant y fit peu d'at-

tention, & ſon caractere trop facile, le livrant à trois ou quatre flatteurs qui s'étoient emparés de ſon eſprit, il ne marqua que du mépris pour les militaires qu'il auroit du particuliérement ménager, & l'enthouziaſme de leur Secte ſe joignant à leurs plaintes, ils lui reprocherent avec amertume, de n'avoir eu aucune attention au ſalut des ames, & de n'avoir amené avec lui aucuns Miniſtres. En effet Laudonniere avoit commis cette faute contre les ordres exprès de l'Amiral, & contre les régles de la bonne politique qui enſeigne à tous les chefs d'avoir des gens affidés, qui ſachent gagner les eſprits du peuple, & le plier aux volontés du Commandant.

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

Les barques des François n'étoient pas demeurées inutiles : Laudonniere avoit envoyé ſon Lieutenant Ottigni à la découverte, & après être remonté environ vingt lieues, il trouva les Timagoas, avec leſquels Saturiova étoit en guerre. Ils reçurent très bien les Européens, & leur dirent qu'ils n'avoient point d'or, mais qu'ils pouvoient les conduire dans un lieu où ils en trouveroient. Ot-

Découvertes des François.

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

tigni envoya un de ſes hommes avec eux, & voyant qu'après l'avoir attendu quelque temps, il n'en avoit aucunes nouvelles, il remonta encore dix lieues pour le chercher. Le François le rejoignit chargé d'un peu d'or, & lui dit que les habitants promettoient de lui en faire trouver davantage dans le pays du Roi Maïera: il ſe confia encore à leur conduite, & d'Ottigni revint à la forteresſe.

Quinze jours après, le François ne revenant point, Laudonniere fit partir le Capitaine Vaſſeur avec quelques troupes pour le chercher. Ils remonterent la riviere pendant deux jours, & apprirent qu'il étoit paſſé dans le pays du Roi Mollava, l'un des vaſſaux du grand Roi Outina. S'étant rendus auprès de Mollava, qui les traita avec bonté, ils y retrouverent leur homme chargé de dix marcs d'argent: apprirent qu'Outina commandoit à quarante Rois, & qu'il étoit le plus puiſſant ennemi de Saturiova, qui en comptoit trente entre ſes Vaſſaux.

Laudonniere refuſe du ſecours à Saturiova.

Cependant Saturiova envoya à Laudonniere une députation pour lui demander de ſe mettre en marche

avec lui contre d'autres Indiens, avec lesquels il étoit en guerre, conformément à la promesse qu'il lui avoit faite, de se déclarer ami de ses amis, & ennemi de ses ennemis. Le Commandant, qui par les différents voyages de ses gens avoit appris qu'il ne pouvoit espérer de trouver de l'or, que dans les monts Apalaches, & que pour y parvenir il falloit passer par des pays sous la domination des ennemis de Saturiova, avoit résolu de faire alliance avec eux, particuliérement avec Outina, qui étoit le plus puissant. Il fit une réponse ambigue au député, ce qui détermina le Roi à se rendre en personne au Fort. Il reconnut bien-tôt que cet ouvrage n'étoit pas un simple logement pour les Européens, étant environné d'un rempart & d'un fossé assez large & profond, avec une palissade du côté de la riviere, sans autre issue qu'une entrée étroite & d'un accès difficile. Il avoit amené douze ou quinze cents hommes: mais le Capitaine la Caille lui dit au nom du Commandant, qu'il ne pouvoit être admis dans le Fort, auquel on avoit donné le nom de Carolin, qu'après

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

avoir renvoyé ſon monde, ou ſeulement avec vingt hommes de ſa ſuite. Frappé de ce meſſage, Saturiova prit le parti de diſſimuler, & entra avec le nombre preſcrit: mais à peine eut-il mis le pied dans le Fort, que ſous prétexte de lui faire honneur, les tambours & les trompettes commencerent à ſe faire entendre, & ce bruit fut ſuivi d'une décharge d'artillerie, qui lui cauſa la frayeur la plus exceſſive. On lui dit en même-temps que ſes gens épouvantés prenoient la fuite de toutes parts, & il en fut d'autant moins ſurpris, qu'il leur en auroit montré l'exemple, s'il n'eut pas été dans le Fort. Cependant il ſomma Laudonniere de ſa parole, lui dit que ſon armée étoit prête à partir: que les Rois ſes Vaſſaux étoient aſſemblés, & qu'il avoit fait toutes les proviſions néceſſaires. Le Commandant François s'excuſa de l'accompagner, & il partit ſeul pour ſon expédition.

Il ſe fait remettre les lettres des François.

La frayeur de Saturiova & de ſes gens, ayant rendu le nom François célébre dans tout le pays, Laudonniere réſolut de renvoyer un

vaiſſeau en Europe, ſous les ordres du Capitaine Pierre. Un grand nombre de ceux qui l'accompagnoient déſiroient ardemment profiter de cette occaſion pour retourner dans leur patrie; entre ceux qui le lui demanderent avec le plus d'inſtances, fut un jeune homme nommé Morillac, & le Commandant le lui promit, à condition qu'il lui remettroit toutes les dépêches dont on le chargeroit pour l'Europe, promettant de ne les ouvrir que lorſque le vaiſſeau ſeroit en mer.

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

Parmi les lettres qui furent ainſi remiſes à Laudonniere, il en trouva quelques-unes d'un jeune François de famille honnête, nommé de Gièvre, par leſquelles il marquoit que le Commandant bien loin de faire l'uſage convenable des cinquante mille écus qu'il avoit reçus du Roi pour la Colonie, n'y avoit conduit aucunes des proviſions néceſſaires; qu'il donnoit toute ſa confiance à des flatteurs: mépriſoit les gens de bien, & avoit totalement négligé de leur donner les ſecours ſpirituels, n'ayant amené aucun Miniſtre. Ces lettres auroient pu être fatales à de Gièvre:

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

mais comme il étoit fort aimé, il fut averti de la trahiſon de Morillac, & eut le temps de ſe ſauver dans les bois pour éviter la colere du Commandant.

CHAPITRE XIV.

Révolte d'une partie des gens de Laudonniere : Ils le mettent aux fers : Ils s'emparent d'une barque, & paſſent dans la nouvelle Eſpagne. Laudonniere refuſe de prendre part aux affaires des Indiens. Les révoltés font quelques priſes : Ils ſont ſurpris & ſe ſauvent : Leur retour à la Floride. Laudonniere fait punir les chefs & la tranquillité eſt retablie.

Révolte ouverte dans la colonie.

LA conduite que Laudonniere avoit tenue pour ſe rendre maître des ſecrets des François, ne ſervit qu'à irriter de plus en plus les eſprits. Tous faiſoient les mêmes plaintes que de Gièvre avoit écrites, & ne doutant pas que le Commandant n'en fut également inſtruit, ils réſolurent de ne plus rien ménager

avec un homme qui avoit droit de regarder chacun d'eux comme ſon ennemi. Ils formerent un complot, qui commenca d'abord par cinq ou ſix, & dans lequel ils ſe trouverent en peu de temps au nombre de trente : ils connoiſſoient trop la probité & l'attachement de la Caille au Commandant, pour lui propoſer d'y entrer : mais il s'adreſſerent à lui pour qu'il portât leurs plaintes à Laudonniere, & lui exposât le projet qu'ils avoient formé. En conſéquence il le pria de ſe rendre au lieu d'aſſemblée & en préſence des mutins il lui fit un diſcours, où en lui déclarant qu'ils le reconnoiſſoient toujours pour le Lieutenant du Monarque François, il lui repréſenta que ceux, au nom deſquels il parloit, étoient pour la pluſpart des Gentilshommes aiſés, qui avoient quitté volontairement, pour le ſuivre, les douceurs de leur patrie : qu'ils étoient expoſés au danger de périr, faute de vivres au milieu des ſauvages, dont on ne pouvoit en eſpérer que par des échanges, & qu'il ne reſtoit rien à leur donner pour en obtenir : que pour prévenir l'extrême diſette où ils al-

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

loient tomber, ils demandoient que ſans perdre de temps il fît radouber le vaiſſeau qui lui reſtoit, afin de les tranſporter dans la nouvelle Eſpagne dont il étoient voiſins, où ils obtiendroient des vivres, ſoit à prix d'argent, ſoit par quelque autre voie, & il finit en ajoutant que ſi l'on connoiſſoit quelque moyen plus facile pour s'en procurer, ils étoient également diſpoſés à le prendre.

Laudonniere répondit en peu de mots, qu'il n'étoit pas tenu de leur rendre compte de ſa conduite : qu'il avoit pluſieurs tonneaux remplis d'effets, avec leſquels ou auroit des vivres des Indiens : qu'il ne permettroit jamais qu'on allât dans la nouvelle Eſpagne, mais qu'on pourroit monter ſur les deux barques pour côtoyer le rivage de la mer juſqu'à trente ou quarante lieues, ce qui leur donneroit plus de proviſions qu'on n'en auroit beſoin.

Laudonniere eſt mis aux fers par les mutins.

La crainte de manquer de vivres n'étouffoit pas l'amour de l'or. Laudonniere envoya quelques gens dont il étoit ſûr dans les Etats du Roi Outina : ils en apporterent une petite quantité, & il fut mis dans le tréſor,

trésor, contre la promesse qu'il avoit faite de partager tout en commun. Ce manque de foi augmenta encore les murmures, & enfin les conjurés résolurent d'obtenir par force la permission de passer dans la nouvelle Espagne. Ils attirerent dans leur parti le plus grand nombre des soldats. Un insigne hypocrite nommé Desfourneaux se mit à leur tête avec un Gènevois nommé Etienne, & deux autres François la Croix & Seigneur. Desfourneaux avec vingt hommes armés se rendit au milieu de la nuit chez Laudonniere: s'empara des clefs du trésor & des magazins: lui mit les fers aux pieds, & le fit conduire sur le vaisseau, où il le laissa à la garde de deux soldats. Les autres conjurés allerent en même-temps chez le Lieutenant d'Ottigni, & chez l'Enseigne d'Erlac pour les désarmer, & leur firent jurer, sous peine de mort, de ne point sortir de leurs maisons avant le jour. Leur projet étoit de tuer la caille, & ils se rendirent chez lui à cette intention: mais il avoit été averti, & s'étoit sauvé dans les bois, où il demeura caché jusqu'à leur départ.

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

Pour donner quelque sanction au

Ils partent

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

voyage qu'ils avoient réſolu de faire, & pour que les Eſpagnols ne fuſſent pas en droit de les regarder comme des Pirates ſans aveu: Desfourneaux dreſſa une commiſſion qu'ils forcerent Laudonniere de ſigner, par laquelle en ſa qualité de Lieutenant pour le Roi, il leur accordoit la permiſſion, attendu la diſette de vivres, de paſſer dans la nouvelle Eſpagne pour s'en procurer, & prioit les Commandants, Magiſtrats & autres Sujets du Monarque Eſpagnol de leur accorder les ſecours dont ils auroient beſoin. Ils mirent ſur les deux grandes barques tout ce qu'ils purent trouver de munitions & de proviſions dans les magazins: choiſirent deux pilottes Levaſſeur & Trenchar, & partirent du Fort le 8 de Décembre, en traitant de lâches & d'eſclaves tous ceux qui n'avoient pas voulu ſe joindre à eux, & en menaçant de les écraſer, ſi on refuſoit de les recevoir quand ils reviendroient comblés de richeſſes.

pour la nouvelle Eſpagne.

On apporte au fort quelques richeſſes.

Lorſque les mutins furent partis, Laudonniere remis en liberté, fit revenir auprès de lui la Caille, & après avoir fait la revue des François qui

lui étoient demeurés attachés, il leur fit prêter un nouveau ſerment d'être toujours fideles au Roi, & de réſiſter à tous ſes ennemis, au nombre deſquels on mit ceux qui venoient d'abandonner la Colonie. Cependant la Rocheferiere que le Commandant avoit envoyé vers les montagnes, fit remettre au Fort pluſieurs préſents qu'il avoit reçus des trois Souverains ennemis d'Outina. Ils étoient compoſés de plaques rondes d'or & d'argent, de boucliers auſſi d'argent, mais non purifié, & mêlé de beaucoup de cuivre: de carquois couverts de très belles fourures, & dont toutes les fléches étoient garnies de pointes d'or; de pluſieurs tapis de plumes: de joncs travaillés avec beaucoup d'art, & de pierres vertes & rouges en forme de coin, qui ſervoient à mettre au tranchant des haches. Laudonniere par reconnoiſſance leur envoya quelques piéces de groſſes étoffes friſées, des haches, des ſcies & quelques quincailleries de celles qui ſe vendent au plus bas prix dans les boutiques de Paris, dont ils parurent très ſatisfaits.

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

Ce commerce cauſa beaucoup de Les Indiens

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

jalouſie à Outina & à ſes ſujets, qui ne parloient plus des François que ſous le nom d'ennemis : mais la Rocheferiere avoit trouvé un autre chemin pour revenir au fort, en deſcendant quelques petites rivieres qui ſe déchargeoient dans la mer, ſans paſſer par les Etats de ce Prince. Il envoya à Laudonniere un Gentilhomme Poitevin nommé Groutaut, qui l'avoit toujours accompagné dans ſes voyages auprès des trois Princes. Il dit au Commandant, que l'un d'eux étoit diſpoſé à entrer en guerre avec ſes ennemis : qu'il demandoit à Rocheferieres de contracter alliance avec les François ; & que ſi on vouloit lui fournir cent hommes armés de mouſquets, il remporteroit certainement la victoire, ce qui les rendroit maîtres des monts Apalaches. Rocheferieres qui ignoroit les troubles du fort, & la déſertion d'une partie des François, n'avoit fait aucune difficulté de promettre du ſecours à ce Prince : mais Laudonniere affoibli, jugea que s'il envoyoit autant d'hommes dans les montagnes, il ne lui en reſteroit pas aſſés pour défendre la fortereſſe, ce qui le détermina à re-

ſollicitent le ſecours des François.

noncer à d'auſſi grands avantages, juſqu'à ce qu'il eût reçu des ſecours de France.

Découverte de la Floride.

Chap. XIV.

Les Indiens continuoient toujours à faire des échanges avec les François; il en vint deux au nom du Roi Maracou, qui habitoit à dix ou douze lieues du fort Carolin du côté du Midi, pour faire quelque compliment à Laudonniere de la part de ce Prince. Ils lui apprirent qu'il y avoit deux étrangers qui habitoient depuis long-temps auprès de deux autres Rois, nommés Ouachaquara & Mathiaca : Le Commandant ſoupçonna qu'ils étoient Chrétiens, & fit prier tous les Rois voiſins de lui envoyer ceux qui pourroient être dans leurs Etats, avec promeſſe de les bien récompenſer. Les députés engagés par les préſents que leur firent les François, amenerent bientôt ces deux hommes dans le fort, & on les reconnut pour des Eſpagnols. Ils étoient entierement nuds, ſans autre couverture que leurs cheveux qui leur deſcendoient preſqu'aux jarets, & quoiqu'ils fuſſent Chrétiens d'origine, ils s'étoient tellement familiariſés avec les mœurs du pays qu'ils habitoient, que ceux des Eu-

An. 1564.

On amène deux Eſpagnols qui étoient depuis quinze ans avec les Sauvages.

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

ropéens leur parurent d'abord étrangers. Laudonniere leur fit donner des habits : ils couperent leurs cheveux qu'ils voulurent conſerver, & l'on trouva que l'un d'eux avoit caché dedans une petite quantité d'or, qui valoit environ vingt-cinq écus. On apprit qu'ils s'étoient ſauvés quinze ans auparavant d'un nauffrage près de Calos où leur vaiſſeau avoit été briſé ſur les rochers qu'on appelle des Martyrs : que le Roi du pays s'étoit emparé de toutes les richeſſes qu'on avoit pu retirer tant de ce vaiſſeau que de deux autres qui avoient péri en même temps: qu'il avoit donné tous ſes ſoins à ſauver la vie à un grand nombre d'Eſpagnols, entre leſquels étoient pluſieurs femmes mariées, & que depuis ce temps elles vivoient avec leurs enfants auprès de ce Prince, qui étoit le plus bel homme & le plus grand Roi de toutes les Indes, très vaillant, très puiſſant & très riche, tant par le commerce qu'il faiſoit avec ſes voiſins, que par les dépouilles des vaiſſeaux Européens qui périſſoient ſouvent ſur ſes côtes. Ils ajouterent qu'il avoit amaſſé un tréſor en or & en argent de la hauteur d'un homme &

de la groſſeur d'un tonneau : que les femmes qui danſoient dans les jours de rejouiſſances étoient ſi chargées de plaques d'or pendues à leurs ceintures, qu'elles avoient peine à faire leurs ſauts, & que les hommes en portoient de même : que les Sujets du Monarque avoient pour lui la plus grande vénération, parce qu'ils croyoient que par des cérémonies magiques il procuroit la fertilité à leurs terres: que pour les entretenir dans cette ſuperſtition, il ſe renfermoit ſouvent avec quelques confidents dans un lieu deſtiné à faire ſes conjurations, & qu'on mettoit à mort tous ceux qu'une curioſité indiſcrete faiſoit approcher trop près de ce lieu ſacré : que dans le temps de la moiſſon ce Roi barbare faiſoit ſacrifier un homme, & qu'on réſervoit particulierement les Eſpagnols pour ſervir de victimes : enfin ils aſſurerent qu'avec cent Mouſquetaires il ſeroit aiſé de s'emparer de toutes ſes richeſſes, le pays n'étant pas fort éloigné, puiſque ſa diſtance au promontoire le plus méridional n'étoit que de quinze à dix-huit lieues.

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

Pendant qu'on tiroit tous ces éclair- Laudonniere

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

ciſſements des deux Eſpagnols, Saturiova envoya une députation pour demander avec de nouvelles inſtances que les François lui fourniſſent des troupes contre Outina, & Laudonniere reçut un grand nombre d'autres députés des Princes alliés de Saturiova, pour le preſſer de ſe joïndre à eux. Il étoit de l'intérêt des François de menager Outina, & de ſe conſerver l'amitié des Caciques voiſins : auſſi Laudonniere, bien loin de vouloir entrer dans leurs demêlés, ne ſongea qu'à les reconcilier. Ils y parurent diſpoſés, & promirent même de le laiſſer le maître des conditions : mais il ſe tint toujours ſur la reſerve, ſachant par lui-même, & par les Eſpagnols qui connoiſſoient à fond les mœurs des Indiens, que ces nations étoient d'autant plus à craindre qu'elles marquoient plus de condeſcendance & d'amitié.

refuſe de prendre part aux affaires des Indiens.

Le Commandant François avoit fait conſtruire deux nouvelles barques, ſur l'une deſquelles il envoya quelques-uns de ſes gens ſuivre la côte ſeptentrionale vers l'endroit où Ribaut avoit débarqué en 1562. Ils y trouverent le Roi Aduſta qui en-

voya des préſents de maïz, de fèves, de Cerfs, de peaux de bêtes, & d'autres effets du pays, en le priant de venir s'établir dans ſon canton, où il promettoit de lui fournir tout ce qui lui ſeroit néceſſaire, & des vivres en abondance. Laudonniere ne crut pas devoir changer le lieu où il avoit établi ſa Colonie, & il y eût alors une ſi prodigieuſe quantité de pigeons de paſſage que pendant ſept ſemaines les François en tuerent chaque jour plus de deux cents. Il envoya auſſi une députation à la Reine Hiovacara, qui étoit veuve, & la plus belle perſonne du pays; ſes ſujets avoient pour elle une ſi grande vénération, que jamais ils ne permettoient que ſes pieds poſaſſent ſur la terre, & ils la portoient toujours ſur leurs épaules: elle fournit auſſi beaucoup de vivres aux François, qui par le ſecours des Indiens ſe trouverent ainſi dans l'abondance: mais elle ne pouvoit être que paſſagere tant qu'ils négligeoient la culture des terres, à laquelle ils parurent ne faire jamais aucune attention.

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1565.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les endroits que parcoururent les gens envoyés par Laudonniere,

*Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1565.

ils ne trouverent nulle part aucunes marques qui leur indiquaſſent des mines d'or ou d'argent : ſeulement vers les montagnes des Apalaches dans le voiſinage d'Outina, ils virent que les habitants avec de gros roſeaux tiroient le ſable de quelques torrents qui venoient de ces montagnes, & qu'ils le trouvoient mêlé de quelques grains d'or, & d'autres de cuivre, ce qui leur fit juger qu'il y avoit des mines. Des connoiſſances auſſi ſuperficielles ne peuvent ſuffire pour décider s'il y auroit eu quelque avantage à faire des recherches plus particulieres. Perſonne n'ignore que dans pluſieurs Royaumes de l'Europe, on trouveroit de ce précieux métal en diverſes montagnes, & nous en avons quelques-unes en France où l'on ne peut douter qu'il n'y en ait aſſés abondamment ; mais les frais d'exploitation en ſeroient ſi conſidérables qu'un ſage Gouvernement préfére d'employer le travail des hommes à la culture des terres, plutôt qu'à recueillir des richeſſes dont la valeur n'eſt qu'imaginaire.

Les révoltés s'emparent de pluſieurs vaiſſeaux Eſpagnols.

Il eſt temps de parler des révoltés qui avoient abandonné la Colonie. Ils

prirent la route de l'Iſle de Cuba, & s'emparerent preſque ſans difficulté de pluſieurs vaiſſeaux, où ils trouverent quantité de caſſave, d'huile d'olive, & de vin d'Eſpagne. S'ils n'avoient eu en vue que de ſe garantir de la diſette, ils auroient eu lieu d'être contents: mais leur cupidité ne pouvoit ſe contenir dans des limites auſſi étroites: ils firent des deſcentes dans pluſieurs Iſles, & s'enrichirent tellement par le pillage, qu'on prétend que le moindre ſoldat eût plus de deux mille écus pour ſa part. Enfin ils ſe rendirent maîtres après un combat aſſés opiniâtre d'un bâtiment leger où ils prirent le Gouverneur de la Havane avec ſes deux fils, & ils ne douterent pas qu'ils n'en tiraſſent une rançon conſidérable; en effet ce Seigneur convint avec eux du prix de ſa liberté, & pour ſe la procurer plus promptement, il leur propoſa d'envoyer un de ſes fils à terre avec une lettre pour que ſa femme fit remettre ſans perdre de temps la ſomme convenue. La prudence auroit demandé qu'ils chargeaſſent un des leurs de cette lettre: mais ils ſe contenterent d'en avoir fait la lecture, & ſans penſer que le jeune homme pouvoit

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1565.

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1565.

être chargé d'ordres particuliers, ils attendirent tranquillement ſon retour. Ils eurent bientôt de ſes nouvelles; la femme du Gouverneur inſtruite de ce qui ſe paſſoit, ne perdit pas un inſtant à faire aſſembler toutes les barques & tous les bâtiments qu'on pût trouver: les François furent environnés: vingt-ſix ſe jetterent dans une barque, où ils étoient moins expoſés à l'artillerie, & ſauverent leur vie & leur liberté en combattant comme des hommes déſeſpérés, ſans que les Eſpagnols puſſent s'en rendre maîtres: mais les autres tomberent en leur pouvoir avec toutes les richeſſes qu'ils avoient pillées, & on les envoya priſonniers en Eſpagne & en Portugal.

Les mutins réduits à un petit nombre, & ſans aucunes proviſions ſe remirent en mer: le pilote Trenchart qu'ils avoient emmené par force de la Floride, aidé de quelques matelots plus prudents que les autres, leur en fit reprendre la route. Les chefs des mutins furent dans la plus grande colere quand ils ſe virent dans un pays où ils avoient tout à redouter s'ils tomboient entre les mains du Commandant: cependant contraints par la diſette à

chercher quelques ſecours de vivres, ils jetterent l'ancre à l'entrée de la riviere de Mai pour en obtenir des Indiens. Ceux-ci en donnerent avis auſſi-tôt à Laudonniere, qui par le conſeil de la Caille envoya de nuit ſes gens dans les barques qu'on put raſſembler; ils monterent dans celle des mutins qui furent tous pris & conduits au fort. Les trois chefs furent condamnés à mort juridiquement, & exécutés: les autres obtinrent leur grace après une ſévere réprimande, & la tranquilité fut retablie dans toute la Colonie.

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1565.

L'abondance qui avoit regné parmi les François ne fut pas de longue durée: les Indiens voyant qu'ils n'avoient plus rien à échanger, & irrités des inſultes que quelques-uns leur avoient faites, abandonnerent pluſieurs lieues à la ronde le pays qui entouroit le fort. Au lieu de s'attacher à les ramener par la douceur, le Commandant ſuivit les conſeils imprudents de ceux qui crurent qu'en mettant le feu aux cabanes des habitants, ils préféreroient d'apporter des vivres plutôt que de voir détruire leurs habitations. Ce moyen bien loin de réuſſir, les

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1565.

éloigna tellement des Européens que tout le pays ne parut plus qu'un déſert. Nous n'entrerons pas dans le détail de diverſes eſcarmouches que les François eurent avec les Indiens, qui alors ſe déclarerent ouvertement leurs ennemis, & écarterent les vivres, de façon que la diſette les réduiſit (dit l'Auteur latin que nous ſuivons,) à n'avoir plus que la peau ſur les os. Enfin Laudonniere privé de toute eſpérance de ſecours dans le pays, & n'en attendant plus de France après dix-huit mois de ſéjour, réſolut de radouber le ſeul vaiſſeau qui lui étoit reſté & de revenir en Europe.

CHAPITRE XV.

Secours apporté par une eſcadre Angloiſe. Ribaut retourne à la Floride : Arrivée de huit vaiſſeaux Eſpagnols : Ribaut ſe met en mer pour les combattre : Ses vaiſſeaux ſont détruits par une tempête. Les Eſpagnols s'emparent du Fort : Laudonniere revient en Europe : Ribaut eſt maſſacré avec la plus grande partie de ſes gens.

Une eſcadre Angloiſe donne du ſecours aux François.

LA miſere avoit tellement abbattu les forces des François, que les ouvriers pouvoient à peine remplir leurs fonctions pour mettre le vaiſſeau en état d'entreprendre le voyage, quand on fut tout-à-coup ſurpris par la vue de pluſieurs voiles. On avoit tout à craindre de la part des Eſpagnols, qui pouvoient ſe venger ſur toute la Colonie des inſultes de quelques particuliers : mais on fut détrompé agréablement quand on reconnut que c'étoient des bâtiments anglois, ſous les ordres de Hawkins.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

Il ſe rendit au fort, & donna de prompts ſecours aux gens de Laudonniere, qui fit avec lui pluſieurs échanges. Le déſeſpoir ſeul avoit fait eſpérer de ſe ſervir du vieux bâtiment pour revenir en Europe : il étoit preſque impoſſible qu'il pût faire la route, & comme un vaiſſeau étoit alors plus néceſſaire aux François que des pieces d'artillerie, on en donna pluſieurs à Hawkins, qui de ſon côté fournit une bonne barque, de la farine pour faire du biſcuit, des fèves & des pois en quantité ſuffiſante pour entreprendre le voyage.

Ribaut revient à la Floride.

Avant de ſe mettre en mer, Laudonniere jugea qu'il devoit détruire le fort qu'il avoit conſtruit, crainte que les Eſpagnols ou les Indiens ne s'en emparaſſent, ce qui auroit rendu l'accès du pays plus difficile aux François s'ils avoient voulu y revenir. Ils commençerent à y travailler avec ardeur, pour que rien ne pût retarder leur départ; ils en avoient déja détruit la plus grande partie, quand on avertit Laudonniere qu'il paroiſſoit ſept voiles vers l'embouchure de la riviere. Plus leurs craintes furent vives à cette nouvelle, plus leur joie

fut complette, quand ils apprirent que c'étoient des navires françois commandés par Jean Ribaut. Trois entrerent dans la riviere, & les quatre autres reſterent à l'ancre vers l'embouchure. La ſatisfaction fut égale de part & d'autre : Ribaut vit avec le plus grand plaiſir que tout ce qu'on avoit publié en France contre Laudonniere n'avoit aucun fondement, & que ſa conduite étoit ſans reproche. Bien loin de ſonger à embarquer les troupes du fort, on ne s'occupa plus que du ſoin de le rétablir, & de prendre les moyens de former un établiſſement plus ſolide.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

Sept ou huit jours après l'arrivée de Ribaut, les Gentilshommes, les ſoldats, & preſque tous les matelots étant deſcendus à terre, à l'exception d'un petit nombre deſtiné à la garde des quatre vaiſſeaux reſtés à l'embouchure de la riviere, on apperçut vers quatre heures du ſoir ſix gros navires, qui venoient ſur les François, & on les reconnut bientôt pour Eſpagnols. Ceux qui étoient demeurés dans les bâtiments de Ribaut n'eurent que le temps de couper leurs cables, & de gagner la mer : les Eſpagnols voulu-

Arrivée de huit vaiſſeaux Eſpagnols.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

rent leur donner la chaſſe, mais les François plus fins voiliers leur échaperent aiſément. Auſſi-tôt que Ribaut fut inſtruit de cet événement par des ſoldats qui ſe promenoient ſur le rivage, il fit mettre ſes troupes ſous les armes, au nombre de cinq à ſix cents hommes, armés de mouſquets, & ils ſe tinrent ſur la côte, prêts à monter dans les vaiſſeaux ſi les matelots les y ramenoient. On paſſa la nuit au bivouac, & le matin on revit l'un après l'autre les quatre vaiſſeaux, qui faiſoient des ſignaux pour avoir du monde. Ribaut craignit d'abord que les Eſpagnols ne s'en fuſſent emparés, & que ces ſignaux ne fuſſent une ruſe pour ſurprendre les François. Cependant ils monterent dans les barques, & dans les autres navires, diſpoſés à tout événement. Le vent contraire empêchoit les quatre de gagner la côte, mais un matelot fut aſſés hardi pour ſe jetter en mer au péril de ſa vie ; on le reçut dans une chaloupe, & il remit à Ribaut une lettre du Capitaine Coſſet qui lui marquoit que les Eſpagnols au nombre de huit vaiſſeaux après avoir manqué de s'en rendre maîtres, & tiré pluſieurs volées de

canon, avoient fait une descente à six milles des François, & débarqué une grande quantité de Négres, chargés de pelles & de hoyaux, ce qui fit juger qu'ils avoient dessein de se retrancher.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

Ribaut communiqua cette lettre au Conseil, composé de près de trente Capitaines, de beaucoup de Gentilshommes, & des principaux d'entre les autres Officiers. Le plus grand nombre & les plus sensés furent d'avis de rétablir le fort en diligence, & d'aller par terre sans perdre de temps au lieu où étoient débarqués les Espagnols, afin de les en chasser. Ribaut fut d'un avis contraire, fondé sur une lettre de l'Amiral qu'il avoit reçue en s'embarquant, & qui étoit conçue en ces termes: « Comme nous étions prêts » à signer ces présentes: nous avons » été assurés du partir de Pierre de Me- » lendez pour aller vers la Nouvelle- » France; votre devoir est de prendre » garde que les Espagnols n'attentent » rien à l'encontre de nous, comme » il est raisonable que nous n'entre- » prenions rien contr'eux sans occa- » sion. » Il conclut de cet ordre qu'on ne devoit pas laisser échaper les enne-

Ribaut se met en mer pour combattre les Espagnols.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

mis : mais qu'il falloit monter ſur les vaiſſeaux, & ſe rendre maître des leurs pendant que la plus grande partie des troupes étoit à terre, jugeant qu'il ſeroit aiſé de détruire ou de prendre enſuite ceux des Eſpagnols qui étoient débarqués.

Laudonniere qui connoiſſoit parfaitement à quels dangers on s'expoſoit en ſuivant ce projet dans une ſaiſon auſſi orageuſe, fit de vives remontrances, mais il fut obligé de céder au ſentiment de Ribaut. Celui-ci prit d'Ottigni & d'Erlac dans ſes vaiſſeaux, & mit à la voile, ne laiſſant dans le fort que Laudonniere avec un petit nombre de François preſque tous malades, ou qui n'étoient pas encore guéris des bleſſures qu'ils avoient reçues dans les combats contre les Sauvages. Laudonniere lui-même étoit ſi incommodé qu'à peine pouvoit-il quitter le lit : cependant la crainte des événements faiſant retrouver des forces aux François, tous ceux qui étoient dans le fort commencerent à en relever les remparts : les femmes & les enfants mêmes les aidant autant qu'il leur étoit poſſible.

Ses vaiſſeaux

Quelques heures d'un vent favora-

ble auroient conduits les François aux vaiſſeaux des Eſpagnols : mais à peine avoient-ils levé l'ancre, que le vent commença à fraîchir & à leur devenir contraire. Ils jugerent alors qu'ils auroient autant à combattre contre la violence de la mer, que contre l'Eſcadre des ennemis. En effet la tempête devint furieuſe : les vaiſſeaux furent jettés à plus de cinquante lieues en mer : après avoir lutté long-temps contre les flots ils revinrent enfin ſe briſer à la côte : mais preſque tous les hommes furent ſauvés.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565. Ils ſont briſés ſur la côte.

Les Eſpagnols s'emparent du fort.

Les Eſpagnols furent bientôt informés de la foibleſſe des François reſtés dans le fort, & quoique les pluyes fuſſent preſque continuelles, ils réſolurent de les y ſurprendre ſous la conduite d'un déſerteur. Le jour qu'ils prirent pour cette expédition M. de Laudonniere avoit confié le ſervice au ſieur de Lavigne, qui touché de compaſſion pour les ſoldats dont la pluye avoit percé les habits, & craignant qu'avec leurs autres infirmités une telle fatigue ne les mit abſolument hors d'état de ſervir, leur permit de ſe retirer pour prendre quelque repos. A peine eurent-ils

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

quitté leurs armes que les Eſpagnols arriverent ; ne trouvant aucune défenſe, ils entrerent par les bréches qui n'étoient pas encore réparées, & commencerent à maſſacrer tous les François qu'ils rencontrerent, ſans même épargner les femmes ni les enfants. Au premier bruit Laudonniere ſortit de ſon lit, pour eſſayer de repouſſer leurs efforts : mais la vue des Eſpagnols le fer à la main, les cris des mourants, & la confuſion générale lui faiſant juger qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de la fuite, il eut le bonheur de ſe ſauver dans les bois, où il fut joint par quelques-uns de ceux qui échaperent au carnage. Laudonniere ne les raſſembla qu'après pluſieurs jours & avec une infinité de dangers, outre la fatigue exceſſive de demeurer jour & nuit dans les forêts ou dans les roſeaux, expoſés à une pluye preſque continuelle.

Laudonniere s'échape & revient en Europe.

Quatre vaiſſeaux françois avoient péri ſur les rochers, & il en étoit reſté trois autres plus légers, commandés par Jacques Ribaut fils du Général : mais montés d'un petit nombre d'hommes, parce que le père avoit emmené tout ce qu'il avoit pu avoir de

forces, dans l'eſpérance de ſe rendre maître des navires ennemis. On lit avec peine dans les Hiſtoriens que le jeune Ribaut ne tira pas un ſeul coup de canon contre les Eſpagnols, quoiqu'ils fuſſent à ſa portée : mais ceux qui ont voulu l'excuſer prétendent qu'il ne pouvoit le faire ſans que les François du fort fuſſent eux-mêmes expoſés au feu de ſon artillerie. Quoiqu'il en ſoit Laudonniere le rejoignit avec le petit nombre de ceux qui étoient échapés au carnage. Ribaut n'avoit alors qu'un ſeul bâtiment, & les autres étoient moins avancés dans la riviere : les Eſpagnols lui firent pluſieurs offres pour l'engager à ſe rendre par compoſition : mais il ne voulut écouter aucune propoſition, & ne s'occupa que du ſoin de rejoindre les autres vaiſſeaux. Quand ils furent tous raſſemblés, Laudonniere dit à Jacques Ribaut qu'il étoit à propos d'aller chercher ſon père, dont on ignoroit le nauffrage : mais il lui répondit qu'il ne vouloit pas demeurer plus long-temps ſur cette côte, & qu'il étoit réſolu de repaſſer en France. Laudonniere y conſentit, & comme ils avoient plus de vaiſſeaux qu'il ne

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

leur étoit néceſſaire, il lui dit qu'il croyoit à propos de brûler ceux qui étoient inutiles. Ribaut ſans autre raiſon que celle de le contredire refuſa d'y conſentir, & Laudonniere les fit couler à fond par ſon Charpentier. Cette méſintelligence des deux Commandants les empêcha d'agir de concert par la ſuite : Laudonniere demanda au jeune Ribaut un des quatre Pilotes qu'il avoit ſur ſon vaiſſeau, parce qu'il n'en avoit pas un ſeul ſur celui qui devoit le ramener en France. Il fut encore refuſé : cependant il mit à la voile, eut la navigation la plus heureuſe, gagna les côtes d'Angleterre, & entra dans le canal de Saint-George, d'où il repaſſa facilement dans ſa patrie. Il n'en fut pas de même de Jacques Ribaut : ſoit qu'il ait péri en mer, ſoit que lui & ſes gens aient été la victime des artifices & de la cruauté des Eſpagnols, jamais on n'en a eu de nouvelles en Europe.

Ribaut & ſes gens ſont trompés par les Eſpagnols.

Jean Ribaut & ſes gens échapés du nauffrage, ainſi que nous l'avons rapporté, erroient dans le pays ſans armes, & ſans autre nouriture que les herbes & les racines qu'ils arrachoient dans les bois. Ils ignoroient ce qui s'étoit

s'étoit passé au fort, & résolurent de s'en approcher, dans l'espérance de s'y rejoindre à leurs compatriotes. Après une marche très fatiguante dans un pays coupé de ruisseaux & de torrents, & inondés par les pluyes, ils arriverent enfin dans un bois éloigné environ de deux lieues du fort. Ribaut tenant ses gens à l'écart, envoya seulement un matelot avec Levasseur & cinq ou six soldats dans un canot indien. Ils approcherent du fort: reconnurent le Pavillon espagnol sans avoir été découverts, & pénétrés de douleur, ils retournerent rendre compte de ce qu'ils avoient vu. Ribaut prit conseil de ceux qui l'accompagnoient, & sur leur avis, il envoya la Caille & quelques soldats pour connoitre les sentiments des ennemis, & pour savoir ce qu'étoient devenus les François laissés dans le fort. Quand les Espagnols virent cette petite troupe, ils firent passer quelques-uns des leurs sur le rivage, & eurent un entretien avec la Caille, auquel ils dirent, que leur Commandant homme plein d'humanité avoit renvoyé Laudonniere & ses gens en France dans un bâtiment bien pourvu de tout ce qui étoit

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

néceſſaire pour le voyage, & qu'il étoit diſpoſé à en agir de même avec les autres François. La Caille fit ſon rapport à Ribaut, qui ajouta foi trop aiſément aux Eſpagnols. Cependant il prit encore l'avis de ſes gens, & preſque tous s'écrierent qu'il n'y avoit pas à ballancer, & qu'il valoit mieux ſe confier à des Chrétiens, que de périr de miſere & de fatigue dans des forêts incultes, à la merci des bêtes féroces.

Ils ſont tous maſſacrés.

Quelques-uns qui connoiſſoient mieux le caractere des Eſpagnols, & la haine qu'ils portoient aux Proteſtants, jugerent qu'il étoit très dangereux d'ajouter foi à leurs diſcours: mais dans l'extrêmité où l'on étoit réduit il paroiſſoit encore plus raiſonable de ſe confier à une foi douteuſe, que de s'abandonner à une mort certaine. La Caille fut renvoyé & reçu dans le fort, où l'on prétend que le Commandant Eſpagnol lui donna ſa parole d'honneur que Ribaut & tous ſes gens auroient la vie ſauve. Sur cette aſſurance ils ne firent plus aucune difficulté de ſe rendre: mais l'Eſpagnol s'appuyant ſans doute ſur le principe abominable qu'on ne

doit point de foi à des Hérétiques, les fit tous mettre à mort, & en fit pendre quelques-uns avec un écriteau, portant que ce n'étoit pas comme François, mais comme Luthériens ennemis de la Foi.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

Telle fut l'iſſue des premiers établiſſements que les Européens formerent dans la Floride : quelque couleur favorable que les Eſpagnols aient voulu donner au maſſacre des François, ils ne peuvent ſe juſtifier d'avoir exercé une cruauté auſſi contraire au droit des gens, dans un temps où les deux nations étoient en pleine paix. Il ne paroît pas que cette conduite barbare fut la ſuite de l'inſulte commiſe contr'eux par les révoltés de Laudonniere, puiſque l'Eſcadre eſpagnole étoit partie d'Europe, vraiſemblablement avant que la nouvelle de cette inſulte y eût été portée : de plus on n'a jamais vengé ſur une nation les excès de quelques pyrates qu'elle déſavoue, & qu'elle fait punir auſſi-tôt qu'ils tombent entre ſes mains. Rien ne peut donc excuſer les Eſpagnols : auſſi les François en tirerent vengeance dans une nouvelle expédition que fit le S^r. de Gourgues à

Concluſion.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

la Floride où aidé des Indiens il ſe rendit maître du fort, & fit également pendre pluſieurs Eſpagnols avec des écritaux, portant que ce n'étoit pas comme Eſpagnols : mais comme traîtres & meurtriers, après quoi ne ſe jugeant pas aſſés fort pour ſoutenir l'Etabliſſement, il remit à la voile, & la Floride demeura alors abandonnée des Européens. Ils y ont retourné depuis & y ont formé diverſes Coſonies : mais l'objet de cet ouvrage n'étant que l'Hiſtoire des Découvertes & des premiers Etabliſſements, je croirois m'écarter de mon ſujet ſi j'entrois dans un détail qui appartient plutôt à l'Hiſtoire générale de l'Amérique.

DÉCOUVERTES
DE
FERDINAND MAGALHAENS,
Communément appellé Magellan.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait de Magellan : Ses offres à l'Empereur ; encouragement qu'il reçoit : Il part pour ſon voyage : Il arrive au Cap Sainte-Marie, & paſſe l'hiver près le pôle Méridional. Terre habitée par des hommes d'une grandeur exceſſive ; deſcription de ce pays : On en prend deux priſonniers : Leur opinion ſur le diable Sétébos, & ſur ſes compagnons : Quelques-uns des gens de Magellan ſont pendus pour mutinerie : Découverte du Détroit qui porte ſon nom : Le Saint-Antoine eſt ſéparé de la flotte : Les gens de Magellan ſont

MAGELLAN, Chap. I.

réduits à une grande peine dans la Mer Pacifique : Ils reconnoiſſent le pôle Méridional.

Commencements de Magellan.

MAGELLAN étoit un homme de beaucoup d'eſprit & de courage ; il étoit né ſujet du Roi de Portugal : mais il renonça au ſervice d'Emmanuel, parce que ce Monarque lui refuſa une médiocre augmentation par mois ſur ſes appointements. Il avoit ſervi avec réputation ſous Albuquerque, avoit donné de grandes preuves de ſon habileté, & s'étoit établi un très grand renom tant dans l'Afrique que dans les Indes.

Il ſe retira à la cour de Caſtille, où il fit obſerver à l'Empereur qu'en examinant avec attention l'étendue des droits reſpectifs des deux couronnes dans les pays occidentaux, conformément à l'accord paſſé entre le Roi Jean II. de Portugal & les Souverains Ferdinand & Iſabelle de Caſtille, les Iſles Molucques & de Banda, fameuſes pour les épiceries devoient appartenir à l'Eſpagne. Il entreprit enſuite avec un courage intrépide de trouver un paſſage pour s'y rendre du côté de l'Oueſt, & c'eſt

MAGELLAN, Chap. I.

ſans doute à cauſe de ſes recherches que ſa mémoire a été ſi maltraitée par les Ecrivains Portugais.

An. 1519.

On équipa cinq vaiſſeaux aux frais de l'Empereur ; la Trinité, vaiſſeau Amiral, auquel on donna pour Pilote un Portugais nommé Etienne Gomez : Le Saint Victor, commandé par Serviz de Mendoza : Le Saint Antoine par Jean de Carthagène : Le Saint Jacques, par Jean Serran : & la Conception par Gaſpard de Quexada. Ils étoient montés d'environ deux cents trente-ſept hommes, & Magellan fut nommé Amiral & commandant en chef de cette petite eſcadre.

On lui donne le commandement d'une eſcadre.

Il ſe met en mer.

Ils partirent de Seville au mois d'Août 1519, & arriverent à Ténériffe le 26 de Septembre : ils ſuivirent quelque temps la côte de Guinée, & eurent un calme de ſoixante & dix jours avant de gagner l'Equateur. Quand ils l'eurent paſſé ils perdirent la vue de l'Etoile du Nord, & firent route au Nord-Oueſt, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés au Breſil. Ils y prirent quelque repos, & y trouverent une grande variété d'excellents fruits, de très bonnes cannes de ſucre, & beaucoup d'animaux de

MAGELLAN, Chap. I.

différentes eſpeces. L'endroit où ils relacherent, eſt ſitué à huit dégrés au Sud de l'Equateur, dans le même continent que le Cap Saint Auguſtin.

An. 1519.

Ils gagnerent enſuite une terre, dont la ſituation eſt à vingt-quatre dégrés & demi de latitude méridionale, habitée par des Cannibales très doux, que quelques Eſpagnols pourſuivirent ſans aucun ſujet. On en vit un des vaiſſeaux, qui leur parut être d'une taille de Géant, & d'une voix auſſi forte que celle d'un taureau. Ils trouverent une grande riviere d'eau douce, par où ils s'imaginerent pouvoir paſſer dans la mer du Sud: mais ils furent trompés dans leur attente, & il n'y avoit aucun paſſage. A l'embouchure de cette riviere qui a dix-ſept lieues de large, ils virent ſept iſles, & dans la plus grande, qu'ils nommerent Cap Sainte Marie, ils trouverent quelques pierres précieuſes.

An. 1520.

Ils ſuivirent cette côte, en faiſant cours vers le Pôle ſeptentrional: découvrirent deux iſles, où ils trouverent tant de veaux marins & de penguins, qu'en une heure ils en chargerent les cinq vaiſſeaux. Ces oiſeaux

ſont noirs, ont un gout de poiſſon, & ſont couverts d'un duvet très fin au lieu de plumes: ils ont des becs ſemblables à ceux des corbeaux, & ſont ſi gras, qu'il leur eſt preſque impoſſible de vôler. Les Eſpagnols eſſuyerent en ce lieu un ſurieux ouragan, qui s'appaiſa tout-à-coup dans le même-temps qu'ils virent ſur leurs manœuvres, trois feux connus ſous les noms de Saint Elme, Saint Nicolas & Sainte Claire. MAGELLAN, Chap. I. An. 1520.

Ils avancerent juſqu'au quarante-neuviéme dégré & demi de latitude Méridionale, & hyvernerent deux mois à cette hauteur, ſans voir aucune créature humaine, à l'exception d'un homme d'une grandeur exceſſive, qui vint juſqu'au Port, danſant, chantant, & jettant la pouſſiere par deſſus ſa tête. L'Amiral, qui étoit deſcendu dans une petite iſle, envoya un de ſes gens près de cet homme dans une chaloupe, & lui ordonna de faire différents mouvements en ſigne de paix. Le Géant, ſans marquer aucune crainte, vint avec lui trouver l'Amiral & les Eſpagnols, auxquels il marqua par différents geſtes, & en montrant le Ciel, qu'il

MAGELLAN, Chap. I.

An. 1520.

croyoit qu'ils en étoient deſcendus. (*f*)

Il arrive dans le pays des Patagons. Deſcription de ces peuples.

Cet homme étoit d'une ſi grande taille, que la tête d'un Eſpagnol de hauteur médiocre, ne paſſoit que de très peu ſa ceinture : il étoit gros & bien proportionné : il avoit le viſage large & peint de diverſes couleurs, mais principalement de jaune : des cercles rouges autour des yeux, & une eſpece de figure de cerf ſur cha-

(*f*) De même qu'on trouve des hommes beaucoup plus petits que le commun des Européens dans quelques contrées ſeptentrionales, il peut auſſi y en avoir au-deſſus de la taille ordinaire en d'autres pays, mais on n'en a pas encore eu de preuves aſſés complettes, & en les attendant, on eſt diſpenſé d'ajouter foi à tout ce que notre Auteur en rapporte. Le reſte de ſon récit eſt confirmé par le rapport des autres voyageurs : Il eſt ſouvent néceſſaire de comparer les relations de pluſieurs pour ne pas croire légérement ce que quelques-uns ont cru eux-mêmes ſur la foi des habitants, ou ce qu'ils ont voulu nous faire croire pour rendre leurs récits plus étonnants. Dans les pays où l'ignorance eſt ſouvent miſe au nombre des vertus ; Hiſtoriens, Voyageurs & Myſtiques, tout ſe reſſent du terroir. Moins crédules en France, nous mettons toutes ces relations au creuſet d'une ſaine critique pour en tirer l'or pur de la vérité.

que joue. Ses cheveux étoient teints de blanc, & il portoit pour habillement la peau de quelque bête, dont il paroiſſoit que la tête étoit très groſſe, les oreilles comme celles d'un mulet, le corps ſemblable à un chameau, & la queue pareille à celle d'un cheval : le Géant avoit à ſes pieds des eſpeces de ſouliers couverts de la même peau. Il portoit à la main un arc très fort & très court, avec un paquet de fléches, faites de roſeaux, à l'extrêmité deſquelles étoient ajuſtées des pierres pointues : mais les plumes étoient aſſez ſemblables aux nôtres. L'Amiral lui donna à boire & à manger, après quoi il lui fit préſent de grelots d'oiſeaux de proye, d'un peigne, de quelques grains de verre, & d'autres bagatelles. On lui préſenta auſſi un miroir : mais quand il y eut vu ſon horrible figure, il recula en arriere tout effrayé, avec tant de vivacité, qu'il renverſa une femme qui étoit près de lui : on le reconduiſit à terre avec quatre hommes bien armés. (g)

MAGELLAN, Chap. I. An. 1520.

(g) Si cet homme eût été ſeul de ſon eſpece, il auroit pu être auſſi épouvanté de ſa figure que le rapporte notre Auteur : mais

MAGELLAN, Chap. I. An. 1520

Il fut bientôt ſuivi d'un autre Géant encore plus grand, & armé de même. L'Amiral envoya quelques-uns de ſes gens pour lui faire compliment comme au premier, & il ne fit aucune difficulté de venir dans l'iſle, paroiſſant d'un caractere très gai, chantant, danſant, & marquant une humeur très affable. Il demeura quelque temps avec les Chrétiens, & ils lui donnerent le nom de Jean : ſa voix étoit ſonore, mais plus forte que celle des hommes ordinaires, & on lui apprit à prononcer très diſtinctement le nom de Jeſus, celui de Jean, & l'Ave Maria.

il avoit des confreres ſemblables à lui, auxquels il devoit être accoutumé. Je crois que cette ſeule circonſtance ſuffit pour fonder des doutes très raiſonnables ſur tout ce qui eſt dit de ces hommes monſtrueux. Leur appétit prodigieux paroît tenir également de la fable. Comment les Eſpagnols dans une navigation longue & douteuſe, où ils devoient craindre de manquer de vivres, purent-ils ſe déterminer à en emmener deux? Ne couroient-ils pas auſſi de grands riſques ſi ces Géants avoient réuſſi à ſe détacher? Je le répéte, la nature pouvoit leur avoir donné une ſtature au-deſſus du commun des hommes, & l'imagination ou l'amour du merveilleux a fait le reſte.

L'Amiral lui donna une chemiſe de toile, un habit blanc, un miroir, un chapeau, un peigne, avec pluſieurs bagatelles, & le renvoya à terre. Il revint le lendemain trouver les Eſpagnols, & fit préſent à l'Amiral d'une des bêtes dont il portoit la peau: mais il eſt vraiſemblable que ſes compatriotes le tuerent à cauſe de cette liaiſon avec des étrangers, car on ne le vit plus par la ſuite. MAGELLAN, Chap. I. An. 1520.

Environ quinze jours après, quatre autres Géants vinrent ſur le bord de la mer, ſans armes, ayant caché leurs ares & leurs fléches dans des buiſſons. On ſe rendit maitre par adreſſe des deux qui étoient les plus jeunes & les plus actifs: on leur donna des grains de criſtal, des ſonnettes, & d'autres bagatelles, juſqu'à ce que leurs mains en fuſſent entiérement remplies: enſuite on leur mit des fers très brillants & bien polis autour des jambes, comme pour leur faire un nouveau préſent, & ils en parurent très contents à cauſe de leur éclat. Les deux autres avoient voulu les aider à porter ce qui leur avoit été donné; mais les Eſpagnols

MAGELLAN, Chap. I. An. 1520.

s'y étoient oppoſés : enfin les jeunes ſentant leurs jambes attachées, commencerent à ſoupçonner quelque tromperie, ſe mirent à crier comme des taureaux rugiſſants, & à implorer le ſecours du grand diable Setebos. On les mit à bord de deux vaiſſeaux différents : mais il fut impoſſible de ſe ſaiſir de leurs compagnons. Neuf matelots en renverſerent un avec beaucoup de peine, & lui attacherent les mains : mais il rompit bien-tôt ſes liens, ſe leva & prit la fuite. L'autre le ſuivit de près ; on les pourſuivit, & l'un des hommes de Magellan fut tué par une de leurs fléches.

Leurs ſuperſtitions.

Ces gens croyent que quand quelqu'un d'eux vient à mourir, dix ou douze diables danſent autour de ſon corps : que ces diables ſont de différentes couleurs, & qu'il y en a un beaucoup plus grand que les autres, qui paroît fort joyeux dans ces ſortes d'occaſions. Par les geſtes de l'un des priſonniers il fit entendre qu'il avoit vu quelques-uns de ces diables, qui portoit deux cornes, avec une longue queue, qui deſcendoit

juſqu'à ſes pieds, & qui jettoit du feu de tous côtés. (*h*)

Magellan donna à ces peuples le nom de Patagons. Ils étoient pour la plus grande partie habillés de ces peaux dont nous avons déja parlé, ils n'avoient point d'endroits fixes pour leur habitation: mais ils tranſportoient par tout avec eux leurs cabanes, qui étoient auſſi couvertes des mêmes peaux. Leur principale nourriture étoit la chair crue, & des racines d'une odeur agréable, nommées capax. Ils étoient très jaloux de leurs femmes: quand ils avoient quelque douleur d'eſtomach ils s'enfonçoient dans le goſier la tête d'une fléche pour exciter le vomiſſement, ſouvent même juſqu'au ſang: pour les maux de tête, ils ſe faiſoient une inciſion en croix au front, & ils ſe guériſſoient de même quand ils avoient quelque incom- An. 1520.

(*h*) Nous avons déja vu des fraudes pieuſes, qui étoient des effets de l'adreſſe des Prêtres idolâtres de l'Iſle Eſpagnole, & l'on auroit ſans doute découvert des ruſes ſemblables chez les Patagons ſi l'on y avoit pénétré. On trouvera des Diables Sétébos dans tous les pays où une ſaine Philoſophie n'aura pas porté la lumiere.

MAGELLAN, Chap. I. An. 1520.

modité, ſoit aux bras, ſoit aux jambes, ſoit en toutes autres parties. Ils coupoient leurs cheveux à peu près comme les Moines Europeens, ou les attachoient avec un lacet de coton. Ils ſe ſerroient ſi fort pour ſe garentir du froid, que quelquefois les parties de la génération étoient cachées dans leurs corps. Un de ces gens à bord des vaiſſeaux mangea une corbeille de biſcuit à un ſeul répas, & but plein un petit baquet d'eau d'un ſeul trait.

Conſpiration contre l'Amiral, découverte.

Il ſe forma dans ce lieu une conſpiration contre la vie de l'Amiral, elle fut découverte, & il y eut pluſieurs bas Officiers de pendus & mis en quartiers, entre autres Louis de Mendoza. Un Prêtre nommé Jean de Carthagène, & quelques autres qui avoient eu part au complot furent laiſſés dans le pays des Patagons, où l'on éleva une Croix pour marquer la priſe de poſſeſſion.

Il découvre les détroits qui portent ſon nom.

Les Eſpagnols firent voile enſuite juſqu'au cinquante-deuxieme dégré de latitude méridionale où ils trouverent une riviere d'eau fraîche, & d'excellent poiſſon. Ils furent expoſés en ce lieu à quelques dangers, ce-

pendant les vaiſſeaux entrerent dans un port, où ils demeurerent environ deux mois à ſe fournir de poiſſon, de bois & de bonne eau : dans le même lieu l'Amiral obligea tous ſes gens à ſe confeſſer. Ce fut vers cet endroit qu'ils trouverent les détroits auxquels Magellan donna ſon nom, ils ont cent dix lieues de long; ſont fort larges en quelques parties, & n'ont pas plus d'une demi lieue en quelques autres. Ils ſont environnés de hautes montagnes couvertes de neiges, au-delà deſquelles commence la mer du Sud, que Magellan nomma l'Ocean pacifique. Un des Géants qu'ils avoient amené mourut en cet endroit, & ce fut auſſi vers le même lieu que le Saint Antoine ſe ſépara de l'Eſcadre & retourna en Eſpagne.

MAGELLAN, Chap. I. An. 1520.

Lorſque Magellan eut paſſé ces détroits, & qu'il vit un chemin ouvert pour entrer dans une autre mer, les larmes de joye tomberent de ſes yeux, & il donna le nom de Cap déſiré à la pointe de terre d'où il découvrit la premiere fois la mer du Sud. Sur le ſommet d'une hauteur voiſine, il fit élever une Croix pour diriger le Saint Antoine, s'il venoit

MAGELLAN, Chap. I. An. 1520.

dans cet endroit, parce qu'il crut que ce vaiſſeau avoit perdu ſa route.

Dans ce détroit ils trouverent pluſieurs bons ports, quantité d'eau fraîche, de bois, de poiſſon, & de plantes très ſalutaires: ils remarquerent auſſi que dans le mois d'Octobre la nuit n'y étoit pas de plus de quatre heures.

Le Géant qui étoit reſté vivant paroiſſoit d'abord très mécontent quand il voyoit faire le ſigne de la Croix devant lui, & il marquoit par ſes geſtes qu'il craignoit que cette action ne fit venir le diable Sétebos, qui entreroit dans ſon corps & le tueroit. Quand il vit que ſes craintes étoient vaines, il embraſſa la Croix avec beaucoup de dévotion, & demanda à être fait Chrétien, ce qui lui fut accordé, & on le baptiſa ſous le nom de Paul. Il parloit beaucoup de la gorge, & entre autres choſes il apprit à nommer du pain, de l'eau, de l'huile, des habits rouges, la couleur rouge, la couleur blanche, de l'émail, & pluſieurs autres mots Eſpagnols.

Il entre dans la mer du Sud.

Le 28 de Novembre 1520, les vaiſſeaux entrerent dans la mer pacifi-

que, où ils naviguerent plus de trois mois ſans voir la terre. Pendant ce temps toutes leurs proviſions & leur eau fraîche furent conſommées; les hommes furent réduits à la néceſſité de manger de vieux cuirs, qu'on trempoit dans l'eau quatre ou cinq jours pour les amollir, & de boire leur propre urine : leurs gencives s'enflerent de façon qu'elles leur couvroient preſque les dents ; & dix-neuf de leurs gens périrent miſérablement, ainſi que le Géant, & un Brazilien qui étoit avec eux. Le plus grand nombre étoient devenus ſi foibles, que leurs bras ſe refuſoient abſolument au travail ; & il n'y en avoit aucun qui ne fût attaqué de quelque incommodité douloureuſe. MAGELLAN, Chap. I. An. 1520.

Cet Océan dans lequel ils voguerent environ quatre mille lieues, eſt nommé avec raiſon Océan pacifique, puiſque durant tout ce temps ils n'éprouverent aucunes tempêtes, & ne remarquerent aucun trouble, ni aucune agitation dans la mer. Ils y découvrirent deux Iſles inhabitées, dont chacune pouvoit avoir deux cents lieues, la premiere au quatorzieme degré de latitude méridionale, & la An. 1521.

MAGELLAN, Chap. I. An. 1521.

seconde au cinquieme. L'une & l'autre ne produiſoient que quelques arbres d'un bois inutile, & un petit nombre d'oiſeaux; c'eſt pourquoi ils les nommerent les Iſles infortunées.

Ils obſervent les étoiles du pôle méridional.

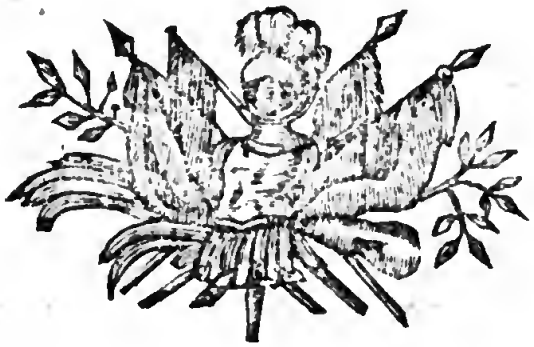
Dans leur cours ils obſerverent deux amas d'étoiles peu éloignés l'un de l'autre, qui paroiſſoient comme de petits nuages, plus brillants dans le milieu. Entre ces amas, ſont deux étoiles qui n'ont rien de remarquable, ni pour la grandeur, ni pour l'éclat; mais elles ſont d'un grand uſage pour reconnoître le pôle antarctique, ou pôle méridional, qui n'a pas d'étoiles qui ſervent à le diſtinguer, comme celles que nous voyons au pôle ſeptentrional.

L'aiguille aimantée eut des variations conſidérables; & quoiqu'elle tournât toujours du côté du pôle ſeptentrional, elle perdit beaucoup de ſa vigueur; ce qui les obligea de la retoucher à la pierre d'aimant. Ils découvrirent auſſi une croix de cinq belles étoiles du côté de l'Oueſt à égales diſtances les unes des autres.

Ils paſſerent enſuite près de deux terres fort élevées, d'ont l'une nommée Cipanghu eſt à vingt degrés de

latitude méridionale, & l'autre qu'on appelle Sumbdit, eſt ſituée ſous le quinzieme. Ils repaſſerent l'Equateur & dirigerent leur cours de l'Oueſt au Sud-Oueſt, mais particulierement ſuivant cette derniere direction l'eſpace d'environ cent lieues, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés au treizieme degré de latitude ſeptentrionale, cherchant le Cap nommé Cattigara par les anciens Auteurs; mais il n'eſt pas ſitué à la hauteur où ils croyoient le trouver.

MAGELLAN, Chap. I. An. 1521.



MAGELLAN, Chap. II.

An. 1521.

CHAPITRE II.

Les Eſpagnols arrivent aux iſles des Larons: Simplicité des habitants: Leur figure & leurs habillements: Grand uſage du Cocotier: Deſcription d'un peuple dont les oreilles ſont d'une grandeur exceſſive: Magellan eſt très bien reçu par le Roi de Bethuan & par ſon Fils: Leur ſurpriſe à la vue d'un homme armé: Il eſt viſité par le Roi de Meſſana: Les Eſpagnols gagnent Zubut, & convertiſſent toute l'Iſle à la Foi Chrétienne: on abolit les cérémonies funébres & les ſacrifices du peuple de Mathuan: Magellan eſt tué.

Magellan arrive aux Iſles des Larons.

LE ſix de Mars, les Eſpagnols étant à douze degrés de latitude ſeptentrionale, & environ à cent ſoixante-ſix degrés de longitude, découvrirent une Iſle au Nord-Oueſt, & deux au Sud-Oueſt, d'inégale grandeur. L'Amiral avoit formé le deſſein de s'y rafraîchir quelque temps; mais les habitants avoient tant d'inclina-

tion à voler, qu'il lui fut impoſſible d'y reſter. Ils emportoient toujours quelque choſe des vaiſſeaux, où ils venoient régulierement avec leurs canots; & ces vols irritoient tellement les mariniers, qu'on eut beaucoup de peine à les empêcher d'amener les voiles, & de côtoyer la terre pour en prendre vengeance. L'Amiral deſcendit ſur le rivage avec quarante hommes bien armés, tua ſept des Inſulaires, brûla environ cinquante maiſons & pluſieurs canots, reprit la chaloupe d'un des vaiſſeaux qu'ils avoient amenée, & revint à bord pour ſuivre ſon voyage, après avoir donné à ces Iſles le nom d'Iſles des Larrons. Quelques-uns de ceux qui étoient bleſſés arracherent de leurs corps les fleches que leur avoient tirées les Eſpagnols, & les regarderent avec un air d'étonnement juſqu'à ce qu'ils tombaſſent morts. Lorſque la flotte partit, elle fut ſuivie aſſez loin par plus de deux cents canots, d'où on préſentoit aux Européens du poiſſon comme pour le leur donner; & l'on remarqua particulierement pluſieurs femmes qui s'arrachoient les cheveux, & faiſoient paroître d'autres ſignes

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

de douleur, comme ſi elles avoient perdu leurs maris.

Deſcription de ces peuples.

Ces peuples ſont de moyenne taille, de couleur olive, portant des barbes noires, & des cheveux qui leur tombent juſqu'à la ceinture. Ils vont nuds, & il ne paroît pas qu'ils obéiſſent à aucun chef particulier. Les femmes ſont plus blanches que les hommes, ont des traits aſſez réguliers, & portent leurs cheveux noirs ſi longs, qu'ils deſcendent preſque juſqu'à terre. Elles ſe couvrent pour la pudeur avec l'écorce intérieure du palmier, & ſortent rarement de leurs cabanes, où elles s'occupent à faire des nattes & des filets du même arbre, ainſi qu'à d'autres ouvrages domeſtiques. Les hommes portent des bonnets de feuilles de palmier, & penſent qu'il eſt eſſentiel à la beauté de teindre leurs dents de rouge ou de noir, & de ſe frotter le corps & la tête d'huile de coco. Leur nourriture eſt le coco, l'ananas, les oiſeaux, les figues, les canes de ſucre, & les poiſſons volants.

Leurs barques ſont de différentes couleurs; pour voile ils ſe ſervent des feuilles les plus larges du Datier couſues

ſues enſemble, & leur gouvernail eſt une planche avec un bâton, enſorte que, ſelon qu'il leur eſt plus commode, l'une ou l'autre extrêmité de leur petit bâtiment en devient la poupe. Ils voguent avec beaucoup de légéreté; & quand on les voit de loin, il ſemble que ce ſoient des dauphins qui courent ſur la ſurface de la mer. Leurs maiſons ſont de bois, couvertes de planches & de feuilles de figuier, qui dans ce pays ont juſqu'à trois pieds de longueur : ces maiſons ſont partagées en une ſalle & en pluſieurs chambres avec des fenêtres. Les habitants couchent ſur des feuilles de palmier, qui ſont très molles, avec des nattes auſſi de palmier pour couvertures : leurs armes ſont des maſſues ou bâtons dont l'exttêmité eſt garnie d'épines.

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

Le 10 de Mars 1521, les Eſpagnols deſcendirent dans une petite Iſle nommée Zamal, éloignée de trente lieues des Iſles des Larrons. Le lendemain ils arriverent à une autre, appellée Humuna, où ils trouverent de très bonne eau, beaucoup d'arbres fruitiers, avec un peu d'or, & du Corail blanc. L'Amiral y fit

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

élever une tente pour les malades des vaiſſeaux, & on y tua un cochon.

Le 18 du même mois, ils furent viſités par neuf hommes dans un canot, qui parurent d'un caractere très doux & très humain : ils apporterent du vin tiré des Cocotiers, & d'autres préſents pour l'Amiral, & ils firent entendre par leurs ſignes que dans quatre jours ils apporteroient de la chair, des oiſeaux & du ris, ce qu'ils firent exactement.

Deſcription du Cocotier.

Le Cocotier fournit une eſpèce de pain, du vin, de l'huile & du vinaigre. On fait une inciſion dans l'arbre, à laquelle on ajuſte un gros rozeau, par où diſtille une liqueur agréable, un peu verte, dont le goût eſt aſſez ſemblable à celui du vin blanc, & qu'on boit de même. Le fruit du Coco eſt auſſi large que la main d'un homme, l'écorce intérieure en eſt verte, d'environ deux doigts d'épaiſſeur; on le partage aiſément en fils, dont on fait des cordages pour les barques : ſous cette peau, on trouve une coque épaiſſe qu'on brûle pour la réduire en poudre, & les naturels du pays en font un grand uſage en diverſes maladies. Cette

coque renferme une ſubſtance blanche & épaiſſe, qui reſſemble aſſez à la noix, & ils s'en ſervent au lieu de pain pour manger avec la chair & le poiſſon. Le goût approche beaucoup de celui de l'amande, & elle demeure toujours ſéche. Au milieu de ce fruit, on trouve une liqueur très bonne, très douce & fort claire, qui quelquefois s'épaiſſit & devient comme du blanc d'œuf: quand ils veulent en faire de l'huile, ils la mettent fermenter dans l'eau, & la font bouillir juſqu'à ce qu'elle paroiſſe comme de l'huile ou du beurre fondu. Pour faire du vinaigre, ils prennent cette même eau, & l'expoſent au Soleil, où en peu de temps elle acquiert toute l'aigreur du meilleur vinaigre blanc. Enfin ſi l'on broye enſemble la noix & la liqueur, & qu'on les paſſe au travers d'une étoffe, on en tire du lait qui reſſemble beaucoup à celui d'une chévre. Ces arbres fleuriſſent pendant cent ans, & deux Cocotiers peuvent fournir de la liqueur pendant ſoixante jours à une famille de dix perſonnes: mais on ne peut la conſerver plus longtemps.

MAGELLAN, Chap. 11. An. 1521.

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

Il arrive aux Iſles Philippines.

Ceux qui viſiterent les Eſpagnols venoient d'une petite Iſle voiſine, nommée Zulvan : ils inviterent l'Amiral à deſcendre dans leurs barques pour voir leurs marchandiſes, qui conſiſtoient en clous de girofle, canelle, muſcade, poivre, macis, & en pluſieurs bijous d'or. Magellan les traita auſſi à bord, & ils furent ſi épouvantés d'entendre le bruit du canon, qu'ils ſe ſeroient jettés dans la mer, ſi l'Amiral ne les avoit raſſurés par des careſſes & par des préſents. Les hommes étoient nuds, portoient des boucles aux oreilles & des bracelets aux bras ; leurs armes étoient des poignards, des couteaux & des lances ornées d'or. Ils parlerent aux Eſpagnols d'une nation qui habitoit dans des Iſles voiſines, & dont ils diſoient que les oreilles tomboient juſques ſur les bras. Le 22 Mars ils apporterent des oranges, du vin de Palme & des cocos, ce qui fut un grand rafraîchiſſement pour les malades.

Il y avoit un grand nombre d'Iſles voiſines les unes des autres, & les Eſpagnols leur donnerent le nom d'Archipelague de Saint Lazare. Les

habitants étoient idolâtres : en général fort gras, de groſſe taille, & de couleur olive : ils ſe frottoient le corps d'huile de Coco pour ſe garantir de l'ardeur du ſoleil & des vents brûlants. Preſque tous étoient nuds à l'exception d'une ceinture d'écorces d'arbres, & leur tête étoit couverte d'un bonnet de ſoie, orné de quelques ouvrages faits à l'éguille. MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

Les Eſpagnols quitterent cette Iſle le 25 de Mars, firent cours entre l'oueſt & le ſud-oueſt, & le 28 ils jetterent l'ancre à l'Iſle de Buthuan, où ils furent très bien reçus par le Roi & par ſon fils. L'Amiral fit préſent au Roi d'un habillement rouge, & d'un jaune fait à la maniere des Turcs avec un bonnet rouge, & il diſtribua des couteaux & des grains de verre à ceux qui accompagnoient le Souverain. Ce Prince viſita le vaiſſeau & les marchandiſes : mais il fut exceſſivement effrayé quand on tira une piéce de canon : cependant il ſe raſſura quand il vit qu'il n'étoit arrivé aucun accident. Le Roi marqua la plus grande ſurpriſe de voir que pluſieurs perſonnes frappoient un matelot qu'on avoit exprès armé de pied-

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

en-cap, ſans qu'il en fût bleſſé, ni que cela fît la plus légere impreſſion ſur lui, & il déclara par ſon interprète, qui étoit un eſclave natif des Molucques, qu'un tel homme étoit lui ſeul auſſi fort que cent de ſes ſoldats.

Antonio Pigafatta, & un autre Eſpagnol, eurent ordre d'accompagner ce Prince juſques ſur le rivage : auſſi-tôt qu'il y fut deſcendu, il leva les mains au Ciel, & les étendit enſuite vers les Chrétiens, en quoi il fut imité par toute ſa ſuite : Antonio & ſon compagnon en firent de même, & ils burent réciproquement à la ſanté les uns des autres. Ils monterent par des échelles au palais du Roi, qui étoit élevé ſur des pièces de bois, & paroiſſoit de loin comme un grenier à foin couvert de feuilles de palmier & de figuier. Ces peuples s'aſſeyent les jambes croiſées pour manger, & au lieu de chandelle pendant la nuit ils ſe ſervent d'une eſpèce de gomme qu'on met dans des feuilles de palmier pliées & tortillées pour cet uſage. Sa Majeſté fut très ſurpriſe de voir qu'Antonio écrivoit les noms de chaque choſe, qu'il répétoit pluſieurs fois, & il le renvoya ainſi que

ſon compagnon avec pluſieurs préſents. Le jeune Prince en fit de même après les avoir traités magnifiquement dans une Iſle voiſine nommée Caleghan, où il avoit ſon palais. MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

Richeſſes & coutumes de l'Iſle de Buthuan.

Les Eſpagnols trouverent dans cette Iſle pluſieurs morceaux d'or aſſés gros mêlés avec de la terre, & ils virent pluſieurs vaſes du même métal dans la maiſon du Roi, qui étoit très bien ornée. Ce Prince étoit d'une belle figure : ſes cheveux noirs tomboient ſur ſes épaules : il portoit ſur la tête une eſpèce de turban de ſoie, des anneaux d'or à ſes oreilles, & trois autres à chaque doigt. Il avoit au côté une eſpèce d'épée dans un fourreau de bois ciſelé, avec une poignée d'or, & autour de ſa ceinture, il portoit une pièce d'étoffe de coton & ſoie qui lui tomboit juſqu'aux pieds. Son corps étoit peint de diverſes couleurs, & oingt d'huile de Benjamin & de Storax. Son viſage étoit couleur d'olive ; on le nommoit Raja Columbu, & le Prince, Raja Siagu.

L'Amiral ne voulut pas permettre à un de ſes gens de prendre un collier & une couronne d'or en échange de quelques grains de verre, crainte que

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

les habitants n'en tiraſſent la conſéquence que leur or avoit plus de valeur que les marchandiſes des Eſpagnols.

Les naturels du pays étoient très agiles : avoient le corps peint & alloient entiérement nuds. Les femmes étoient en grande partie couvertes de leurs cheveux qui tomboient preſque juſques à terre. Tous portoient des anneaux d'or, & mâchoient un fruit qu'on nomme Arréca, & qui reſſemble aſſés à la poire : ils le coupent en quartiers & l'enveloppent dans des feuilles de poirée. Ils prétendent que ce fruit fortifie l'eſtomach, rend la bouche vermeille, & quand ils l'ont mâché ſuffiſamment, ils le jettent pour en prendre d'autres : mais ils y ſont tellement accoutumés qu'ils auroient beaucoup de peine à s'en paſſer.

L'Amiral leur donna une croix avec une couronne d'épines, & en même temps lui & tous ſes gens firent une profonde révérence à ces inſtruments de la paſſion : il fit dire aux habitants par ſon interprète qu'il leur faiſoit ces préſents comme une marque de la bienveillance de l'Empereur ſon

maître. Il leur recommanda de les mettre sur la plus haute de leurs montagnes, & les assura que s'ils se prosternoient devant, ils seroient préservés de tous les dangers qui peuvent arriver des tempêtes, des foudres & des tonnères : que si quelques Chrétiens venoient dans cet endroit, ils jugeroient en voyant cette croix que ceux qui l'avoient donnée avoient été bien reçus, & qu'alors ils les secoureroient & leur donneroient toute sorte d'aide, bien loin de leur causer aucun dommage. La seule forme de leur culte étoit de lever les mains & les yeux vers le ciel, en appellant leur Dieu Abbas, ce qui fit plaisir à Magellan, parce qu'il savoit que les Gentils se convertissent plus aisément à la religion Chrétienne que ne font les Mahométans. MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

Le Roi de Buthuan fournit aux Espagnols des Pilotes, qui les conduisirent à Zailon, Zubut, Messana & Caleghan. La meilleure de toutes ces Isles est celle de Zubut, au moins pour le commerce. Dans celle de Messana, qui est à neuf dégrés de latitude septentrionale, ils trouverent des chiens, des chats, des cochons,

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

des poules, des chévres, du ris, du gingembre, du coco, de l'orge, des figues, des oranges, & de la cire, outre une grande quantité d'or. Ils firent enſuite voile au Nord-oueſt, & paſſerent entre Zeilon, Bohol, Canghu, Barbai & Caleghan. Dans cette dernière Iſle, ils virent des Chauves-ſouris auſſi grandes que des aigles, & dont le goût reſſembloit aſſés à celui des poules. Ils y trouverent auſſi des biſets, des tourterelles, des eſpèces de péroquets, & des poules qui avoient de petites cornes: elles font de gros œufs qu'elles enterrent profondément dans le ſable, où la chaleur du ſoleil les fait éclorre, & les petits poulets en ſortent d'eux-mêmes.

Ils prirent à bord le Roi de Meſſana, & allerent avec lui à Zubut, qui eſt éloigné de cinquante lieues de Catighan & de ſoixante & dix de Meſſana.

Il arrive à Zubut l'une des Iſles Philippines.

Le ſept d'Avril vers midi, ils entrerent dans le port de Zubut, & paſſerent pluſieurs villages ſitués entre des arbres. Quand ils furent à la portée du canon de la ville, Magellan rangea les vaiſſeaux en ordre de ba-

taille, & fit une décharge générale: ensuite il envoya à terre un député & un interprète: ils se rendirent auprès du Roi, qu'ils trouverent dans un grand effroi à cause du bruit de l'artillerie: mais il fut rassuré quand l'interprète lui eut dit que c'étoit un salut ordinaire, & une marque de respect pour le maître de la place. Il ajouta que l'Amiral son maître, qui étoit sujet du Monarque le plus puissant qu'il y eut dans le monde, étoit venu pour découvrir les Isles Molucques; qu'il avoit dessein de lui faire une visite pour échanger des marchandises & des provisions, y étant engagé par le récit favorable que le Roi de Messana lui avoit fait de Sa Majesté. Le Roi fut très content de ce discours; mais il observa seulement, que suivant l'usage, tous les vaisseaux qui entroient dans son port lui payoient tribut, & il cita l'exemple d'un bâtiment arrivé peu de jours avant, & qui étoit chargé d'or & d'esclaves, sur quoi il fit paroître les propriétaires du vaisseau pour en rendre témoignage. L'interprète répondit, qu'il étoit au-dessous de la dignité d'un aussi grand Roi que son maître

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

de lui payer un tribut, & que s'il insistoit sur cet article, il pouvoit sentir les fâcheuses conséquences d'une guerre qui lui seroit certainement très désavantageuse, d'autant que la puissance de son maître étoit infiniment plus grande que celle du Roi de Portugal : & qu'il avoit beaucoup plus de vaisseaux & de territoires, puisqu'il étoit en même temps Roi d'Espagne & Empereur de toute la Chrétienté.

Il est bien reçu dans ces Isles.

Un Négociant Maure qui étoit présent à ce discours, confirma tout ce qu'avoit dit l'Interprète, & assura le Roi que si l'on ne traitoit pas ces gens avec les égards convenables, leur Souverain qui avoit soumis Calécut, Malaca, & toutes les grandes Indes, pourroit envoyer contre lui une armée qui ravageroit tous ses territoires. Le Monarque demanda un jour pour faire ses réfléxions, & cependant fit fournir aux Espagnols toutes sortes de rafraîchissements.

Le Roi de Messana, qui, après celui de Zubut, étoit le plus puissant de tout le pays, lui fit alors une visite. Il lui parla avec tant d'éloges de l'humanité & de la douceur de l'Amiral,

que lorſque Magellan envoya pour ſavoir la réponſe, le député trouva le Roi dans les rues, accompagné de pluſieurs des principaux de ſa cour, qui étoient en chemin pour venir aux vaiſſeaux. Ce Prince demanda s'il y avoit plus d'un Commandant ſur la flotte: dit qu'il étoit diſpoſé à trafiquer, marchandiſe pour marchandiſe, avec les Eſpagnols de la façon qui leur conviendroit, & qu'il leur accorderoit telles immunités qu'ils pourroient deſirer: mais il demanda pour preuve d'amitié une goute de ſang du bras droit de l'Amiral, promettant de lui en remettre autant du ſien. Alors le Roi de Meſſana & le neveu de celui de Zubut, avec pluſieurs des principaux de la nation, viſiterent l'Amiral à bord, & lui apporterent pluſieurs beaux préſents, pour gagner ſa confiance & ſon amitié.

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

L'Amiral leur prêcha alors la religion Chrétienne, qu'ils embraſſerent avec ſatisfaction; ils écouterent le ſymbole avec tant de plaiſir qu'ils en verſerent des larmes de joie, & peu de jours après cette viſite, toute l'Iſle fut convertie & baptiſée.

Converſion de l'Iſle de Zubut.

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

Quand les Eſpagnols viſiterent le Roi dans ſon palais, il étoit aſſis ſur le plancher, couvert d'une fort belle natte de feuilles de dattier. Ce Prince étoit petit & gros : il portoit ſur ſa tête une eſpèce de bonnet travaillé à l'aiguille, avoit une chaîne très riche au col, & un anneau d'or, orné de pierres précieuſes à chaque oreille. Il étoit caché par une ceinture de baſin, & le reſte de ſon corps étoit entierement nud : mais couvert de peintures qui repréſentoient des flammes & d'autres figures extraordinaires de diverſes couleurs. Il avoit à côté de lui trois vaſes de belle porcelaine, avec des œufs cuits, & quatre autres vaſes qui contenoient du vin & étoient couverts d'herbes odoriférentes. Ce Prince traita l'Amiral avec toute ſa ſuite dans ſon palais, où quatre de ſes filles, qui étoient blanches & avoient de fort beaux traits, danſerent toutes nues, jouant en même temps d'une eſpèce de tambour de baſque de métal, & chantant aſſés agréablement.

Le Roi accorda avec plaiſir aux Eſpagnols la permiſſion d'enterrer un des hommes qui étoit mort à bord ;

il marqua autant de ſatisfaction que de ſurpriſe à la vue des cérémonies que les Chrétiens obſervent dans leurs funérailles, & du reſpect qu'ils portent à la Croix ; on en plaça une à la tête & l'autre aux pieds de la foſſe. MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

Coutumes de ces peuples.

Les peuples de ces Iſles eſtiment particulièrement les verres à boire, lorſqu'ils ſont d'un beau criſtal : ils ſe ſervent de poids & de meſures, & ont un grand amour pour la juſtice. Leurs maiſons ſont de bois élevées ſur des pieux : ils y montent par des dégrés, & le deſſous ſert à loger leurs porcs, leurs poules & leurs chèvres. Ils ont un oiſeau très délicat dont la peau eſt noire, à peu près de la groſſeur d'un Corbeau : on dit qu'il ſe met ſur la ſurface de l'eau pour être dévoré par la baleine, dont il perce & mange le cœur, après quoi il ſe fait un paſſage au travers de ſon corps. On aſſure qu'on en a trouvé ſouvent de vivants dans celles que la marée a jetté mortes ſur le ſable.

Ces peuples donnerent de l'or, du ris, des cochons, des poules, & pluſieurs effets de grand prix pour des bagatelles de très peu de valeur, & ils payerent quinze ducats pour

MAGELLAN, Chap. II.

le poids de quatorze livres de fer.

An. 1521.

L'Amiral avertit le Roi de ne pas être effrayé du bruit du canon qu'on devoit tirer pour le baptême de ce Prince : Il fut inſtruit dans la religion Chrétienne; on l'engagea à détruire les idoles, à élever des croix en pluſieurs endroits, à fléchir le genou devant elles, & à les ſaluer les mains jointes. On donna au Roi le nom de Charles à cauſe de l'Empereur, & au Prince celui de Ferdinand parce que le frere de Sa Majeſté Impériale portoit le même nom. Le Roi de Meſſana fut appellé Jean au baptême, & le Maure dont nous avons parlé fut nommé Chriſtophe. Il y eut le même jour plus de cinq cents hommes de baptiſés avant la meſſe, & on leur donna différents noms Chrétiens. Enſuite le Roi & ceux qui l'accompagnoient dînèrent à bord du vaiſſeau Amiral, où ils furent reçus par une décharge générale de canon.

Baptême du Roi & de ſa famille.

La Reine qui étoit jeune & belle fut auſſi baptiſée, de même que la femme du Prince, & plus de quatre cents autres femmes. La Reine vint entendre la Meſſe en grand appareil, avec une piece d'étoffe blanche au-

tour de ſon corps, & ſur la tête une triple couronne aſſés ſemblable à la tiarre du Pape, d'où tomboit un voile de ſoie brodé d'or qui lui couvroit les épaules. Elle étoit précédée de trois jeunes femmes & de trois hommes également nuds, & ſuivie d'une troupe d'autres femmes, qui ne portoient aucune chauſſure, & avoient ſeulement la tête & la ceinture couvertes de voiles de ſoie : leurs cheveux étoient auſſi épars ſur leur col & ſur leurs épaules.

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

Preſque toute l'iſle étoit alors convertie, à l'exception d'un village qui refuſa d'obéir aux ordres du Roi : L'Amiral le fit bruler, & l'on éleva une Croix de bois à la place où il avoit été ; on choiſit cette matiere parce que le peuple en étoit idolâtre : s'il avoit été Mahométan, on auroit mis une Croix de pierre, par alluſion à la dureté du cœur des gens de cette Religion.

Le frère du Roi n'étoit pas encore converti, & l'on continuoit à offrir des ſacrifices à quelques Idoles qui ſubſiſtoient toujours, pour la ſanté de ce Prince qui étoit aſſés mauvaiſe. L'Amiral en fut informé, fut ex-

MAGELLAN. Chap. II. An. 1521.

trêmement touché de cette circonſtance, & s'engagea à perdre la tête, ſi le Prince ne recouvroit pas la ſanté, après avoir embraſſé la foi Chrétienne. Sur cette aſſurance, & ſur quelques autres arguments, le Prince qui étoit un homme d'excellent jugement & d'un bon eſprit, conſentit à être baptiſé, après quoi il fut réellement guéri, à la joie & au grand étonnement de toute la nation.

Mœurs des habitants de cette Iſle.

A quelque diſtance de Zubut eſt l'iſle de Mathan, dont les habitants ne couvrent aucune partie de leur corps, excepté celles qui doivent être néceſſairement cachées. Les mâles y portent un petit anneau d'or, & ils ont autant de femmes qu'il leur plaît d'en choiſir: mais il y en a toujours une qui eſt conſidérée comme la premiere. Ce qu'ils ont de plus remarquables ſont leurs funerailles & le ſacrifice qu'il font d'un cochon au Soleil.

Les femmes ſont leurs principaux Prêtres, & ce ſont elles auſſi qui ſe chargent du ſoin de pleurer les morts: elles vont à la maiſon du défunt, entourent le corps de branches

d'arbres, & forment au-deſſus une eſpece de tente de pieces de coton: enſuite la principale femme s'étend ſur lui, en poſant chacune des parties de ſon corps ſur celle de ſon mari; elle pleure de concert avec une autre qui coupe ſes cheveux peu à peu: quand l'une ceſſe de couper, l'autre ceſſe ſes pleurs, & commence à chanter: en même-temps on brule autour du corps de la myrrhe, du ſtorax & d'autres parfums. Ces cérémonies durent cinq jours, durant leſquels ſi on veut les en croire, pendant cinq heures à commencer depuis minuit les corbeaux viennent ſe percher ſur le toit de la maiſon, & croaſſent de concert avec les heurlements des chiens du voiſinage. Après toutes ces cérémonies elles enferment le corps dans un coffre de bois.

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

Pour les ſacrifices qui ſe font en l'honneur du Soleil, on commence par ſonner quelques cloches, enſuite on apporte trois plats de bois, dont le premier contient du ris & du miel bouilli & roulé dans des feuilles: le ſecond eſt plein de poiſſon rôti: & le troiſieme contient un morceau d'é-

Leurs Sacrifices.

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

toffe, avec deux treſſes de cheveux qu'on étend ſur le plancher. Deux vieilles femmes, dont chacune porte une trompette de roſeau ſe mettent ſur la piece d'étoffe : la premiere applique une de ces treſſes ſur ſon front, auquel il y a deux cornes attachées, en ſonnant de la trompette & en danſant : après différents geſtes, elle fait une eſpece d'invocation barbare au Soleil, ce qui eſt précédé d'une profonde révérence, & la ſeconde femme répond à toutes ces cérémonies qu'elle imite : on apporte du vin, elle en met dans ſa bouche, & le jette ſur le cochon, qui eſt lié au milieu de la piece d'étoffe. Elle tue enſuite cet animal avec une lance deſtinée à cet uſage : mais ce n'eſt qu'après pluſieurs cérémonies ridicules : elle met une lumiere dans la gueulle du cochon, & l'autre vieille lave le bout de ſa trompette dans le ſang, y trempe ſes doigts, & en fait des ſignes ſur le front de ſon mari, de même que ſur celui de tous les autres hommes qui ſe trouvent préſents : enfin elles quittent les habillements ſacerdotaux & mangent le ris ; mais il n'eſt pas permis à aucun hom-

me de le partager avec elles : cependant il ne leur eſt pas alors défendu de manger de la chair du cochon, dont ils ne feroient aucun uſage dans telle occaſion que ce pût être, s'il n'avoit été ainſi conſacré, & ſi l'homme n'avoit été ſigné par ces vieilles ſorcieres. MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

Le Gouvernement de l'iſle de Mathan avoit été partagé entre deux Princes, nommés Zula & Cilapulapu : le dernier ayant refuſé de payer tribut au Roi d'Eſpagne, l'Amiral marcha à la tête de ſoixante hommes, couverts de caſques & de côtes de mailles pour le combattre : mais Magellan fut tué dans la bataille par une fléche empoiſonnée, & par un coup d'une lance de roſeau qu'il reçut dans le viſage. Il y eut auſſi huit ou neuf autres hommes de tués du côté des Eſpagnols, & quinze de celui des barbares : mais le nombre des bleſſés fut beaucoup plus grand entre les derniers. Cilapulapu avoit levé contre les Chrétiens trois armées, dont chacune contenoit plus de deux mille hommes bien équippés de fléches, de dards & de javelines ; il ne voulut point rendre le Mort de Magellan.

corps de Magellan quelque rançon qu'on lui offrit pour le retirer.

CHAPITRE III.

Barboſa & Serrano ſuccédent dans le commandement à Magellan : Ils brûlent un de leurs vaiſſeaux : Deſcription de la Cour de Borneo : Ils prennent un cheval marin, & trouvent un arbre qui paroiſſoit animé : Cannibale qui preſſoit des oranges ſur les cœurs humains, comme ſur des morceaux délicats : Les Eſpagnols découvrent les iſles Molucques, & entrent dans Tidore : Ils approchent de l'Iſle de Eude, doublent le Cap de bonne Eſpérance : Sont réduits à une grande détreſſe, & ſont opprimés par le Gouverneur d'une des iſles du Cap-verd : Ils arrivent dans le Port de San-Lucar : Récit abrégé du voyage du vaiſſeau qu'ils avoient laiſſé en route.

BARBOSA, Chap. III.

EDOUARD Barboſa Portugais, & Jean Serrano furent choiſis pour commander à la place de Ma-

Barboſa ſuccede au commandement.

gellan : mais peu de temps après le dernier fut livré par ſon Interprête entre les mains des inſulaires. BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

Quelques jours avant la mort de l'Amiral, les Eſpagnols avoient reçu diverſes informations ſur ce qui concernoit les iſles Molucques. De Mathan ils firent voile à une autre iſle fort éloignée, qu'on nommoit Bohol. Dans ce voyage ils convinrent de partager entre les autres vaiſſeaux la charge du navire la Conception & de le bruler, parce que leur nombre étoit conſidérablement diminué. Enſuite ils firent voile au Sud-oueſt vers Paviloghon qui étoit habité par des Noirs.

De là ils paſſerent à Chippit, ſitué au huitieme dégré de latitude Septentrionale ; ils y furent reçus avec beaucoup d'amitié, & on leur fournit en abondance du ris, du gingembre, des cochons, des chévres & des poules. Le Roi de cette iſle, quand il les reçut tira du ſang de ſa main gauche, en mit à ſon corps, à ſon viſage, & à l'extrêmité de ſa langue ; & les Eſpagnols en firent de même, parce qu'en ce pays cette cérémonie étoit une marque d'amitié.

BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

A quarante lieues de Chippit eſt une iſle nommée Caghaian, qui n'eſt habitée que par les éxilés de l'iſle de Borneo : on y trouve beaucoup d'or, & les habitants ſe ſervent de fléches empoiſonnées.

A trente lieues de Caghaian, entre l'Oueſt & le Nord-Oueſt, on trouve l'iſle de Pulaon à neuf dégrés vingt minutes de latitude Septentrionale. Le terrein en eſt très fertile, & l'on y voit en abondance du ris, du gingembre, des cochons, des chévres, des poules, des cocotiers, des ananas, des cannes de ſucre, des figues d'une groſſeur extraordinaire, & pluſieurs racines très ſaines. Les habitants vont nuds, ſe ſervent de fléches empoiſonnées; ont une paſſion exceſſive pour les combats de coqs, & boivent d'un vin ou eau de vie de ris, beaucoup plus fort que celui de palmier, ce qui les jette bientôt dans l'yvreſſe.

Les Eſpagnols arrivent à l'iſle de Borneo.

A dix lieues au Sud-oueſt de Pulaon, à cinq dégrés cinq minutes de latitude Septentrionale, & à environ cent trente dégrés de longitude eſt ſituée l'iſle de Borneo, qui eſt très grande & fort riche : la ville Capitale

tale ayant plus de vingt-cinq mille maiſons. Elle eſt à vingt-cinq lieues de l'embouchure du port: c'eſt le ſéjour ordinaire du Roi, dont la Puiſſance eſt très étendue, & qui a ſous lui pluſieurs petits Souverains. Ce Prince entretient pluſieurs Concubines, & occupe dix Secrétaires, qui écrivent ſur des écorces d'arbres, parce qu'ils ne connoiſſent pas l'uſage du papier. Ce ſont les femmes qui réglent ſa maiſon: on le ſalue les mains jointes, en les portant trois fois au-deſſus de ſa tête: ſa Cour eſt magnifique, & ſa garde très nombreuſe. Il envoya pluſieurs préſents aux Chrétiens, avec deux Elephants harnachés de ſoye, pour conduire leurs chefs à ſa Cour, & il les reçut avec de grandes marques d'amitié. Il poſſédoit deux perles rondes, très unies, dont chacune étoit auſſi groſſe qu'un œuf de poule. Le 29 de Juillet les Eſpagnols furent attaqués par plus de cent junques ou barques du pays qu'ils repouſſerent, & en prirent quatre avec leur charge, dans l'une deſquelles ils trouverent le Capitaine Général du Roi de Borneo. Il revenoit de ſaccager une ville,

BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

nommée Lao, & ſi le Pilote aux ſoins duquel il avoit été confié, ne l'eût laiſſé échapper, on auroit eu pour ſa rançon une ſomme conſidérable. On trouve dans cette iſle du camphre, qui eſt une eſpece de gomme, du gingembre, de la canelle, des limons, des oranges, des pourceaux, des chévres, des élephants, des chevaux, & diverſes autres ſortes d'animaux.

Ils paſſerent enſuite à Cimbubon, ſitué à huit dégrés ſept minutes de latitude Septentrionale : ils s'y arrêterent pour radouber leurs vaiſſeaux, & pour ſe munir de bois & d'eau fraîche: ils ne purent en avoir qu'avec beaucoup de fatigue, parce que leurs ſouliers étoient uſés, ainſi que le reſte de leurs habillements. Il y a dans cette iſle des crocodiles, des autruches, & des cochons ſauvages : on y pêche des poiſſons qui portent deux cornes, & dont tout le corps n'a qu'un ſeul os, qui forme une eſpece de ſelle ſur le dos de l'animal.

Antonio Pigafetta rapporte qu'il y vit un arbre, aſſés ſemblable à un mûrier, dont les feuilles paroiſſent avoir de la ſenſibilité, & une eſpece de mouvement volontaire quand el-

les tombent de l'arbre. Il s'eſt imaginé que cet arbriſſeau vivoit d'air, & dit que pendant huit jours il en conſerva dans une taſſe deux feuilles qui s'éloignoient de ſon doigt quand il les touchoit. (*i*)

BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

Les Chrétiens firent enſuite route au Sud-eſt, pour chercher les iſles Molucques. La mer en ce parage eſt toute couverte d'herbes, & ils virent à côté d'eux de très hautes montagnes, en paſſant par Zolo, & Taghima fameuſe pour ſes perles : c'eſt de cette derniere iſle que ſont venues les deux groſſes que conſerve le Roi de Borneo. En tournant au Nord-eſt ils prirent un canot de la grande ville de Mangdando, ſituée à ſix dégrés ſept minutes de latitude Seprentrionale, & ils reçurent, des hommes qui le montoient, de nouvelles inſtructions au ſujet des iſles Molucques. Sur les bords d'une riviere voiſine, on leur dit qu'il y avoit un Cannibale très robuſte &

(*i*) Sans doute que cet arbre ou arbriſſeau étoit la plante nommée Senſitive, commune à préſent dans les ſerres des curieux en Europe, ou quelque autre douée de la même ſenſibilité.

BARBOSA, Chap. III. An. 1521. velu qui mangeoit cruds les cœurs des hommes, avec du jus d'orange & de limon. En cet endroit ils échangerent vingt-ſept livres de canelle pour deux couteaux. Ils reprirent leur route au Sud-eſt, & paſſerent par les iſles de Citoco, Bizamboia, Sarangani & Candingar.

Ils arrivent aux Iſles Molucques. Après une tempête très violente, ils relacherent dans l'iſle de Sarangani, d'où ils forcerent deux Pilotes de les conduire aux Molucques. Enfin le 6 de Novembre, le vingt-ſeptieme mois depuis leur départ d'Eſpagne, après avoir paſſé un grand nombre d'autres iſles, dont nous avons omis de parler pour abréger la narration, ils arriverent à la vue des Molucques, rendirent à Dieu des actions de graces, & firent une décharge générale de leur artillerie. La ſonde dans ces mers deſcend toujours à cinquante & une toiſes, quoique les Portugais les ayent repréſentées comme très dangereuſes, tant par rapport aux bas fonds, & aux rochers, qu'à cauſe de l'obſcurité du Ciel: mais ils ont inventé ces fables pour intimider les autres nations, & pour les détourner d'entreprendre ce voyage.

Le 8 de Novembre 1521, les Eſpagnols entrerent dans le port de Tidore, qui eſt la principale des iſles Molucques : & le Sultan Raja Mauzor les y reçut en frères. Il étoit de nation Maure ; jura ſur l'Alcoran de vivre toujours en amitié avec le Roi d'Eſpagne, & par reſpect pour ce Monarque, il changea le nom de l'iſle de Tidore en celui de Caſtille. BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

Le 12 de Novembre, le Roi donna aux Eſpagnols un magaſin pour mettre leurs marchandiſes, & en échange de huit aunes & demie d'étoffe, ils reçurent quatre cents ſix livres de clous de girofle : pour environ quinze aunes d'une autre eſpece plus groſſiere, ils eurent la même quantité de camphre : on leur en donna autant pour trente-cinq verres à boire, & pareille quantité pour un peu de vif argent.

Les vaiſſeaux furent munis abondamment de chévres, de poules, de figues auſſi grandes que la main, & de toutes autres ſortes de proviſions. Ils ſe fournirent auſſi d'eau fraîche qui venoit d'une fontaine chaude, qui coule dans les montagnes d'où croît le girofle, dont l'o-

BARBOSA, Chap. III. An. 1521. deur ſe répandoit ſur eux comme un nuage : mais cette eau ſe refroidit quand elle eſt répoſée quelque temps. Ils emporterent auſſi des muſcades de la même iſle.

Deſcription de ces Iſles. Les iſles Molucques ſont au nombre de cinq : Tarenate, ſituée à vingt-ſept minutes de latitude Septentrionale, & dont le Roi eſt en même-temps Souverain de toutes : Tidore, dont nous avons déja parlé, & qui eſt à quatre minutes de latitude Méridionale : Mutir préciſément ſous la ligne : & Macchian à quinze minutes de latitude Méridionale, l'une & l'autre gouvernée par le peuple, comme les Républiques : enfin Bacchian, ſituée à un dégré de latitude Méridionale, eſt la plus grande des cinq, & eſt ſoumiſe à un Roi.

Le Roi de Bacchian envoya en préſent au Roi d'Eſpagne deux oiſeaux de paradis morts, de la groſſeur d'une tourterelle, avec de petites têtes, de longs becs, de longues cuiſſes terminées en pointe, & des queues pareilles à celles des tourterelles. Ces oiſeaux n'ont point d'aîles, mais ſeulement de grandes plumes de diverſes couleurs, qui leur

en tiennent lieu, & ils ne peuvent voler que lorſqu'il ſouffle un peu de vent. BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

Il n'y avoit pas plus de cinquante ans que ces iſles étoient peuplées par des Maures; les anciens habitants étoient Idolâtres, & fort brutes, particuliérement les femmes, qui alloient nues, à l'exception de ce qu'elles couvroient avec des écorces d'arbres, & ces mêmes écorces quand on les trempoit dans l'eau, pouvoient enſuite être battues & amincies, au point d'avoir une conſiſtance aſſés ſemblable à la ſoie.

Ces iſles produiſent des cannes de ſucre, du coco, des melons, des citrouilles, des amandes, des grenades, des oranges, des limons, du miel fait par des abeilles plus petites que des fourmis, & une grande quantité de fruits de diverſes eſpeces, particuliérement de ceux qu'on appelle Camulicai, dont la nature eſt très froide. On y trouve auſſi des chévres, des brebis, des poules, & des perroquets rouges & blancs avec d'autres de diverſes couleurs. Le pays produit encore du ris, du ſagu, arbre dont on fait du pain, du gingem-

BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

bre, des muſcades, & des clous de girofle : ces derniers ſont d'abord blancs, ils deviennent rouges en mûriſſant, & ſont noirs quand on les cueille. On en fait la récolte deux fois par an, aux mois de Juin & de Décembre : ils forment comme des grappes de vingt ou trente clous à l'extrêmité d'une branche, qui eſt très groſſe dans ſon milieu. L'arbriſſeau qui les porte eſt à peu près de la hauteur & de la groſſeur d'un homme, les feuilles différent peu de celles du laurier, l'écorce eſt de couleur olive, l'écorce, la feuille & le bois, quand ils ſont verds ont une odeur auſſi forte que celle du clou.

L'Iſle de Gilolo eſt vis-à-vis celle de Tidore : il y avoit alors deux Rois, dont l'un avoit ſix cents enfants & l'autre ſix cents cinquante. Les habitants ſont mêlés de Maures & de Gentils : ces derniers changent de Dieu tous les jours, parce qu'ils adorent le premier objet qu'ils rencontrent le matin. On prétend que leur Roi eſt très riche.

Les Souverains de cette Iſle eurent beaucoup de peine à laiſſer partir les Eſpagnols : enfin le jour qu'ils les quit-

rerent ils les embraſſerent les larmes aux yeux : envoyerent pluſieurs préſents pour l'Empereur, & les conduiſirent dans leurs canots à une Iſle nommée Mare, où ils firent du bois & de l'eau. Un de leurs vaiſſeaux ayant une voye d'eau qu'on ne pût étancher, ils furent obligés de le laiſſer aux ſoins de quelques mariniers, qui eurent ordre de le conduire en Eſpagne ſi cela étoit poſſible.

BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

Réduits à quarante-ſix Européens & à treize Indiens, les Eſpagnols firent cours au Sud-oueſt en partant de l'Iſle de Mare : paſſerent par celles de Chacuan, Lagoma, Sico, Goghi, Caphi, Sulacho, Lumatolo, Tenetum, Buru, Ambon, Budia, Celaruri, Benaia, Ambalao, Bandon, Zorobua, Zolot, Nocevamor, Galian, & par pluſieurs autres juſqu'à ce qu'ils arriverent à Mallua ſituée à huit dégrés trente minutes de latitude méridionale. Ils y demeurerent quinze jours pour le radoub, & y trouverent une grande quantité de poivre, dont les feuilles ſont aſſés ſemblables à celles des mûriers. Les habitants étoient Antropophages ; les femmes y portoient des arcs & des fléches, & les

Suite de leur voyage.

BARBOSA, Chap. III. hommes avoient les cheveux & la barbe roulés ſur des roſeaux.

An. 1522. Leurs Pilotes des Iſles Molucques leur dirent que dans une Iſle voiſine, nommée Arucetto, il y avoit des hommes dont la hauteur n'étoit que d'une coudée, avec des oreilles ſi longues qu'ils ſe couchoient ſur l'une & que l'autre leur ſervoit de couverture. Les Eſpagnols n'y ajouterent aucune foi, & comme le vent & la marée leur étoit contraire, ils ne voulurent pas aller vérifier la vérité ou la fauſſeté de ce récit.

Ils quittent les Molucques. Le 25 de Janvier 1522, ils abandonnerent les Molucques, & le lendemain ils arriverent à l'Iſle de Timor, où il y a beaucoup d'or, une grande abondance de toutes ſortes de proviſions, du Gimgembre & de pluſieurs eſpeces de fruits: les maladies vénériennes ſont plus communes en cette Iſle que dans aucune autre partie du monde.

De Timor après un long cours à l'Oueſt-nord-oueſt, ils vinrent à l'Iſle d'Eude, où ils trouverent une grande quantité de canelle: il y a dans toute cette partie beaucoup d'autres Iſles, qui s'étendent juſqu'à la grande Guia-

va & juſqu'au Cap de Malacha dans les Indes orientales. La petite Guiava eſt auſſi étendue que l'Iſle de Madère, & n'eſt qu'à une lieue de diſtance de la grande Guiava. BARBOSA, Chap. III. An. 1522.

Etant partis de l'Iſle de Timor le 11 de Février 1522 : les Européens laiſſerent à droite les côtes ſeptentrionales, paſſerent au-deſſous de Sumatra, éviterent la terre ferme à cauſe des Portugais, & furent ſept ſemaines ſans pouvoir doubler le Cap de Bonne-Eſpérance parce qu'ils avoient toujours le vent contraire.

Lorſqu'ils eurent enfin doublé ce Cap, quelques-uns furent d'avis de relacher à Mozambique, quoique cette place fût aux Portugais, parce que les vivres étoient en petite quantité, & que pluſieurs hommes étoient malades : mais les autres s'y oppoſerent fortement : ils reſterent encore deux mois en mer, ſans relacher à aucun endroit & faiſant toujours route au Sud-oueſt. Ils perdirent vingt & un hommes, qui eurent les eaux pour ſépulture, & peu s'en fallut que la diſette ne les fit tous périr. Ils doublent le Cap de Bonne-Eſpérance.

Ainſi affoiblis & dans l'état le plus fâcheux, ils furent enfin obligés de

BARBOSA, Chap. III.

s'arrêter à Saint-Jago, l'une des Isles du Cap-verd, qui appartient aux Portugais. Ils envoyerent des députés à terre pour exposer leur situation., & pour demander du secours & des provisions. On leur accorda quelques mesures de ris, & quand elles furent consommées treize hommes qui étoient débarqués pour en obtenir davantage, ou pour avoir quelqu'autres denrées, furent jettés en prison, ce qui frappa leurs compagnons d'une si grande tereur, qu'ils leverent la voile, & partirent de cet endroit le plus promptement qu'il leur fût possible.

An. 1522.

Leur arrivée en Espagne.

Le 7 de Septembre ils jetterent l'ancre dans le port de San-Lucar près de Seville; après avoir fait une décharge générale de leur artillerie en signe de rejouissance, ils se rendirent pieds nuds & en chemise à l'Eglise Cathédrale pour y rendre graces à Dieu de leur conservation.

Les Détroits qu'ils avoient découverts furent d'abord nommés Détroits de Sainte-Victoire à cause du vaisseau qui y étoit entré le premier: mais depuis on leur a donné avec plus de justice le nom du grand Magellan. L'autre vaisseau qu'ils avoient laissé à l'Isle

de Mare, retourna quelque temps après par la grande mer aux Indes occidentales, & arriva à Darien, où il n'y a qu'un petit Iſthme qui ſépare la mer du Sud de l'Océan occidental. C'eſt dans cette partie que ſont ſituées Hiſpaniola, Cuba, & pluſieurs autres Iſles qui appartiennent aux Eſpagnols.

BARBOSA, Chap. III. An. 1522.

Fin des Découvertes de Magellan.

ABRÉGÉ

De la Vie, des Expéditions, & des Découvertes DE FRANÇOIS DRAKE.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire du père de François Drake: Le fils ſe met en mer: Les Eſpagnols en agiſſent mal avec lui; mais il s'échape & ſe trouve dans un grand embarras: Il ſert la Reine Eliſabeth pendant quelque temps, & fait voile contre les Eſpagnols avec trois vaiſſeaux: Il conſtruit une pinaſſe au port Phaiſan, & eſt joint par le Capitaine Rawſe: Ils prennent deux petits vaiſſeaux: Deſcription de la nation des Symerons. Drake s'avance dans le pays avec ſes Pinaſſes: Il attaque Nombre de Dios, & eſt bleſſé. Rawſe le quitte: Drake

s'empare de trois vaiſſeaux dans la route de Carthagène : Il fait couler à fond un des ſiens, & radoube les autres dans la Baye de Darien : Il deſcend ſur la côte de Rio Grande, & eſt bien traité par les Eſpagnols : Une tempête le met en danger : Il aborde pluſieurs vaiſſeaux, & ſe munit abondamment de proviſions : Un de ſes frères fait une ligue avec les Symerons : Mort d'un autre frère : Il ſe met en marche pour gagner Panama par terre : Il découvre la mer du Sud pour la premiere fois : On lui parle d'un grand tréſor : Il le manque par la folie d'un de ſes hommes : Pillage de Santa Cruz : Politeſſe de Drake envers les Dames : Hiſtoire d'un riche malheureux. Drake reçoit des lumieres plus étendues, & eſt joint par un vaiſſeau François.

DRAKE, Chap. I.

Origine de François Drake.

STOWE & Camden ne ſont point d'accord ſur ce qui concerne le père de François Drake : le premier de ces Auteurs aſſure qu'il fût homme de mer : le ſecond prétend qu'il avoit embraſſé l'état eccléſiaſtique, & qu'il étoit pourvu du bénéfice de Upnore,

DRAKE, Chap. I. An. 1565. & ſuiv.

ſur les bords de la riviere Medway. Nous ſommes plus portés à ſuivre le dernier ſentiment, malgré l'exactitude & les recherches de Stowe, parce que Camden aſſure qu'il en fût inſtruit par Drake même. Quoiqu'il en ſoit on eſt preſque aſſuré qu'il naquit à Taviſtock dans le Comté de Devon : ou au moins près de cet endroit, vers l'an 1540 : que ſon père étoit un homme très ardent pour la religion proteſtante, & qu'il ſe retira dans la province de Kent pendant que le fils étoit encore dans l'enfance.

Ses premieres campagnes ſur mer.

On ne peut douter que le père de Drake ne fût un homme eſtimé, puiſque le Comte François de Bedford lui fit l'honneur d'être le Parain de notre illuſtre Avanturier, & qu'il lui donna ſon nom : mais il paroît que ce fût le ſeul avantage qu'il retira de la connoiſſance de ce Seigneur, au moins pendant ſes jeunes années. Il fut mis pour apprendre la marine ſous le maître d'un bâtiment qui faiſoit le commerce en France & en Hollande, & le jeune Drake gagna tellement l'amitié de cet homme, qu'il lui légua ſon vaiſſeau en mourant, n'ayant pas été marié & ne laiſſant point d'héri-

tiers connus. Drake fit encore quelques petits voyages ſur ce navire : mais il le vendit enſuite, pour être munitionaire ſur un vaiſſeau qui alloit à la baye de Biſcaye, & après cette expédition il fit un voyage à la côte de Guinée, n'ayant encore que vingt ans. En 1565 il fit voile avec le Capitaine Lovel aux Indes occidentales, où il eut quelque raiſon de ſe plaindre des Eſpagnols. En 1567 il vendit tout ce qu'il poſſédoit pour ſe joindre à Sir Jean Hawkins dans ſon expédition ſur la côte de Guinée, où ils chargerent des Négres, & ſe déterminerent à ſe rendre dans les Iſles Caraïbes, qui étoit l'endroit le plus favorable pour la vente : mais le fort temps les contraignit de relacher à Saint-Jean de Ulua, Etabliſſement eſpagnol dans le Golphe du Méxique. S'ils s'étoient conduits par des vues intéreſſées, ils auroient pu y faire un butin conſidérable, en ſe rendant maîtres comme il leur étoit facile de quelques vaiſſeaux richement chargés qu'ils trouverent dans ce port: mais ils rejetterent toute penſée de tenir une conduite auſſi peu honorable. Il n'en fut pas de même des Eſpa-

DRAKE, Chap. I. An 1565.

DRAKE, Chap. I. An. 1565.

gnols, & pour récompenſe de cette généroſité ils ſaiſirent la premiere occaſion d'attaquer la flotte angloiſe : elle fut preſque entierement détruite, & ils traiterent les matelots qui leur tombèrent entre les mains avec toute la cruauté imaginable.

La Judith que commandoit Drake, & un autre vaiſſeau, furent les ſeuls qui échaperent des ſix qui compoſoient l'eſcadre de Hawkins. Ils ſe remirent en mer, où ils ſouffrirent exceſſivement faute de proviſions, & ce ne fût qu'avec d'extrêmes difficultés que Drake regagna ſon pays natal, bien réſolu de ſe venger s'il lui étoit poſſible de la perfidie des Eſpagnols. On voit par les événements glorieux de toute la ſuite de ſa vie combien il fut conſtant dans cette réſolution. (*k*)

(*k*) Les Auteurs Anglois n'épargnent pas ordinairement les termes injurieux quand ils parlent des Nations qui ſont leurs émules, ou qu'ils regardent comme leurs ennemies. Il n'eſt pas de mon objet dans cette Traduction d'entrer dans des diſcuſſions qui appartiennent aux ouvrages hiſtoriques ou politiques, & il me ſuffit de déclarer qu'en rendant les expreſſions dans notre Langue, je déſaprouve & condamne géné-

Il ſervit la Couronne pendant quelque temps, à bord d'un des vaiſſeaux de la Reine Eliſabeth, ce qui contribua beaucoup à rétablir ſa fortune dérangée. Il fit un nouveau voyage aux Indes occidentales eſpagnoles en l'année 1570 avec le Dragon & le Cygne, & en 1571 il en fit un autre avec le Cygne ſeulement, ſans autre deſſein que celui de bien connoître les côtes, & d'examiner plus particulierement les forces & les richeſſes des Etabliſſements eſpagnols, pour être en état de frapper quand il en ſeroit temps un coup qui pût contribuer à ſa gloire & à ſon avantage, en même temps qu'il abaiſſeroit la hauteur de cette avide nation.

DRAKE, Chap. I.

An. 1565.

La réputation d'homme d'honneur que Drake s'étoit acquiſe, avec celle d'habile marin & d'Officier prudent l'avoient mis dans une ſi haute eſtime, qu'auſſi-tôt qu'il eût déclaré publiquement ſon intention de paſſer aux Etabliſſements des Eſpagnols en Amérique pour uſer de répréſailles, il fut joint par un nombre ſuffiſant de vo-

Expédition contre les Eſpagnols.

ralement toutes celles qui peuvent attaquer les Princes ou les Nations qu'un Écrivain doit toujours reſpecter.

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

lontaires. Le 24 de Mai 1572, il mit à la voile de Plymouth, dans le Paſcha, du port de ſoixante & dix tonneaux, accompagné par le Cygne de deux cents cinquante tonneaux, que commandoit ſon frere Jean Drake. Ces navires étoient montés de ſoixante & treize hommes, y compris les mouſſes; ils avoient des proviſions pour un an, étoient bien fournis de munitions, & il prit de plus trois pinaſſes qu'on mit démontées ſur les vaiſſeaux, afin de pouvoir les appareiller & les mettre en mer s'il étoit néceſſaire.

Le 2 de Juin ils arriverent aux Iſles Canaries, & le 29 du même mois ils paſſerent entre la Guadeloupe & la Dominique. Ils jetterent l'ancre ſur la côte méridionale de cette derniere Iſle, & y demeurerent trois jours pour ſe rafraîchir. Ils y trouverent pluſieurs cabanes faites de branches de palmier: mais ils ne virent aucuns habitants, d'où ils jugerent que ces cabanes ſervoient ſeulement de retraite à des pêcheurs qui y venoient ſuivant les occaſions. Ils quitterent cet ancrage le premier de Juillet, dirigerent leur cours vers le Continent

de l'Amérique, & gagnerent le port Phaiſan, auquel Drake avoit donné ce nom dans ſon premier voyage, à cauſe de la grande quantité des oiſeaux de cette eſpece qu'il y avoit vûs.

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

Trouvant que ce port étoit propre pour ſon deſſein, il s'y arrêta afin de mettre en mer ſes pinaſſes, voyant que tout le rivage étoit couvert de bois convenable à cet uſage. Quelques jours après Jacques Rawſe qui montoit une barque de l'Iſle de Wight avec trente hommes arriva dans le même port, où il fut informé du deſſein conçu par Drake pour ſurprendre Nombre-de-Dios, & il ſe détermina à ſe joindre à lui.

Il eſt joint par Jacques Rawſe.

Ils partirent de ce port le 22 de Juillet, & trois jours après ils prirent deux petits vaiſſeaux chargés de planches, qui venoient de Nombre-de-Dios. Ils furent informés par les gens d'équipage qu'on attendoit de jour en jour dans cette ville quelques ſoldats envoyés par le Gouverneur de Panama, pour la garantir des inſultes des Symerons. Ces peuples qui habitoient le pays entre Nombre-de-Dios & Panama étoient originai-

Quels ſont les Symérons.

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

rement des eſclaves, qui quatre-vingt ans avant le temps dont nous parlons avoient pris la fuite pour échaper aux cruautés des Eſpagnols, & qui peu-à-peu avoient formé une nation. Drake traita avec bonté tous ceux de ce peuple qui lui tomberent entre les mains, & les fit remettre à terre, dans l'eſpérance que le récit qu'ils feroient de ce traitement favorable lui gagneroit l'amitié de leurs compatriotes, n'ayant pas lieu de craindre qu'ils donnaſſent aucune nouvelle de ce qui le concernoit à Nombre-de-Dios, parce que le chemin par terre en étoit très long.

Ayant pris avec lui cinquante-trois hommes, les tambours, les trompettes, & les munitions de guerre, Drake ſe mit dans les pinaſſes, & laiſſa le reſte de ſes gens avec les vaiſſeaux ſous les ordres du Capitaine Rawſe dans un poſte auſſi ſûr que caché.

Il attaque Nombre de Dios.

Il ſuivit le rivage pendant tout le jour, allant à force de rames juſqu'à la nuit où il entra dans le port. Ses pinaſſes paſſerent entre la ville, & un petit vaiſſeau qui arrivoit de l'ancienne Eſpagne, chargé de vin de Canarie & d'autres effets. Il le força de

ſe retirer dans la partie oppoſée de la baye, ce qui l'empêcha de répandre l'allarme : débarqua ſans aucune réſiſtance, & marcha au fort où il trouva ſeulement ſix canons de bronze & quelques coulevrines qu'il fit démonter. Il n'y avoit alors en cet endroit qu'un ſeul homme, qui prit auſſi-tôt la fuite & répandit l'allarme dans la ville.

Drake laiſſa quelques-uns de ſes gens pour garder les pinaſſes, quelqu'autres demeurerent dans le fort, dont ils prirent poſſeſſion, & il ſe mit en marche lui-même pour reconnoître un terrein élevé, où il remarqua qu'on avoit eu deſſein de placer quelques pieces de canons, ce qui n'avoit pas été encore exécuté. Il partagea alors les gens qui l'accompagnoient en deux partis, de ſeize hommes chacun, le premier commandé par Jean Oxenham eut ordre d'entrer dans la ville par la partie orientale, du côté de la place du marché, pendant que Drake lui-même conduiſit le reſte par la principale rue, tambours battans & enſeignes déployées. Son frère Jean Drake parut en même-temps, ce qui cauſa tant de conſternation parmi le petit nombre des habi-

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

tants de cette ville, qui s'étoient rangés près de la maiſon du Gouverneur, pour couvrir la porte qui conduit à Panama & pour s'aſſurer une retraite, qu'ils s'imaginerent que les Anglois étoient beaucoup plus nombreux: jetterent bas leurs armes, & prirent la fuite précipitamment, après avoir tiré deux ou trois coups. La cloche ſonnoit toujours l'allarme: mais Drake donna ordre de la faire ceſſer, & il marcha au tréſor royal, qui étoit d'une richeſſe immenſe. En paſſant par la maiſon du Gouverneur, il y vit un cheval prêt à ſeller, & qui paroiſſoit être pour quelque perſonne d'importance. Dans un magaſin, dont on avoit laiſſé la porte ouverte par hazard, ou par une ſuite de la confuſion où l'on étoit, il trouva une quantité immenſe d'argent en gros lingots: mais il ne voulut pas permettre à ſes gens d'y toucher, parce qu'il avoit deſſein de s'emparer d'effets de bien plus grande valeur.

Un orage l'empêche de réuſſir. Il eſt bleſſé à la jambe.

Il ſurvint alors un violent orage de tonnerre, d'éclairs & de pluye, ce qui eſt très ordinaire à ce climat: les armes des Anglois en furent endommagées, & les hommes tomberent dans

dans le découragement, qui fut augmenté par la crainte que leurs pinasſes ne fuſſent en danger. Cette refléxion les jetta dans la confuſion : mais l'intrépide Avanturier perſiſtoit toujours pour qu'ils continuaſſent à marcher, & il auroit certainement exécuté ſon projet de piller le tréſor, s'il ne fût alors tombé en foibleſſe par la perte de ſon ſang, qui couloit d'une bleſſure qu'il avoit reçue à la jambe, & qu'il avoit cachée juſqu'à ce moment. On eut beaucoup de peine à lui perſuader de la laiſſer bander & de ſe laiſſer emporter dans ſa pinaſſe; mais cet accident obligea les Anglois de retourner à leurs batiments après avoir perdu un ſeul homme qui étoit leur trompette.

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

Ils ſe retirerent dans une petite Iſle, fertile : environ à deux lieues de la ville. Ils y prirent du rafraichiſſement, & furent très chagrins d'apprendre combien de richeſſes ils avoient abandonnées. Ils en furent inſtruits non-ſeulement par un Négre, qui avoit paſſé à leur ſervice en déſertant de celui des Eſpagnols : mais encore par la bouche d'un Gentilhomme, qui vint les trouver avec beaucoup de

DRAKE, Chap. I. politeſſe de la part du Gouverneur, qui craignoit une ſeconde viſite des Anglois.

An. 1572.

Le Capitaine Rawſe le quitte. Ils deſcendirent la riviere juſqu'au port Plenty dans l'Iſle de Pines, où ils avoient laiſſé leurs vaiſſeaux. Ils les rejoignirent le premier d'Août, & le même jour le Capitaine Rawſe les quitta, après avoir déclaré qu'il n'avoit plus aucune eſpérance de réuſſir, puiſqu'ils étoient découverts ſur toute cette côte.

Drake demeura ſix jours dans cet endroit, & mit enſuite à la voile pour Carthagene; mais le feu du canon & le ſon des cloches lui firent connoître qu'on étoit préparé à le recevoir. Cependant il ſe rendit maître d'un vaiſſeau de deux cents quarante tonneaux, qui étoit dans la rade, trop éloigné pour être ſecouru de la place. Il prit auſſi deux autres petits bâtiments, envoyés de Nombre-de-Dios, pour avertir qu'il étoit ſur cette côte. Il traita très bien les gens d'équipage du dernier, & les mit à terre ſur la priere qu'ils lui en firent.

Drake fait brûler un de ſes vaiſſeaux. De concert avec le Charpentier du Cygne, il réſolut de couler à fond ce bâtiment dans le deſſein de pouvoir

mettre plus de forces ſur ſes pinaſſes. Il ſavoit que ſi les mariniers, qui en général ſont très opiniâtres, en avoient connoiſſance, ils ne permettroient jamais que ce deſſein fût mis à exécution : mais il ſe conduiſit avec tant de précaution que le fonds de cale fut plein d'eau, avant qu'on eût aucun ſoupçon, au moyen de trois ouvertures que le Charpentier y avoit faites. On mit la charge en ſureté avec toute la diligence poſſible, & comme on ne put trouver aſſés promptement la voye d'eau, on mit le feu au bâtiment par l'avis de Drake, crainte qu'il ne tombât entre les mains des ennemis.

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

Il donna à ſon frère le commandement de ſon vaiſſeau, & monta à bord d'une pinaſſe, parce qu'il ſavoit tirer un très grand parti de ces ſortes de bâtiments. Il étoit déterminé à ne pas quitter cette côte ſans en remporter du butin, & il trouva un endroit très convenable dans le détroit de Darien, où il fit dreſſer des tentes pour ſes gens, & préparer toutes les munitions de guerre dont il avoit beſoin. Ils étoient entierement hors de vue ; il cacha ſon vaiſſeau dans une

DRAKE, Chap. I.

anſe voiſine, & jugea qu'avec ces précautions on penſeroit qu'il avoit quitté cette côte.

An. 1572.

Il laiſſa ſon frère en cet endroit pour avoir ſoin du vaiſſeau, & du reſte des hommes, & partit pour Rio-grande avec deux pinaſſes, ſe tenant hors de la vue le plus qu'il lui étoit poſſible. Il débarqua environ deux lieues à l'Oueſt de Carthagene; les Indiens, qu'il traita avec la plus grande cordialité, lui fournirent des proviſions fraîches, pour quelques jolies bagatelles qu'il leur donna en échange, & ils promirent de continuer à lui en apporter.

Il ſe remet en courſe vers Carthagène.

Le lendemain les Anglois gagnerent l'embouchure de la riviere, où ils furent aſſaillis d'une horrible tempête, & ſe trouverent exceſſivement incommodés des couſins: mais ils ſe garantirent de leurs attaques en ſe frottant le corps de jus de limon. Le canal en cet endroit a vingt-trois braſſes de profondeur, & eſt ſi large qu'il faut avoir la vue très bonne pour découvrir un rivage de l'autre. Ils y virent pluſieurs maiſons, & un Eſpagnol leur ayant fait un ſignal, ils approcherent du rivage: mais quand il

reconnut qu'ils n'étoient pas de ſes compatriotes, comme il l'avoit cru d'abord, il prit auſſi-tôt la fuite. Les Anglois débarquerent & trouverent en cet endroit de bon lard, du fromage, de gros pain blanc, avec diverſes ſortes de confitures & de conſerves, outre une grande quantité de ſucre, ce qui ſervit à fournir leurs bâtiments de pluſieurs choſes qui leur étoient fort utiles.

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

Dans leur courſe, ils aborderent pluſieurs vaiſſeaux, dans l'eſpérance d'y trouver de l'or : mais elle fut toujours trompée, & ils n'étoient chargés que de proviſions & d'autres denrées. Cependant ils apprirent par ces priſes les grands préparatifs que faiſoient contr'eux les Eſpagnols. Le 13 de Septembre, ils retournerent au port Plenty, avec des proviſions qui auroient pu ſuffire pour une nombreuſe armée, & ils les diſtribuerent de façon que quand les Eſpagnols auroient ſurpris une partie de l'Iſle, & qu'ils en auroient enlevé les vivres, il en ſeroit reſté ſuffiſamment pour les autres parties.

Pendant l'abſence de Drake, ſon frere Jean avoit formé une ligue d'a-

Les Anglois font alliance avec les Symmerons.

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

mitié avec les Symmerons : il promit de leur donner tout le ſecours poſſible contre les Eſpagnols, auxquels ces peuples avoient enlevé depuis peu une grande quantité d'or & d'argent, qu'ils avoient jetté dans la riviere : mais elle étoit ſi profonde qu'il ne fut pas poſſible d'en rien retirer. Cette nation ne faiſoit aucun cas de ces métaux, & ils ne les avoient pris aux Eſpagnols que parce qu'ils voyoient l'extrême paſſion dont ils étoient animés pour ces richeſſes.

Les Eſpagnols craignoient toujours de tranſporter leurs tréſors dans la ſaiſon pluvieuſe, qui s'approchoit, & Drake réſolut d'attendre, & de croiſer dans ces mers juſqu'au temps où ils avoient coutume d'arriver, afin de piller un grand nombre de vaiſſeaux. Durant cet intervale, pluſieurs de ſes gens, entr'autres ſon frere Joſeph Drake, moururent de fièvres chaudes, & peu de temps avant ſon autre frere Jean Drake fut tué en abordant vaillamment une frégate qui lui échapa. Après cet accident François amarra ſon vaiſſeau, dans la réſolution de ne plus paroître, juſqu'à ce qu'il fût aſſuré

que le tréſor Eſpagnol étoit arrivé à Nombre-de-Dios. Il en fut inſtruit non-ſeulement par les Symmerons, qui l'avertiſſoient exactement de tout ce qui venoit à leur connoiſſance : mais encore par quelques paſſagers qu'il prit dans une frégate qui paſſa près de l'endroit où il étoit retiré, & qu'il eut beaucoup de peine à ſauver de la vengeance des Symmerons. Encouragé par ceux de cette nation, & ayant des preuves convaincantes de leur fidélité, il ſe détermina à ſe rendre par terre à Panama; les Symmerons ſe chargerent de lui ſervir de guides, & de porter une grande quantité de proviſions, & lorſqu'elles manquerent, ils y ſuppléerent par le ſecours de leurs arcs & de leurs fléches.

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

Ce voyage commença le trois de Février; Drake étoit accompagné de quarante-huit hommes, dont il y en avoit dix-huit d'Anglois, qui n'étoient chargés que de leurs armes. Le troiſiéme jour ils trouverent une ville des Symmerons, ſituée ſur le penchant d'une montagne, aſſés près d'une belle riviere, & encloſe de murs de terre. Les habitants étoient très propres,

Il ſe met en marche pour Panama. An. 1573.

DRAKE, Chap. I. An. 1573.

différoient peu des Eſpagnols par les habillements, & agiſſoient avec la plus grande ſincérité. Les compagnons des Anglois, ou plutôt leurs guides, ſe baignerent en cet endroit & y changerent d'habits : toutes ſortes de proviſions s'y trouvoient en abondance, & les habitants marquoient du reſpect pour la croix, quoiqu'ils ne paruſſent pas avoir grande notion de religion : mais Drake fit apprendre à quelques-uns l'Oraiſon Dominicale, & les fit inſtruire dans la doctrine des Proteſtants.

Il découvre la mer du Sud.

Cette ville eſt ſituée à trente-cinq lieues de Nombre-de-Dios, & à cinquante-cinq de Panama. On la garde ſoigneuſement des entrepriſes des Eſpagnols, contre leſquels ces peuples ont conçu une haine implacable : ils les ſurprennent quelquefois & les taillent en piéces quand ils peuvent en rencontrer dans les bois. Drake en ſortit le 7 de Février, après y avoir ſeulement paſſé une nuit ; le 17 du même mois, il gagna le ſommet d'une montagne très élevée, où d'un arbre que lui montrerent les Symmerons, il vit d'un côté la mer du Nord, qu'il avoit quittée, & de

l'autre la mer du Sud. Il prit de ce moment la réſolution de paſſer dans cette derniere avec un vaiſſeau Anglois, projet qu'il paroît que perſonne n'avoit encore formé avant ce temps. (*l*) Dans une plaine qu'il trouva deux journées plus loin, le terroir eſt ſi fertile que l'herbe y croît au-deſſus de la portée des troupeaux, ce qui oblige à la couper cinq ou ſix fois chaque année : mais elle repouſſe en trois jours, & l'on attribue cette abondance exceſſive aux roſées journalieres qui tombent dans ce délicieux climat.

DRAKE, Chap. I. An. 1573.

Les Anglois découvroient alors fréquemment la ville de Panama, ce qui les obligeoit de ſe tenir cachés le plus qu'il leur étoit poſſible. Ils ne ſuivirent pas la grande route, & enfin après toutes ces précautions, ils arriverent dans un bois qui eſt ſur le chemin de Nombre-de-Dios, à peu de diſtance de Panama. Ils envoyerent dans cette ville un Symmeron dé-

(*l*) C'eſt-à-dire, perſonne des Anglois, puiſque Magellan étoit entré dans cette mer, où il avoit fait un long cours, après avoir découvert les détroits qui portent ſon nom.

DRAKE, Chap. I. An. 1573.

guiſé pour leur ſervir d'eſpion, & il revint bien-tôt leur dire que le Tréſorier de Lima devoit partir la nuit ſuivante avec ſa famille pour Nombre de Dios, d'où il avoit deſſein de s'embarquer afin de retourner en Eſpagne : qu'il devoit avoir à ſa ſuite quatorze mules, dont pluſieurs ſeroient chargées d'or, d'autres d'argent, & une de joyaux de prix : enfin que la même nuit il devoit auſſi paſſer par ce chemin deux Caravanes, chacune de cinquante mulets, chargés de proviſions, & d'une petite quantité d'argent.

Il tire peu d'avantage de cette expédition.

Auſſi-tôt qu'on eut reçu ces nouvelles, on ſurprit une ſentinelle qui en confirma le récit. Drake ſe cacha avec la moitié de ſes gens à cinquante pas du grand chemin, & Jean Oxenham, accompagné d'un chef des Symmerons, prit poſte du côté oppoſé avec l'autre moitié. Tout étoit ainſi diſpoſé de la façon la plus avantageuſe, quand un des hommes, qui avoit bu avec excès, s'avança pour voir ce qui approchoit, dans le temps où paſſoient les mulets chargés de proviſions, quoique Drake eût pris toutes ſes meſures pour qu'on les

laiſſât continuer leur route ſans paroître. Cet homme fut vu par un Eſpagnol, qui ſoupçonna auſſi-tôt quelque choſe d'extraordinaire, parce que l'Anglois avoit une eſpèce de ſurtout de toile blanche par-deſſus ſes habits, comme on en avoit fait mettre à tous pour les diſtinguer. L'Eſpagnol retourna ſur ſes pas en toute diligence, & répandit l'allarme, ce qui fut cauſe que le Tréſorier détourna ſon bagage de la route; il n'y eut que les mulets de proviſions qui continuerent leur chemin : on en prit quelques-uns, mais au grand chagrin des Anglois, ils ne trouverent d'argent que la charge de deux chevaux, & ce fut alors qu'ils apprirent par le mulletier qu'ils avoient été découverts.

DRAKE, Chap. I. An. 1573.

Après avoir pris du rafraîchiſſement, les Anglois marcherent à Santa-Cruz, Santa - Cruz, & ſe ſervirent des mulets pour les y tranſporter: mais ils les renvoyerent quand ils furent près de la ville. Ils rencontrerent un parti de ſoldats, qui les ſommerent de ſe rendre, en leur promettant bonne compoſition. Ils firent peu d'attention à cette offre : s'arrêterent pour recevoir le feu des Eſpagnols, & le leur

Il ſurprend la ville de Santa-Cruz.

DRAKE, Chap. 1. An. 1573.

rendirent avec tant d'avantage qu'ils les mirent bientôt en fuite. Ils les ſuivirent de ſi près qu'ils entrerent pêle-mêle avec eux dans la ville, ſoutenus vigoureuſement par les Symmerons, qui dans toute l'action ſe comporterent avec la plus grande intrépidité.

Modération de Drake.

Santa-Cruz eſt compoſé d'environ cinquante petites maiſons, & il y a un Gouverneur avec pluſieurs Officiers. Les Eſpagnols y ont de forts magaſins pour recevoir les richeſſes qui viennent de Nombre-de-Dios par la riviere de Chagra, & ſont enſuite tranſportées ſur des mulets de Santa-Cruz à Panama. Drake y fit quelque butin, qui fut partagé également entre les Symmerons & ſes gens. Il y avoit alors trois Dames qui y étoient venues paſſer quelque temps, parce que l'air y eſt beaucoup meilleur qu'à Nombre-de-Dios, où elles demeuroient ordinairement. Quand le Capitaine en fut informé, il les prit ſous ſa protection immédiate, & leur fit une viſite le plutôt qu'il lui fut poſſible, pour qu'elles ne fuſſent point troublées par une frayeur hors de ſaiſon. L'une des principales régles de Drake en toute occaſion étoit de

ſe comporter avec toute l'humanité & la politeſſe que les circonſtances pouvoient permettre : conduite qui contribua non-ſeulement à augmenter ſa réputation, mais qui ſervit même ſouvent à aſſurer le ſuccès de ſes expéditions.

DRAKE, Chap. I. An. 1578.

Quoiqu'il fût déterminé à demeurer encore quelque temps ſur cette côte, il étoit inquiet de ſon vaiſſeau, qu'il avoit quitté depuis environ quinze jours. Il retourna avec la plus grande diligence par le même chemin qu'il étoit venu, & trouva tout en auſſi bon état qu'il l'avoit laiſſé, ce qui lui donna quelque ſatisfaction. Il tint un conſeil général, dans lequel on diſcuta ſur ce qu'on devoit entreprendre, & quelques Symmerons furent d'avis qu'on attaquât la maiſon de Pezoro, homme riche & malheureux, qui avoit un intérêt dans les mines, lequel lui rapportoit par jour plus de deux cents livres ſterlings, qu'on tranſportoit chez lui dans de grandes caiſſes. Il demeuroit près de Veragua, ville à l'Oueſt de Nombre de Dios, & ſa maiſon qui étoit de pierre ne couroit aucun riſque d'être conſumée par les flammes. Cependant

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

le Symmeron, qui avoit été anciennement à ſon ſervice, promit de conduire les Anglois juſqu'à ſes tréſors ſans beaucoup de difficultés : mais quelques-uns des gens de Drake firent obſerver qu'avant toutes choſes il falloit pourvoir au ſoin de leur ſanté, en ſe fourniſſant de nouvelles proviſions, parce qu'il n'en reſtoit plus qu'une petite quantité des anciennes.

Le Commandant ayant auſſi jugé que cette précaution étoit la plus importante, envoya la frégate l'Ours, dont il donna le commandement à Jean Oxenham, du côté de Toulon, avec ordre d'apporter toutes les proviſions qu'il pourroit trouver, pendant que lui-même à bord du Cabezas ſe mit en croiſière, dans l'eſpérance d'enlever quelques barques des tréſors qui paſſent & repaſſent entre Veragua & Nicaragua. Il jugea avec raiſon que l'expédition contre Pezoro étoit trop fatiguante pour ſes gens, d'autant qu'il auroit fallu faire un chemin très long par terre & au travers des bois, au lieu qu'il déſiroit conſerver leurs forces pour une autre expédition moins laborieuſe & auſſi lucrative.

Oxenham prit ſeulement une frégate chargée d'environ huit cents poules, de vingt-huit cochons, & d'une aſſés grande quantité de maïz. Drake lui-même fut obligé de ſe retirer ayant reconnu qu'il étoit découvert par le feu de pluſieurs canons qu'on tira ſur la côte. Il ne prit dans cette courſe qu'un petit vaiſſeau, où il y avoit un peu d'or : le Pilote, Génois de naiſſance, lui dit que la terreur des Anglois étoit généralement répandue ſur toute cette côte, & que Pezoro s'étoit retiré du côté de la mer du Sud avec toutes ſes richeſſes, crainte de tomber entre leurs mains. On apprit auſſi par les priſonniers d'Oxenham qu'on avoit conſtruit à Nombre-de-Dios deux galères qui n'étoient pas encore lancées à l'eau, pour eſcorter la flotte ſur la Chagra. Les tréſors qu'elle devoit porter excitoient particulièrement l'attention de notre Avanturier, qui pour encourager ſes gens, leur donna à tous un feſtin ſomptueux le 20 de Mars qui étoit le jour de Pâques.

DRAKE, Chap. I. An. 1573.

Les Anglois furent allarmés le lendemain à la vue d'un vaiſſeau qui

Un vaiſſeau François ſe joint à lui.

DRAKE, Chap. I. An. 1573.

venoit vers eux à pleines voiles : mais ils furent raſſurés quand ils le reconnurent pour un bâtiment François, dont l'équipage étoit réduit à une grande peine faute d'eau. Drake lui en fournit, & lorſque les François furent inſtruits de ſon deſſein, ils offrirent de ſe joindre à lui. Après quelque délibération, cette offre fut acceptée, parce que ce vaiſſeau étoit du port de quatre-vingt tonneaux, au lieu que celui des Anglois n'étoit que de vingt, & la pinaſſe ſeulement de dix.

CHAPITRE II.

Drake ſe rend à Rio Franciſco, où il laiſſe ſa frégate & va en avant avec ſes Pinaſſes : Il s'empare de pluſieurs mulets chargés d'or & d'argent : Il perd deux François : Il fait une entrepriſe dangereuſe pour ſauver ſes pinaſſes, ſur leſquelles il a quelques craintes : mais enfin il réuſſit à les faire avancer : Le vaiſſeau François le quitte : Drake récompenſe les Symmerons & les renvoye : Preuve de ſa bonne foi : Il trouve fort à propos une grande abondance d'eau fraîche : Coutumes des Symmerons : Humanité de Drake dans cette expédition : Il arrive à Plymouth : Sert contre les rebelles d'Irlande : Il eſt enſuite protégé par le Lord Chancelier Hatton.

DRAKE laiſſa les deux vaiſſeaux dans un port ſur ; partit avec la frégate & les deux pinaſſes, montées de vingt François, de quinze Anglois, & de pluſieurs Symmerons,

Drake ſe met en embuſcade pour enlever un riche convoi.

DRAKE, Chap. II. An. 1573.

& dirigea ſon cours vers Rio Franciſco. Voyant que l'eau avoit très peu de profondeur, ils laiſſerent le ſoin de la frégate à un nommé Dubble, qui eut ordre de ſe tenir caché juſqu'à ce qu'ils fuſſent de retour avec les pinaſſes. Ils s'avancerent enſuite autant qu'ils le jugerent convenable, débarquerent & firent donner de nouveaux ordres à Dubble, pour qu'il les joignit trois ou quatre jours après. Ils ſe mirent en marche avec autant d'ordre que de ſilence, guidés par les Symmerons, au grand étonnement des François, qui n'étoient pas fort amis de cette nation; & ils firent halte à un mile du grand chemin, par lequel les mulets devoient néceſſairement paſſer, ſe repoſerent & ſe rafraîchirent en les attendant.

Il en enleve une grande partie.

Le lendemain 1 d'Avril 1573, ils furent agréablement éveillés par le bruit des ſonnettes qu'on pend au col des mulets, & ils tomberent ſur les trois caravannes, dont l'une étoit compoſée de cinquante mulets, & les autres chacune de ſoixante & dix, richement chargés d'or & d'argent. L'eſcorte étoit de quarante-cinq ſoldats, ils firent une dé-

charge, qui bleſſa dangereuſement le Capitaine François, & tua un des Symmerons: après quoi ils ſe retirerent en bon ordre pour aller chercher du ſecours. Les avanturiers employerent leur temps le mieux qu'il leur fut poſſible: ſe chargerent d'autant de lingots d'or qu'ils en purent emporter, & enterrerent le reſte du tréſor dans le ſable, pour le venir réprendre auſſi-tôt qu'ils auroient mis en ſureté ce qu'ils jugeoient le plus précieux. Ils ſe retirerent enſuite vers Rio-Franciſco, laiſſant dans le bois le Capitaine François, tombé en foibleſſe par la perte de ſon ſang, & un matelot de la même nation, qui s'étoit ſurchargé d'or. Ce dernier fut pris par les Eſpagnols, qui le mirent à la torture, & il leur découvrit l'endroit où l'on avoit enterré ce qu'on n'avoit pu emporter du tréſor.

DRAKE, Chap II. An. 1578.

Le 3 du même mois, les Anglois gagnerent Rio-Franciſco, mais ne voyant plus les pinaſſes, ils commencerent à craindre qu'elles ne fuſſent perdues, & ils eurent d'autant plus lieu de le croire qu'ils découvrirent à quelque diſtance ſept pi-

Il croit avoir perdu ſes pinaſſes.

DRAKE, Chap. II.

naſſes Eſpagnoles : mais heureuſement un orage de vent & de pluye les força de s'éloigner.

An. 1573.

Drake craignit encore, que ſi ſes pinaſſes étoient priſes, on ne mit ſes gens à la queſtion pour les forcer de déclarer où étoient la frégate & les vaiſſeaux. Cependant il fit réflexion que ſi ce malheur étoit arrivé, les Eſpagnols paſſeroient quelque temps avant de pouvoir gagner l'endroit où étoient ſes vaiſſeaux : il encouragea & aida ſes gens à faire un radeau, qui les pût conduire promptement à leurs navires, dans l'eſpérance d'y arriver avant les ennemis. Il fut accompagné dans cette entrepriſe par un Anglois nommé Jean Smith, deux braves François, & un Symmeron, qui fit ſes efforts pour lui perſuader de paſſer ſa vie au milieu de ſa nation, ſi ſes vaiſſeaux étoient détruits, l'aſſurant que ſes compatriotes lui rendroient toutes ſortes de ſervices.

Il les retrouve.

Après avoir conſtruit leur radeau le plus ſolidement qu'il fut poſſible, ils y mirent une voile faite d'un ſac à biſcuit, y ajouterent une eſpece de gouvernail, & ſe livrerent à la merci

des flots, étant dans l'eau juſqu'à la ceinture, & ſouvent juſqu'aux aiſſelles. Après un voyage très fatiguant d'environ ſix heures, ils découvrirent les pinaſſes deriere une pointe de terre, où Drake jugea qu'elles étoient à l'ancre. Il fit aborder auſſitôt ſon radeau au rivage qui en étoit le plus proche, ſe rendit par terre aux pinaſſes, & après avoir tenu ſes gens quelque temps en ſuſpens, il leur fit part de ſes ſuccès, & déclara aux François la perte de leurs deux compatriotes, dont il promit de les dédommager. Il apprit alors qu'un vent d'Oueſt violent, avoit empêché les pinaſſes de gagner Rio-Franciſco au temps marqué: cependant les mariniers firent un effort pour y arriver la nuit ſuivante: ils y prirent leurs compagnons & leurs tréſors, & réjoignirent la frégate & les vaiſſeaux, après quoi le Capitaine partagea également l'or & l'argent entre les Anglois & les François à leur ſatisfaction mutuelle.

DRAKE, Chap. II. An. 1578.

Quelques jours après ce partage, & lorſque tout eut été réglé, Drake envoya un détachement de douze Anglois & de ſeize Symmerons, pour

DRAKE, Chap. II. An. 1573.

apporter le reſte du tréſor : mais ils ne trouverent que treize lingots d'argent, & quelques petits lingots d'or. Le reſte avoit été découvert & emporté : on avoit même remué le terrein un mile à la ronde. Ils recueillirent toujours ce qui étoit reſté, & emmenerent avec eux un François, qui n'avoit pu ſuivre, mais qui avoit eu le bonheur d'échaper des mains des Eſpagnols.

Il ſe ſépare des François.

Les Anglois commencerent à penſer ſérieuſement à leur retour en Europe : mais ils jugerent qu'une viſite à Rio-Grande ne ſeroit pas infructueuſe, parce qu'ils pourroient rencontrer quelques petits bâtiments chargés de proviſions, dont il leur ſeroit très utile de s'emparer, & qui leur ſerviroient pour le voyage. Le vaiſſeau François fut congédié, & les quitta à la hauteur de Carthagene : Drake paſſa à deux lieues de cette ville avec le pavillon de Saint Georges à ſon grand mât, & le même ſoir il s'empara d'une frégate de Rio-Grande, chargée de mais, de poules, de cochons, & de miel qui leur fut d'un grand ſecours pour les malades.

Cinq jours après ils arriverent à Cabezas, où ils demeurerent ſept jours: ils y démembrerent leurs pinaſſes, & permirent aux Symmerons d'en prendre tout le fer, ainſi que celui des frégates, parce qu'ils ſavoient que cette nation chériſſoit beaucoup ce métal. Les Anglois leur firent auſſi des préſents d'autres effets qu'ils jugerent leur être agréables, & le Capitaine y ajouta quelques pieces de toile & de ſoie pour leurs femmes & pour leurs parentes. Un Symmeron donna à Drake quatre lingots d'or par reconnoiſſance d'un très beau coutelas qu'il avoit reçu de lui, & Drake marqua tant de déſintéreſſement qu'il les mit à la maſſe commune, déclarant qu'il croiroit injuſte de ne pas les partager avec ſes aſſociés, puiſqu'ils avoient payé le prix du coutelas, dont ces lingots étoient l'échange.

DRAKE, Chap. II. An. 1578.

A la hauteur de la Havane, ils prirent une barque chargée de cuirs, & ils la renvoyerent, après lui avoir ôté ſa cargaiſon, qui leur fut d'un très grand uſage pour raccommoder leurs pompes.

Au Cap Saint Antoine, ils firent

DRAKE, Chap. II. An. 1573.

amas de tourterelles & d'œufs, qui leur ſervirent beaucoup dans le voyage : ils étoient dans une grande diſette d'eau : mais il tomba alors une quantité de pluye ſi prodigieuſe, qu'elle leur en fournit ſuffiſamment, ſans qu'ils fuſſent obligés de relacher, comme ils l'avoient projetté à Terre-neuve.

Ils eurent certainement les plus grandes obligations aux Symmerons pour le ſuccès de cette expédition. Ces peuples animés, non-ſeulement par leur courage naturel, mais encore par leur juſte haine contre les Eſpagnols, donnerent aux Anglois tous les ſecours imaginables. Ils leur ſervirent de guides dans les paſſages les plus difficiles ; leur fournirent des vivres ; travaillerent à la conſtruction de leurs bâtiments, & porterent leurs fardeaux. Outre les proviſions qu'ils leur procurerent, ils leur firent des cabanes de branches de palmier, ſe chargerent de leur bagage le plus péſant : & même quand quelques mariniers ſe trouverent malades ou trop fatigués de la route, les Symmerons ſe joignirent deux enſemble pour les tranſporter avec plus de facilité.

cilité. Enfin en pluſieurs occaſions, ils marquerent autant de jugement, que de pénétration: donnerent des preuves de la fidélité la plus intégre, & ſe conduiſirent dans toutes les actions avec le plus grand courage. DRAKE, Chap. II. An. 1573.

De deux cents fregates, dont la moitié étoit du port de dix tonneaux, qui naviguoient entre Carthagène & Nombre de Dios, appartenantes à différents ports contigus, à peine y en eut-il une ſeule, qui dans un temps, ou dans un autre, ne tombât entre les mains des Anglois durant cette expédition. Ils les rendirent preſque toutes à leurs maîtres quand ils le jugerent à propos: traiterent les priſonniers qui tomberent entre leurs mains avec la plus grande humanité; les garantirent de la fureur des Symmerons leurs ennemis mortels, & leur donnerent la liberté en temps convenable. On ne peut leur reprocher d'avoir détruit aucun vaiſſeau, ni d'avoir fait périr aucun des priſonniers qui tomberent entre leurs mains, à moins qu'il n'ait voulu leur nuire par trahiſon, ou à force ouverte.

Ils paſſerent du Cap de la Floride Son retour en Angleterre.

DRAKE, Chap. II. An. 1573.

aux iſles Sorlingues en vingt-trois jours, & jetterent l'ancre dans le port de Plymouth le 9 d'Août 1573, pendant le temps du Sermon. Tout le peuple quitta la Prédication à la nouvelle de leur arrivée, & courut ſur le rivage pour les recevoir, avec les acclamations que méritoit une expédition auſſi glorieuſe.

Animé par l'eſprit patriotique, Drake quelque temps après équipa à ſes propres dépens, trois frégates, qu'il employa contre les rébelles d'Irlande, ſous les ordres de ſon illuſtre patron Walter, Comte d'Eſſex, & il rendit de grands ſervices à la Couronne. Après la mort de ce Seigneur, il fut protégé par Chriſtophe Hatton, Vice-Chambellan, & depuis Lord-Chancellier. Ce fut par ſon crédit que Drake obtint de la Reine une Commiſſion pour faire un voyage dans la mer du Sud; ſes premiers ſuccès lui attirerent un grand nombre de volontaires, & tous ceux qui connoiſſoient ſa perſonne ou ſes talents, contribuerent aux préparatifs de cette expédition.

CHAPITRE III.

Drake met à la voile de Plymouth : ſes vaiſſeaux ſont battus par une tempête : Il arrive à Mogadore : Les habitants lui offrent du ſecours, mais ils le trahiſſent & lui enlevent un de ſes hommes, qui eſt renvoyé en Angleterre par le Roi de Fez : Drake prend quelques barques de pêcheurs, & s'empare d'un gros vaiſſeau au Cap blanc, où les habitants vendent leurs femmes & leurs enfants : Il va à l'iſle de Mai : Cauſes de la température de l'air dans ce climat : L'iſle de Saint Jago ſert d'aſyle aux eſclaves fugitifs : On découvre un volcan : Il approche des iſles du Cap-verd, paſſe la ligne & eſt ſéparé du Chriſtophe : Drake eſt près de périr dans la riviere de la Plata : Les habitants ſe familiariſent, & lui volent ſon chapeau : Conſpiration contre l'Amiral au port Saint Jullien : Le Capitaine Doughty eſt pendu.

DRAKE, Chap. III.

An. 1577.

Départ de Drake pour ſon voyage du tour du monde.

LE quinze de Novembre 1577, Drake mit à la voile du port de Plymouth, avec cinq vaiſſeaux: le Pelican, nommé depuis la Biche, du port de cent tonneaux, qu'il commandoit lui-même: l'Eliſabeth de quatre-vingt tonneaux, ſous le Capitaine Jean Winter: le Marigold, barque de trente tonneaux, commandée par Jean Thomas: le Cigne, Flibot, de cinquante tonneaux, aux ordres de Jean Cheſter; & une Pinaſſe de quinze tonneaux, commandée par Thomas Moon. Les vents contraires les obligerent de relacher à Falmouth: mais ayant été aſſaillis d'un violent ouragan, qui rompit le grand mât du Pelican, & jetta le Marigold ſur le rivage, ils retournerent à Plymouth pour ſe radouber, & après avoir réparé tout leur dommage, ils remirent à la voile en bon état le 13 de Décembre, avec un vent beaucoup plus favorable que celui qu'ils avoient eu en partant la premiere fois.

Il arrive à Mogadore.

Le 25 du même mois, ils découvrirent le Cap Cantin ſur la côte de Barbarie, ſitué à trente-deux dégrés

treize minuttes de latitude Septentrionale, & le 27 ils arriverent à Mogadore, dix-huit lieues plus au Sud, où ils avoient indiqué le rendez-vous, ſi les vaiſſeaux avoient été ſéparés par quelque accident. DRAKE, Chap. III. An. 1577.

Cette iſle eſt environ à un mile du Continent, ſous la domination du Roi de Fez, & quoique les habitants profeſſent la religion de Mahomet, ils boivent en ſecret autant de vin qu'ils en peuvent avoir. Il y a un très bon port, avec une grande abondance de toutes ſortes d'oiſeaux, particuliérement de pigeons: on y trouve auſſi d'excellent poiſſon. Les Anglois y demeurerent quatre jours, pour achever de mettre à flot une de leurs Pinaſſes; quelques gens du pays approcherent du rivage, faiſant des ſignes de paix, & deux d'entre eux monterent ſur la chaloupe de l'Amiral, qui l'envoya à terre pour les recevoir; & fit laiſſer un homme en ôtage juſqu'à leur retour. Ils déclarerent qu'ils venoient lui offrir leur amitié, & s'informer s'il avoit beſoin de proviſions, étant diſpoſés à lui en fournir. Ils promirent d'en apporter le lendemain,

DRAKE, Chap. III. An. 1577.

& l'Amiral leur fit préſent de javelots, de ſouliers, de toiles, & d'autres effets, après quoi il les renvoya; & ceux qui étoient ſur le rivage, rendirent l'ôtage auſſi-tôt que leurs compagnons furent de retour.

Trahiſon des Maures.

Le lendemain, on vit un gros corps de Maures ſur les bords de la mer, où ils paroiſſoient chargés de proviſions: on envoya la barque pour les recevoir, & l'un des hommes ſauta promptement à terre, croyant être avec des amis: mais ils ſe ſaiſirent de lui auſſi-tôt, & pluſieurs qui s'étoient mis en embuſcade ayant paru dans le même inſtant, les matelots furent très heureux de pouvoir ſauver leur barque, en ſe retirant précipitamment.

Cette trahiſon irrita exceſſivement l'Amiral: il fit débarquer un corps de troupes, & s'avança aſſez loin dans le pays; mais il n'en retira aucun avantage: les Maures ſurent ſe garantir de ſa pourſuite: & le 30 de Décembre il leva l'ancre après que ſa Pinaſſe eût été achevée.

Celui qu'on avoit fait priſonnier ſe nommoit Jean Fry: on le conduiſit devant le Roi de Fez, qui l'in-

terrogea ſur ſon pays & ſur la deſtination de la flotte. Il répondit qu'il étoit Anglois de la flotte de l'Amiral Drake, chargée pour les détroits, ce que le Commandant avoit fait publier pour cacher ſon véritable projet. Alors le Roi de Fez renvoya Fry avec des aſſurances d'amitié, & quelque préſent pour l'Amiral: mais les vaiſſeaux étoient partis avant qu'on le remit en liberté, & le Roi eut ſoin de le faire paſſer en Angleterre ſur un vaiſſeau Marchand.

DRAKE, Chap. III. An. 1577.

Le 3 de Janvier, les Anglois tomberent ſur quelques barques de pêcheurs Eſpagnols, & en prirent trois: le 17, ils jetterent l'ancre au Cap Blanc, où ils trouverent un vaiſſeau amarré, avec deux hommes ſeulement pour le garder, & ils s'en emparerent. Ils demeurerent quelques jours en cet endroit pour ſe renouveller de proviſions, qu'ils y trouverent en grande abondance, & l'Amiral éxerça ſes gens pour les rendre auſſi propres au ſervice de terre qu'à celui de mer. Les habitants étoient diſpoſés à leur vendre quelques eſclaves, & ils amenerent une femme avec un enfant pendant à ſa mamelle:

An. 1578.

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

mais les Anglois ne voulurent pas s'en charger. Ces gens étoient en grande diſette d'eau fraîche, l'Amiral leur en fit donner par compaſſion, & par reconnoiſſance ils lui firent préſent d'ambre gris, & de quelques autres gommes précieuſes.

Après s'être fournis de toutes les productions de l'Iſle qui pouvoient leur être néceſſaires, les Anglois ſe débaraſſerent de toutes leurs priſes, dont ils ne conſerverent qu'une barque de quarante tonneaux, à la place d'une de leurs plus petites qu'ils laiſſerent derrière, & ils quitterent le Cap-Blanc le 22 de Janvier, emmenant avec eux un petit vaiſſeau Portugais qui alloit charger du ſel aux Iſles du Cap-Verd.

Les Anglois arrivent à l'Iſle de Mai.

Le 27, ils arriverent dans l'Iſle de Mai qui eſt fort élevée, & ils y trouverent quelques Portugais : ils virent que tous les villages de la côte avoient été abandonnés, & qu'on avoit auſſi eu la précaution de cacher tous les endroits où il y avoit de l'eau fraîche. Drake envoya un corps de troupes commandées par le Capitaine Winter & par M. Doughty, avec ordre de s'avancer dans le pays pour le

reconnoître. Ils trouverent le terroir très fertile, avec une grande abondance de fruits, particulièrement de figues, de beaux cocos, & des raisins délicieux. L'air y étoit tempéré sain & agréable, quoiqu'on fût au milieu de l'hyver, ce qui n'est pas étonnant, puisque le voisinage de l'Equateur fait que cette Isle est toujours échauffée par l'ardeur du soleil. Ils y virent beaucoup de chévres & de chévreaux: mais trop légers à la course pour qu'il fût possible d'en prendre. Cependant on avoit mis sur le chemin plusieurs de ces animaux morts, & quelques vieilles carcasses comme pour se mocquer des Anglois, ce qui leur fit juger avec raison qu'on avoit défendu aux habitants de faire aucun commerce avec eux.

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

Ils découvrirent à la fin une grande quantité d'eaux fraîches, mais trop éloignées des vaisseaux pour qu'il fût possible d'y en porter. Ils virent aussi beaucoup de poules sauvages, & du sel que l'activité du soleil formoit sur le rivage en y desséchant l'eau de la mer: les habitants en font un assés bon commerce avec les Isles voisines.

Le 31 de Janvier ils arriverent à

Ils arrivent à Saint-Jago.

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

Saint Jago, Iſle dont les vallées ſont habitées entièrement par les Portugais. Les montagnes ſervent d'aſyle aux malheureux eſclaves qui peuvent échaper à la tyrannie de leurs maîtres, & ils s'y ſont tellement multipliés qu'ils les tiennent toujours dans la terreur. Près de cette Iſle, les Anglois prirent un vaiſſeau Portugais chargé de vins; l'Amiral mit en liberté le maître & tout l'équipage, à l'exception du pilote. Il leur donna une de ſes pinaſſes, & leur rendit leurs habits avec un tonneau de vin. Il vit un autre vaiſſeau de la même nation, auquel il donna la chaſſe: mais il ne fut pas poſſible de le joindre. On doit remarquer que le Portugal étoit alors une province d'Eſpagne, ce qui engageoit les Anglois à pourſuivre ainſi ceux de cette nation.

Quand ils partirent de cette Iſle, deux ou trois petites villes qu'ils avoient en vue tirerent quelques volées de canon, ſoit pour marquer leur joie d'être délivrées de ces hôtes incommodes, ſoit pour leur faire connoître qu'on étoit préparé à les bien recevoir.

A douze lieues au Sud-oueſt de

Saint-Jago, dans la partie ſeptentrionale d'une autre Iſle, qu'on appelle Iſle-de-Feu, eſt un volcan, dont les flammes qui s'élevent ſouvent juſqu'à deux & trois fois en une heure, répandent à une très grande diſtance une lumiere auſſi éclatante que celle de la lune. Il jette auſſi des pierres de ponce & d'autres ſubſtances calcinées très loin en mer; cependant il faut que la ſituation de cette Iſle ait quelque choſe d'agréable, puiſque pluſieurs Portugais y ont formé des établiſſements.

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

Dans une autre Iſle ſituée deux lieues plus au Midi, dont l'aſpect eſt ſi charmant qu'il ſeroit difficile de trouver un lieu plus délicieux, on voit une grande quantité d'orangers, de limoniers, de cocotiers, & un nombre infini d'autres végétaux auſſi utiles qu'excellents. Les ruiſſeaux rafraîchiſſants dont elle eſt arroſée augment la beauté du payſage, dont ils entretiennent la verdure & contribuent à ſa fertilité. Les Portugais lui ont donné le nom de Brava; mais comme la profondeur de la mer qui l'environne y rend l'ancrage impraticable, les vaiſſeaux évitent d'en ap-

Ils touchent à l'Iſle de Brava.

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

procher, ce qui eſt vraiſemblablement la cauſe de ce que cette Iſlle n'eſt pas peuplée. Quelques-uns des gens de l'Amiral la traverſerent en entier, ſans trouver aucune créature humaine, excepté un pauvre Hermite qui ſe ſauva avec aſſés de légereté : ils ne virent autre choſe dans ſa cellule qu'un autel mal conſtruit, avec un crucifix, & quelques images d'un travail groſſier.

Après avoir fait une proviſion d'eau ſuffiſante, les Anglois quitterent les Iſles du Cap-Verd & s'avancerent vers la ligne. A meſure qu'ils en approcherent, ils trouverent le temps plus inconſtant, quelquefois abſolument calme, mais ſouvent très orageux. Ils virent une grande quantité de Dauphins, de Bonites, & d'autres poiſſons de toutes eſpèces, particulièrement de volants. Lorſque ces animaux ſont pourſuivis par les goulus de mer & par les poiſſons voraces, ils ſe ſervent de leurs nageoires comme les oiſeaux le font de leurs aîles, & par ce moyen ils s'élevent à une grande hauteur au-deſſus des eaux; mais ils retombent quand elles ſont ſéches, & l'on en prend ſouvent

sur le pont des vaisseaux ; le goût en est assés agréable. DRAKE, Chap. III.

Le 17 de Février, les Anglois passerent la ligne, & le 5 d'Avril ils découvrirent la terre pour la premiere fois après une navigation de plus de soixante jours. Cette terre étoit le Bresil, & aussi-tôt qu'ils furent à la vue de la côte, ils remarquerent qu'on allumoit de grands feux en différents endroits, ce qui leur fit juger que les habitants du pays épouvantés par la vue des vaisseaux faisoient leurs sacrifices ordinaires aux Diables. Ils étoient accompagnés d'invocations & de cérémonies infernales, par lesquelles ils espéroient exciter les tempêtes & les faire périr : mais ils furent trompés pour cette fois dans leur attente. An. 1578. Ils arrivent au Bresil.

Le 7 d'Avril, les Anglois furent séparés du Christophe par un orage accompagné de tonnères, d'éclairs & de pluye : mais ils le rejoignirent le 11 au Cap-Joy où ils relâcherent pour faire de l'eau. Ils y trouverent un petit havre, où les vaisseaux étoient en sureté, parce que la force du vent étoit brisée par un large rocher, sur lequel il y avoit un grand nombre de

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

veaux marins : ils en tuerent quelques-uns qu'ils garderent pour leur ſervir de nourriture, & en effet cette viande eſt très ſaine, mais le goût en eſt peu agréable. Ils ne rencontrerent aucunes traces d'habitants, quoique l'air y fût très doux, le terroir fertile, le pays agréable, & qu'il y eût beaucoup de Daims ſauvages : cependant quelques mariniers aſſurerent qu'ils avoient vu des traces d'une créature humaine, qui paroiſſoit au-deſſus des proportions ordinaires.

Drake perd & retrouve deux de ſes vaiſſeaux.

Ils continuerent leur cours vers la rivière de la Plata, où ils trouverent cinquante-trois ou cinquante-quatre braſſes d'eau : mais comme il n'y avoit pas de rade ſure pour les vaiſſeaux, ils ſe remirent en mer. La nuit du 27, le Cigne & un autre petit bâtiment furent ſéparés de la flotte, qui trouva enfin une baye dans une ſituation favorable. L'Amiral, dont la vigilance étoit très grande, & qui ne croyoit, autant qu'il lui étoit poſſible, à aucun rapport, à moins qu'il ne lui fût confirmé par ſon propre jugement, deſcendit dans ſa chaloupe pour aborder au rivage & pour

reconnoître la côte : mais il fut arrêté par un brouillard ſi épais qu'il jugea à propos de retourner à ſon vaiſſeau. Il auroit eu de la peine à le retrouver ſi le Capitaine Thomas, voyant ce temps fâcheux, n'eût fait un mouvement dans l'intention de lui donner la facilité de rejoindre. Il deſcendit cependant quelque temps après, & trouva en abondance de l'eau & des proviſions : les habitants étoient bien faits, forts & agiles, danſant & ſautant avec des ſignes de joie & de bonne humeur. Ils n'avoient pas d'éloignement pour le trafic : mais ils ne voulurent rien prendre de la main à la main, & on leur mit ſur le rivage ce qu'on voulut leur donner, afin qu'il euſſent la liberté de l'éxaminer. Le lendemain le Cigne rejoignit la flotte, & le Marigold qui avoit été à ſa recherche ainſi que le Chriſtophe, revinrent avec la nouvelle agréable qu'ils avoient trouvé un port ſur. Ils y conduiſirent toute la flotte, & l'Amiral donna ordre de brûler le Cigne, comme un bâtiment inutile, ce qu'on exécuta, après en avoir partagé les proviſions & tous les fers entre les autres vaiſſeaux.

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

Les habitants de ce canton peignent leurs visages de diverses couleurs : ils sont de belle figure, forts & bien proportionnés : ils portent une espèce de bandage autour de la tête, & mettent autour de leur ceinture la peau d'une béte, dont ils tournent le poil du côté de leur corps. Ils ont une sorte de discipline militaire, & portent deux fléches, avec un arc d'environ une aune de long. Ils parurent d'abord assés peu disposés à venir près des Anglois : mais l'Amiral donna ordre d'attacher quelques bagatelles à un baton qu'on ficha en terre sur le rivage, & on les leur laissa pour qu'ils prissent tout ce qui leur feroit plaisir ; ils y vinrent quelque temps après, l'emporterent, & mirent à la place des plumes d'Autruches, & d'autres effets en échange. L'Amiral, & quelques-uns de ses gens approcherent d'une hauteur où les Indiens s'étoient rangés : mais les Anglois s'éloignerent quand ils virent que les habitants donnoient quelques signes de frayeur, & paroissoient disposés à se retirer. Cette conduite faisant connoître aux Indiens, qu'on n'avoit aucun mauvais dessein contr'eux, ils

devinrent plus familiers, & s'apprivoiſerent de façon que deux d'entr'eux, attirés par l'éclat d'un point d'Eſpagne qui étoit autour du chapeau de l'Amiral, paſſerent adroitement derrière lui, & le lui enleverent de la tête, après quoi ils s'enfuirent, & partagerent leur butin, l'un gardant le bord & l'autre le chapeau. Quelques-uns ſe teignent tout le corps de noir, à l'exception du col qu'ils peignent de blanc : d'autres ont une épaule blanche & une noire : il y en a qui après s'être noircis les jambes, peignent deſſus des lunes blanches, & ſe couvrent le corps de diverſes figures bizarres. En ſe barbouillant ainſi continuellement, ils bouchent ſi bien les pores de la peau, qu'ils deviennent inſenſibles au froid : ils mangent la chair crue, & la déchirent avec les dents comme les chiens.

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

L'Amiral donna à cet endroit le nom de Baye des Veaux marins, à cauſe de la quantité étonnante de ces animaux qu'on y trouve ; on en tue deux cents en une heure. On y voit une eſpèce d'oiſeau ſi ſtupide, qu'il attend qu'on le frappe ſur la tête, outre beaucoup d'Autruches, dont

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

les cuiſſes ſont de la groſſeur de celles des brebis de taille moyenne. elles ne peuvent voler, cependant il n'eſt pas facile de les prendre, parce quelles ſont très agiles, courent fort vîte, & lancent très juſte des pierres en arrière contre ceux qui les pourſuivent, ayant la facilité de ſaiſir tout ce qu'elles veulent avec leurs talons.

Le Capitaine Doughti eſt puni de mort pour avoir conſpiré contre l'Amiral.

Les Anglois jetterent enſuite l'ancre dans un endroit que Magellan avoit nommé Port-Saint-Jullien, & l'Amiral y débarqua ſuivant ſon uſage dans ſa chaloupe avec ſix de ſes gens. Il y fut expoſé à quelque danger par la trahiſon des naturels du pays, qui tuerent ſon canonier, homme qu'il chériſſoit beaucoup; auſſi vengea-t-il ſa mort en tuant le meurtrier de ſa propre main. Le lendemain le corps fut enterré dans le lieu même avec grande ſolemnité. Il y trouva un gibet, où quelques années avant, Magellan avoit fait exécuter pluſieurs de ſes gens, pour avoir conſpiré ſa mort. La juſtice exigeoit encore un ſemblable ſacrifice de la part de Drake, ſur le Capitaine Doughti, qui malgré les attentions particulières que l'Amiral marquoit pour lui, avoit formé

une ſemblable conſpiration. Ce pernicieux projet fut découvert à temps, & après des preuves convaincantes, Doughti fut pendu dans le même endroit. Quelques-uns ont voulu regarder cette exécution comme une tache ſur la mémoire de Drake; mais on doit convenir au contraire qu'il ſe conduiſit avec toute la douceur poſſible. Doughti fut enterré dans le même endroit, on mit une groſſe pierre à la tête & une aux pieds de ſa tombe, où ſon nom fut gravé en Latin.

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

CHAPITRE IV.

Drake arrive aux détrroits de Magellan: Deſcription de la côte & des courants: Il entre dans la Mer du Sud; mais il eſt repouſſé en arrière par une tempête: Il perd ſes ancres, & eſt ſéparé de ſon Vice-Amiral: Il arrive à la Mocha: les habitants tuent deux de ſes gens: Il s'empare d'un riche vaiſſeau à Saint-Jago, & pille la ville: Il manque d'eau, & on l'empêche d'en faire à Coquimbo: Il prend une grande quantité d'argent à un Eſpagnol, qui s'étoit endormi en route, & ſe rend maître de quelques brebis du Pérou richement chargées: Il entre dans le port de Lima, & le quitte pour pourſuivre le Cacafuego: Il le joint & s'en empare: Son vaiſſeau eſt chargé de richeſſes immenſes: Il prend la ville de Guatulco, & fait les Juges priſonniers: Tremblement de terre: Il découvre la Califoi nie qu'il nomme Nouvel Albion: Deſcription des habitants: Le pays ſe ſoumet à Drake, que le Roi cou-

ronne lui-même : Drake quitte cette côte & aborde aux Iſles des Larrons.

An. 1578.

LE 17 d'Août les Anglois quitterent ce port, & ils arriverent le 20 aux détroits de Magellan. Ils y trouverent tant de détours, & eurent le vent ſi variable, qu'ils ne les paſſerent qu'avec de grandes difficultés : ces détroits ont de largeur depuis une lieue juſqu'à quatre : mais jamais ni plus ni moins. Le pays eſt très élevé des deux côtés, & couvert de neiges, & il en vient de fréquentes bouffées de vent, qui mirent ſouvent les vaiſſeaux en grand danger : cependant on y voit toujours de la verdure, malgré la ſévérité continuelle de l'air, & pluſieurs ſortes de végétaux y viennent très bien.

Drake paſſe les détroits de Magellan.

On croyoit autrefois que dans ces détroits le courant alloit toujours du même côté : mais les Anglois obſerverent alors le contraire, & virent que par le flus & reflus, l'eau s'éleve de cinq braſſes ſur toute la côte. Le 24 d'Août ils trouverent une iſle dans les détroits, & ils y virent une ſi grande quantité de Pengouins, qu'en un jour il en tuerent trois mille. Cet-

DRAKE, Chap. IV. An. 1578.

te eſpece d'oiſeau eſt à peu près de la groſſeur d'une oye, il ne peut vôler, & ſa chair eſt très bonne à manger. Il y a encore pluſieurs autres iſles, tant dans la partie Méridionale, que dans la partie Orientale des détroits, entre leſquelles la mer coule auſſi rapidement qu'à la principale embouchure. Le 6 de Septembre ils entrerent dans la mer du Sud, après avoir doublé le Cap formé par le rivage.

Drake perd un de ſes vaiſſeaux. Un autre revient en Angleterre.

Le lendemain ils furent chaſſés à plus de deux cents lieues en longitude, & à un dégré au Sud des détroits par une tempête qui dura très longtemps: le 15 il y eut une éclipſe de Lune, qui leur fit eſpérer quelque changement favorable: mais ils n'en éprouverent aucun, & ni le vent, ni les vagues ne ralentirent leur fureur. Ils perdirent alors le Marigold, commandé par Jean Thomas, dont ils n'eurent depuis aucunes nouvelles. La premiere terre qu'ils purent gagner, fut un port au Nord du Cap d'Amérique: mais ils en furent encore chaſſés par la continuation de la tempête, furent obligés d'abandonner une ancre, & furent ſéparés du Vice-Amiral l'Eliſabeth, qui retourna ſeul en Angleterre.

Ayant regagné l'embouchure des détroits, ils jetterent l'ancre entre les iſles, au cinquante-quatrieme dégré de latitude Méridionale, où ils trouverent de l'eau excellente, & beaucoup de plantes très ſalutaires, qui leur furent d'un grand uſage pour les malades. Après s'être un peu repoſés, & s'être remis de leurs fatigues, ils gagnerent la côte du Chili, qui décline du Nord-eſt à l'Eſt, quoique dans les cartes ordinaires on la marque différemment, ſans doute parce que cette côte n'eſt pas encore bien connue.

DRAKE, Chap. IV.

An. 1578.

Le 29 de Novembre, ils jetterent l'ancre dans l'iſle de la Moka; l'Amiral & dix de ſes gens deſcendirent à terre, où ils furent reçus par quelques-uns des habitants, qui leur donnerent des pommes de terre, & deux moutons très gras, en échange pour quelques bagatelles: mais le lendemain ils ſurprirent en trahiſon, & tuerent deux hommes qui étoient débarqués pour faire de l'eau. Cette hoſtilité fut occaſionnée parce qu'ils les prirent pour des Eſpagnols, qui avoient commis dans ce pays de grandes cruautés, dont les habitants

Ils arrivent à la Mocha. Trahiſon des habitants.

DRAKE, Chap. IV.

se vangeoient toutes les fois qu'ils en trouvoient quelque occasion favorable.

An. 1578.

Les Anglois pillent Saint-Jago dans le Chili.

Les Anglois continuerent leurs cours vers le Chili : un Indien qui pêchoit sur la côte, les prenant aussi pour des Espagnols, leur apprit qu'il y avoit alors à Saint Jago un gros vaisseau chargé pour le Pérou, & il entreprit de les y conduire pour une légere récompense. L'équipage étoit composé de huit Espagnols & de trois Negres, qui les crurent leurs amis, & les inviterent à venir à bord pour boire avec eux. Les Anglois répondirent à cette invitation, en montant à l'abordage, & en mettant l'équipage sous les écoutilles. Cependant un Espagnol se jetta hardiment dans la mer, & gagna à la nage le rivage, où il répandit l'allarme, & aussi-tôt tous les habitants abandonnerent la ville. Lorsque l'Amiral eut mis en sureté sa prise, où il trouva pour la valeur de trente-sept mille pistolles de pur or de Baldivia, il se servit de la chaloupe des Espagnols & de la sienne pour descendre à terre. Il pilla la ville, ainsi qu'une petite chapelle, d'où il enleva

un

un Calice d'argent, deux burettes, & l'ornement d'Autel, dont il fit préſent à ſon Chapelain. Il fit charger à bord une bonne quantité de vin du Chili, & pluſieurs pieces de très beau cédre qu'il trouva en cette ville : enſuite il mit ſes priſonniers à terre, & dirigea ſon cours vers Lima, Capitale du Pérou.

DRAKE, Chap. IV. An. 1578.

Après avoir deſcendu quatorze hommes dans le port de Coquimbo pour faire de l'eau, dont ils avoient beſoin, ils furent découverts de la ville, & l'on envoya contre eux un corps de trois cents chevaux, & de deux cents hommes d'Infanterie qui les attaquerent avec intrépidité. Les Anglois firent leur retraite, & ne perdirent qu'un ſeul homme, que les Eſpagnols décapiterent auſſi-tôt qu'ils l'eurent vu tomber, & les Indiens percerent ſon corps de leurs fléches. Cependant l'Amiral envoya le lendemain un parti à terre pour l'enterrer, & les Eſpagnols déployerent le drapeau de trève, comme pour demander une entrevue : mais on n'y eut aucun égard.

Le 22 de Janvier 1579, les Anglois ayant beſoin d'eau, quelques

Ils s'emparent de quelques richeſſes.

DRAKE, Chap. IV. An 1579.

Indiens de la côte offrirent de les conduire à un endroit où ils en trouveroient. Il y en avoit réellement, mais en ſi petite quantité qu'à peine purent-ils en retirer aucun avantage, cependant Drake récompenſa libéralement ſes conducteurs. A un autre endroit nommé Terapara, ils trouverent un Eſpagnol endormi, & ils lui ôterent, ſans troubler ſon repos, dix-huit lingots d'argent, & environ quatre cents ducats, qu'il avoit poſés à côté de lui. Un peu plus loin, ils s'emparerent de huit moutons du Pérou, dont chacun étoit chargé d'environ deux cents marcs d'argent pur dans des ſacs de cuir; ils emporterent l'argent aux vaiſſeaux, & rendirent les moutons qu'ils avoient ainſi déchargés, à l'Indien & à l'Eſpagnol qui les conduiſoient. Les moutons du Pérou ſont à peu près de la taille de nos mulets: leur laine eſt de la plus grande fineſſe, & la chair en eſt excellente. Les Eſpagnols en retirent un ſervice étonnant; ils portent des fardeaux très peſants, & paſſent par des endroits où les autres animaux trouveroient à peine à mettre le pied.

Les Anglois firent voile pour un port nommé Arica, où ils prirent trois petites barques, dont les hommes d'équipage étoient deſcendus à terre, ne ſoupçonnant aucun danger. Ils y trouverent quarante-ſept lingots d'argent, qui peſoient près de deux mille quatre cents marcs. N'étant pas aſſés forts pour attaquer la ville, ils ſe remirent en mer, & prirent une petite barque, dans laquelle ils ne trouverent preſque rien dont ils euſſent beſoin, auſſi l'Amiral la remit en liberté, ayant pour régle de ne cauſer aucun dommage, lorſque lui ou ſes gens n'en pouvoient retirer de profit.

DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

Le 13 de Février ils entrerent dans le port de Lima, où il y avoit une flotte de douze vaiſſeaux, ſans qu'on eût laiſſé preſque perſonne pour les garder, les Commandants, & la plus grande partie des hommes d'équipage étant deſcendus à terre. Ils en enleverent des ſoyes, des toilles, & une corbeille remplie de réalles de la plata. Ils ſortirent de ce port pour donner la chaſſe au Cacafuego, riche bâtiment qu'on leur dit qui en étoit ſorti depuis peu pour ſe rendre à

Ils pillent des vaiſſeaux dans le port de Lima.

DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

Paita. Quand ils y arriverent il en étoit déja parti, & avoit fait voile pour Panama: mais ils en trouverent un autre qui les dédommagea amplement d'avoir manqué le premier. Il avoit à bord cent ſoixante marcs d'or fin, outre un grand Crucifix de même métal, orné d'émeraudes: ils s'emparerent de ces richeſſes, ainſi que de pluſieurs cordages, qui leur étoient pour lors très utiles.

Ils continuerent toujours à pourſuivre le Cacafuego, qui fut découvert à la hauteur du Cap Saint François, à cent cinquante lieues de Panama, par M. Jean Drake, auquel l'Amiral donna pour récompenſe la chaîne d'or qu'il portoit ordinairement autour du col, & qu'il avoit promiſe à celui qui en feroit le premier la découverte.

Ils prennent le Cacafuego, richement chargé.

Vers ſix heures du ſoir ils atteignirent le vaiſſeau, & vinrent à l'abordage, après avoir laché trois volées, qui caſſerent ſon mât de Miſaine. Ils trouverent que la cargaiſon répondoit au récit qui leur en avoit été fait. Elle conſiſtoit en treize caiſſes pleines de réalles de la plata: cent ſoixante marcs d'or, vingt-ſix

tonneaux d'argent en lingots, & une grande quantité de joyaux, outre pluſieurs marchandiſes très riches. DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

Entre diverſes pieces d'argenterie, on trouva deux flaçons d'argent doré d'une groſſeur étonnante, qui appartenoient au Pilote. L'Amiral lui dit en plaiſantant, qu'avec ſa permiſſion il vouloit en garder un pour ſe ſouvenir de lui; le Pilote qui n'étoit pas en état de refuſer d'y conſentir, voulut paroître agir de bonne grace, & fit préſent de l'autre au maître d'hôtel de l'Amiral.

Lorſqu'ils eurent déchargé le vaiſſeau, ils le renvoyerent pour qu'il continuât ſa route à Panama, & laiſſerent au Capitaine, ainſi qu'aux gens d'équipage, du linge, & des autres choſes néceſſaires. Peu de temps après cet exploit, pendant qu'ils continuoient leur cours toujours à l'Oueſt, ils s'emparerent d'un autre bâtiment chargé de toiles, de ſoyeries, & de très beaux vaſes de la Chine: ils en prirent ce qu'ils jugerent à propos, avec un faucon d'or maſſif, qui avoit une très belle émeraude ſur l'eſtomach: garderent le Pilote pour en tirer du ſervice, & mi-

DRAKE, Chap. IV.

rent en liberté le vaiſſeau & le reſte de l'équipage.

An. 1579.

Ce Pilote les conduiſit dans le port de Guatulco, & il leur dit qu'il n'y avoit que dix-ſept Eſpagnols dans la ville. L'Amiral deſcendit à terre avec quelques-uns de ſes gens, & alla directement à la Cour de Judicature, où le Juge étoit près de rendre une Sentence contre quelques Negres accuſés d'avoir formé le complot de bruler la ville. L'Amiral, ſans avoir égard à l'autorité de ce Tribunal, emmena priſonniers ſur ſon vaiſſeau les Juges & les Auditeurs. Il obligea le premier Magiſtrat à écrire une lettre à ſes compatriotes, pour leur ordonner de demeurer tranquilles, & de laiſſer les Anglois en liberté de faire de l'eau ſans aucun trouble. Ces ordres furent éxécutés, & il fit mettre enſuite la ville au pillage: mais on n'y trouva rien de quelque valeur, excepté un boiſſeau plein de réalles. Un des gens de l'Amiral, nommé Thomas Moon, trouva un Eſpagnol qui fuyoit dans les bois, l'arrêta, & lui enleva une chaîne d'or, avec quelques joyaux de prix par forme de rançon.

Il prend les Magiſtrats de Guatulco au ſiege

DRAKE, Chap. IV.

An. 1579.

Les Anglois mirent à terre leurs priſonniers Eſpagnols, avec le Pilote Portugais qu'ils avoient amenés des iſles du Cap-Verd, & ils firent voile pour Canno : ils y jetterent l'ancre le 16 de Mars dans une riviere de très bonne eau, & ils y ſentirent le choc d'un tremblement de terre, quoiqu'ils fuſſent éloignés d'un mile du rivage. Pendant qu'ils demeurerent en cet endroit ils y eurent en abondance de l'eau, du bois, & du poiſſon, outre pluſieurs autres commodités qui leur furent d'un grand uſage. Ils en tirerent beaucoup d'un vaiſſeau chargé pour les iſles Philippines, qui ne ſoupçonnant pas le voiſinage des ennemis, avoit abordé dans cette riviere pour y prendre quelques raffraîchiſſements.

Il prend la réſolution de revenir en Europe.

L'Amiral jugeant avec raiſon qu'il avoit ſuffiſamment vengé ſur les Eſpagnols, le dommage que ſa patrie en avoit ſouffert, ainſi que ſes injures particuliéres, commença à réfléchir ſur le chemin qu'il pourroit prendre pour revenir en Angleterre. Il penſa avec prudence qu'il ſeroit dangereux de retourner par les détroits, d'autant que ce paſſage étoit

DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

fort commode pour l'attendre avec des forces auxquelles il ne pourroit reſiſter, puiſqu'il ne lui reſtoit qu'un vaiſſeau, richement chargé, mais peu fort. Le réſultat de ſa délibération fut donc de faire le tour des Moluc-ques, de ſuivre la route des Portu-gais, & de revenir par le Cap de Bonne-Eſpérance.

Le temps étoit alors très calme, & il dirigea ſon cours au Nord, dans l'eſpérance de trouver un vent favo-rable : mais depuis le 16 d'Avril juſ-qu'au 3 de Juin, il ne put faire que ſix cents lieues. Il éprouva pendant ce temps un froid exceſſif, & ayant jetté l'ancre dans une baye, à qua-rante-trois dégrés de latitude Sep-tentrionale, le vent froid qui y ſouf-floit avec quelque violence, ne lui permit pas de s'y arrêter long-temps; il fut obligé de réprendre la mer juſ-qu'au 17 qu'il arriva dans une bonne baye, où il entra avec un vent fa-vorable.

Il aborde à la Californie.

L'Amiral donna le nom de Nou-vel Albion à ce pays, tant pour l'honneur de ſa propre nation, que par rapport aux collines qu'il voyoit à quelque diſtance de la mer. On

DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

étoit alors en Eté, & cependant le temps y étoit très froid : ce pays a été connu depuis ſous le nom de Californie, & il appartient préſentement aux Eſpagnols.

Les habitants furent très ſatisfaits de la conduite affable & libérale de Drake : leurs maiſons ſont conſtruites près le rivage de la mer, & bien cloſes pour les garentir de la dureté de l'air. Ils font le feu en général au milieu de la maiſon, ils s'aſſeoient autour ſur des roſeaux, qui ſont poſés à platte terre. Les femmes portent une ceinture auſſi de roſeau travaillée comme le chanvre, & elles ont ordinairement une peau de daim ſur les épaules : mais les hommes vont entiérement nuds.

Ils envoyerent à l'Amiral un préſent de quelques plumes, & de coëffures ſemblables à des filets. Il les reçut avec politeſſe, & leur donna auſſi quelques bagatelles qu'il penſa leur être agréables : enſuite un grand nombre d'entr'eux vinrent le trouver avec un nouveau préſent de très belles plumes, & de pluſieurs ſacs de tabac.

Un des habitants monta ſur une

DRAKE, Chap. IV.

petite hauteur, au bas de laquelle l'Amiral avoit fait élever quelques tentes, & fit une longue harangue, qu'il paroiſſoit lui adreſſer: enſuite il deſcendit accompagné d'un grand nombre de ſes compatriotes, & après avoir mis bas leurs armes, ils marquerent leur ſoumiſſion à l'Amiral. Les femmes demeurerent ſur la hauteur, où elles firent des cérémonies ſinguliéres, entre autres celle de s'arracher les cheveux, & de hurler comme des furies, ce qui fit juger avec raiſon, qu'on faiſoit alors un ſacrifice.

An. 1579.

L'Amiral de ſon côté donna ordre de célébrer le ſervice Divin, dont la décence & la ſolemnité ſurprirent & frapperent beaucoup tout ce peuple.

Un Roi du pays viſite Drake.

Quelques jours après, deux habitants avec le caractere d'Ambaſſadeurs ſe rendirent auprès de Drake, & l'un d'eux lui fit une harangue qui dura près d'une demi-heure. On comprit par ſon diſcours que le Roi lui-même avoit deſſein de lui faire une viſite, pourvu que Sa Majeſté put être aſſurée par quelque ſigne particulier d'être bien reçue, com-

me étant en pleine paix. Cette demande fut auſſi-tôt accordée, & le Roi parut peu de temps après avec une ſuite nombreuſe, qui marquoit une dignité ruſtique, mais reſpectable : tout le peuple pouſſant de grands cris autour de lui tout le temps qu'il fut en chemin.

DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

Le Roi étoit un très bel homme, d'un aſpect noble, & d'une figure majeſtueuſe. Il étoit précédé d'un de ſes ſujets de bonne mine, qui portoit ſon ſceptre, auquel pendoient deux couronnes d'une eſpece de rézeau, très bien travaillé avec des plumes; il portoit auſſi trois chaînes d'or, qui ſont des marques d'honneur, ſervant à diſtinguer un petit nombre de perſonnes de mérite. Le Roi étoit environné d'une garde de grands hommes bien faits, & couverts de peaux de lapins, dont il y a une quantité prodigieuſe en ce pays. Enfin venoit le commun peuple en foule, & ſans aucun ordre: quelques-uns avoient le viſage peint de noir, d'autres de blanc, ou de diverſes couleurs, & tous juſqu'aux enfants portoient quelque choſe par forme de préſent.

DRAKE, Chap. V

An. 1579

L'Amiral rangea tout ſon monde en ordre de bataille pour recevoir le Prince, & les troupes Angloiſes demeurerent au-dedans des retranchements qui renfermoient les tentes. Les Indiens s'arrêterent à quelque diſtance, en obſervant un profond ſilence ; celui qui portoit le ſceptre fit une harangue d'une demi-heure, qu'il termina par une danſe, & en même-temps il commença une eſpece de chanſon, en quoi il fut imité par le Roi, les Nobles, & le Peuple. Après différents geſtes le Roi fit lui-même pluſieurs diſcours à l'Amiral, & celui-ci étant bien convaincu que le Prince n'avoit aucunes mauvaiſes intentions, lui permit enfin d'entrer dans l'intérieur du rempart qu'on avoit élevé pour ſe garentir de toute trahiſon.

Il lui met ſa couronne ſur la tête.

Dans cette entrevue le Roi ſe démit de ſes Etats en faveur de Drake, avec le conſentement unanime de ſes ſujets : il lui mit ſa propre couronne ſur la tête, & le revêtit des autres marques de la Royauté, ce que l'Amiral accepta, dans l'eſpérance que cette preuve de ſoumiſſion tourneroit un jour à la gloire

de ſon ſouverain, & à l'honneur de l'Angleterre.

DRAKE, Chap. IV.

On fut également ſurpris des reſpects que cette nation rendit même aux gens de Drake, & ils allerent juſqu'à leur offrir des ſacrifices, particuliérement aux plus jeunes. On eut beaucoup de peine à empêcher cette profanation, & à leur faire entendre qu'il y avoit un Etre tout-puiſſant, auquel ſeul étoient dûs de tels honneurs. An. 1579.

L'Amiral & quelques-uns de ſes gens pénétrerent aſſés avant dans le pays, où ils trouverent de grands daims, & de ces lapins dont nous avons déja parlé, dont les peaux ſervent à faire des habillements, & dont la chair eſt une nourriture excellente. Ils ne ſont pas plus gros que ceux de Barbarie: leurs pieds reſſemblent à ceux des taupes; ils ont des queues comme les rats, & une eſpece de ſac de chaque côté de leurs machoires, où ils conſervent ce qu'ils ne peuvent manger immédiatement, juſqu'à ce qu'ils en aient beſoin.

Les Eſpagnols n'avoient jamais été ſur ce rivage, & ils n'avoient fait

Drake prend poſſeſſion pour l'Angleterre.

DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

aucunes découvertes au Sud de ce pays. L'Amiral avant de partir y fit élever un pilier, avec une plaque qu'on y attacha, ſur laquelle furent gravés le nom & les armes de la Reine, ainſi que la date de l'année & du jour, où l'Amiral, dont le nom fut auſſi inſcrit, y étoit arrivé: on y ajouta le don volontaire que le Roi avoit fait de ſa couronne & de ſes Etats au Souverain d'Angleterre.

Drake munit ſon vaiſſeau de proviſions ſuffiſantes pour ſubſiſter pendant un eſpace de temps aſſés conſidérable, & enſuite il mit à la voile le 23 de Juillet. Tout le peuple fit des lamentations à ſon départ, & l'on alluma des feux ſur les montagnes, ſans doute par forme de ſacrifice, juſqu'à ce qu'on eût perdu de vue le navire Anglois.

Ils arrivent aux Iſles des Larrons.

L'Amiral voyant que le froid augmentoit: que le vent de Nord devenoit plus violent, & que le Soleil perdoit beaucoup de ſon activité, déſeſpera de trouver un paſſage pour gagner les mers du Nord, & il prit la route des iſles Molucques. Le 13 d'Octobre il arriva à celles des Larrons, d'où il vint pluſieurs canots

qui apporterent des cocos, des fruits, du poiſſon, & diverſes autres proviſions pour les vendre aux Anglois. Ils parurent d'abord diſpoſés à trafiquer honnêtement : mais quand ils eurent commencé à ſe familiariſer avec les Européens, ils volerent tout ce qui leur tomba ſous la main, ſans qu'il fut poſſible de leur faire abandonner les effets dont ils s'étoient une fois emparés. Les Anglois voyant qu'ils perſiſtoient dans la même conduite, refuſerent de commercer avec eux, & les empêcherent de venir à bord du vaiſſeau. Ils en furent tellement irrités, qu'ils commencerent à lancer des pierres contre le navire : mais on tira un coup de canon, qui ſuffit pour les intimider, car ils ſe jetterent dans l'eau pour ſe mettre à couvert, & ſe cachérent ſous leurs canots, juſqu'à ce qu'ils viſſent le vaiſſeau à quelque diſtance : alors ils rentrerent légerement dans leurs petites barques, & gagnerent le rivage, en regardant ſouvent deriere eux.

DRAKE, Chap. IV. An. 1578.

Ces peuples coupent en rond le bas de leurs oreilles, & les étendent ſur leurs joues, en y mettant des poids conſidérables : leurs dents ſont

DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

auſſi noires que du jay: ils portent tous une certaine herbe & une poudre qu'ils mâchent continuellement, ce qui contribue à leur conſerver cette couleur. On pourroit croire qu'ils voudroient ſe ſervir de leurs ongles pour armes défenſives, puiſqu'ils les laiſſent croître au moins d'un pouce au-delà de leurs doigts.

Leurs canots en général ſont conſtruits d'une groſſe piece de bois, creuſée avec art, & bien rabotée, l'avant & l'arriere ſont bien travaillés & ornés de coquilles blanches, avec une forte piece de bois de chaque côté, & une longue canne de rozeau qui y eſt attachée pour empêcher le canot de renverſer.

Vers le 6 d'Octobre l'Amiral paſſa pluſieurs iſles, dont quelques-unes lui parurent très peuplées, entre autres Tagulada & Zeilon, dans la premiere deſquelles il trouva de très bonne canelle, & il remarqua que les habitants de la plus grande partie de ces iſles étoient amis des Portugais.

Fin du Tome troiſieme.

TABLE
DES MATIERES,
Contenues dans ce troiſieme Volume.

A

Albert eſt laiſſé Gouverneur du fort Charles par Ribaut. Sa mauvaiſe conduite, 269. Il eſt tué par ſes gens, 270.

Alcon Eſpagnol, à qui l'amour fait perdre l'eſprit, 19.

Almagro (Diego de) s'aſſocie avec Pizarre pour faire des découvertes, 4. Son origine, 5. Il joint Pizarre, & perd un œil, 8. Il fait des recrues à Panama, 9. Il eſt nommé Gouverneur de Tumbez, 22. Son mécontentement. Pizarre lui céde le titre d'Adelantade, 24. Il le rejoint à Caxamalca, 51. Il eſt joint par Alvarado, 67. Il eſt nommé Maréchal du Pérou, 71. Il ſe met en route pour le Chili, 74. Fatigues qu'il éprouve, 77. Il revient au Pérou, 80. Il s'empare de Cuzco, & fait priſonniers Ferdinand & Gonzales Pizarre, 85. Ses ſuccès, 86. Il refuſe de les faire mourir. *Ibid.* Il eſt trompé par le Marquis, 89. Il eſt fait priſonnier, 91. Il eſt étranglé, 93.

Almagro, fils du précédent, eſt reconnu pour Gouverneur du Pérou après la mort du Marquis, 104. Sa conduite imprudente, 111. Il fait tuer un de ſes Généraux, 113. Il livre bataille à de Caſtro, 114. Son imprudence cauſe ſa perte, 115. Il eſt arrêté, 117. Il eſt condamné à

mort, & éxécuté, 118.
Alvarado (Pedro de) compagnon de Cortez passe au Pérou, 65. Avantages qu'il en retire, 66. Il joint ses troupes à celles d'Almagro, 67. Il retourne dans son Gouvernement, 71.
Atabaliba, Roi de Quito à l'arrivée de Pizarre, 30. Il est pris dans une bataille & se sauve, 31. Il prend son frere prisonnier, 31. Il reçoit les Espagnols, 38. Sa modération, 41. Il est fait prisonnier par Pizarre, 42. Il est mis aux fers, 46. Trésors prodigieux qu'il offre pour sa rançon, 46. Il fait mourir son frere Hueſcar, 50. Son chagrin au départ de Ferdinand Pizarre, 53. Il mépriſe François Pizarre, 55. Il est baptisé & étranglé, 56.
Atauchi, frere d'Atabaliba, défait les Espagnols, 62. Il fait étrangler celui qui avoit fait périr son frere, 63.
Ayllon (Luc Vasques d') fait une expédition infructueuse à la Floride, 151.

B

Barbosa (Edouard) succéde au commandement après la mort de Magellan, 358. Il arrive à Borneo, 360. Il passe aux Molucques, 364. Son retour en Europe, 370. Il arrive en Espagne, 372.
Barré, Commandant François à la Floride, 270. Il se met en mer pour revenir en France. *Ibid.* Un des François est tué & mangé par ses compatriotes, 271.
Borneo. Description de cette isle, & mœurs des habitants, 360.
Bathuan, isle découverte par Magellan, 341. Palais du Roi, où l'on monte par une échelle, 342.

C

Cabot (Sebastien) découvre le premier la Floride, 148.
Californie (la) est découverte par Drake, 440. Il en prend possession, 445.
Candie (Pierre de) fait un voyage dans les ter-

res, qui encourage Pizarre, 15. Il eſt gagné par de Caſtro, 114.
Capillana, Dame Péruvienne, qui fait une viſite à Pizarre, 17.
Carolin, fort élevé par Laudonniere dans la Floride, 276. Les Eſpagnols s'en emparent, 310.
Caſtro (Vaca de) Commiſſaire d'Eſpagne envoyé au Pérou, 107. Ses grandes qualités, 108. Il eſt reconnu par Gonzalez Pizarre, 110. Il remporte une victoire ſur Almagro, 117. Sages réglements qu'il fait au Pérou, 120. Il ſe ſoumet à Nunez, 121. Il eſt arrêté, 122. Il repaſſe en Eſpagne, 124.
Caxamalca, ville où Atabaliba reçoit les Eſpagnols, 38. Maſſacre qu'on y fait des Peruviens, 42.
Centeno, Officier Eſpagnol ſurprend Cuzco, 129. Il eſt mis en déroute, 133.
Charles-quint encourage Pizarre pour la découverte du Pérou, 22.
Chaves (François de) fait un traité avec les Peruviens, 63. Il eſt tué par les partiſans d'Almagro, 105.
Chili, pays découvert par Almagro, 76.
Cocotier, deſcription de cet arbre & de ſon fruit, 338.
Coſachiqui, ville de la Floride, dont la Reine viſite Soto, 210.
Coligni, Amiral de France envoye une Colonie de Proteſtants à la Floride, 266. Il en envoye une ſeconde, 272.
Cordoue (François de) mouille à la Floride, & eſt bleſſé à mort, 151.

D

Drake (François) ſes commencements, 375. Ses premiers voyages en mer, 376. Il entreprend une expédition contre les Eſpagnols, 379. Il eſt joint par Jacques Rawſe, 381. Il attaque Nombre de Dios, 383. Cette entrepriſe a peu de ſuccès, 385. Il s'empare de quelques vaiſſeaux, 386. Il fait alliance avec les Symmerons, 390. Il perd ſes deux freres. *Ibid.* Il marche à Panama, 391.

Il manque à s'emparer du tréſor, 395. Il pille Santa Cruz, 396. Il eſt joint par un vaiſſeau François, 400. Il pille un riche convoi, 402. Il regagne ſes Pinaſſes ſur un radeau, 404. Il quitte les François, 406. Ses ſuccès, 409. Son retour en Angleterre, 410. Il part pour faire le tour du monde, 412. Il arrive à Mogadore, 413. Il aborde au Cap-blanc, 415. Il mouille à Brava, 419. Il découvre le Breſil, 421. Conſpiration contre lui. Il fait pendre un Capitaine, 427. Il paſſe le détroit de Magellan, 429. Il perd un vaiſſeau, 430. Il arrive à la Mocha, 431. Il prend un bâtiment Eſpagnol, 432. Il pille douze vaiſſeaux dans le port de Lima, 435. Il prend le Cacafuego richement chargé, 436. Il emmene les Juges de Guatulco, 438. Il découvre la Californie, qu'il nomme Nouvel Albion, 440. Un Roi lui met la Couronne ſur la tête, 444. Il arrive aux iſles des Larrons, 447.

F

FERDINAND de Lucques fait ſociété avec Pizarre, 4. Il eſt nommé Protecteur général des Péruviens, 22.

Floride (la) pays découvert par Cabot, 148. Origine de ce nom, 149. Voyez *Narvaez* & *Nunez*. Mœurs des habitants, 167. Voyez *Soto*. Les François y abordent. Voyez *Ribaut* & *Laudonniere*.

G

GASCA (Pierre de la) eſt envoyé au Pérou en qualité de Préſident, 126. Sa conduite prudente, 127. Il fait de nouvelles loix déſavantageuſes au pays, 130. Ses forces augmentent de jour en jour, 136. Il ſe retire en Eſpagne. Sa mort, 145.

Guayanacapa, Inca du Pérou avant l'arrivée de Pizarre, 30.

Guzman (Jean) quitte les Eſpagnols pour vivre avec les Indiens, 243.

H

Holguin, Commandant Eſpagnol prend les armes pour s'oppoſer au jeune Almagro, 106. Il joint Vaca de Caſtro, 107. Il eſt tué à la bataille de Chupas, 116.
Hueſcar ſuccéde au trône du Pérou, ſes diviſions avec Atabaliba, 30. Il eſt fait priſonnier, 33. Son frere le fait tuer, 50.

I

Inca, nom des Empereurs du Pérou, 29.

L

Larrons (iſles des) découvertes par Magellan, 335. Deſcription des habitants 336. Leurs barques, 448.
Laudonniere (René de) commande une Eſcadre pour la Floride, 272. Il met à la voile, 273. Il eſt bien reçu des Indiens, 274. Il éleve le fort Carolin dans les Etats de Saturiova, 276. Mécontentement de ſes gens, 280. Il refuſe de fournir des troupes à Saturiova, 284. Il intercepte les lettres des François, 286. Une partie ſe révolte, 287. Il eſt mis aux fers, 288. Il recouvre la liberté après le départ des Mutins, 290. Il trouve deux Eſpagnols chez les Indiens, 293. On découvre des traces d'or dans les montagnes, 298. Voyage des révoltés. *Ibid.* Ils reviennent à la Floride. Laudonniere fait punir leurs chefs, 301. Miſére où il ſe trouve 302. Il reçoit du ſecours des Anglois, 303. Il ſe prépare à revenir en France, 304. Il eſt joint par Ribaut, 305. Il s'oppoſe au projet d'attaquer les Eſpagnols, 308. Il ſe ſauve du fort Carolin, 310. Son retour en France, 311.
Lima, ville du Pérou, fondée par Pizarre, 71.

M

Magellan (Ferdinand) ſes commencements, 318. On lui donne le commandement d'une

Eſcadre, 319. Il arrive dans le pays des Patagons, 322 Il fait punir quelques Mutins, 328. Il découvre le détroit qui porte ſon nom, 329. Il entre dans la mer du Sud, 330. Il obſerve les étoiles du pôle Méridional, 332. Il découvre les iſles des Larrons, 335. Il arrive aux iſles Philippines, 340. Il eſt viſité par les Rois de Meſſana & de Zubut, 349. Il fait baptiſer ces Princes, & un grand nombre d'habitants, 352. Il eſt tué dans l'iſle de Mathan, 357.

Mango-Capac eſt reconnu Inca après la mort d'Atabaliba, 61. Il s'échape de Cuzco, & ſe diſpoſe à attaquer les Eſpagnols, 81. Il aſſiege Cuzco, 82. Il ſe retire dans les montagnes, 83. Il arrête les progrès des Eſpagnols, 96.

Mathan, iſle des Philippines. Mœurs des habitants, 354.

Miſſiſſipi, fleuve découvert par Soto, 232.

Molucques. Deſcription de ces iſles, 366.

Moſcoſo (Louis de) ſuccéde à Soto dans le commandement à la Floride, 249. Il veut faire croire que ſon Prédeceſſeur eſt allé au Ciel, 250. Il prend une mauvaiſe route, 251. Il retrouve le Miſſiſſipi, 252. Il fait conſtruire des brigantins, 253. Il eſt averti d'un complot des Indiens, 254. Il s'embarque ſur le fleuve, 257. Il perd trente ſix hommes, 259. Il arrive au Méxique, 261.

Mucoſo, Cacique de la Floride viſite les Eſpagnols, 180.

N

NARVAEZ (Pamphile de) fait une deſcente à la Floride, 152. Il en prend poſſeſſion pour le Roi d'Eſpagne, 153. Il ſe met en route pour Apalachen, 154. Il ſe rend à Aute, 160. Il fait conſtruire des batteaux ſur la riviere de la Magdelaine, 160. Il perd une partie de ſes gens, 161. Il eſt bleſſé à la tête, 162. Il périt dans une tempête, 163.

Nunez (Alvaro) prend

le commandement après la perte de Narvaez, 163. Il perd ſa derniere barque, 164. Miracles qu'on lui attribue, 165. Il ſe trouve réduit à deux hommes, 168. Il trouve des Eſpagnols qui en agiſſent mal avec lui, 170. Son retour au Méxique, 172.

Nunez (Blaiſe) eſt nommé Viceroi du Pérou, 121. Il fait arrêter de Caſtro, 122. Ses violences & ſa cruauté, 123. Les Juges le font arrêter. *Ibidem.* Il ſe retire dans les montagnes de Quito, 125. Il eſt tué, 126.

O

Ortiz (Jean) Eſpagnol que Soto trouve avec les Indiens de la Floride, 178.

Ottiani, Lieutenant de Laudonniere dans la Floride, découvre les Timagoas, 281.

P

Paracossi, Cacique de la Floride, qui refuſe une entrevue avec Soto, 182.

Patagons, peuples découverts par Magellan, 322. Portrait des habitants, 323. Leur ſuperſtition, 326.

Paullu, frere d'Atabaliba refuſe de monter ſur le trône, 60. Il joint Pizarre, 61. Il ſe joint à Almagro pour la conquête du Chili, 74 Intégrité de ſa conduite, 82. Il embraſſe la religion Chrétienne, 120.

Payta, port du Pérou que Pizarre nomma Santa-Cruz, 16.

Pérou, découvert par François Pizarre, 16. Premier fort qu'on y bâtit, 28. Troubles dans cet Empire à l'arrivée des Eſpagnols, 29. Traditions & prophéties qui leur ſont favorables, 37. Simplicité des Péruviens, 78. Deſcription des moutons du Pérou, 434.

Philippillo, Interprête des Eſpagnols au Pérou. Son peu d'intelligence, 39. Il eſt cauſe de la mort d'Atabaliba, 56. Il accuſe Paullu, & eſt mis lui-même à mort, 82.

Philippines, iſles où aborde Magellan. Mœurs des

habitants, 341.
Pizarre (François) Son origine, 2. Commencement de ſa fortune, 3. Il forme une ſociété pour faire des découvertes, 4. Il ſe met en mer, 7. Il aborde au Port de Pines, 8. Plaintes de ſes gens, 10. Il reſte avec quatorze hommes, 14. Il eſt encouragé par le récit de Pierre de Candie, 15. Il arrive à Payta, 16. Il reçoit & rend une viſite à u e Dame Péruviene, 17. Il paſſe en Eſpagne, 20. Il eſt nommé Capitaine Général du Pérou, 22. On lui donne des Miſſionaires, 23. Commencement de ſes diviſions avec Almagro, 24. Il pille une ville ſans ſujet, 25. Suites facheuſes de ſa mauvaiſe conduite, 26. Il s'empare de Tumbez, 27. Il conſtruit un fort, 28. Il partage ſes tréſors avec ſes gens, 29. Il va à Caxamalca voir Atabaliba, 35. Il fait ce Prince priſonnier, 42. Richeſſes étonnantes qu'il en tire, 52. Il le fait mourir, 56. Il ſe joint à Mango-Capac, 61. Il le reconnoît pour Inca, 65. Il joint Almagro & Alvarado, 69. Il fonde la ville de Lima, 71. Et celle de Truxillo, 72. Il eſt nommé Marquis, 73. Il ſe rend à Cuzco. *Ibid.* Sa conduite perfide envers Almagro, 89. Sa cruauté envers les partiſans de ce Commandant, 98. Conſpiration contre lui à Lima, 100. Il eſt tué par les amis d'Almagro, 102.
Pizarre (Ferdinand) ſe joint à ſon frere, 24. Son ambaſſade auprès d'Atabaliba, 38. Il part pour l'Eſpagne, 52. Réuſſite de ſon voyage, 73. Il eſt fait priſonnier par Almagro, 86. Il l'accuſe de haute trahiſon, 92. Sa dureté envers ce Commandant, 93. Il le fait mettre à mort. *Ibid.* Se retire en Eſpagne, 96. Il eſt mis en priſon, 97.
Pizarre (Gonzalez) ſe joint à ſon frere, 24. Il eſt fait priſonnier par Almagro, 86. Il devient Gouverneur de Quito, 97. Il reconnoît l'autorité de Caſtro, 110. Il

ſe ſouleve contre Nunez, 122. Il eſt reconnu pour Gouverneur du Pérou, 124. Ses ſuccès contre Nunez, 125. Il refuſe un accommodement, 128. Il remporte une victoire ſur Centeno, 133. Il refuſe de ſuivre de bons conſeils, 137. Ses troupes l'abandonnent, 139. Il ſe rend à Centeno, 140. Sa fermeté, 142. Il eſt jugé & éxécuté avec pluſieurs de ſes Officiers, 143.

Pizarre (Jean) ſe joint à ſon frere, 24. Il eſt tué à Cuzco, 83.

Plata (la) ville fondée par Pizarre, 97.

Ponce (Jean) de Leon fait une expédition à la Floride, 148.

Potoſi, pays abondant en argent, découvert par Almagro, 75.

Q

Quispis, Général Péruvien s'empare de la Province de Cuzco, 59. Il eſt attaqué par les Eſpagnols, 68. Ceſſation des hoſtilités, 69.

R

Ribaut (Jean) eſt envoyé à la Floride par l'Amiral de Coligni, 266. Il entre dans la riviere de Mai, 267. Il prend poſſeſſion du pays pour la France. *Ibid.* Il y bâtit un fort, & revient en Europe, 268. Son retour à la Floride, 305. Les Eſpagnols y débarquent, 307. Une partie des vaiſſeaux François périt par une tempête, 309. Son Fils périt en mer, 312. Le pere revient au fort qu'il trouve pris par les Eſpagnols, 313. Il eſt maſſacré avec ſes gens, 314.

Rumnavi, Général Péruvien, s'empare de la Province de Quito, 59. Il brûle le palais & les richeſſes des Incas, 65.

S

Saturiova, Cacique de la Floride, viſite les ouvrages des François, 276. Il leur fournit des travailleurs, 279.

Sétebos, nom d'un Diable des Patagons, 327.

Soto (Ferdinand de) entreprend une expédition à la Floride, 173. Il eſt nommé Gouverneur de Cuba, Préſident de la Floride, & Marquis, 174. Il débarque dans la Floride, & entre dans la Ville d'Ucita, 176. Il trouve un Eſpagnol avec les Indiens, 177. Il reçoit la viſite du Cacique Mucozo, 180. Il marche à Paracoſſi, 183. Il eſt bien reçu à Vitacucho, 187. Il évite les embûches d'un Cacique, 190. Il envoye des Eſclaves en préſent à Cuba, 197. Il ſe met en route pour Cofachiqui, 199. Il éleve une Croix à Acheſe, 202. Le Cacique de Cofachi joint ſes troupes aux Eſpagnols, 204. Soto perd ſa route dans un déſert, 207. Il renvoye les Indiens à cauſe de leur cruauté, 208. Il eſt viſité par la Reine de Cofachiqui, 210. Suite de ſon voyage, 216. Il ne trouve que du cuivre au lieu d'or, 218. Il châtie l'inſolence de ſes gens, 220. Le Cacique de Taſcaluſa veut le faire périr, 223. Il livre une bataille, & défait les Indiens, 226. Il perd tout ſon butin, 230. Il découvre le fleuve de Miſſiſſipi, 232. On lui amene des aveugles pour les guérir, 233. Il reçoit deux femmes du Cacique de Capaha, 238 Il arrive à Anilco, 245. Ses alliés y mettent le feu, 247. Il veut qu'on le croye fils du Soleil. *Ibid.* Sa mort, 249.

Symmerons, peuple de l'Amérique, ennemis des Eſpagnols, 381. Leur origine, 382. Ils font alliance avec Drake, 390. Avantages qu'il en retire, 408.

T

Toallo, ville Indienne de la Floride. Mœurs des habitans, 200.

Truxillo, ville du Pérou, fondée par Pizarre, 72.

Tumbez, ville du Pérou, découverte & priſe par Pizarre, qui y trouve de grandes richeſſes, 27.

V

Valverda (Vincent de)

Moine Eſpagnol: ſon diſcours à Atabaliba, 40. Il eſt cauſe du maſſacre des Péruviens, 41. Sa conduite criminelle envers l'Inca, 58.
Ucita, Cacique de la Floride, attaque les Eſpagnols, 176. Il ſe retire aux Montagnes, 177.
Viracocha, Divinité des Péruviens, 36.
Vitacucho, Cacique de la Floride, veut faire périr les Eſpagnols, 188. Ses gens ſont maſſacrés, 190. Sa perfidie, 192. Il eſt tué par les Eſpagnols, 193.

Z

Zubut, iſle des Philippines, dont les habitants ſe convertiſſent, 349. Mœurs des Indiens de cette iſle, 351.

Fin de la Table des Matieres.

A01.1468225